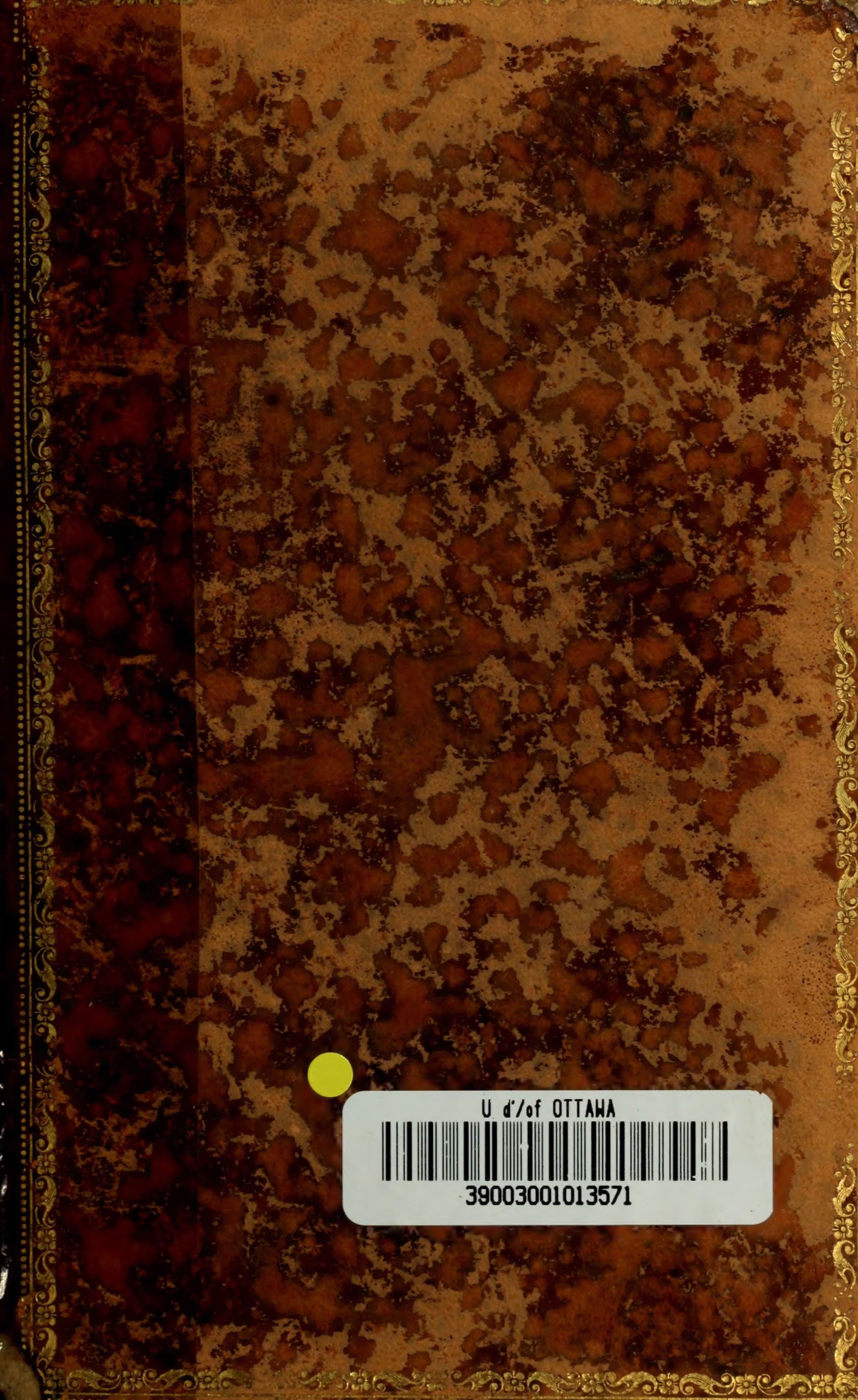
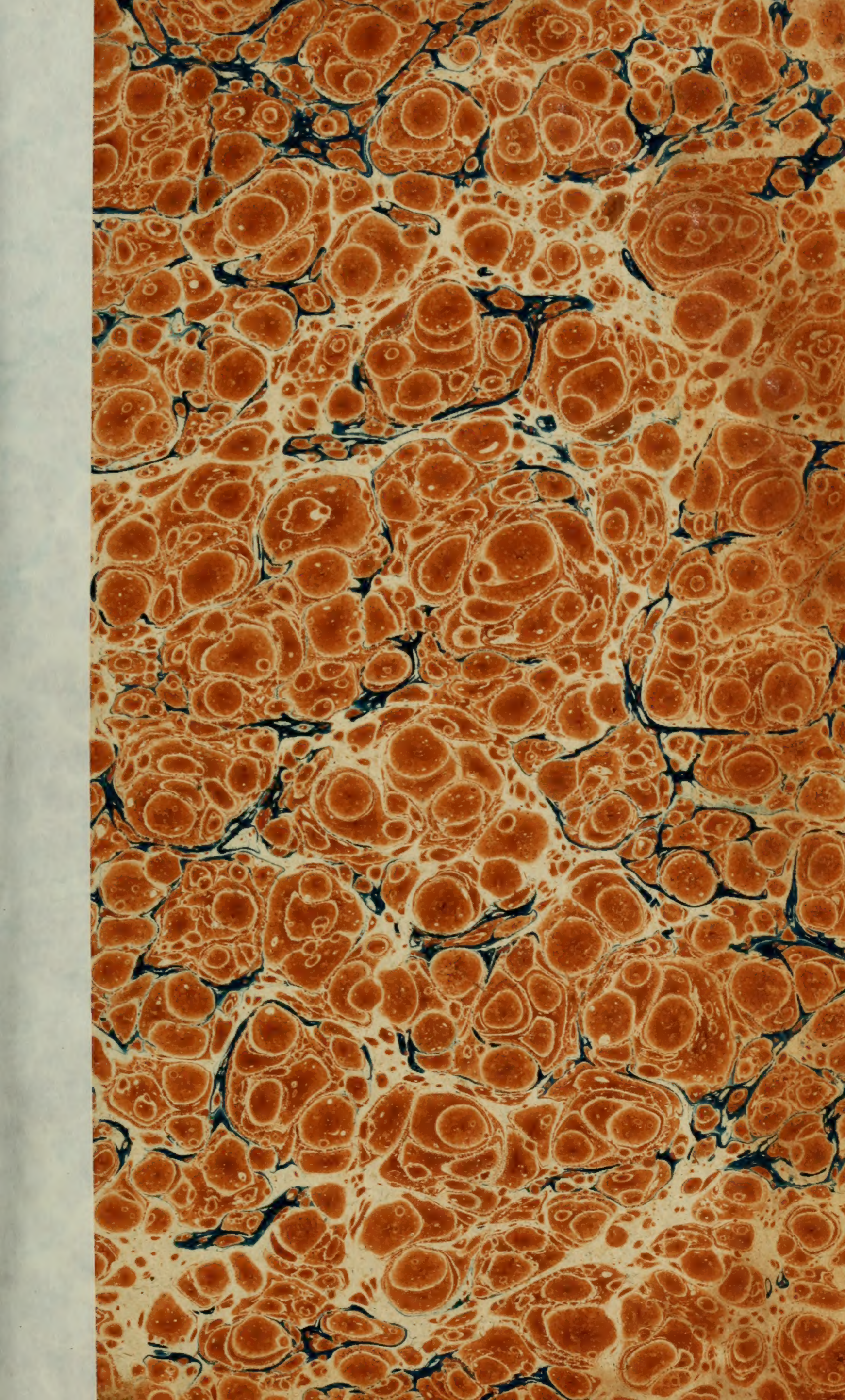

U d'/of OTTAWA
39003001013571



HISTOIRE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE.

HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE;

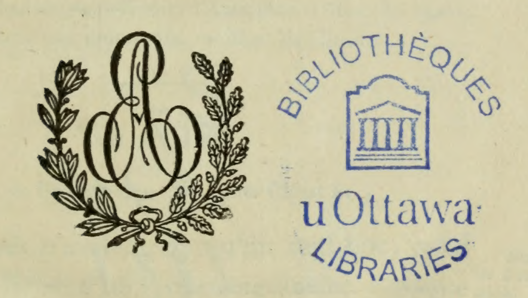
PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE, etc, etc.

AVEC ATLAS PAR P. TARDIEU.

Histoire Ancienne.

TOME SIXIÈME.

Histoire Romaine.



PARIS,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU CHOIX DE RAPPORTS, OPINIONS, etc.
RUE MAZARINE, N° 30.
M D CCC XXI.

HISTOIRE ANCIENNE.

HISTOIRE ROMAINE.

CHAPITRE PREMIER.

État de l'empire après la mort de Caligula. — Elévation de Claude à l'empire. — Son portrait. — Son gouvernement. — Rejet de la loi *Cintia*. — Maladie de Claude. — Dénombrement et travaux publics. — Descente en Bretagne. — Triomphe de Claude à Rome. — Son fils est surnommé Britannicus. — Premiers exploits de Vespasien et de son fils Titus. — Crimes de Claude et de Messaline. — Mort de Valérius Asiaticus. — Mort de Poppée, femme de Scipion. — Conspirations déjouées. — Désordres de Messaline. — Retour de Claude à Rome. — Mort de Messaline. — Union de Claude et d'Agrippine. — Adoption de Néron par Claude. — Guerre en Bretagne. — Guerre en Germanie. — Dissensions dans l'Orient. — Actes de perfidie et de férocité de Rhadamiste. — Crimes d'Agrippine. — Mort de 19,000 prisonniers dans une naumachie. — Mort de Claude.

CLAUDE.

(An de Rome 794. — De Jésus-Christ 41.)

Etat de l'empire après la mort de Caligula.

LES conjurés n'avaient eu qu'un seul but, celui de délivrer Rome d'un tyran sanguinaire. Lorsque la nouvelle de sa mort se répandit, on craignit, dans les premiers instans, que ce ne fût un faux bruit, et la peur fermait encore les cœurs à la joie : mais dès que les consuls furent certains que Caïus

n'existait plus, ils convoquèrent le sénat; la honte du joug ralluma quelques étincelles de l'antique amour pour la liberté; le consul Saturnius retraça vivement les malheurs dont Rome s'était vue la victime, depuis qu'elle avait reconnu des maîtres. Au tableau de la gloire et de la grandeur de la république, il opposa celui des affronts et des supplices qui venaient d'avilir et d'ensanglanter Rome sous le sceptre de Tibère et de Caïus. Comparant l'intrépide Chéréa à Brutus et à Cassius, il le déclara plus digne d'éloges que ces deux illustres Romains. Les uns n'avaient peut-être frappé un grand homme que par esprit de faction et de rivalité; l'autre, animé par de plus nobles sentimens, au péril de sa vie, délivrait la terre d'un monstre.

« Ne nous montrons pas indignes de lui, ajouta-» t-il; imitons son généreux exemple; Chéréa » brise nos chaînes, ressaisissons nos droits; il a » détruit le tyran, détruisons la tyrannie. »

De telles paroles, qui depuis si long-temps n'avaient pas retenti dans l'enceinte du sénat, enflammaient tous les esprits; le consul proposa l'abolition des titres d'empereur et de César; le sénat adopta unanimement son avis. Il décréta le rétablissement du gouvernement républicain; et, soutenu par l'assentiment de quelques cohortes prétoriennes, il s'empara du Capitole.

Un esprit tout contraire animait les plébéiens; le peuple, trop loin du sceptre pour en craindre

les coups, préférait la puissance d'un monarque à l'orgueil des grands; il jouissait, sous les empereurs, d'une licence conforme à ses mœurs; il trouvait son repos dans son obscurité; la politique des Césars le satisfaisait par des distributions fréquentes d'argent et de blé; la magnificence d'une cour lui prodiguait les fêtes et les combats de gladiateurs; enfin les supplices, qui n'épouvantaient que les patriciens, étaient encore des spectacles pour cette multitude envieuse et cruelle.

Le souvenir de la république ne lui rappelait que des guerres perpétuelles, des levées rigoureuses, des lois sévères, et la domination odieuse de la noblesse.

Les prétoriens étaient encore plus éloignés de tout sentiment républicain; ils regrettaient un trône dont ils se trouvaient les gardiens et presque les maîtres.

La garde étrangère voyait son existence inséparable de celle des tyrans qui la payaient avec prodigalité pour dissiper leurs terreurs et pour exécuter leurs vengeances. La masse presque entière de l'empire préférait le repos, sous un chef, au renouvellement des guerres civiles, et aux tyrannies alternatives de plusieurs grands ambitieux : enfin toutes les passions basses, qui naissent de la faiblesse et de la corruption, précipitaient la majorité de la nation dans la servitude. La liberté n'avait pour elle que de nobles et faibles souvenirs, rap-

pelés vainement par un petit nombre d'hommes courageux.

Cependant leur ardeur, la justice de leur cause et l'autorité du sénat auraient pu, dans une circonstance si favorable, lutter encore quelque temps pour la liberté; mais le hasard, qui souvent a plus d'influence que les combinaisons des hommes sur la destinée des États, décida en peu d'instans du sort de l'empire.

Elévation de Claude à l'empire.

Quelques soldats, qui parcouraient le palais, aperçurent derrière une tapisserie Claude, frère de Germanicus et oncle de Caligula; ce faible prince, transi de frayeur, se cachait timidement pour éviter le sort de sa famille immolée; ils le saisissent, le portent tout tremblant sur leurs épaules, le montrent à leurs compagnons, le proclament empereur; et ce prince, qui leur demandait la vie, reçoit le sceptre de ces mêmes mains dont il attendait la mort.

Le sénat, informé de cet événement, chargea un tribun du peuple d'ordonner à Claude d'attendre le résultat de ses délibérations. Le prince répondit qu'il n'était plus le maître de ses volontés, et que son ami Hérode-Agrippa, tétrarque de Judée, qui se trouvait alors à Rome, lui conseillait de ne pas se rendre aux ordres du sénat. Le peuple agité se déclarait en faveur de Claude; les soldats menaçaient; le sénat se divisa. Dès qu'on délibère entre la liberté et la servitude, on mérite

d'être esclave. Le sénat céda, et proclama Claude empereur.

Claude, pour s'assurer l'appui de l'armée, promit quinze mille sesterces à chaque légionnaire : achetant ainsi le trône qu'on lui donnait, il fonda le gouvernement militaire, gouvernement qui réunit en lui seul tous les vices du despotisme et tous les dangers de l'anarchie. Son portrait.

Lorsque Claude fut élevé à l'empire il était âgé de cinquante ans ; il avait vécu dans l'obscurité sur les marches du trône ; il n'était pas dépourvu d'esprit, mais de caractère ; il ne manquait pas de lumières, mais d'action ; sa faiblesse approchait souvent de l'imbécillité. Cependant, livré dans sa jeunesse à l'étude des lettres, il écrivit, par le conseil de Tite-Live, une histoire de Carthage. Auguste avait augmenté l'alphabet de la lettre *x*, Claude y ajouta trois lettres qui ne furent en usage que sous son règne.

On citait de lui plusieurs pensées ingénieuses, plusieurs mots remarquables ; il voulait le bien, et fit le mal ; il avait l'esprit juste, mais ses infirmités corporelles et ses excès dans tous les genres de débauches l'abrutirent. Sa figure était belle ; mais ses genoux étaient tremblans et sa démarche incertaine. Sa vie privée fut honteuse ; ses femmes et ses favoris immolèrent un grand nombre de victimes à leur cupidité ou à leurs jalousies. Néanmoins, comme ses ministres ne manquaient pas

d'habileté, l'empire ne perdit sous son règne ni sa force ni sa grandeur; il étendit même ses limites.

Son gouvernement.

Dans les premiers momens de son administration, s'efforçant de vaincre sa faiblesse, il fit des actes sages et dignes d'éloges. Les édits cruels de Caïus furent abrogés, les portes des prisons ouvertes; les bannis rentrèrent dans leurs foyers, et les ministres du prince obtinrent même difficilement de lui, pour sa propre sûreté, la condamnation de Chéréa et de ses complices.

La fin de Chéréa fut digne de sa vie; il ne montra ni faiblesse ni repentir, soutint qu'il avait défendu l'humanité, la justice, la patrie, la liberté, et demanda, pour toute grâce, l'honneur de mourir percé du même glaive qui avait frappé le tyran.

Claude ne voulut accepter aucun des titres fastueux donnés à ses prédécesseurs; il défendit qu'on lui rendît aucun des honneurs réservés aux dieux, ne prit aucune décision sans l'avis des consuls, et montra en toute occasion une grande déférence pour le sénat. Loin d'accueillir les délateurs, il les fit poursuivre, et condamna ceux qui étaient convaincus de calomnie à combattre contre les bêtes féroces, leurs semblables. Il assistait régulièrement aux audiences des juges; les arrêts qu'il rendait lui-même étaient dictés par l'équité. Une mère désavouait son fils, il la condamna à l'épouser, et l'obligea ainsi à le reconnaître.

Dans ce temps une grande cause occupa les esprits. Le consul Silius provoqua le renouvellement de la loi Cintia, qui défendait aux avocats de recevoir de l'argent. Il rappelait à l'appui de son opinion les antiques mœurs et les exemples glorieux de tous ces grands hommes, ornemens de la république, qui donnaient et ne recevaient pas, qui consacraient leur éloquence à la défense des innocens, et qui, ambitionnant avec autant d'ardeur la gloire de la tribune que celle des armes, et l'honneur de protéger le pauvre opprimé que celui de triompher d'un ennemi redoutable, ne voulaient d'autre salaire que la reconnaissance publique. Rejet de la loi *Cintia.*

Les avocats, s'opposant à son avis, représentèrent, à l'appui de l'usage, la pauvreté actuelle de la plupart des sénateurs, les dépenses que coûtaient de longues études, la nécessité de s'indemniser de tant de frais, et ils ne rougirent pas de citer en leur faveur les exemples honteusement fameux de Clodius et de Curion.

Quand la cupidité lutte contre la vertu, son succès est rarement douteux : les avocats gagnèrent leur procès ; mais l'empereur, mettant un frein à leur avidité, réduisit et fixa leur salaire à cent cinquante livres par cause.

La douceur et la modestie de ce prince, pendant les premiers temps, le faisaient chérir. Etant arrivé à Ostie, il tomba malade : on fit courir le bruit Maladie de Claude.

de sa mort, et le peuple, le croyant assassiné, se souleva, menaça les sénateurs, et ne s'apaisa qu'en apprenant que l'empereur existait. Une disette, survenue quelque temps après, donna une nouvelle preuve de l'inconstance de la multitude: elle passa de l'amour à la haine, et insulta publiquement l'empereur, qui, depuis ce moment, eut soin d'équiper toujours un grand nombre de vaisseaux chargés de l'approvisionnement de Rome.

Dénombrement et travaux publics.

Le dénombrement ordonné par Claude produisit six millions huit cent quarante mille citoyens. Les hommes habiles qu'il employait signalèrent leur administration par de magnifiques ouvrages; on construisit un aquéduc qui portait une eau salubre jusqu'à la plus haute des sept montagnes; on finit le port d'Ostie; enfin les canaux ouverts pour dessécher le lac Fucin grossirent les ondes du Tibre et le rendirent plus navigable.

Claude, voulant prouver sa reconnaissance au tétrarque Hérode-Agrippa, joignit Samarie à ses États. Ce prince usa mal de ses bienfaits : ce fut lui qui commença la persécution des chrétiens, et qui fit emprisonner saint Pierre, le premier des apôtres.

Descente en Bretagne

Les armes romaines rétablirent Mithridate dans le royaume d'Ibérie, un autre prince du même nom dans la Cilicie, et Antiochus dans la Comagène. Dans ce temps la Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre, était divisée en plusieurs principau-

tés : un des princes qui régnaient dans ce pays espérait s'agrandir avec l'appui de Rome ; il se soumit à Claude, et l'invita à faire passer des légions dans cette île, pour y établir sa domination. Plautius, chargé par l'empereur d'exécuter cette entreprise, éprouva beaucoup de résistance de la part de ses propres soldats. Ils avaient oublié les exploits de César, et se plaignaient qu'on voulût les conduire au-delà des bornes du monde ; enfin ils obéirent. Plautius défit plusieurs fois les fils du roi Cynobélinus ; et Claude, voulant recueillir personnellement la gloire de ces succès, partit de Rome, traversa la Gaule, et descendit en Bretagne.

Triomphe de Claude à Rome.

L'histoire ne donne aucun détail de ses actions ; on sait seulement qu'il soumit une grande partie du pays, et que les légions lui donnèrent le titre d'*imperator*. Pompée et Silanus, ses gendres, le précédèrent en Italie ; il rentra dans Rome en triomphe ; Messaline, sa femme, le suivait sur un char. Le sénat donna à son fils le surnom de Britannicus. Ce fut dans cette guerre que Vespasien, lieutenant de Plautius, fonda sa brillante renommée qui, plus tard, lui valut l'empire. Il se couvrit de gloire dans quarante combats, prit vingt villes, et s'empara de l'île de Wigth. Titus, son fils, se distingua par sa valeur et par sa modestie. Le sénat accorda l'ovation à Plautius, et les ornemens triomphaux ainsi que le consulat à Vespasien.

Son fils est surnommé Britannicus.

Premiers exploits de Vespasien et de son fils Titus.

Crimes de Claude et de Messaline.

Claude ne put lutter plus long-temps contre la nature : ses efforts pour vaincre son caractère avaient épuisé ses forces ; il retomba dans son indolence, et livra l'empire, comme sa personne, aux caprices de l'impudique Messaline et à la cupidité de ses affranchis, Pallas et Narcisse, qui régnèrent sous son nom, et changèrent un prince naturellement juste et doux en tyran avare et sanguinaire.

Les gendres de l'empereur, Pompée et Silanus, furent leurs premières victimes ; ils immolèrent à la jalousie de Messaline deux princesses, filles de Drusus et de Germanicus. Un sénateur généralement estimé, Valérius Asiaticus, possédait les jardins magnifiques de Lucullus ; Messaline lui enviait cette propriété : elle le fait arrêter, l'accuse de conspiration, et lui reproche d'avoir commis un adultère avec Poppée, femme de Scipion. Valérius se défend avec courage, rappelle ses exploits, ses services prouve son innocence. Claude, touché de sa justification, se montrait prêt à l'absoudre, lorsque Vitellius, se prétendant ami de l'accusé, mais lâchement dévoué à l'impératrice, prend la parole, et, feignant le plus tendre intérêt pour un ancien compagnon d'armes, convient, en pleurant, d'un crime qui n'existait pas, implore hypocritement la clémence de l'empereur, et demande pour grâce qu'on laisse à Valérius le choix du genre de sa mort.

Mort de Valérius Asiaticus.

Valérius indigné se tut : las des tyrans et de la vie, il rentra dans ses foyers, se fit ouvrir les veines, et ordonna froidement qu'on plaçât son bûcher assez loin pour que la flamme ne put pas endommager les arbres de son jardin.

Poppée, recevant son arrêt, se donna la mort. L'empereur, livré aux débauches, ignorait tellement les condamnations cruelles prononcées en son nom, que, peu de jours après, voyant à sa table Scipion, il lui demanda pourquoi il n'avait pas amené avec lui sa femme Poppée : « Le sort » en a disposé, répondit celui-ci. » Mort de Poppée, femme de Scipion.

Les biens que les confiscations enlevaient aux condamnés tombaient dans les mains des affranchis : ils acquéraient d'immenses richesses en trouvant des crimes à l'innocence et en vendant l'impunité aux coupables. L'empereur, gouverné par eux, les élevait aux premières dignités de l'État ; et tandis que Rome gémissait de leurs rapines, il vantait leur désintéressement, et louait en plein sénat la modération de Narcisse, qu'on savait possesseur de plus de cinquante millions de sesterces. Ces désordres et la faiblesse du monarque excitaient l'indignation publique ; le peuple manifestait ouvertement son mépris pour Claude. Un jour, en rendant la justice, il se plaignait de sa pauvreté ; on lui répondit qu'il pouvait facilement remplir son trésor avec les seules dépouilles de ses affranchis.

Conspirations déjouées.

Statius Corvinus et Gallus Asinius, patriciens illustres, ne pouvant supporter la honte de voir Rome opprimée par deux esclaves et par un imbécile, formèrent une conspiration; elle fut découverte et punie par de nombreux supplices. Bientôt une conjuration plus redoutable éclata. Furius Camillus, qui commandait en Dalmatie, prit le nom d'empereur, se fit reconnaître par ses légions, et envoya l'ordre à Claude de lui céder l'empire.

Ce lâche prince voulait obéir, pourvu qu'on lui permît de vivre : ses favoris le forcèrent à régner. Les légions, inconstantes comme le peuple, ne persistèrent que cinq jours dans leur révolte, et livrèrent le chef qu'elles avaient nommé. Mais, depuis ce moment, rien ne put calmer les terreurs de Claude : on fouillait tous ceux qui l'approchaient; sa garde visitait avec soin toutes les maisons où il devait entrer; et comme il vit un jour dans le temple une épée qu'un soldat avait laissé tomber, il sortit avec précipitation, convoqua le sénat, et se plaignit amèrement des dangers auxquels il se voyait sans cesse exposé.

Dès que le prince se livre à la terreur, il ouvre à la méchanceté les moyens les plus faciles de fortune et de puissance. Sous prétexte de veiller à la sûreté de l'empereur, ses favoris faisaient mourir tous ceux dont ils convoitaient les richesses. Ce règne honteux coûta la vie à trente sénateurs et à trois cents chevaliers. Claude assistait quelquefois

à ces supplices comme au spectacle; plus souvent il les ignorait. Un tribun étant venu lui annoncer qu'on venait d'exécuter sa volonté et d'égorger un consulaire, il répondit : « Je n'avais pas donné » l'ordre; mais, puisque c'est fait, je l'approuve. »

Désordres de Messaline.

Messaline, déjà déshonorée par un grand nombre de faiblesses, encouragée par l'adulation, porta enfin l'impudicité à tel point qu'on ne pourrait écrire sans honte l'histoire de ses désordres. Elle se rendait publiquement dans les lieux de débauche, dont le libertinage n'approche qu'en secret; elle forçait des dames romaines à se prostituer en présence de leurs époux; elle jouissait de l'opprobre dont elle couvrait l'empereur, et se livrait sans rougir à des histrions, à des affranchis et même à des esclaves.

Claude seul, dans l'empire, ignorait sa honte : Catonius Justus, préfet des gardes, voulut dessiller ses yeux; Messaline le fit périr. Enfin cette femme, dont le nom est devenu un opprobre, égarée jusqu'au délire, conçut une passion tellement violente pour Caïus Silius, consul désigné, dont on admirait la rare beauté, qu'elle le força de répudier Julia Silana sa femme, citée dans Rome comme un modèle de grâces et de vertus.

Messaline, sans frein dans ses passions, sans voile dans ses plaisirs, se montrait partout publiquement avec l'objet de son amour; et, comme le dit Tacite, ce qui paraîtrait une fable si toute la

cour et toute la ville n'en avaient pas été témoins ; bravant à la fois les lois, la décence, la raison, l'empereur et l'empire, elle épousa Silius, mêla son contrat avec d'autres actes, le fit signer à Claude sans qu'il s'en doutât ; et, tandis que ce prince faisait un voyage à Ostie, trouvant l'adultère un crime trop commun, elle célébra solennellement son infâme mariage en présence du sénat, des soldats et du peuple.

Ces noces sacriléges, cet outrage public à la pudeur, ce mépris insolent pour l'empereur et pour Rome, excitaient l'indignation universelle ; mais la crainte la forçait au silence. Chacun condamnait Messaline, personne n'osait l'accuser ; et comme dans cette cour infâme il n'existait d'hommes libres que des affranchis, et que leur crédit pouvait seul balancer celui de l'impératrice, Caliste, Narcisse et Pallas osèrent seuls se concerter pour informer leur maître de son déshonneur.

Cependant trop d'exemples récens faisaient redouter la mort, que dictait un mot, un soupir, une caresse, un sourire de Messaline : Caliste et Pallas manquèrent de courage pour exécuter leur résolution : Narcisse y persista ; mais, n'osant parler lui-même, il fit tout découvrir à l'empereur par deux courtisanes, Calpurnie et Cléopâtre. Lorsque, prosternées à ses pieds, elles lui annoncèrent le mariage de Messaline avec Silius, Claude, irrité, était plus disposé à les punir qu'à les croire.

Cléopâtre effrayée demanda qu'on fit venir Narcisse : cet affranchi confirma son rapport. « Il était
» trop dangereux, dit-il, de vous ouvrir les yeux;
» je ne vous aurais point parlé des faiblesses de
» l'impératrice pour Titius, pour Vectius, pour
» Plautius, ni même de son adultère avec Silius,
» des richesses qu'il vous a enlevées, des esclaves
» qu'il vous a pris, de vos trésors qu'il prodigue
» pour orner son palais; mais son dernier crime
» est trop éclatant pour le taire. Apprenez enfin
» que vous êtes répudié; Silius a osé prendre pour
» témoin de ses noces criminelles le peuple, le sé-
» nat et l'armée. Si vous balancez à frapper, Rome
» sera la dot de ce nouvel époux. »

Claude, moins indigné qu'effrayé, demande alors en tremblant s'il est encore empereur, et si l'on n'a pas proclamé Silius; il fait interroger Turranius, préfet de l'Annone, Géta, commandant du prétoire : leurs dépositions ne lui laissant plus de doute, il court au camp pour s'assurer des cohortes prétoriennes, plus occupé de sa sûreté que de sa vengeance. Sa harangue fut courte; la nature du crime et un reste de pudeur l'empêchaient de s'étendre sur l'énormité du forfait.

Pendant ce temps Messaline, ivre de crimes et de voluptés, célébrait à la campagne la fête des vendanges : Silius, couronné de lierre, se montrait insolemment près d'elle; une foule de femmes sans pudeur, déguisées en ménades, dansaient autour

d'eux. Valens, un des acteurs de la fête, était monté sur un arbre. On lui demanda en riant ce qu'il découvrait; prophétisant alors sans le savoir, il dit qu'il voyait un orage menaçant se former du côté d'Ostie.

Retour de Claude à Rome.

Peu d'instans après, on apprend que Claude sait tout, que les prétoriens partagent sa colère, et qu'il revient à Rome pour se venger. Les jeux cessent, la fête finit; le vice et la honte commencent à connaître la crainte; l'effroi prend l'apparence du remords; tout fuit, tout se disperse : Messaline, comptant encore sur le prestige de ses charmes et sur la faiblesse de son époux, espère fermer ses yeux à l'évidence, et rouvrir son cœur à la tendresse.

Avant de risquer une entrevue, elle charge ses enfans, Britannicus et Octavie, de se rendre auprès de son époux avec Vibidie, la plus ancienne des vestales, pour implorer sa clémence. Elle-même traverse enfin la ville pour aller au-devant de lui; ses vices, pendant sa faveur, ne l'empêchaient pas d'être entourée de la foule des grands; au moment de sa disgrâce, sa cour se trouva réduite à trois personnes : esclaves et favoris, tous l'avaient abandonnée. Ne trouvant point de char pour la porter, elle monta dans un tombereau d'immondices, et continua sa route.

Narcisse et ses amis l'écartèrent ainsi que ses

enfans, et les empêchèrent d'approcher de l'empereur; mais ils n'osèrent arrêter la vestale.

Vibidie conjura Claude de ne point condamner sa femme sans l'entendre; il ne répondit rien : Narcisse dit qu'on l'écouterait un autre jour.

Messaline retourna dans les jardins de Lucullus qu'elle avait achetés du sang d'Asiaticus; et, connaissant son époux, elle se flattait de régner encore s'il la voyait. En effet, déjà ce lâche prince s'attendrissait; il lui échappa de dire : « Quand » cette malheureuse Messaline viendra-t-elle donc » me faire entendre sa justification? » Narcisse prévint audacieusement l'entrevue; il prononça lui-même l'arrêt au nom de l'empereur, et chargea un tribun, avec quelques soldats, de l'exécuter.

Ils trouvèrent Messaline, sans courage, étendue sur la terre; Lépida, sa mère, qui s'était éloignée d'elle pendant ses égaremens et dans les jours de son pouvoir, était venue l'assister au moment de sa mort. Elle la pressait d'échapper aux bourreaux par un trépas volontaire; un soldat lui offrit son épée : cette femme pusillanime, et qui n'avait de hardiesse que pour le vice, approcha plusieurs fois la pointe du fer de son sein palpitant, sans oser l'effleurer; enfin le soldat, plus par pitié peut-être que par barbarie, poussant sa main timide, enfonça le glaive dans son cœur. Mort de Messaline.

L'imbécile Claude, qui en la revoyant lui aurait probablement sacrifié l'honneur et l'empire, fut si

peu ému de la nouvelle de sa mort, qu'il n'interrompit point son repas. Suétone rapporte même que, quelques jours après, il demanda, par habitude, pourquoi Messaline ne venait pas reprendre sa place près de lui.

Union de Claude et d'Agrippine.

La première fois qu'il parut au sénat, il déclara qu'il avait été trop malheureux dans ses liens pour en contracter d'autres; mais ses affranchis en décidèrent autrement. Leur intérêt voulait qu'il se remariât; les uns lui proposèrent une descendante du dictateur Camille, d'autres Lollia, déjà fameuse par l'amour de Caïus : une troisième l'emporta; ce fut Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius Énobarbus, et mère du jeune Domitius qui depuis épouvanta le monde sous le nom de Néron.

Cette princesse ambitieuse employa pour séduire son oncle tous les artifices d'une femme, toutes les caresses d'une courtisane. Suivant les lois romaines, un pareil lien était interdit et réputé incestueux; mais, dès que le pouvoir montra ses désirs, le sénat approuva l'inceste; la flatterie même prétendit que le peuple forcerait l'empereur à cet hymen, s'il hésitait à satisfaire ses vœux. Cependant l'opinion publique désapprouvait tellement ce nœud que l'empereur et l'impératrice, voulant engager plusieurs personnes à contracter de semblables mariages pour s'appuyer de leurs exemples, deux courtisans seuls obéirent.

Dès qu'Agrippine régna tout changea de face à la cour : la mollesse fit place à l'activité, la licence à la sévérité, la volupté à l'intrigue ; l'empire n'était plus gouverné par l'efféminée Messaline, par ses frivoles amans, mais par des ministres graves, par une femme impérieuse, d'un esprit elevé, capable de toutes les grandes actions et de tous les grands crimes. Audacieuse, ardente, ambitieuse et indifférente sur tous les moyens d'arriver à la domination, comme elle voulait s'assurer le pouvoir par plusieurs liens, elle maria son fils Domitius à Octavie, fille de Claude ; et s'autorisant de l'exemple d'Auguste qui avait placé Tibère dans sa famille, quoiqu'il eût un petit-fils, elle força le faible Claude d'adopter Domitius.

Adoption de Néron par Claude.

Cet acte, qui commençait la ruine de Britannicus, reçut des éloges peu sincères du sénat, et fut accueilli avec transport par le peuple qui chérissait Domitius comme le seul descendant mâle de Germanicus. Ce jeune prince, en approchant du trône, prit le nom de Claudius Néron.

A cette époque les chrétiens, qui se trouvaient à Rome, commençant leurs combats pour la vérité contre l'erreur, attaquèrent l'ancien culte avec le zèle ardent que montre toute religion nouvelle. Leurs tentatives excitèrent des troubles ; pour en prévenir la suite, Claude bannit les juifs et les chrétiens.

Dans ce même temps les Romains firent la

Guerre en Bretagne

conquête de la Mauritanie : le proconsul Ostorius se couvrit de gloire en Bretagne ; il subjugua les Isséniens, peuples qui habitaient le pays de Suffolk, Cambridge, Norfolk, et porta ses armes jusqu'à la mer d'Irlande. Il soumit, au nord de l'Angleterre, ceux de Northumberland, nommés les Brigantes : il rencontra plus d'obstacles en combattant les Silures, habitans de Colchester ; le roi Caractacus les commandait. Ce prince, habile et vaillant, enflammait les esprits de son amour ardent pour l'indépendance, et transformait en héros ses sauvages sujets par son éloquence, par ses conseils et par son exemple. Sa valeur lutta quelque temps avec succès contre la tactique romaine ; mais enfin, après des prodiges de courage, vaincu en bataille rangée, il fut trahi par Cartismandua, reine des Brigantes, chez laquelle il chercha un asile, et qui le livra aux Romains.

On le conduisit à Rome. Lorsqu'il parut devant le sénat, au lieu d'avilir son malheur par une basse soumission, il l'ennoblit par son intrépidité. « Romains, dit-il, si, trop fier de ma naissance » et de mes succès, j'avais su conserver plus de » modération dans la prospérité, je serais peut-» être venu ici comme votre ami et non comme » votre captif ; vous n'auriez point sans doute dé-» daigné l'alliance d'un monarque vainqueur, issu » d'aïeux illustres, et souverain de plusieurs na-» tions belliqueuses ; j'ai voulu tenter trop sou-

» vent la fortune, son inconstance m'a trahi ;
» aujourd'hui le sort m'abaisse autant qu'il vous
» élève : je possédais d'immenses richesses, des
» soldats nombreux, une grande quantité d'armes
» et de chevaux. Quel homme n'aurait pas voulu
» combattre pour conserver ces biens ? Votre ambi-
» tion veut enchaîner tous les peuples, doivent-ils
» être assez lâches pour venir au-devant de vos
» fers ? Ma résistance vous honore autant que moi,
» une soumission prompte n'eût illustré ni mon
» nom ni votre victoire ; si vous ordonnez mon
» supplice, on m'oubliera bientôt ; si vous me
» laissez le jour, ma vie rappellera sans cesse
» votre justice. »

Son noble langage lui attira le respect de ses ennemis ; il conserva la vie et la liberté.

Son vainqueur Ostorius connut bientôt à son tour les caprices de la fortune ; il éprouva des revers, se vit remplacé par Didius Gallus, et mourut de chagrin.

Les Germains, divisés en factions, demandèrent à Rome un roi ; Claude leur envoya un de leurs princes qu'on avait élevé dans la capitale, et qui prit le nom d'Italicus. Ses sujets ne purent souffrir long-temps la dépendance d'un élève de Rome qui leur apportait des mœurs étrangères ; ils le détrônèrent. Pompilius entra en Germanie avec ses légions, remporta plusieurs victoires, et soumit plusieurs peuples. La guerre se prolon- Guerre en Germanie.

gea; Corbulon s'y fit remarquer par son habileté, par son courage, et surtout par sa fermeté : il rétablit la discipline dans l'armée, et fut comparé pour ses vertus sévères aux plus illustres généraux de la république.

Dissensions dans l'Orient.

L'Orient devint aussi le théâtre de grandes dissensions civiles; Cotys, Mithridate, Gotarse, Bardane, Méhardate se disputèrent les armes à la main les couronnes des Parthes, de l'Arménie et du Bosphore : tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils se détrônèrent tour à tour. Rome prit part à leurs querelles, et profita de leurs divisions. Le plus malheureux de ces princes fut celui dont les prétentions avaient pour appui les plus antiques droits. Mithridate, roi du Bosphore, descendant de Cyrus, se voyant chassé de son royaume, trahi par ses alliés, vaincu par ses ennemis, céda aux conseils qu'on lui donnait, et se rendit à Rome. Le faible Claude voulait d'abord l'assujettir à l'ignominie du triomphe; le fier Mithridate ne lui répondit que ces mots : « On ne m'a point amené, » je suis venu; si tu en doutes, laisse-moi partir, » et fais-moi chercher. » On respecta son malheur, et on le traita en allié.

Actes de perfidie et de férocité de Rhadamiste.

Ce fut pendant le règne de Claude que Rhadamiste, en Orient, se rendit trop célèbre par un de ces actes de férocité qui déshonoraient si souvent les princes d'Asie. Vologèse régnait sur les Parthes; Pharasmane, un de ses frères, possédait

l'Ibérie; le troisième, nommé Mithridate, devait le trône d'Arménie à la protection de Rome. Rhadamiste, fils de Pharasmane, se faisait remarquer par sa taille majestueuse, par sa force singulière et par son adresse dans tous les exercices. Son ambition, et l'estime que lui portaient les peuples, excitèrent l'inquiétude de son père. Ce vieux monarque, craignant pour son trône, résolut de l'éloigner et de détourner vers un autre but son désir impatient de régner. Rhadamiste, suivant ses perfides conseils, feint d'être disgracié, et demande un asile en Arménie, chez Mithridate son oncle, qui l'accueille avec bonté. L'ingrat, abusant de sa tendresse, porte à la révolte les grands de son royaume. Lorsqu'il vit les esprits disposés selon ses vœux, il revint chez son père. Pharasmane alors, sous un prétexte frivole, déclare la guerre à son frère, et donne à Rhadamiste le commandement de l'armée. Bientôt Mithridate, mal défendu par des sujets infidèles, se vit obligé de se renfermer dans le château de Gornéas, entre l'Araxe et l'Euphrate. Les Romains auraient dû le soutenir sur un trône qu'il tenait d'eux; mais un préfet, corrompu par l'or de Pharasmane, ne leur en laissa pas le temps : soulevant par ses intrigues les soldats du roi, il leur persuada de demander la paix, et Mithridate fut contraint de capituler.

Rhadamiste, joignant la perfidie à la cruauté,

le trompa pour le perdre, lui prodigua des protestations de tendresse, et s'engagea, par serment, de ne jamais attenter à ses jours par le fer ou par le poison; mais, au moment où ce malheureux monarque parut devant lui pour signer le traité, les soldats de Rhadamiste se jetèrent sur lui et l'étouffèrent. Quadratus, commandant de Syrie, instruit de cet événement, somma, pour la forme, Pharasmane de sortir d'Arménie; mais, persuadé qu'il était utile aux Romains de perpétuer les troubles de cette contrée, en la laissant sous la domination d'un prince odieux, il favorisa secrètement Rhadamiste. Pélignus, son lieutenant, pressa cet ambitieux de monter sur le trône, et assista même à son couronnement.

Cette lâcheté divulguée couvrait Rome de honte: on chargea Helvidius de la réparer; la crainte d'une guerre avec les Parthes ralentit les efforts de ce nouveau général. Vologèse entra en Arménie; effrayés de la marche des Parthes, les Ibères abandonnèrent d'abord Artaxate et Tigranocerte; mais Rhadamiste les en chassa bientôt, et se montra plus terrible que jamais après la victoire. Il ne gouverna que par des supplices. Ses peuples, quoique accoutumés au despotisme, ne pouvaient supporter long-temps cet excès de tyrannie. Ils se révoltent tous, courent aux armes, investissent le palais: Rhadamiste, monté sur un coursier rapide, s'échappe seul avec sa femme,

l'infortunée Zénobie. Cette princesse était enceinte; son courage et l'amour lui prêtaient des forces; mais les secousses continuelles qu'elle éprouvait déchirant ses entrailles, elle conjure son époux de la sauver par une mort honorable des affronts de la captivité.

Rhadamiste, touché de sa vertu, jaloux de ses charmes, tourmenté par la crainte et par l'amour, cède enfin à la plus violente de ses passions, à la jalousie; il tire son glaive, frappe sa victime, la traîne au bord de l'Araxe, et la précipite dans le fleuve. Il fuit ensuite en Ibérie, seul avec le poids de son crime.

Zénobie, expirante, mais soutenue sur l'onde par ses vêtemens, fut portée doucement sur la rive du fleuve. Des bergers l'aperçurent; elle respirait encore; ils pansèrent sa plaie, la guérirent, et lorsqu'elle leur eut appris son nom et ses malheurs, ils la conduisirent à Artaxate, où le nouveau roi d'Arménie, Tiridate, frère de Vologèse, la reçut et la traita en reine.

L'ambition qui ensanglantait l'Asie produisait dans l'Occident d'autres crimes. L'implacable Agrippine fit périr toutes ses rivales : Lollia, celle qu'elle redoutait le plus, fut accusée de sortilége; et lorsque le bourreau eut tranché ses jours, la cruelle impératrice, pour se rassasier de vengeance, voulut qu'on lui apportât sa tête : elle ne laissait à Claude que le titre d'empereur; exerçant sa

Crimes d'Agrippine.

puissance même au-delà de l'Italie, elle fonda, dans le pays des Ubiens, une colonie qui porta son nom, et qui depuis fut appelée Cologne.

Le but de tous ses vœux était d'assurer l'empire à Néron; et, tandis que le désir d'obtenir sa faveur et la crainte d'exciter sa haine éloignaient du fils de Claude tous les hommes qui avaient un rang et une fortune à conserver, elle attirait autour du jeune Néron les personnages les plus distingués de l'empire. Elle rappela de l'exil le célèbre philosophe Sénèque, l'éleva à la préture, et le chargea de l'éducation de son fils.

Rien ne pouvait modérer son désir effréné de placer cet enfant sur le trône. Un augure lui ayant annoncé que ce jeune homme, s'il était empereur, serait peut-être cause de sa mort : « Eh bien, ré» pondit-elle, que je meure, pourvu qu'il règne. »

La surveillance active de Géta et de Crispinus, qui commandaient la garde prétorienne, et se montraient devoués à Britannicus, la força quelque temps de dissimuler ses desseins ambitieux; mais elle trouva enfin le moyen de faire destituer ces deux chefs, et de réunir leurs charges sur la tête d'Affranius Burrhus, général habile, expérimenté. Burrhus fit briller une vertu sévère au milieu d'une cour corrompue; sa reconnaissance trop vive pour Agrippine fut sa seule faiblesse.

On était toujours obligé de distraire par des jeux le peuple romain pour lui faire oublier sa servi-

tude. Claude lui donna le spectacle de la plus magnifique naumachie ; le lac Fucin fut le théâtre d'un combat naval, où dix-neuf mille captifs reçurent ordre de verser leur sang pour amuser l'oisiveté romaine. On y accourut de toutes les parties de l'empire. Claude, Agrippine et Néron présidaient à cette fête sanglante. Lorsqu'ils parurent sur leur trône, les combattans s'écrièrent : « Généreux empereur, ceux qui vont mourir vous saluent. » Claude leur répondit, avec sa simplicité ordinaire, par des vœux pour leur conservation. Les infortunés regardèrent comme clémence ce qui n'était qu'ineptie ; ils se crurent libres et voulurent se séparer : on parvint difficilement à les faire combattre ; ils obéirent enfin. Cette bataille meurtrière dura un jour tout entier, et très-peu d'entre eux survécurent à ce combat.

Mort de 19,000 prisonniers dans une naumachie.

L'impératrice donna bientôt après un autre spectacle aux Romains : dans le dessein d'augmenter la popularité du jeune Néron, elle lui fit plaider dans le sénat la cause des Troyens. L'éloquence de Sénèque et l'orgueil national rendaient peu douteux le succès de ce plaidoyer ; et Troie, antique berceau des Romains, fut affranchie, par un décret, de tout tribut.

Cependant la solitude où Britannicus vivait relégué, ses droits, son innocence, son isolement, l'orgueil de Néron, les hauteurs d'Agrippine excitaient l'aversion des favoris de Claude contre

l'impératrice. Ils cherchaient à reveiller l'empereur de sa honteuse léthargie, et à l'empêcher de sacrifier son fils à un étranger. Pallas seul soutenait constamment Agrippine; elle avait acheté son appui par de criminelles complaisances. L'empereur, continuellement attaqué par les autres affranchis, ouvrait déjà l'oreille à leurs avis; bientôt il se repentit d'avoir adopté Néron, et sa tendresse se réveilla pour Britannicus. Enfin, dans l'ivresse, il lui échappa de dire « qu'il était destiné à trouver des » épouses infidèles et à les punir. »

Mort de Claude.

Agrippine, informée de ses desseins, résolut sa perte : elle lui fit servir des champignons, auxquels la trop fameuse Locuste avait mêlé un poison subtil; mais son effet, paraissant trop lent à son impatience, Xénophon, médecin de l'empereur, sous prétexte de faire vomir ce misérable prince, lui passa dans la gorge une plume empoisonnée. Il expira l'an 51 de notre ère, dans sa soixante-quatrième année. Il avait régné ou plutôt végété pendant l'espace de treize ans. Le nom de Claude, illustré par ses aïeux, est devenu, par l'imbécillité de ce prince, une insulte populaire.

CHAPITRE SECOND.

Elévation de Néron à l'empire. — Son gouvernement. — Crimes d'Agrippine. — Mort de Britannicus. — Conspiration d'Agrippine contre Néron. — Sa disgrâce. — Débauches de Néron. — Guerre avec les Parthes. — Amour de Néron pour Poppéa Sabina, femme d'Othon. — Mort d'Agrippine. — Remords de Néron pour son parricide. — Guerre en Bretagne. — Victoires des Romains. — Mort de Burrhus. — Retraite de Sénèque. — Nouveaux crimes de Néron. — Son union avec Poppée après la répudiation de sa femme Octavie. — Mort de Traséas. — Victoires de Corbulon. — Départ de Néron pour la Grèce. — Son retour à Rome. — Mort de sa femme Poppée. — Incendie à Rome ordonné par Néron. — Massacre des Chrétiens. — Prodigalité de Néron. — Conspiration contre Néron. — Mort d'Epicharis et d'autres conjurés. — Révolte des Juifs. — Commandement et victoire de Vespasien en Orient. — Révolte dans les Gaules. — Elévation de Galba à l'empire. — Lâcheté de Néron. — Ses nouveaux crimes. — Révolte contre lui. — Sa fuite. — Sa mort.

NÉRON.

(An de Rome 807. — Avant Jésus-Christ 52.)

Au moment où Claude expirait, l'artificieuse Agrippine, feignant une vive douleur, serrait le jeune Britannicus entre ses bras, l'assurait qu'elle voyait en lui le vrai portrait de son père, et l'accablait de perfides caresses, ainsi qu'Octavie et Antonia ses sœurs. Par ses ordres, la garde empê-

chait toute communication au dehors; ses émissaires répandaient dans la ville de fausses nouvelles de la santé de l'empereur, et l'encens fumait dans les temples, pour remercier les dieux de la convalescence d'un monarque qui n'existait plus.

Elévation de Néron à l'empire. Pendant ce temps Néron, conduit par Burrhus, et environné de soldats dévoués, se rend au camp, harangue les prétoriens, leur distribue de l'argent, les anime par des promesses; ils le proclament empereur. Le but d'Agrippine étant alors atteint, elle ouvre les portes du palais, publie la mort de Claude et le choix de l'armée, que le sénat confirme par crainte, et le peuple par attachement pour la famille de Germanicus.

Néron, après avoir rendu les derniers devoirs à son père adoptif, prononça dans le sénat son oraison funèbre composée par Sénèque. On l'écouta patiemment lorsqu'il parla des aïeux de Claude, de leur gloire, et des victoires que les armes romaines avaient remportées sous son règne; mais, quand on l'entendit vanter les lumières et la prudence de ce prince imbécile, le sénat, perdant sa gravité, l'interrompit par un rire général, et cependant, par une déplorable inconséquence, cette servile assemblée, adoptant les conclusions de l'orateur, plaça Claude au rang des dieux; et le même Sénèque qui, dans cette apologie, divinisait cet empereur stupide, publia une satire

appelée *Apocoloquinte* , dans laquelle, avec plus de raison et non moins d'inconvenance, il le comparait aux plus lourds et aux plus vils animaux.

Au reste, dans les autres parties de sa harangue, Néron donna aux Romains les plus douces espérances; il promit de laisser un libre cours à la justice, de ne jamais exposer la vie et la fortune des citoyens aux rigueurs d'un tribunal secret, de fermer l'oreille aux délateurs, de sacrifier l'intérêt privé du prince à l'intérêt public, de donner au mérite seul les emplois si long-temps prodigués à la faveur et à la fortune. Enfin il invita le sénat à reprendre ses antiques droits, se réservant seulement le commandement et l'administration de l'armée.

Tous les historiens s'accordent à dire que, pendant cinq ans, Néron tint fidèlement ses promesses : depuis même, un de ses successeurs, Trajan, dit que ces cinq premières années pouvaient être comparées aux règnes des meilleurs princes. Ce fut pourtant dans ces années, qu'on regarde comme une époque si heureuse, que ce jeune monstre empoisonna son frère Britannicus, et fit assassiner sa mère. Alors ses vices et ses forfaits ne sortaient pas de l'enceinte du palais; Néron était un tyran dans sa famille, mais il laissait Sénèque, Burrhus et le sénat gouverner l'empire.

Au commencement, Néron, né loin du trône,

parut sentir qu'il devait le sceptre comme le jour à Agrippine : lorsque le commandant de la garde vint lui demander le mot d'ordre, il répondit : « La meilleure des mères. » Déférant pour ses avis, soumis à ses ordres, il l'entourait de sa garde, lui prodiguait les honneurs décernés à Livie, suivait sa litière à pied ; et cette ambitieuse princesse, au comble de ses vœux, se flattait de l'espérance de régner toujours sous le nom de son fils.

Son gouvernement.

Néron, éclairé par Sénèque, dirigé par Burrhus, diminua les impôts qui pesaient sur les provinces, rétablit par des pensions la fortune de plusieurs sénateurs pauvres et vertueux : encore imbu des principes de philosophie qu'on s'efforçait de graver dans son cœur, et que ses passions fougueuses effacèrent bientôt, il se montra quelque temps humain et même sensible.

Un jour on présentait à sa signature un arrêt de mort. « Je voudrais, s'écria-t-il, ne savoir » point écrire. »

Le sénat, accoutumé à la flatterie, lui prodiguait des éloges exagérés ; il répondit : « Attendez pour me louer que je l'aie mérité. » Loin de se rendre inaccessible, comme ses prédécesseurs, il se montrait affable et populaire, admettait indifféremment tout le monde à ses jeux ; et Rome, trompée, regardait alors ce fléau du monde comme un présent du ciel. Elle oubliait

que le cruel Tibère, l'insensé Caligula et l'imbécile Claude avaient ainsi commencé. Ces premiers Césars, qu'une basse flatterie divinisa, auraient au moins dû être placés par elle parmi les sirènes, dont la voix flatte ceux qu'elles veulent dévorer; elles offrent d'abord à l'œil enchanté les formes séduisantes d'un corps dont les extrémités se terminent en monstres effroyables.

L'orgueil d'Agrippine fut la première cause des égaremens de son fils; elle aigrit son amour propre, et lassa sa patience en voulant prolonger son enfance et son asservissement. Jalouse du crédit des ministres de Néron, elle détruisait l'effet de leurs sages conseils par ses railleries, et corrompait le cœur du jeune prince par son exemple. Livrée à ses affranchis, implacable dans ses vengeances, elle fit périr Julius Silanus, proconsul, premier époux d'Octavie. Narcisse reçut la mort par ses ordres : cet ancien favori du dernier empereur ne méritait pas de regrets; cependant, en mourant, il fit une action digne d'éloges; il brûla tous les papiers de Claude qui pouvaient compromettre et exposer au ressentiment d'Agrippine un grand nombre de personnes attachées à Britannicus.

Crimes d'Agrippine.

De jour en jour l'impératrice augmentait ses prétentions; elle recevait avec Néron les ambassadeurs, et forçait le sénat à tenir ses séances dans le cabinet de l'empereur, afin que, cachée der-

rière un rideau léger, elle pût assister aux délibérations. Elle aspirait ouvertement à l'empire, et semblait vouloir tenir son fils en minorité perpétuelle. D'un autre côté, Sénèque et Burrhus, qui connaissaient le caractère impétueux de leur élève, favorisèrent son penchant pour les plaisirs, dans l'espoir qu'ils amolliraient son âme farouche : ils aimaient mieux voir régner le désordre dans ses mœurs que dans l'empire. Ils se trompèrent. Lorsqu'on ouvre le cœur humain à une passion, les autres y pénètrent : Sénèque et Burrhus permirent la volupté à Néron, la cruauté la suivit.

Néron devint épris d'une affranchie nommée Acté; Agrippine, jalouse de tout empire, voulait renverser cette obscure rivale : dans une âme immorale, une mère lutte sans succès contre une maîtresse ; Néron, entraîné par sa passion, aigri par ses jeunes favoris Othon et Sénécion, dont les penchans étaient sans cesse contrariés par l'impératrice, secoua le joug d'Agrippine. Sa vengeance commença par la destitution de Pallas son amant. Déjà dissimulé, quoique jeune, il continue à rendre des hommages apparens à celle dont il renverse le crédit; il lui envoie de magnifiques présens. Agrippine, furieuse, s'écrie « qu'on la pare en la » dépouillant. » Imprudente dans son courroux, elle ne se borne pas à des plaintes touchantes ; elle éclate en reproches, ajoute la menace aux injures; et, sans mesure dans sa douleur, comme

sans frein dans son ambition, elle annonce le dessein de rendre le trône à son légitime possesseur, de couronner Britannicus, et de révéler aux prétoriens ses artifices, même ses crimes.

Mort de Britannicu Fin de Néron.

Inspirer la crainte à Néron, c'était prononcer l'arrêt de Britannicus, c'était briser la faible barrière qui retenait le jeune tyran sur les bords du crime. Néron, décidé à faire périr son frère, commet ce premier forfait avec le sang froid d'un scélérat consommé. Il invite le jeune Britannicus à un festin : à peine l'infortuné prince a touché de ses lèvres la coupe fatale, le poison subtil, apprêté par Locuste, saisit et glace ses sens; il tombe renversé sur son lit, et expire. Tous les spectateurs consternés fixent leurs yeux incertains sur l'empereur, cherchant dans ses regards la règle de leur conduite. Néron, sans changer de visage, dit : « Cet accident ne doit causer aucune inquié-» tude; ce n'est qu'un accès d'épilepsie; le prince » y est sujet depuis son enfance. » On emporte la victime; ses funérailles sont faites à la hâte et sans pompe; son corps exposé était couvert d'un enduit préparé pour cacher les effets du poison. Une pluie, tombée du ciel par torrens, rendit l'artifice inutile, et dévoila le crime.

Les sœurs de ce malheureux prince, Octavie et Antonia, présentes à sa mort, avaient laissé éclater une douleur qui prouva leur innocence. Burrhus et Sénèque, éclairés, mais effrayés, n'osè-

rent adresser à leur élève des reproches que la vertu devait leur dicter, mais dont leur expérience ne prévoyait que trop l'inutilité.

Néron donna de perfides larmes au prince qu'il avait empoisonné; il implora les secours du sénat, prétendant qu'il avait plus que jamais besoin de son appui, étant privé de celui de son frère. Mais ses passions venaient de rompre la digue qui les retenait; la mort de Britannicus lui ôtait son frein: jusque là les droits de ce prince, et l'estime qu'il inspirait, l'avaient forcé de feindre la vertu, pour combattre dans l'opinion le mérite de son rival.

Conspiration d'Agrippine contre Néron.

Agrippine, épouvantée du crime de son fils, prévit le sort qui la menaçait; et, ne pouvant se décider à la retraite, elle voulut se faire un parti, former une ligue contre Néron, gagner par des largesses les tribuns, les centurions, et exciter l'ambition des personnages les plus puissans.

Sa disgrâce.

Néron lui retire sa garde, la prive des honneurs de son rang, et la renvoie de son palais. Conservant à peine quelque apparence de respect, il la visite rarement, et accompagné de soldats dévoués.

Si l'affreux caractère de ce prince fut alors entièrement dévoilé aux yeux de sa mère, elle ne tarda pas à connaître la bassesse de sa cour et la lâcheté des Romains. A peine la nouvelle de sa disgrâce se répand, les courtisans l'abandonnent, la foule s'éloigne, les hommages cessent; ses amis

même la fuient, l'adulation ne se fait plus entendre, la délation lui succède.

Julia Silana, veuve de Silius, et l'histrion Pâris, l'accusent de conspirer contre l'empereur, et de vouloir donner son sceptre à Rubellius Plautus, descendant d'Auguste par sa mère. Agrippine répondit à l'accusation « que les soupçons de Silana » ne l'étonnaient point, puisque cette femme » n'avait jamais eu de fils. » Burrhus plaida courageusement la cause de l'accusée; la plainte fut déclarée calomnieuse; on bannit Silana et Pâris. Un froid rapprochement fut la suite de cette justification.

Burrhus et Sénèque voyaient sans peine Agrippine éloignée; et même, avant sa disgrâce, comme elle voulait un jour s'asseoir sur le trône à côté de Néron qui donnait une audience solennelle aux ambassadeurs, par leur conseil, ce prince, sous prétexte d'aller au-devant de sa mère, descendit du trône et l'empêcha d'y monter.

Débauches de Néron.

Néron, à l'abri des reproches d'Agrippine, et livré aux courtisanes et aux affranchis par des ministres qui voulaient régner, ne garda plus aucune décence dans ses débauches: il passait les nuits dans les rues et dans les tavernes, déguisé en esclave et entouré d'une foule de jeunes libertins, avec lesquels il attaquait et dépouillait les passans. Il revint souvent de ses orgies battu et couvert de sang. Ayant une nuit rencontré et insulté la

femme du sénateur Montanus, celui-ci vengea son outrage et le blessa. Néron ne se croyait pas reconnu; mais Montanus ayant commis l'imprudence de lui écrire pour s'excuser, Néron dit: « Quoi! cet homme m'a frappé, et il vit en- » core! » Et, en même temps, il lui envoya l'ordre de mourir.

Pour éviter de semblables accidens, Néron, dans ses courses nocturnes, se fit accompagner par des soldats. Toute la jeunesse patricienne imita un exemple si contagieux; et dès que le jour n'éclairait plus la capitale du monde, elle se trouvait exposée à tous les désordres d'une ville prise d'assaut.

Guerre avec les Parthes.

Cependant, malgré la honte de ses débauches et l'horreur qu'inspiraient aux honnêtes gens les crimes du palais, le peuple était content: Néron lui prodiguait les jeux, les fêtes, satisfaisait ses besoins par de grandes libéralités; le sénat jouissait d'une pleine liberté dans ses délibérations; la justice était bien rendue, l'ordre régnait dans les provinces; on confiait leur administration à des gouverneurs justes et modérés; les étrangers respectaient les limites de l'empire: l'esprit turbulent des Parthes troublait seul alors la tranquillité générale.

Néron, docile encore à l'avis de ses sages conseillers, nomma Corbulon pour les combattre. Ce général soutint dans cette contrée l'honneur des

armes romaines, reprit l'Arménie sur les Parthes, et s'empara d'Artaxate.

L'empereur s'était dégoûté d'Octavie; ses douces vertus ne pouvaient retenir long-temps un cœur corrompu qui ne trouvait d'attrait qu'au vice. Il devint éperdument amoureux de Poppéa Sabina, épouse d'Othon, son favori, qui, par imprudence ou par immoralité, lui vantait sans cesse les charmes de sa femme. Elle joignait les agrémens de l'esprit à ceux de la figure, toutes les qualités qui excitent l'amour, aucune de celles qui inspirent l'estime. Elle se montrait toujours à demi voilée, non pour écarter la curiosité, mais pour l'irriter. Elle écoutait indifféremment les vœux légitimes ou coupables, et ne cédait qu'à ceux qui pouvaient être utiles à son ambition. L'intérêt fut toujours le seul but et la seule règle de ses sentimens; elle attira Néron par ses artifices, et l'enflamma par sa résistance.

Amour de Néron pour Poppéa Sabina, femme d'Othon.

L'empereur, pour se délivrer d'un obstacle redoutable, éloigna Othon, et lui donna le commandement de la Lusitanie. Othon, voluptueux dans une cour corrompue, parut un autre homme dans sa province; il sut l'administrer avec justice, douceur et fermeté : Poppée, trop orgueilleuse pour se contenter d'être maîtresse de Néron, voulut partager son trône et faire répudier Octavie. Ce prince, entraîné par sa passion, craignait cependant les reproches de Burrhus et de Sénèque,

le ressentiment d'Agrippine, et l'estime que les vertus de la sœur de Britannicus inspiraient aux Romains. Les larmes et les artifices de Poppée l'emportèrent : « Pourquoi différer de m'épouser ?
» disait-elle; me trouvez-vous trop peu de char-
» mes? ou craint-on que je ne vous découvre le
» mécontentement du peuple qui s'indigne de
» voir César tenu en tutelle par sa mère, et traité
» comme un enfant par ses précepteurs? Si vous
» n'osez former nos nœuds, rendez-moi à Othon ;
» j'aurai la consolation de n'apprendre que de
» loin, et par le bruit public, la servitude hon-
» teuse où vit l'empereur. »

Mort d'Agrippine.

Agrippine voulut vainement lutter contre le pouvoir de Poppée ; on prétend même qu'accoutumée au crime, et connaissant les vices de Néron, elle essaya de lui inspirer un amour incestueux; ses séductions n'eurent pas plus de succès que ses reproches. Trop violente pour se contenir, elle renouvela ses menaces; et Néron, qu'aucun forfait ne pouvait effrayer, jura la mort de sa mère.

Après avoir employé inutilement trois fois le poison contre lequel elle s'était prémunie par des antidotes, il feignit de se réconcilier avec elle, trompa sa défiance par de fausses confidences, par de feintes caresses, et lui persuada de faire un voyage sur les côtes de Calabre, pour assister à une solennité qu'il voulait, disait-il, présider.

Ce monstre lui avait fait préparer un vaisseau qui devait, à un signal convenu, s'ouvrir par le milieu. Agrippine revenait de Baïes sur le navire que commandait Anycétus; elle était accompagnée de Crespérius Gallus et d'Ascéronia Polla; tout à coup le plancher de la chambre, chargé de plomb, s'enfonce et tombe. Crespérius est écrasé; la poutre qui portait Agrippine la soutient. Le tumulte produit par cet accident empêche les agens du complot de faire jouer les ressorts qui devaient ouvrir le bâtiment; mais bientôt, excités par leur perfide chef, ils se jettent tous du même côté, et renversent le navire. Tous ceux qu'il portait tombent dans la mer; Ascéronia, dans l'espoir d'être secourue, s'écrie : « Je suis l'impératrice »; on l'assomme à coups de rames. Agrippine, gardant le silence, ne reçoit qu'un coup d'aviron sur l'épaule, se sauva à la nage, et regagne les barques du rivage qui la ramènent près du lieu où se trouvait Néron. Feignant de tout ignorer, elle charge un affranchi d'instruire son fils du danger qu'elle avait couru.

L'empereur ne daignait plus voiler aux yeux de ses ministres ses exécrables projets; il consulte Burrhus et Sénèque sur les moyens de consommer son crime. Consternés, ils gardent d'abord un profond silence; toutes les lois divines et humaines étaient violées, les liens de la nature étaient rompus; une lâche peur triomphe du devoir et de

la vertu. Sénèque, par un signe, interroge Burrhus pour savoir si ses soldats obéiraient à un parricide; Burrhus répond que les prétoriens respectaient trop la fille de Germanicus pour la frapper, et qu'Anycétus était seul capable d'exécuter cet ordre barbare. Dans cet instant on annonce l'envoyé d'Agrippine; il entre; Néron fait jeter un poignard entre ses jambes, ordonne qu'on l'arrête, l'accuse d'avoir attenté à ses jours, commande son supplice, et prononce l'arrêt de sa mère.

Anycétus, avec quelques soldats de la marine, se rend chez Agrippine; elle était couchée; la seule femme qui se trouvait près d'elle prend la fuite : un centurion frappe de son bâton la tête de l'impératrice; cette princesse, découvrant alors sa poitrine, la présente au meurtrier : « Percez mon » sein, dit-elle, il le mérite, il a porté Néron. » A ces mots elle expire sous leurs coups. Néron arrive peu d'instans après, examine son corps dépouillé, et dit froidement : « Je ne croyais pas » qu'elle fût si belle. » Il écrivit ensuite au sénat pour se justifier, accusa sa mère, et soutint qu'il avait été forcé à cette action pour sauver sa propre vie.

Sénèque se couvrit d'une tache ineffaçable en composant cette apologie. Le sénat se rendit complice du crime en l'approuvant; on décerna des prières solennelles pour remercier les dieux d'avoir

garanti le prince des fureurs de sa mère, et le peuple, digne par sa bassesse d'avoir Néron pour maître, vint en foule au-devant du parricide, et le reçut en triomphe. Mais quand la lâcheté des hommes trompe le crime et rassure le coupable par de perfides hommages, le ciel place dans l'âme du criminel un juge pour le condamner, un bourreau pour le punir.

Remords de Néron pour son parricide.

Néron, dévoré de remords, s'entoure vainement de vils esclaves qui s'efforcent de dissiper ses terreurs; il craint l'éclat du jour, et ne peut supporter les ombres de la nuit; les voûtes de son palais retentissent de ses gémissemens; à toute heure on l'entend s'écrier qu'il voit sa mère couverte de sang, et qu'il est poursuivi et déchiré par le fouet des furies.

Depuis ce moment le reste de sa vie ne fut qu'un affreux délire, et les excès d'orgueil, de fureurs, de crimes et de débauches auxquels il se livra ne firent qu'abrutir son esprit sans étourdir son cœur.

Ne pouvant plus se soustraire au jugement des hommes pour ses actions, il se flattait follement de conquérir leur admiration par ses talens. Cet insensé, oubliant la dignité de son rang, montait publiquement sur le théâtre, jouait de la lyre, chantait; et, tyran jusque dans ses plaisirs, il défendait à tout assistant de sortir. On vit de malheureuses femmes enceintes accoucher au specta-

tacle : ses gardes épiaient le maintien et les regards des spectateurs ; il fallait applaudir sous peine de mort.

Guerre en Bretagne

Le colosse romain, miné au dedans par ses vices et par sa corruption, se faisait encore craindre au dehors par sa grandeur imposante. La bravoure fut la dernière vertu que conserva Rome ; et, dans les camps, on retrouvait encore les Romains : ils ne s'attiraient plus l'estime par leur justice, mais ils se faisaient craindre et respecter par les armes.

Suétonius Paulinus, envoyé contre les Bretons révoltés, s'empara de l'île de Môna (Anglesey), plus défendue par la superstition que par le courage : les Romains reculèrent d'abord devant les druides; mais, triomphant enfin de la crainte que leur inspiraient les idoles, les pierres des sacrifices et les bois sacrés, ils portèrent la flamme dans ces sombres forêts, et détruisirent à la fois la liberté et la religion de ces peuples infortunés.

Quelques centurions romains, méprisant trop les barbares pour respecter à leur égard le droit des gens, insultèrent Boadicée, reine des Isséniens, et outragèrent ses filles. La honte réveilla le courage ; les peuples bretons, qui avaient supporté d'énormes impôts, ne purent souffrir d'être humiliés; ils se lèvent, s'arment et se révoltent tous à la fois.

Ils chassent le gouverneur Calpus; soixante-dix mille Romains sont égorgés ; Suétonius accourt

avec dix mille hommes, et s'empare de Londres. Une population immense, armée, l'enveloppe et lui coupe les vivres : craignant de périr par la disette, il risque une bataille, malgré l'inégalité du nombre, et rassure ses guerriers, en leur rappelant les avantages que la tactique et la discipline donnaient aux légions sur une multitude sans ordre.

Boadicée, enflammée du désir de la vengeance, haranque les Bretons : « Les lois divines et humaines, dit-elle, m'autoriseraient, quand je ne serais qu'une personne privée, à laver dans le sang mes affronts et ceux de mes filles; mais je combats aujourd'hui pour venger vos injures comme les miennes : exterminons nos tyrans, ou sortons glorieusement de la vie; il vaut mieux mourir que de vivre esclave et déshonoré. »

A ces mots elle donna le signal; la bataille fut longue, meurtrière et disputée. La reine commandait en habile général et combattait comme un soldat : la bravoure régulière des Romains triompha enfin du courage désespéré de ces peuples sauvages. Ils furent battus; quatre-vingt mille périrent; Boadicée s'empoisonna. Suétonius, faisant succéder la modération à la victoire, rétablit la tranquillité en Bretagne. Victoire des Romains.

Les malheurs de Rome s'aggravèrent bientôt. Burrhus mourut; on le crut empoisonné. Il fut remplacé dans le commandement de la garde par Fennius Rufus, homme de bien, mais sans cou- Mort de Burrhus.

rage, et par Sophonius Tigellinus, lâche courtisan, scélérat effronté, compagnon de débauche de Néron, et ministre de ses cruautés.

Retraite de Sénèque. Sénèque n'avait pu, par sa honteuse faiblesse, conserver son crédit. Dans l'espoir de trouver un port pour échapper aux orages, il demanda sa retraite, il offrit à Néron de lui abandonner tous les trésors qu'il devait à ses anciennes libéralités.

Son perfide élève, employant pour le tromper les armes qu'il lui devait, s'efforça par un discours éloquent de dissiper ses craintes et de le persuader de son affection et de sa reconnaissance. Sénèque ne pouvait plus se faire illusion sur cet affreux caractère et sur le sort qu'il lui destinait. Voulant au moins rendre la fin de ses jours digne de la philosophie qu'il professait, et que la politique avait paru lui faire oublier, il renonça aux affaires, à la cour, au luxe, vécut solitaire, se nourrit de pain et d'eau, soit par austérité, soit par crainte du poison, et se livra exclusivement à l'étude de la sagesse. Le temps nous a conservé les fruits de sa retraite; les traités de ce philosophe sur la vieillesse, sur le mépris des richesses, sur la solitude, sur les bienfaits, forment un code de morale aussi agréable à lire qu'utile à méditer : mais il paraît plus dicté par l'esprit que par le sentiment. Le style montre trop le travail et l'affectation ; Sénèque brille plus par son talent que par son génie. Souvent ses ornemens trop recherchés affaiblissent les

nobles et simples pensées de Platon et de Cicéron; et, quoiqu'il fût cité dans son siècle comme le plus beau génie de Rome, la postérité, l'accusant d'avoir corrompu le goût et le style, ne l'a placé que dans le second ordre des grands écrivains.

Nouveaux crimes de Néron.

Privé de ses conseils, Néron se livra plus que jamais aux délateurs. Il fit périr Plautius, descendant de Jules, qu'il soupçonnait d'aspirer à l'empire; il ordonna la mort de Pallas pour s'emparer de ses richesses. Après avoir répudié Octavie, pour cause de stérilité, il la relégua dans l'île de Pandataire; et, comme le peuple osait la plaindre, il l'accusa d'adultère et la fit mourir. Dégagé de tous liens légitimes, il épousa l'artificieuse Poppée.

Son union avec Poppée, apres la répudiation de sa femme Octavie.

Mort de Traséas.

A cette honteuse époque, un seul Romain montra une vertu inflexible : Traséas ne voulut se prêter à aucune des basses complaisances du sénat pour le tyran, et il sortit avec indignation de l'assemblée, après y avoir entendu lire l'apologie du parricide. Accusé par Néron, il dédaigna de se défendre, sachant trop que sa vertu était le seul crime qu'on lui imputait; il reçut avec calme son arrêt, fortifia le courage des amis qui l'entouraient, et dit au jeune officier chargé de l'ordre fatal : « Regardez-moi mourir; la vue du trépas » d'un homme de bien offre à la jeunesse, dans le » temps où nous vivons, un exemple utile, une » leçon salutaire. »

Si la peur et la flatterie entouraient le trône du

tyran d'hommages publics, l'opinion générale s'en dédommageait quelquefois par des reproches secrets : on exposa dans la rue un enfant, sur lequel on avait attaché un écrit qui contenait ces mots : « Je ne t'élève pas, de peur que tu n'assassines un » jour ta mère. »

Victoire de Corbulon.

Plus heureux que les habitans de Rome, Corbulon couvrait de lauriers les taches de l'empire. Pendant son absence momentanée, Pétus s'était laissé vaincre en Arménie, et avait conclu un traité honteux. Corbulon rentra dans cette contrée en vainqueur, et força Vologèse, roi des Parthes, à consentir que Tiridate, son frère, vînt déposer sa couronne au pied de la statue de Néron, en promettant de ne la reprendre que par ses ordres.

L'orgueilleux Néron exigea plus; il lui commanda de venir à Rome; Tiridate obéit; l'empereur, placé sur un trône magnifique qu'entouraient les prétoriens, le sénat et le peuple, reçut ce prince humilié qui se prosterna devant lui. Néron le releva, lui posa la couronne sur la tête, et crut le dédommager de sa honte par des fêtes superbes et des présens magnifiques. Usurpant la gloire de son général, il se fit saluer *imperator*, comme s'il avait combattu, porta une couronne d'or au Capitole, et ferma le temple de Janus.

Départ de Néron pour la Grèce.

Aspirant à une gloire qu'il pouvait au moins se flatter d'acquérir personnellement, il alla dans la Grèce, sous le prétexte de couper l'isthme du

Péloponèse, et dans le dessein réel de disputer le prix aux jeux olympiques. Il excellait dans l'art de conduire des chevaux ; cependant la fortune trompa son talent ; le char se rompit au milieu de sa course ; l'adulation seule des Grecs lui décerna le prix. Dans l'ivresse de sa joie il déclara la Grèce libre, mais il dédaigna de voir Lacédémone et Athènes qui n'auraient offert à ses regards que le souvenir des vertus qu'il détestait. La crainte des châtimens réservés aux parricides l'empêcha d'oser se faire initier aux mystères redoutables d'Éleusis; et, satisfait de s'être vu couronné dans l'Élide, il revint à Rome en triomphe, escorté d'une foule de musiciens et d'histrions.

Son retour à Rome.

Dégoûté d'un amour qui n'avait plus pour lui l'attrait du crime, il accabla Poppée d'outrages, de mépris; et, dans un accès d'emportement, il lui donna la mort. Enfin, ennuyé des scandales vulgaires, et poussant l'excès du vice jusqu'à la démence, il se vêtit en femme, se couvrit d'un voile jaune, comme les jeunes vierges qu'on mène à l'autel, se maria solennellement avec Pythagore et Doriphore ses affranchis. Reprenant ensuite les habits de son sexe, il épousa l'eunuque Sporus, qu'il fit vêtir comme une impératrice.

Mort de sa femme Poppée.

La soif qu'il avait du sang s'irritait plus qu'elle ne se satisfaisait par les supplices. Sa cruauté fit périr des milliers de victimes. Tirant vanité de ses forfaits, il disait que « ses prédécesseurs, trop timides,

» n'avaient point goûté tout le charme du pouvoir » absolu. J'aime mieux, ajoutait-il, être haï » qu'aimé; il me faudrait le secours de beaucoup » de personnes pour mériter l'amour; je n'ai be- » soin que de moi seul pour inspirer la haine. » Caligula désirait que le monde pérît après lui; » moi, je voudrais qu'il brûlât tout entier, et en » être témoin. »

Incendie de Rome ordonné par Néron.

Plusieurs historiens rapportent qu'à la suite d'une débauche que la pudeur défend de décrire, il fit mettre le feu dans plusieurs quartiers de Rome. Montant sur une tour, habillé en joueur de lyre, il rassasia ses regards de cet affreux spectacle; et, à la lueur des flammes, récita un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie.

L'incendie dura six jours, détruisit trois quartiers de Rome, et consuma d'immenses richesses. L'empereur, revenu de son ivresse, se repentit de son crime, rebâtit à ses dépens la ville, et l'embellit de superbes portiques. Comme il voulait rejeter sur d'autres l'odieux de ce désastre, il en accusa les chrétiens qui s'étaient déjà fort multipliés à Rome, et les condamna aux plus affreux supplices.

Massacre des chrétiens.

On ne peut expliquer comment dans la capitale, au centre des lumières, on pouvait alors se faire une idée aussi fausse du culte et de la morale des chrétiens qui ne prêchaient que la vertu, la charité, l'amour de Dieu et du prochain.

« On accusa, dit Tacite, de l'incendie de Rome,
» une secte d'hommes détestés pour leurs crimes,
» et que le vulgaire appelle chrétiens. L'auteur
» de cette secte est *Christus*, qui, sous l'empire
» de Tibère, avait été condamné au dernier sup-
» plice par Pontius Pilatus. Cette superstition
» exécrable, d'abord réprimée, s'était relevée de
» nouveau, et se répandait, non-seulement
» dans la Judée, berceau du mal, mais dans la
» capitale même, où tout ce qui existe de plus
» atroce et de plus honteux abonde et est ac-
» cueilli avec faveur. On en saisit quelques-
» uns qui avouèrent le fait; et, sur leur dénon-
» ciation, on en arrêta une grande multitude. Ils
» furent convaincus, moins du crime de l'in-
» cendie que de celui de haine contre le genre
» humain. On les outrageait au moment de leur
» mort; on les couvrait de peaux de bêtes pour
» les faire dévorer par les chiens. Attachés à des
» croix et brûlés, leurs corps enflammés servaient
» de torches aux passans. L'empereur, du fond
» de ses jardins, jouissait du spectacle de leurs
» supplices; et, pendant ce temps, il donnait au
» peuple le divertissement des jeux du cirque,
» où il se montrait lui-même sur un char, en
» habit de cocher. Par là il excitait la pitié publi-
» que pour les condamnés; et, quoiqu'ils fussent
» coupables et dignes de châtiment, on les croyait

» immolés, non à l'utilité générale, mais à la
» cruauté d'un seul homme.

Toute opinion qu'on veut comprimer en acquiert plus de force; le sang des victimes multiplia leurs prosélites. Quelque temps après on accusa de christianisme la femme d'un sénateur, Pomponia Grécina. Suivant les anciennes mœurs, son mari fut son juge, et la déclara innocente.

Prodigalité de Néron.

La prodigalité de Néron s'accroissait chaque jour comme sa férocité : insensé dans ses faveurs comme dans ses rigueurs, il fit présent à un joueur de flûte et à un gladiateur d'immenses richesses enlevées par la confiscation à d'illustres sénateurs.

Il se fit construire au milieu de la ville un magnifique palais qui renfermait dans son enceinte les monts Palatin et Esquilin : le vestibule en était si élevé qu'on y plaça sa statue colossale, haute de cent vingt pieds. Les murs étaient revêtus de marbre et enrichis d'albâtre, de jaspe et de topazes; les parquets en marqueterie d'or, d'ivoire et de nacre. On y voyait tomber des plafonds une pluie fine et abondante d'eaux de senteur. Ses immenses jardins contenaient des coteaux, des plaines, des étangs, et des bois qu'on avait remplis de bêtes fauves.

Il distribuait à pleines mains et sans mesure l'or et l'argent au peuple : l'abondance, le luxe, la profusion régnaient à Rome; et, pour subvenir à ces dépenses extravagantes, les provinces se

voyaient opprimées et désertes. Il encourageait ses favoris et les proconsuls à les piller : « En» levez-leur tout, disait-il, et ne leur laissez » rien. »

Ses excès lassèrent enfin la patience des Romains; un grand nombre d'hommes courageux, indignés de leur servitude, conspirèrent contre lui. Pison fut le chef de la conjuration : le complot s'étendit quelque temps dans l'ombre du mystère; l'imprudence d'une femme le découvrit. Conspiration contre Néron.

Épicharis, affranchie, qui jusque là ne s'était fait connaître que par le nombre de ses amans, trouvait les conjurés trop peu nombreux et trop lents dans leurs mesures; elle voulut grossir leur parti et séduire des officiers de marine. Un tribun, Volusius Proculus, feignant d'entrer dans ses vues, se rendit maître de son secret et la dénonça.

Les conjurés, alarmés par cet accident, se décident à hâter leurs coups, et conviennent entre eux de frapper le tyran au moment où il célébrerait les fêtes de Cérès. Latéranus, remarquable par sa force extraordinaire, devait, sous prétexte de demander une grâce, s'approcher du tyran, et lui porter le premier coup.

Épicharis n'avait nommé personne; le succès de l'entreprise paraissait certain : malheureusement un des conspirateurs, Scévinus, la veille du jour fixé, rentrant chez lui avec cette inquiétude qu'inspire une entreprise si périlleuse, après

s'être entretenu quelque temps avec Natalis, son complice, distribue de l'argent à ses esclaves, fait son testament, tire du fourreau son poignard, et ordonne à Milichus, un de ses affranchis, d'en aiguiser la pointe.

La femme de cet affranchi, inquiète de ces préparatifs, effraie son mari, et l'engage à dénoncer son maître à l'empereur. Milichus cède à ce lâche conseil, court au palais, et révèle tout ce qu'il a vu à Épaphrodite, secrétaire de Néron.

Scévinus, arrêté, se défend avec prudence et avec courage; il soutient que déjà plusieurs fois dans sa vie il a fait son testament; que son poignard est une arme sacrée dans sa famille; qu'il a soin de l'entretenir et de le faire réparer religieusement : il justifie ses libéralités comme une coutume digne d'éloges et non de blâme, et prétend que tous ces faux indices ne peuvent faire soupçonner une conjuration qui n'existe pas : enfin il oppose aux inculpations de son affranchi les plus violens reproches sur son ingratitude et sur sa méchanceté.

L'accusateur se voyait confondu, l'accusé triomphait; mais la femme de Milichus rappelle en ce moment à son mari la longue conférence nocturne de son maître avec Natalis. On arrête celui-ci; il se trouble, se coupe, et dénonce comme chefs du complot Pison et Sénèque.

Scévinus renonce à une défense désormais inu-

tile; ses aveux compromettent le poète Lucain, Quintianus et Sénécion. Lucain effrayé dénonce sa propre mère Attilia. Les autres conspirateurs restaient encore inconnus; Néron fait venir en sa présence Épicharis, espérant tout arracher à sa faiblesse : elle ne se laisse point abuser par les promesses, paraît insensible aux menaces; les apprêts du supplice ne l'effraient pas; les fouets, le fer et la flamme n'en tirent point une parole. On la rapporte disloquée dans sa prison; et, comme elle voit qu'on veut faire éprouver à son courage de nouveaux tourmens, elle forme un nœud coulant avec le mouchoir de son cou, l'attache au bâton de sa chaise, fait un mouvement violent, s'étrangle et meurt avec son secret. Ainsi une femme, une affranchie, illustra sa mort, lorsque tant d'hommes libres déshonoraient leur vie.

Mort d'Epicharis et d'autres conjurés.

Pison s'ouvrit les veines, et, par une inexplicable faiblesse, il légua ses biens à Néron.

Sénèque dit à ses amis, en recevant l'arrêt qui prononçait sa mort et confisquait ses richesses : « On m'empêche de faire un testament et de vous » prouver ma reconnaissance; je vous laisse le » seul bien qui me reste, l'exemple de ma vie. » Les assistans fondaient en larmes. « Oubliez-vous, » reprit-il, les maximes de la sagesse? Quand » donc vous en servirez-vous pour vous fortifier » contre les coups du sort? La cruauté de Néron » vous est-elle inconnue? Après avoir tué sa

» mère et son frère, il devait donner la mort à
» celui qui a élevé son enfance. »

Pompéia Paulina, femme de Sénèque, voulut mourir avec son époux : loin de l'en détourner, il l'y exhorta. Elle s'ouvrit les veines; mais un officier, envoyé par Néron, banda ses plaies et la contraignit à vivre. Cette femme vertueuse languit quelques années; la pâleur de son visage conservait le souvenir de son courage et de sa tendresse.

Le poète Lucain, auteur de la Pharsale, écrivain spirituel, mais plus fort qu'élégant, se fit ouvrir les veines dans le bain, et mourut courageusement en récitant des vers de son poëme analogues à sa situation.

Pétrone, auteur licencieux et satirique, ancien compagnon de débauche de Néron, et que les amis des fêtes et des plaisirs regardaient comme l'arbitre du goût, périt aussi, se fit servir un somptueux festin, et mourut en épicurien comme il avait vécu.

Néron, surpris de voir au nombre des conjurés un centurion de sa garde, Sulpicius Asper, lui demanda pourquoi il avait conspiré contre lui : « C'est par pitié pour vous, lui répondit-il; il ne
» restait plus que ce moyen d'arrêter le cours de
» vos crimes. »

Granius Sylvanius, faute de preuves, fut absous; mais, ne pouvant supporter le triomphe de la tyrannie, il se perça de son épée.

Les fureurs de Néron s'étendaient hors de l'Italie: jaloux de la gloire de Corbulon, il le trompa lâchement par des protestations d'amitié, l'invita à se rendre près de lui, et le fit assassiner dès qu'il fut loin de son armée.

L'Orient était alors troublé par la révolte des Juifs; une partie de cette nation se livrait à d'affreux brigandages; le reste, impatient du joug, s'arma contre les Romains: repoussés dans leurs premiers efforts, on exerça contre eux d'affreuses vengeances, et l'on en massacra plus de soixante-dix mille. Loin de les abattre, ces excès exaspérèrent leur courage; ils prirent de nouveau les armes, battirent Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, et le forcèrent à évacuer la Judée. Révolte des Juifs.

Cette guerre prenant un caractère grave, et pouvant servir de signal à d'autres insurrections, Néron sentit la nécessité de choisir un général habile; la crainte du danger l'emporta sur sa répugnance pour le mérite; il donna le commandement de l'armée d'Orient à Vespasien, quoiqu'il eût précédemment encouru sa disgrâce pour s'être endormi pendant que le prince chantait sur le théâtre. Commandement et victoire de Vespasien en Orient.

Vespasien et son fils Titus, ayant rassemblé promptement une nombreuse armée en Syrie et en Égypte, pénétrèrent dans la Galilée, prirent d'assaut Gadara, et s'emparèrent, après quarante jours de siége, de Jotapa. Josèphe l'historien dit

que quarante mille Juifs y périrent. Il fut lui-même au nombre des prisonniers; on voulait l'envoyer à Néron; il évita ce malheur en se déclarant doué du don de prophétie, et en annonçant à Vespasien qu'il parviendrait bientôt à l'empire.

Les Romains prirent la ville de Tibérias, dont les prières du roi Agrippa obtinrent la conservation. Tarichée fut rasée; on massacra une partie de ses habitans, et on en vendit trente mille. Vespasien s'empara ensuite de Gamala, de Giscala; il défit complétement les ennemis retranchés sur la montagne d'Isaburium. Après ces nombreux et rapides succès qui lui avaient coûté beaucoup de sang, Vespasien sortit de Galilée et revint à Césarée.

Révolte dans les Gaules. Le nombre des victimes de la tyrannie augmentait sans cesse. Non-seulement les riches et les grands étaient immolés aux fureurs de Néron; l'obscurité même n'offrait pas de refuge assuré contre ses caprices. Bientôt la haine et le mépris étant au comble, on ne vit plus d'espoir de salut que dans la révolte; son feu, long-temps couvert, éclata d'abord dans les Gaules.

Vindex, né Gaulois, descendant des rois d'Aquitaine, était parvenu au rang de sénateur et commandait comme propréteur en Celtique. Il aimait la gloire et détestait la servitude; affrontant le premier les périls auxquels on est exposé dans de semblables entreprises par la force et par la

trahison, il lève l'étendard de la révolte, et se trouve bientôt à la tête de cent mille hommes aussi impatiens que lui de délivrer la terre d'un monstre.

Néron exerçait alors son dernier consulat; il s'était donné pour collègue Silius Italicus, délateur dans sa jeunesse, poète médiocre dans son âge mur, et qui avait composé un poëme sur la première guerre punique.

L'empereur, informé du soulèvement des Gaules, met à prix la tête de Vindex pour dix millions. Vindex, après avoir lu ce décret, dit publiquement : « Quiconque m'apportera la tête de Né- » ron, recevra, s'il le veut, la mienne en » échange. »

Rufin, Asiaticus, Flavius et tous les commandans des troupes dans les Gaules embrassèrent la cause de Vindex, et lui offrirent la couronne; mais il était ambitieux d'honneur et non de pouvoir. Il refusa le sceptre, et fit proclamer empereur Galba, gouverneur d'Espagne, personnage illustre par sa naissance, et dont l'expérience militaire et les grandes qualités méritaient l'estime générale. Élévation de Galba.

Galba, en recevant ces nouvelles, apprit en même temps que Néron avait résolu sa mort. Il choisit, pour rassembler le peuple et les soldats, un jour consacré par l'usage à l'affranchissement des esclaves.

« Amis, leur dit-il, nous allons rendre à des
» captifs un bien que nous avait donné la nature,
» et dont la tyrannie ne nous permet pas de jouir.
» Jamais esclave n'a plus souffert sous le joug de
» son maître que les Romains sous celui de Né-
» ron. Quelle propriété échappe à son avarice?
» quelle tête peut se croire à l'abri de sa cruauté?
» Ses mains fument encore du sang de son frère,
» de sa mère, de sa femme, de son instituteur;
» on a vu tomber sous ses coups les plus illustres
» soutiens de l'empire. Toutes ces victimes nous
» demandent vengeance, non contre un prince,
» mais contre un incendiaire, contre un bour-
» reau, contre un vil histrion, contre un mépri-
» sable cocher, contre un monstre déshonoré par
» d'infâmes noces qui font frémir la nature.

» Déjà Vindex l'attaque dans les Gaules, et ses
» légions jettent les yeux sur moi pour consom-
» mer la ruine du tyran. J'attends votre consen-
» tement, non pour aspirer à la dignité impériale,
» que je révère sans y prétendre, mais pour con-
» sacrer la fin de mes jours et de mes forces à la
» délivrance de ma patrie : et comme.......... » Il voulait poursuivre; un cri général et les acclamations universelles des soldats et du peuple le saluent empereur.

Il refusa modestement ce titre, et prit seulement celui de lieutenant du sénat et du peuple romain.

Othon, gouverneur de Lusitanie, se déclara

pour Galba, et lui envoya même, pour subvenir aux frais de son entreprise, son argent et sa vaisselle.

Lâcheté de Néron

Tandis que ce redoutable orage se formait contre Néron, ce prince insensé entrait en triomphe à Naples, et s'y plongeait dans les excès de la débauche. La première nouvelle de la défection des Gaules lui donna plus de joie que d'inquiétude; il n'y vit que de nouveaux prétextes pour grossir ses trésors et satisfaire sa cruauté *. L'oracle de Delphes fondait sa superstitieuse confiance. Apollon l'avait, disait-on, averti de craindre le nombre 73; et, comme il était à la fleur de son âge, il redoutait peu une mort qui semblait ne devoir le frapper qu'à un âge si avancé. Mais lorsque d'autres courriers, apportant les nouvelles des progrès de la rébellion, lui apprirent que les armées des Gaules et d'Espagne avaient proclamé Galba empereur, et que ce général était alors âgé de soixante-treize ans, perdant à la fois le courage et l'espérance, il tomba dans la plus profonde consternation. Lâche autant que cruel, il ne tenta aucun effort pour se défendre, et demeura huit jours enfermé dans son palais, sans donner aucun ordre. Il dénonça seulement au sénat le manifeste de Vindex, et prétexta une grave incommodité pour excuser son éloignement de Rome dans un moment si critique.

* An de Rome 818. — De Jésus-Christ 67.

Les lâches terreurs de cet insensé, en absorbant toutes ses facultés, n'abattaient point cependant encore la vanité puérile que lui inspirait l'opinion de ses talens comme artiste; et, ce qui l'irrita le plus dans le manifeste de l'armée des Gaules, ce fut d'y voir que Vindex l'y traitait de méchant poète et d'ignorant musicien. « Qu'il prouve donc » ce qu'il avance! s'écriait-il indigné, et qu'il » cherche dans tout l'univers un homme plus » habile dans ma profession! »

Ce qui caractérise souvent la faiblesse, c'est l'extrême mobilité avec laquelle on la voit passer successivement de la peur à l'espérance, et de l'espoir au découragement.

Le sénat déclara par un décret Vindex ennemi de l'État; dès ce moment Néron rassuré ne croit plus avoir à craindre d'ennemis, et revient à Rome. Les consuls se rendent chez lui; il ne les entretient que de l'invention d'une machine hydraulique qui rendait des sons harmonieux, et qu'il voulait, disait-il, montrer au peuple sur le théâtre, si Vindex lui en laissait le temps.

Ses nouveaux crimes.

De nouveaux courriers font renaître ses terreurs; le sénat les dissipe en proscrivant Galba. Néron porte alors jusqu'à la démence ses orgies et ses projets de vengeance. Il ordonne le massacre de tous les gouverneurs de province, la mort de tous les bannis, le pillage de l'Espagne et des Gaules : on dit même qu'il conçut le dessein d'empoi-

sonner tous les sénateurs dans un festin, de livrer Rome aux flammes une seconde fois, et de lâcher dans les rues les bêtes féroces du Cirque afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. En même temps il annonce qu'il va marcher contre ses ennemis, et se forme une garde de femmes prostituées qu'il habille et arme comme des amazones.

Le sénat, les patriciens, les chevaliers, le peuple, les soldats, tous se révoltent enfin, et jurent la mort de ce monstre. Il apprend à table ce soulèvement général; il brise dans sa fureur deux vases de cristal, et demande à ses esclaves une boîte d'or qui renfermait un poison subtil. Un moment après il dépêche des courriers à Ostie pour ordonner à sa flotte de se tenir prête à le recevoir. Révolte contre lui.

On lui annonce que les prétoriens refusent de le suivre; tremblant, incertain, il ne sait s'il doit prendre la fuite et demander asile aux Parthes; s'il ne vaudrait pas mieux implorer la clémence de Galba; ou si, vêtu de deuil, il n'essaiera pas de fléchir le peuple romain, en le suppliant de lui laisser le gouvernement de l'Egypte. Il se décide enfin à suivre ce dernier parti.

Au milieu de la nuit il s'aperçoit que sa garde l'a abandonné, et que son palais est livré au pillage; il sort précipitamment du lit, appelle ses indignes ministres, ses lâches favoris; nul ne lui répond : il se trouve, au milieu de la capitale du monde, comme un esclave fugitif dans un désert.

Il veut avoir recours au poison; on le lui avait enlevé : il appelle vainement à grands cris le gladiateur Spicilius. « Ne trouverai-je donc pas, s'é» criait-il, d'amis pour me défendre, ou d'enne» mis pour me tuer? » Furieux, il s'éloigne du palais, et court pour se précipiter dans le Tibre.

Sa fuite. Phaon, un de ses affranchis, l'arrête, et lui offre un asile dans sa maison de campagne, à quatre milles de Rome : il l'accepte, et fuit enveloppé dans un manteau grossier. L'infâme Sporus et trois esclaves composaient sa seule escorte.

Pendant sa route une violente secousse de tremblement de terre, et la lueur des éclairs qui sillonnaient les sombres nuages, augmentent ses terreurs. Il se croit poursuivi par les dieux comme par les hommes, et prend chaque objet et chaque bruit pour l'ombre et pour le cri d'une de ses victimes.

En passant près du camp des prétoriens, il entend les soldats qui l'accablent d'imprécations, et il rencontre des voyageurs qui disent en le voyant : « Voilà sûrement des hommes qui cherchent l'in» fâme Néron pour le tuer. » Saisi d'horreur et d'effroi, il s'éloigne précipitamment de la route, s'enfonce dans des sentiers remplis de ronces; il arrive enfin derrière la basse-cour de Phaon, se jette, accablé de lassitude, sur des roseaux, et prenant dans ses mains l'eau d'une mare : « Voilà » donc, dit-il, la liqueur réservée désormais à

» Néron ! » Ses esclaves percent un trou sous la muraille ; et l'empereur, se traînant comme un vil serpent, entre dans la cour par cette ouverture, et parvient à une chambre retirée, où il reste vingt-quatre heures enfermé.

Pendant ce temps le sénat rassemblé, l'ayant déclaré ennemi de la patrie, l'avait condamné à subir la rigueur des anciennes lois. Phaon lui apporta ce décret; et, comme il en demandait l'explication, on lui apprit que, suivant les anciennes coutumes, comme ennemi de l'État, il devait être attaché à un poteau sur la place publique, frappé de verges jusqu'à la mort, et jeté dans le Tibre. « Hélas, répondit ce monstre insensé, faut-il » donc qu'un si bon musicien périsse ! »

La crainte du supplice dont il était menacé parut d'abord lui donner un peu de fermeté; tirant de sa ceinture un poignard, il en approcha la pointe de son sein ; mais sa lâcheté l'empêchant de frapper, il fondit en larmes, et pria ceux qui l'entouraient de lui donner l'exemple du courage. Tout à coup un grand bruit de chevaux fait retentir la cour; il entend la voix des officiers qui le cherchent; alors, fortifié par le désespoir, il fait soutenir son bras par Épaphrodite, et s'enfonce le poignard dans la gorge. Il respirait encore; le centurion chargé de l'arrêter entre dans l'appartement, veut panser sa blessure, et lui dit qu'il vient le secourir. « Tu arrives trop tard, répondit Né- Sa mort.

» ron : est-ce là cette fidélité que tu m'as jurée? » A ces mots il expira, en menaçant encore le ciel par ses affreux regards.

Néron était âgé de trente-deux ans, et en avait régné treize. Il mourut l'an 821 de la fondation de Rome, 69 depuis la naissance de Jésus-Christ, 112 depuis le renversement de la république par Jules César, et 94 depuis l'entier établissement de la monarchie d'Auguste. Le peuple en fureur renversa ses statues et massacra quelques-uns de ses ministres; on voulait jeter son corps dans le Tibre; deux femmes qui avaient élevé son enfance, et Acté, sa première maîtresse, recueillirent ses restes, et les placèrent dans le tombeau de Domitius.

CHAPITRE TROISIÈME.

Joie dans Rome après la mort de Néron. — Meurtres au dehors. — Décret du Sénat pour l'élévation de Galba. — Mort de Vindex. — Portrait de Galba. — Départ de Galba pour Rome. — Son arrivée dans cette ville. — Ses rigueurs. — Soulèvement en faveur de Vitellius. — Adoption de Pison par Galba. — Discours de Galba à Pison. — Jalousie d'Othon. — Conspiration contre Galba. — Othon est proclamé empereur par les soldats. — Mort de Galba.

GALBA.

(An 69.)

La nouvelle de la mort de Néron répandit la plus vive joie parmi tous ceux qui avaient quelques périls à craindre, quelque réputation à soutenir, quelque fortune à conserver. On parcourait les rues comme aux jours de fêtes ; on s'embrassait sans se connaître. Les amis de la vertu et de la liberté se félicitaient, ainsi que leurs cliens, de voir la terre purgée d'un monstre.

Joie dans Rome après la mort de Néron.

Le sénat, triomphant de la chute du tyran, comme s'il l'avait seul renversé, se flattait de ressaisir ses droits ; mais la vile populace, les esclaves pervers, les avides affranchis, et les hommes qui faisaient consister leur bonheur dans l'excès des vices, dans la profusion des fêtes, dans la passion des jeux, portaient le deuil de Néron.

Meurtres au dehors.

La joie des gens de bien ne tarda pas à être troublée ; l'ombre de Néron vint encore les épouvanter : un imposteur prit son nom, et se fit des partisans dans l'Orient : il ressemblait à ce prince, et jouait de la lyre comme lui. Après quelques succès momentanés, il fut arrêté et mis à mort.

D'autres motifs d'inquiétude augmentaient leurs alarmes ; ils redoutaient l'esprit turbulent des armées et l'ambition des chefs. Ceux-ci aimaient encore la gloire, mais ne voulaient plus de liberté : Nymphidius, commandant de la garde prétorienne, leva le premier l'étendard de la révolte. Fier du pouvoir qu'il se croyait sur les soldats, il aspira ouvertement à l'empire ; mais ses partisans se trouvant peu nombreux, il périt dans une émeute.

Macer voulut soulever l'Afrique ; le propréteur Garrucianus le poignarda. Valens et Aquinius firent éprouver le même sort à Capito qui cherchait à se faire porter au trône par les légions de Germanie.

Tous ces meurtres, commis par des hommes non moins ambitieux que leurs victimes, affligeaient profondément les partisans du gouvernement républicain, et leur prouvaient qu'il était impossible de voir renaître la liberté dans un État où les soldats n'étaient plus citoyens.

Décret du sénat pour l'élévation de Galba.

Le sénat, éclairé par ces événemens, aima mieux se donner un maître que de le recevoir ; il proclama Galba, et, par ce décret, apaisa la révolte d'une partie de l'armée d'Espagne. Celle de Ger-

manie était entrée dans les Gaules pour réprimer l'insurrection gauloise. Virginius Rufus, son chef, voulait s'entendre avec Vindex ; mais leurs troupes combattirent l'une contre l'autre avec acharnement, sans écouter leurs ordres : l'armée des Gaules fut battue ; Vindex, qui la commandait, se tua de désespoir. Les légions de Germanie offrirent l'empire à Virginius ; il le refusa, attendit la décision du peuple et du sénat, et ne reconnut Galba que lorsque ce prince fut proclamé empereur par eux.

Mort de Vindex.

L'armée du Haut-Rhin se trouvait sous les ordres d'Hordéonius, général sans talent et sans caractère. Il avait suivi d'abord l'impulsion de Vindex ; il se conforma ensuite à l'exemple de Virginius.

Portrait de Galba.

Servius Sulpicius Galba, illustre par sa naissance, comptait parmi ses aïeux le vertueux Catulus, digne émule et collègue de Cicéron et de Caton. Dans sa jeunesse il avait montré de nobles sentimens, une rare modestie, une bravoure brillante. Porté au commandement par ses services autant que par son nom, il avait fait la guerre avec succès en Afrique, en Germanie et en Espagne. Observateur rigide de la discipline, simple dans ses goûts, équitable dans ses jugemens, économe dans ses dépenses, il parut digne de l'empire, tant qu'il n'y fut pas parvenu. L'âge affaiblissant son esprit, il se laissa conduire par des favoris qui abu-

sèrent de sa confiance ; la vieillesse changea sa sévérité en dureté et son économie en avarice.

L'enthousiasme que les légions d'Espagne lui avaient montré s'était refroidi ; on répandait le bruit de la fuite de Néron ; et Galba, désespéré, était près de se donner la mort, lorsqu'il apprit tout à coup la fin tragique du tyran et les décrets du sénat et du peuple en sa faveur. Prenant alors le titre de César et les vêtemens impériaux, il partit pour Rome ; mais l'inquiétude que lui donnaient les intrigues de Nymphidius, la révolte de Macer, les prétentions de Capito et l'irrésolution de l'armée de Germanie, lui firent croire qu'il devait frapper ses rivaux de terreur. On lui vit porter à son cou un poignard, jusqu'au moment où il apprit que ses concurrens étaient tués. Dans sa route il chassa les gouverneurs, rasa les villes, et chargea de tributs les peuples qui s'étaient montrés trop lents à le reconnaître.

Départ de Galba pour Rome.

Son arrivée dans cette ville. Ses rigueurs.

En arrivant à Rome, il déploya la même sévérité, ordonna aux troupes de la marine, dont on avait formé des légions, de retourner sur la flotte ; et, d'après leur refus d'obéir, les fit envelopper, charger et décimer.

La garde germaine était restée fidèle à Néron ; on la soupçonnait de vouloir porter au trône Dolabella ; il la licencia. Un grand nombre de citoyens que Néron avait exilés furent rappelés par le nouvel empereur. Mais ils demeurèrent mécontens,

parce qu'en leur rendant leurs emplois il ne leur restitua pas leurs biens. Il fit promener dans Rome, chargés de fers, Élius, Polyclète, Locuste, Patrobius, Pétinus, infâmes ministres des cruautés de Néron. Croyant mal à propos, dans un temps de corruption et de révolution, pouvoir rétablir la vigueur de l'antique discipline, il refusa aux troupes la gratification que les empereurs donnaient à leur avénement, et répondit à leurs réclamations « Qu'il savait choisir des soldats et non les acheter. »

L'empereur cassa plusieurs officiers prétoriens soupçonnés d'avoir voulu favoriser Nymphidius. Ce qui hâta surtout sa perte, ce fut le choix funeste de ses ministres. Il accordait une confiance sans réserve à Titus Vinius, son lieutenant en Espagne, homme adroit, hardi, mais avide; à Cornélius Laco, capitaine des prétoriens, orgueilleux, ignorant et lâche; à Martianus Icelus, affranchi hautain et flatteur, qui prétendait aux plus hautes dignités, et voulait couvrir de pourpre les marques de ses anciennes chaînes.

De la différence qui existait entre le caractère du prince et ceux de ses favoris, il résultait la plus étrange contradiction dans les actes du gouvernement. Tout ce que Galba faisait de lui-même semblait digne d'estime; tout ce qu'il laissait faire à ses favoris le discréditait. On avait approuvé généralement ses discours modestes au sénat, la liberté qu'il laissait aux délibérations, son respect pour

les droits du peuple, son mépris pour les délateurs, son affabilité pour les citoyens; mais on supportait impatiemment l'insolence et l'avarice de ses ministres : tantôt on voyait condamner de grands personnages pour de légers délits ; tantôt on voyait absoudre de vrais coupables, hommes de basses mœurs et d'obscure naissance.

Avec de louables intentions, Galba ne fit rien de grand ni d'utile, parce qu'il avait peu de lumières. Néron, prodigue sans mesure, avait donné à la multitude des sommes immenses. On faisait monter à quatre-vingt-dix millions ses libéralités extravagantes. Galba ordonna, sans prudence, la restitution de ce qui avait été donné sans motif. Une commission de cinquante chevaliers, chargée de cette recherche, remplit sa mission avec rigueur. Toutes les fortunes se virent attaquées et dérangées par cette inquisition arbitraire et fiscale : il semblait que tout dans Rome fût à l'encan; et, ce qui augmenta le mécontentement, ce fut de voir que l'empereur, au lieu d'appliquer l'argent recouvré par cette mesure aux besoins de l'État, s'en emparait avidemment, et le gardait pour lui seul. La vénalité des commissaires accrut le désordre; on maltraita les provinces comme la capitale. Delphes et Olympie se virent forcées de rendre les dons qu'elles avaient reçus de Néron. Plus on se plaignait de cette sévérité déplacée, plus on blâma, d'un autre côté, des actes de faiblesse pour

des hommes odieux. Le peuple appelait en jugement Halotus et Tigellinus, complices et peut-être auteurs de la plupart des crimes de Néron; ils prodiguèrent leurs trésors aux favoris de Galba, et achetèrent ainsi leur absolution.

Soulèvement en faveur de Vitellius.

Ce mélange de rigueur et de corruption excitait dans Rome la colère et le mépris. Le mécontentement de la capitale se répandit dans les provinces; les légions de Germanie, persuadées qu'elles devaient craindre la vengeance de Galba, parce qu'elles s'étaient déclarées les dernières pour lui, se révoltèrent contre le faible Hordéonius Flaccus, leur lieutenant, et offrirent l'empire à Vitellius que l'empereur venait de leur donner pour général.

Valens et Cécinna, accablés de dettes, avides de mouvemens et de nouveautés, relâchant tous les liens de la discipline pour se concilier l'affection des soldats, cherchaient à corrompre les légions qu'ils commandaient et à leur faire embrasser la cause de Vitellius, dont les mœurs promettaient aux amis du vice un nouveau Néron.

Adoption de Pison par Galba.

L'empereur, informé de ces troubles, crut que sa vieillesse seule les faisait naître, qu'il la dissiperait en se choisissant un jeune successeur, et enleverait par là tout espoir aux factions.

Dès que son intention fut connue, ce choix divisa la cour. Othon, qui le premier avait soutenu Galba de son nom, de ses troupes, de son épée et

de sa fortune, prétendait hautement à cette adoption : il faisait valoir en sa faveur ses services, son zèle, et l'affection que lui témoignaient les cohortes prétoriennes. Vinius l'appuyait. Othon avait contre lui Lacon, jaloux de son crédit et de ses propres vices. Tous les gens de bien craignaient de voir monter sur le trône un des plus ardens compagnons de débauche de l'impudique Néron.

Galba, n'écoutant aucun de ses ministres, et ne consultant que la voix publique, déconcerta tous ses favoris, et déclara qu'il adoptait pour son successeur Lucinianus Pison, homme de mœurs austères, et dont Rome respectait autant les vertus que la naissance.

Discours de Galba à Pison.

L'empereur l'appela près de lui, et lui parla en ces termes : « Si dans un rang ordinaire Galba eût » adopté Pison, il aurait encore dû se féliciter » d'introduire dans sa famille un descendant de » Crassus et de Pompée, et Pison devrait s'honorer d'unir l'illustration de ses ancêtres à celle des » Sulpicius et des Catulus. Aujourd'hui, c'est ton » empereur, porté au trône par les suffrages des » hommes et par la faveur des dieux, qui, rendant » justice à tes vertus, et ne consultant que l'amour » de la patrie, t'appelle librement à un trône que » nos aïeux se disputaient les armes à la main; il » veut te faire partager un pouvoir qu'il ne doit » qu'à ses travaux militaires.

» Auguste adopta Marcellus et Agrippa, ses

» gendres, ensuite ses enfans, enfin Tibère, fils
» de son épouse. Ce prince prit son successeur
» dans sa famille, je choisis le mien parmi les
» citoyens : ce n'est point que je manque d'ami-
» tié pour mes parens et pour mes compagnons
» d'armes; mais n'ayant pas accepté l'empire par
» ambition, je ne considère que le bien de Rome,
» et je te préfère, non-seulement à ma famille,
» mais à ton frère aîné qui serait digne du rang
» où je t'élève, si tu ne le méritais pas encore
» mieux que lui.

» A ton âge, on est revenu des erreurs de la
» jeunesse. Tu as supporté la mauvaise fortune;
» la prospérité t'offre une épreuve plus difficile. Le
» malheur nous fortifie, le bonheur nous amollit :
» je crois que ton cœur restera vertueux; mais
» ton élévation changera celui des autres; leur
» amitié sera remplacée par l'adulation, par l'in-
» trigue, par l'intérêt personnel, poison destruc-
» teur de toute affection réelle.

» La franchise préside aujourd'hui à notre en-
» tretien; dorénavant ce ne sera plus à toi, mais
» à l'empereur qu'on parlera. Les princes trou-
» vent beaucoup de flatteurs pour encourager leurs
» passions, peu d'hommes courageux pour leur
» rappeler leurs devoirs.

» Si cet empire immense pouvait se passer d'un
» chef, je me serais senti digne de rétablir la ré-
» publique, mais depuis long-temps le destin ne

» le permet pas : tout ce que nous devons au peu-
» ple romain, c'est de consacrer, moi, mes der-
» niers jours à faire un bon choix, et toi, toute
» ta vie à le justifier. Rome était devenue, sous Ti-
» bère, sous Caïus, sous Claude, l'héritage d'une
» famille ; elle devient plus libre, puisque nous
» donnons l'exemple d'élire ses maîtres. Après
» nous, les plus vertueux citoyens parviendront
» à l'empire par l'adoption : le sceptre dû à la
» naissance est soumis au caprice du hasard ; le
» choix d'un prince qu'on adopte est le fruit de
» la réflexion et de l'opinion publique qui le
» désigne.

» Contemple le sort de Néron ; issu d'une lon-
» gue suite de Césars, ce n'est pas Vindex, gou-
» verneur d'une faible province, ce n'est pas moi
» avec une seule légion, qui l'avons renversé ; ce
» sont ses débauches, ses excès, ses cruautés qui
» l'ont précipité du trône. Puisque tant de droits
» anciens n'ont pu sauver ce prince, le premier
» qui ait subi une condamnation du peuple, com-
» ment échapperions-nous à l'envie, nous qui n'a-
» vons d'autres titres que notre épée, et l'estime
» due à quelques vertus ?

» Ne t'alarme point cependant, si dans tout
» l'empire deux légions refusent encore de se
» soumettre : je ne suis point arrivé au trône sans
» périls ; ma vieillesse était le seul reproche

» qu'on pût me faire ; elle disparaît par ton » adoption.

» Tu verras toujours Néron regretté par les » méchans ; agissons seulement de sorte qu'il ne » le soit jamais par les hommes vertueux.

» Si j'ai fait un bon choix, de plus longs avis » seraient inutiles ; ta règle de conduite est facile » et simple ; rappelle-toi toujours ce que tu louais » ou blâmais dans la conduite des princes qui » t'ont précédé. Ailleurs, chez des peuples sou- » mis à des rois, une famille de maîtres gouverne » une nation d'esclaves ; ici, songe que tu vas » régir des hommes qui ne peuvent supporter ni » une liberté totale, ni une entière servitude. »

Pison répondit avec calme à ce discours, parla de l'empereur avec respect, de lui-même avec modestie : rien ne changea dans son maintien ; il paraissait plus mériter qu'aimer le trône. Galba le mena au camp, et harangua en peu de mots et avec sécheresse les soldats qui le reçurent froidement. Cette sévérité antique était déplacée ; la plus légère gratification eût peut-être alors concilié les esprits.

Le choix de ce nouveau César enflamma Othon de jalousie et de colère. Il vit le mécontentement des troupes, et conçut l'espoir d'en profiter. Affable et familier avec les soldats, il se mêlait à leurs jeux, prenait part à leurs intérêts, s'occupait de leurs familles et de leurs affaires, encourageait leur

Jalousie d'Othon.

licence, et ne dissimulait point avec eux non-seulement son désir, mais même son besoin de parvenir au trône. Accablé de dettes, « il lui fallait, » disait-il, périr ou régner, et il lui était indifférent de mourir de la main de l'empereur ou de celle de ses créanciers. » Tel était le malheur de ce temps, qu'au mépris des décrets du sénat et du peuple, deux soldats, gagnés par un affranchi, renversèrent un empereur légalement élu, et disposèrent de l'empire romain en faveur d'un jeune débauché qui n'aspirait au rang des Césars que pour payer ses dettes.

Conjuration contre Galba.

Ces deux soldats, corrompus par Onomaste, domestique d'Othon, en séduisirent quelques autres qui formèrent audacieusement le projet de détrôner Galba et de couronner Othon. On fut promptement informé au palais de leurs intrigues et de leurs discours. Rien n'était aussi facile que d'étouffer ce complot dans sa naissance; mais Lacon, lâche officier et ministre indolent, méprisa ce bruit, et ne le crut pas digne d'exciter l'inquiétude ni même l'attention de l'empereur.

Les conjurés fixèrent au 15 janvier l'exécution de leurs desseins. Le 14 au soir Othon vient, suivant sa coutume, saluer Galba qui l'accueille sans méfiance et l'embrasse avec cordialité. Il assiste avec l'empereur à un sacrifice, et y reste jusqu'au moment où l'affranchi Onomaste l'avertit que « son architecte l'attendait chez lui. »

C'était le signal convenu : il sort, sous prétexte d'examiner une maison qu'il voulait acheter. Arrivé au rendez-vous des conjurés, près de la colonne dorée d'où partaient toutes les routes d'Italie, il s'étonne de ne voir autour de lui qu'une trentaine de soldats. Cependant, trop avancé pour pouvoir reculer, et fondant son espoir sur son audace, il harangue cette faible troupe, lui rappelle l'avarice de Galba, la rigueur de ses ordres, le massacre des troupes de la marine, la dureté insupportable de sa discipline, la destitution des officiers, les rapines de ses favoris : « Vous » cherchez, dit-il, un remède à tous ces maux? » il est dans vos mains. Vous m'avez déjà nommé » votre prince, donnez-m'en donc le pouvoir » comme le titre. Que la crainte d'une guerre » civile ne vous arrête pas ; Rome n'a qu'un sen- » timent : elle méprise le faible vieillard qui la » gouverne. La seule cohorte qui garde l'empe- » reur est, suivant l'antique usage, en toges et » sans armes ; elle servira moins à défendre » Galba qu'à empêcher qu'il ne nous échappe. Il » n'y aura entre elle et vous qu'un combat de zèle » pour me seconder. »

Les conjurés répondent à ses paroles par de vives acclamations ; ils proclament Othon empereur, mettent l'épée à la main, intimident la foule qui les environne, la traversent, se grossissent en chemin de ces nouveaux partisans qu'at-

tirent toujours la hardiesse et le changement, et conduisent le nouveau César au camp.

Julius Martialis, tribun, était alors de garde : l'étonnement où le jette une telle entreprise l'empêche d'arrêter les conspirateurs; toutes les cohortes prétoriennes et tous les soldats de la marine se joignent précipitamment à eux; Othon leur prodigue les promesses et les caresses, ne trouvant aucun moyen trop bas pour s'élever au trône. Ils lui prêtent tous serment de fidélité.

Les nouvelles de cet événement arrivent au palais, altérées par les passions, grossies par la peur, ou atténuées par la flatterie. Les consuls, les sénateurs, les chevaliers accourent près de Galba, mesurant leur zèle et leurs paroles suivant les différens rapports qu'on reçoit successivement. Galba flotte incertain au milieu des opinions opposées de ses ministres. Les uns veulent qu'il marche contre les rebelles, et qu'il arme le peuple; d'autres qu'il se retire au Capitole. Cependant Pison harangue la cohorte prétorienne, lui représente « la longue carrière de gloire du prince, la » majesté du sénat, les droits du peuple; il leur » rappelle les vices et les excès d'Othon : si les » soldats, dit-il, méprisent les lois, et veulent » disposer du trône, au moins ne doivent-ils pas » choisir pour empereurs des scélérats et des dé- » bauchés; et, si l'intérêt seul les anime, il vaut

» mieux pour eux mériter des récompenses par
» la fidélité que par le crime. »

Se croyant assuré de la cohorte du palais, il se rendit au camp avec Celsus ; mais les révoltés leur en défendirent l'entrée, et les repoussèrent à coups de javelots. Cependant le bruit se répand dans Rome qu'Othon vient de périr dans une émeute : les flatteurs s'empressent de féliciter l'empereur ; les plus circonspects déclament hautement contre les rebelles ; les plus lâches affectent le plus d'ardeur. Après une longue indécision, Galba monte enfin à cheval, suivi de ses gardes ; la curiosité l'accompagne plus que l'affection. Un prétorien, Julius Atticus, accourt, tenant à la main un glaive ensanglanté, et criant qu'il a tué Othon : Galba, imperturbable dans ses maximes d'ancienne discipline, lui dit froidement : « Qui t'en a donné l'ordre ? » et continue sa marche. Mort de Galba.

Un peuple innombrable le reçoit sur le Forum, en silence, et attentif comme on l'est à un grand spectacle. Cependant Othon, certain que la rapidité peut seule assurer le succès d'une telle entreprise, fait marcher promptement tous ses soldats, craignant que le moindre retard ne leur montrât le péril et ne refroidît leur ardeur. Un corps de cavalerie nombreux, traversant la ville avec célérité, paraît tout à coup sur le Forum ; mais, à la vue de l'empereur, du sénat et du peuple, cette

troupe s'arrête intimidée ; au lieu de profiter de ce moment favorable qui pouvait tout changer, Galba hésite, on l'abandonne ; l'ennemi reprend courage, foule aux pieds tout ce qui se trouve sur son chemin : Galba, entouré par les rebelles, présente sa gorge aux soldats, en leur disant : « Frappez, si le salut de la république l'exige. » Ces furieux le massacrent, et sa tête coupée est portée au bout d'une lance à Othon. Son corps resta long-temps dans la rue ; tous ses courtisans avaient fui ; un seul esclave fidèle lui donna la sépulture. Ses trois favoris furent égorgés. Un centurion, Sempronius, donna, dans ce jour de crimes et de lâcheté, un rare exemple de courage et de fidélité. Armé d'un poignard, il combattit seul, arrêta l'armée ennemie, sauva momentanément Pison, et le conduisit dans un asile, où il fut, peu de temps après, livré par la trahison aux satellites du nouvel empereur qui le firent périr. Tacite, en racontant cette révolution criminelle qui renversa les lois, le trône, et soumit le sceptre aux caprices du soldat, dit avec raison de ce crime : « Peu le conçurent, quelques-uns l'exé- » cutèrent, et tous le souffrirent. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

Elévation d'Othon à l'empire. — Sa générosité envers Marius Celsus. — Guerre civile entre Othon et Vitellius. — Préparatifs de guerre. — Rivalité de Vespasien et de Mucien, réconciliés par Titus, fils de Vespasien. — Bataille de Bébriac. — Victoire de Vitellius. — Abdication d'Othon. — Son discours à ses soldats. — Ses derniers momens. — Sa mort.

OTHON.

(An 70.)

Dès que Galba fut mort, tout changea de face dans Rome; on aurait cru voir un autre sénat et un autre peuple. Les mêmes hommes qui tout à l'heure avaient déclamé contre les vices et contre l'audace sacrilége d'Othon, se précipitaient maintenant à ses pieds, exaltaient ses vertus, le félicitaient de son triomphe, et le remerciaient d'avoir délivré les Romains d'une oppression insupportable. Moins le zèle était sincère, plus il était exagéré.

Elévation d'Othon à l'empire.

Othon, d'une ancienne maison, originaire d'Étrurie, éloquent, brave, spirituel, eût été digne de gouverner l'empire, s'il eût été moins gouverné lui-même par ses passions. Dans ses premières années, corrompu par les exemples du siècle, séduit par les charmes de Poppée, il avait partagé les débauches de Néron : envoyé en Lusitanie, il y développa de grandes qualités. Il était affable, généreux; mais sa prodigalité aurait été peut-

être plus funeste aux Romains que l'avarice de Galba.

Lorsqu'il eut reçu les félicitations des patriciens et du peuple, il se rendit au sénat. Ce corps, impatient de montrer sa lâcheté, prévint ses excuses par des hommages, et lui décerna le nom d'Auguste avec tous les titres de ses prédécesseurs. Il remercia les sénateurs de leur empressement, leur dit qu'il ne s'était emparé du pouvoir que dans le dessein d'obéir au sénat et au peuple, et promit de ne se gouverner que par leurs avis. Comme il se trouvait le premier César nommé par les prétoriens, il paya leur zèle par une magnifique gratification. Récompensés de leur infidélité, ils se crurent dès ce moment le droit de disposer de l'empire.

Le nouvel empereur surprit le public par sa conduite; on le vit, contre l'attente générale, renoncer à la mollesse, négliger les plaisirs, et s'appliquer aux affaires.

Sa générosité envers Marius Celsus.

Marius Celsus, comblé de bienfaits par Galba, lui restait fidèle, et persistait courageusement à défendre son règne et à honorer sa mémoire. Othon, irrité, ordonna de l'amener devant lui: Celsus, après avoir déclaré avec fermeté ses sentimens, ajouta ce peu de mots: « La reconnaissance est une vertu qui devrait plutôt attendre d'un prince juste des récompenses que des châtimens. » L'empereur, frappé de cette vérité, l'embrassa, et lui donna une grande charge auprès de sa personne.

Guerre civile entre Othon et Vitellius.

Le supplice du lâche Tigellin, et la restitution du bien des exilés, concilièrent à Othon l'affection publique; mais le sort ne l'avait pas destiné à réaliser les espérances du peuple. Quinze jours avant la mort de Galba, les légions de la basse Germanie, se croyant autant de droits pour donner un chef à l'empire que celles d'Espagne, avaient proclamé Vitellius empereur. Elles persistèrent dans leur choix après la nomination d'Othon, et méprisèrent les décrets du sénat qu'elles regardaient comme dictés par la crainte et par la violence.

Cette nouvelle consterna les Romains; ils avaient sacrifié leur liberté à leur repos, et préféré la domination d'un seul maître aux tyrannies successives et sanglantes des grands qui se disputaient le gouvernement de la république. Ce sacrifice devenait inutile; l'empire allait voir recommencer les querelles et les proscriptions du triumvirat, et ils se trouvaient près de retomber dans toutes les horreurs des guerres civiles.

Othon, pour se concilier l'opinion générale, essaya de détourner l'orage par des négociations. Connaissant le caractère avare, indolent et voluptueux de Vitellius, il lui offrit, s'il voulait renoncer à ses prétentions, une retraite tranquille et des trésors immenses: Vitellius, de son côté, lui fit les mêmes propositions. On lui croyait un parti dans Rome; la jalousie, la méfiance et la peur désunissaient celui d'Othon. Le sénat, intimidé

par tant de révolutions successives, craignait l'événement, et se montrait indécis; chacun réglait sa conduite, son maintien, ses paroles, sur le plus ou le moins de confiance ou de crainte qu'inspiraient les nouvelles qu'on recevait. Othon seul, courageux et vigilant pour conserver le trône comme pour l'acquérir, pressait avec activité les préparatifs de guerre; il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, mais plus forte en apparence qu'en réalité. L'âge et une longue paix avaient affaibli les anciens sénateurs; les patriciens avaient perdu l'habitude des camps; les chevaliers, amollis par les voluptés, frémissaient de se voir exposés aux périls et aux fatigues de la guerre, et les prétoriens, quoique braves, étaient moins aguerris que les légions de Germanie. Cependant tous les hommes légers, qu'éblouit la présence du pouvoir, et dont les regards ne s'étendent pas dans l'avenir, ne parlaient que d'espérances et de triomphe; les hommes sages ne voyaient, dans les divers résultats de ces dissensions, que des malheurs pour la république, et les intrigans épiaient les événemens pour en profiter.

Préparatifs de guerre.

Les armées de Germanie, du Rhin et des Gaules embrassaient toutes le parti de Vitellius. Ce prince, indigne non-seulement du trône, mais même du commandement que lui avaient donné les favoris de Galba, ne trouvait d'autre avantage dans le rang suprême que celui de pouvoir satisfaire sans

contrainte la brutalité de ses grossières passions ; consumant à table et dans l'ivresse ses nuits et ses jours, son indolence aurait été incapable de disputer le trône à son rival; mais l'activité de ses lieutenans, Valens et Cécinna, firent sa fortune et lui valurent la victoire.

Ses généraux rassemblèrent avec rapidité toutes les troupes, enrichirent le trésor par d'horribles pillages, détruisirent Divodunum (Metz) qui lui refusait des secours, dévastèrent l'Helvétie qui se déclarait contre eux, intimidèrent les Lyonnais disposés en faveur d'Othon par leur attachement pour Néron; enfin, par la promptitude de leur marche, ils déterminèrent les provinces septentrionales d'Italie à embrasser leur cause, car alors le parti qui inspirait le plus de crainte semblait le plus légitime.

Rivalité de Vespasien et de Mucien, réconciliés par Titus, fils de Vespasien.

Dans l'Orient on méprisait presque également Othon et Vitellius : les armées belliqueuses de ces contrées, commandées par des capitaines habiles, ne reconnaissaient que l'autorité de leurs chefs. Vespasien, guerrier infatigable, sévère dans ses mœurs, tempérant, sobre dans ses plaisirs, modeste dans ses vêtemens, marchait toujours à la tête des troupes, traçait lui-même leur camp, partageait leurs travaux et leurs périls, déconcertait les mesures de l'ennemi par sa vigilance, l'effrayait par son intrépidité : soldat vaillant, capitaine expérimenté, il aurait égalé la renommée des

généraux anciens, s'il se fût montré moins cupide.

Son collègue Mucien, magnifique, généreux, éloquent, imposait le respect au peuple et aux soldats par son instruction dans les affaires civiles, et par la dignité de ses formes. Tacite remarque qu'en réunissant les qualités de ces deux hommes, on en aurait fait un excellent empereur.

L'ambition les rendit d'abord rivaux et presque ennemis. Titus, fils de Vespasien, les rapprocha : ce jeune prince, destiné par le sort à faire trop peu de temps le bonheur du monde, avait reçu du ciel un charme auquel rien ne résistait. Vespasien et Mucien, unissant leurs vues, et réglant leur conduite avec prudence, avaient reconnu Galba. Titus même était parti d'Asie dans l'intention de venir demander ses ordres; mais il apprit en Grèce la mort de l'empereur, et revint sur ses pas. Les généraux jugèrent convenable de faire prêter serment à Othon par leurs légions; mais elles obéirent avec une froideur qui prouvait leur mécontentement.

Les armées de Dalmatie, de Pannonie et de Mœsie se déclarèrent plus franchement, et se disposaient à marcher au secours d'Othon qui aurait probablement triomphé s'il eût attendu ce renfort. C'était l'avis de ses généraux, Suétone, Celsus et Gallus, hommes expérimentés, dont le courage égalait la prudence; mais Licinius, préfet du prétoire et favori d'Othon, l'empêcha de sui-

vre leurs sages conseils. N'écoutant que son impatience, et brûlant d'arrêter la marche des Vitelliens déjà entrés en Italie, Othon laissa le gouvernement de Rome au consul Titien son frère, et à Flavius Sabinus, préfet de la capitale, et frère de Vespasien. Il harangua le sénat avec modération, sans se permettre aucune injure contre son rival, rejoignit son armée, et rencontra près des Alpes celle de son ennemi.

Cette armée était séparée en deux corps; Cécinna en commandait un, et Valens l'autre. Vitellius restait dans la Gaule, attendant des renforts de Germanie et de Bretagne. Valens ressemblait à Antoine par son audace, par son ambition sans bornes, par sa licence sans frein. Cécinna, son égal en bravoure, le surpassait en éloquence : il éblouissait la multitude par son faste, et se faisait haïr des grands par sa fierté.

Au moment où l'Italie, en proie au pillage de ces deux armées, attendait leur choc avec effroi, chacun se rappelait les cruelles dissensions de César et de Pompée, d'Antoine et d'Octave, et les jours funestes de Pharsale et d'Actium.

Dans les deux armées on entendait le même cri : « Rome et l'empire! » et les deux partis n'étaient animés que de la même passion, celle de s'enrichir et de commander.

Othon montrait en public beaucoup de confiance et de fermeté; mais, entré dans sa tente, il

était troublé par des songes, et plus probablement par des remords; car, dans l'obscurité de la nuit, il croyait voir l'ombre de Galba l'accablant de reproches et l'arrachant de son lit.

Cécinna, trop pressé de vaincre seul, fut repoussé dans deux combats. Craignant que Valens ne vînt lui enlever l'honneur de cette guerre, il se décida à tenter de nouveau le sort, et perdit, près de Crémone, une troisième bataille. Valens vint enfin se réunir à lui, et tous deux se décidèrent à risquer uue affaire générale.

Bataille de Bebriac.

L'armée d'Othon était campée à Bébriac, entre Crémone et Vérone. L'empereur pressait le combat; en vain Suétone et Celsus lui représentèrent qu'il devait traîner la guerre en longueur; que les troupes ennemies, dépourvues de vivres, commençaient à déserter, et qu'il fallait au moins, avant de combattre, attendre l'arrivée des légions de Pannonie, de Mœsie et de Dalmatie; les courtisans soutenaient au contraire qu'il était urgent de terminer les malheurs publics, de soulager les peuples, et que le parti légitime devait plus se fier à la justice de sa cause et à la faveur des dieux qu'au secours des provinces.

Othon, las de la guerre, se rangea de leur avis, et déclara qu'il préférait le danger d'une prompte ruine à la prolongation de ses inquiétudes. La bataille fut résolue; et, contre l'avis des généraux,

on décida qu'Othon ne serait pas présent au combat, afin qu'en cas de revers on ne se trouvât pas sans ressources. Il se retira à Brixellum, près de Rhége. De ce moment sa cause fut perdue; son absence découragea les troupes; et les généraux, mécontens, mal obéis, et gênés par les ordres qu'on leur envoyait de loin, n'eurent plus, pour ainsi dire, que le titre du commandement.

Quelques historiens rapportent que les deux armées, prêtes à en venir aux mains, s'arrêtèrent et furent quelques momens tentées de déposer leurs armes, et de laisser au sénat la décision du sort de l'empire. Tacite ne croit pas que les satellites d'Othon et de Vitellius eussent été capables de concevoir cette idée généreuse : « Depuis long-temps, » dit-il, les soldats de tous les partis, corrompus » par les mêmes vices, et poursuivis également » par les dieux, étaient portés à la discorde avec » la même rage et par la même soif de cri- » mes. L'opiniâtreté ne leur manquait pas, et, si » chacune de nos guerres civiles se termina par » une seule action, la lâcheté des princes en fut » la seule cause. »

D'autres croient que ce bruit d'un accommodement n'était qu'une ruse des généraux de Vitellius Victoire de Vitellius. pour endormir leurs ennemis. Ce qui est certain c'est qu'ils surprirent l'armée d'Othon en l'attaquant à l'improviste. Celle-ci soutint vaillamment le choc, reprit l'offensive, chargea les Vitelliens,

enfonça leurs premières lignes, et leur enleva même une aigle. Cécinna et Valens rallièrent leurs troupes, le combat fut opiniâtre et sanglant; mais enfin les Vitelliens, ayant pris en flanc les troupes d'Othon, y jetèrent le désordre. Les prétoriens, amollis par un long séjour à Rome, abandonnèrent le champ de bataille; les autres suivirent ce contagieux exemple; leur retraite devint une déroute, et l'on fit un horrible carnage des vaincus.

Un prétorien courut porter cette désastreuse nouvelle à l'empereur : il ne voulait pas le croire et l'accusait de lâcheté; le soldat, pour le convaincre et pour se justifier, se tua à ses pieds.

Abdication d'Othon.

Othon, certain de son malheur, déclara qu'il ne voulait pas être plus long-temps cause de la perte d'hommes si braves et si dignes d'une meilleure destinée : en vain toute l'armée, accourant près de lui, renouvela ses sermens, jurant de le défendre et de le venger. Plautius Firmus, préfet du prétoire, se jetant à ses genoux, le supplia de ne point abandonner des troupes si fidèles; il lui représenta inutilement que le courage trouve de la gloire dans l'infortune, et que le désespoir ne convient qu'à la faiblesse. Rien ne put ébranler la résolution d'Othon. « Amis, leur dit-il, je n'attache

Son discours à ses soldats.

» pas assez de prix à ma vie pour tenter de la con-
» server en exposant votre courage et vos vertus
» à de nouveaux périls. Plus vous me prouvez
» qu'il me reste encore d'espoir, si je veux pro-

» longer mon existence, plus ma mort sera belle.

» Nous nous sommes mesurés, la fortune et » moi; j'apprécie ses faveurs, et je sens qu'il n'est » pas difficile de renoncer à une félicité dont on » doit jouir si peu de temps.

» Rome aura dû à Vitellius le commencement » de la guerre; elle me devra le bonheur de la » voir terminée. Cet exemple fera honorer par la » postérité la mémoire d'Othon. Que Vitellius » jouisse à son gré des embrassemens de son épou- » se, de ses enfans, de son frère, que je lui ai » conservés; je n'ai besoin ni de vengeance ni de » consolation : d'autres auront gardé l'empire plus » long-temps que moi; aucun ne l'aura quitté plus » courageusement.

» Comment pourrais-je souffrir qu'une si bril- » lante jeunesse et tant de braves légions soient » encore écrasées et perdues pour Rome. Votre » fidélité voulait périr pour moi; je ne lui de- » mande que d'approuver ma fermeté. Mais ne » perdons pas un temps précieux : je veux garan- » tir votre sûreté et conserver mon courage; s'é- » tendre en paroles dans ses derniers momens c'est » une sorte de lâcheté. Adieu! souvenez-vous, » quelle que soit la cause de ma destinée, que je » ne me plains de personne, car celui qui accuse » les dieux et les hommes tient encore à la vie. »

Après ce discours, il pria ceux qui l'entouraient de se soumettre promptement à Vitellius afin

Ses derniers momens.

d'éviter sa vengeance. Rentré chez lui, il écrivit deux lettres de consolation; l'une à sa sœur, l'autre à Messaline sa femme, autrefois promise à Néron. Il leur recommanda ses cendres. Son neveu, Salvius Coccéinus, se livrait au désespoir; il raffermit son courage. « N'oubliez pas, lui dit-il, » que vous êtes neveu d'un empereur, mais pre» nez garde aussi de vous en trop souvenir. »

Il brûla ensuite tous les papiers qui pouvaient compromettre ses amis; il leur distribua son argent et ses bijoux: tout à coup, entendant un grand tumulte dans la rue, il dit: « Je vois bien qu'il faut » encore ajouter une nuit à ma vie. » Il en consacra une partie à rétablir l'ordre. S'étant enfin renfermé, il choisit de deux poignards le plus aigu, le plaça près de son lit, et dormit paisiblement quelques heures. A son réveil il enfonça le poignard dans son cœur et expira. Un profond gémissement annonça sa mort. Les soldats vinrent en foule baiser ses mains et lui rendre les derniers honneurs. Plusieurs se tuèrent sur son bûcher; on publia qu'il n'avait point enlevé l'empire à Galba par ambition, mais dans le dessein de rétablir la liberté. L'amour du bien public, qu'il montra sur le trône, répara la honte de sa jeunesse; et le courage de sa mort fit oublier la mollesse de sa vie. Il mourut trois mois et cinq jours après Galba.

Sa mort.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Elévation de Vitellius à l'empire. — Ses honteux excès. — Ses crimes. — Révolte en Orient en faveur de Vespasien. — Guerre civile entre Vitellius et Vespasien. — Bataille près de Crémone. — Prise et incendie de cette ville. — Abdication de Vitellius rejetée par le peuple. — Siége, prise et incendie du Capitole. — Mort de Vitellius.

VITELLIUS.

(An 70.)

Les troupes qui avaient combattu pour Othon se dispersèrent; leurs principaux officiers se rendirent en Germanie, et prièrent Virginius ou d'accepter l'empire ou d'employer son crédit pour les réconcilier avec Cécinna et Valens. Virginius refusa le pouvoir suprême; les soldats irrités voulaient forcer sa volonté ou punir son refus; ce général prit le parti de fuir leur colère et le trône; il se tint caché jusqu'au moment où leur ressentiment fut apaisé. Rubrius Gallus, personnage consulaire, se chargea de la négociation, et obtint de Vitellius une amnistie pour les sénateurs qui avaient suivi à l'armée l'empereur vaincu.

Elévation de Vitellius à l'empire.

Dès qu'on sut à Rome la défaite et la mort d'Othon, le sénat, convoqué par le préfet Flavius Sabinus, déclara Vitellius empereur, le nomma Auguste, père de la patrie, et le remercia du

bonheur que ses braves troupes assuraient à l'empire, tandis que ces mêmes troupes ravageaient l'Italie comme un pays ennemi. Ce corps illustre, que Cynéas prenait jadis pour une assemblée de rois, maintenant consterné, avili, ne semblait plus être que le jouet de la soldatesque et la décoration de la tyrannie.

Vitellius était encore dans les Gaules. Par un édit, il cassa les cohortes prétoriennes qui avaient fait périr Galba, et condamna à mort cent vingt des plus coupables. On approuva généralement cet acte de sévérité. Arrivé à Lyon, il donna à son fils le nom de Germanicus. Les généraux vaincus vinrent le trouver dans cette ville; il pardonna à Titien, parce qu'il avait dû combattre pour Othon son frère. Suétone et Proculus restèrent long-temps incertains de leur sort; mais la crainte les ayant portés à déclarer faussement qu'ils avaient trahi Othon, et fait perdre à ce prince la bataille de Bébriac, cette bassesse, comme le dit Tacite, « les fit absoudre du crime » de fidélité. »

Vitellius entra en Italie; loin de réprimer les désordres de son armée, il en jouit. On le conduisit sur le champ de bataille de Bébriac; là Cécinna et Valens lui montraient avec orgueil les positions des deux armées, et lui expliquaient les manœuvres qui avaient décidé la victoire. Chaque officier, chaque soldat reconnaissait son poste et

racontait ses prouesses. Ce triste théâtre de la fureur des partis était couvert de cadavres qui infectaient l'air. Vitellius se repaissait de leur vue ; et, comme on voulait l'en éloigner, il dit : « L'odeur » d'un ennemi mort est toujours agréable, et sur» tout celle d'un citoyen. »

Il fit venir sur le lieu même une immense quantité de vin qu'il distribua aux soldats. Loin de respecter aucun des anciens usages, ce prince farouche, à la tête de soixante mille hommes de diverses nations, entra dans Rome à cheval, en conquérant, précédé du peuple et du sénat dont il triomphait insolemment.

Il se rendit au Capitole, offrit un sacrifice à Jupiter, et s'établit dans le palais impérial. Le lendemain, ayant convoqué le sénat, il prononça un discours fastidieux qui semblait dicté par la sottise et inspiré par la vanité. Il fit un long et pompeux éloge de ses actions, et promit un règne qui servirait de modèle à tous ses successeurs. La peur et l'adulation l'applaudirent ; haranguant ensuite le peuple, il parut vouloir refuser le titre d'Auguste, et se fit contraindre à l'accepter. On le déclara consul perpétuel et souverain pontife ; il nomma aux magistratures pour dix ans, et bannit de Rome les astrologues, parce que quelques-uns d'entre eux avaient prédit qu'il ne régnerait pas une année. Le lendemain matin on trouva, au bas de son édit affiché, ces mots hardis. « Nous, au

» nom et par l'autorité des anciens Chaldéens,
» nous ordonnons à Vitellius Germanicus de sor-
» tir du monde aux calendes du mois d'octobre. »

Ses honteux excès.

Vitellius se faisait gloire d'honorer la mémoire de Néron et d'imiter ses vices. Il offrit à ses mânes un sacrifice solennel. Se livrant exclusivement à la débauche, et surtout aux excès de la table, il abandonna le soin des affaires aux plus vils personnages de sa cour. Rien n'égalait son incroyable gourmandise; il consumait toutes ses heures à table, faisait cinq ou six repas par jour, et prenait des vomitifs pour les multiplier. Le seul moyen d'obtenir sa faveur était de se distinguer par la magnificence des festins. Plusieurs de ceux auxquels on l'invitait coutèrent douze mille écus. On vit à celui que lui donna son frère deux mille plats de poisson et sept mille de volailles et de gibier. Sa gloutonnerie devint enfin une manie extravagante. Il fit fabriquer un plat d'une immense grandeur, qu'il nomma *le bouclier de Minerve*. On le remplissait de foies de lottes, de cervelles de faisans, de laitances et de lamproies.

Toutes les richesses de Rome suffisaient à peine aux dépenses de sa table; elle coûta, dit-on, quatre-vingt-dix millions de sesterces en quatre mois. On ruina des villes pour satisfaire sa voracité; et Josèphe remarque que, s'il eût régné plus long-temps, il aurait dévoré l'empire.

Ses crimes.

Cruel autant qu'avide et débauché, il se plaisait

à répandre le sang, condamnait à mort sur les plus légers motifs, vendait publiquement les emplois, et ne se délivrait de ses créanciers qu'en proscrivant leurs têtes et en confisquant leurs biens. Il ordonna la mort de deux citoyens dont le seul crime était d'avoir sollicité la grâce de leur père : aux jeux du cirque, il en fit massacrer un grand nombre qui, pendant la course des chars, s'étaient permis de huer la faction bleue qu'il favorisait.

Sa mère Sextilie, qui connaissait son affreux caractère, prévit les malheurs de Rome, et versa des larmes lorsqu'elle apprit qu'on lui avait donné l'empire. Ce monstre, dit-on, la fit mourir de faim, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait longtemps s'il lui survivait.

Il regardait comme une peine attachée à son rang la nécessité de faire quelquefois du bien et d'accorder quelques grâces, et ne considérait comme bonheur et comme puissance que ce qui pouvait dégrader son âme et troubler sa raison.

Révolte en Orient en faveur de Vespasien.

Bientôt l'excès de ses débauches l'abrutit totalement. Le mépris qu'il inspirait devint universel. Les légions d'Orient, levant les premières l'étendard de la révolte contre un prince si indigne de commander à des hommes, nommèrent Vespasien empereur.

Au premier bruit de ce moment, Vitellius, n'éprouvant d'autre crainte que celle d'être impor-

tuné par les affaires et distrait de ses plaisirs, défendit expressément qu'on se permît de parler dans Rome d'aucune nouvelle de la guerre.

Vespasien avait proposé d'abord aux légions de prêter serment à Vitellius, moins probablement pour être obéi que pour connaître leurs sentimens. Après avoir cédé froidement à ses ordres, les officiers et les soldats, s'étant concertés, déclarèrent formellement leur refus de reconnaître ce méprisable empereur, et conjurèrent Vespasien de régner à sa place. Les légions d'Égypte, de Syrie, de Mœsie et de Pannonie manifestèrent les mêmes vœux.

Vespasien hésitait à se charger d'un aussi pesant fardeau; il craignait l'inconstance du soldat; sa vertu lui faisait redouter les conspirations et les guerres civiles : « Il est plus honteux, disait-il, » d'y échouer, qu'il n'est glorieux d'y réussir : » chaque pas qu'on y fait élève derrière soi une » barrière qui ferme toute retraite. On ne doit » pas s'y engager légèrement; et dès qu'on touche » à la couronne, il faut la porter ou perdre la tête. »

Tibère-Alexandre, gouverneur d'Égypte, et Mucien, préteur de Syrie, sans attendre sa détermination, l'avaient proclamé empereur. Ils opposèrent à ses craintes la facilité de l'entreprise, la nécessité de délivrer Rome d'une tyrannie dégoûtante et insupportable, la force de leurs légions, l'indiscipline et les brigandages des soldats de

Vitellius, et la stupide ignorance de leur chef qui ne laissait aucun doute sur le succès. Enfin, il n'était plus temps, disaient-ils, de délibérer; l'intérêt de sa propre sûreté exigeait qu'il régnât, et puisqu'on l'avait proclamé empereur, il n'existait plus de danger pour lui que dans le refus d'un titre qui lui tenait déjà lieu de crime.

Vespasien s'obstinait encore à s'opposer à leurs vœux : tous les soldats alors tirèrent leurs glaives et menacèrent de le tuer, s'il les compromettait par une plus longue résistance. Il céda et se soumit à régner.

On convint que Titus continuerait la guerre de Judée, que Mucien, avec une partie des légions, passerait en Italie, et que Vespasien se rendrait à Alexandrie pour rassembler de nouvelles forces, si la guerre se prolongeait.

Dans le même temps une grande insurrection éclatait en sa faveur dans l'armée de Mœsie : Antonius Primus, qui la commandait, était né à Toulouse. Banni par Néron, rappelé par Galba, il s'était concilié l'affection des troupes; hardi, bouillant, séditieux, aussi prodigue de ses richesses mal acquises qu'il se montrait avide pour les grossir, séduisant avec ceux qu'il voulait gagner, satirique contre ses ennemis, personne n'était plus dangereux dans la paix et plus utile à la guerre. Les Gaulois lui avaient donné le surnom de *Bec*

de coq : ce qui prouve que ces mots français existaient déjà dans la langue celtique.

Mucien excita ses légions à reconnaître Vespasien et à combattre pour lui. Il voulait prévenir par sa rapidité l'armée d'Orient qui marchait en Italie, et il partit promptement, dans le dessein d'obtenir l'honneur de cette guerre et de jouir des premiers fruits du pillage.

Guerre civile entre Vitellius et Vespasien.

Cécinna et Valens parvinrent difficilement à réveiller Vitellius qui s'endormait au bruit de l'orage. Ce prince, continuant à s'occuper de ses festins, leur laissa le soin de rassembler ses troupes et de s'opposer à l'ennemi. Antonius était arrivé en Italie; Cécinna marcha au-devant de lui, et le rencontra près de Crémone. Les légions de Mœsie, fières encore des victoires qu'elles venaient de remporter sur les Roxolans et les Sarmates, peuples venus des rives du Don et du Borysthène, demandaient à grands cris le combat et répondaient de la victoire. Cécinna ne commandait au contraire que des troupes amollies par la licence; craignant le mauvais succès d'une lutte si inégale, il négocia secrètement avec Antonius, et engagea ses soldats à quitter le parti de Vitellius. Dans le premier moment, ébranlés et surpris, ils cèdent à ses instances et prêtent serment à Vespasien. Peu de temps après, cette multitude mobile se repent de son infidélité, jette Cécinna en prison, et envoie des députés à Antonius pour le sommer de

reconnaître Vitellius. Ces députés sont repoussés avec mépris : furieux alors, sans ordre, sans chef, ils attaquent pendant la nuit l'armée de Mœsie. La bataille fut longue, sanglante et douteuse. Au point du jour les deux partis s'arrêtent, conviennent d'une courte suspension d'armes, se donnent réciproquement des vivres, et, après un léger repas, recommencent le combat avec le même acharnement. Mais lorsque l'aurore fit place au soleil qui s'élança radieux sur l'horizon, les soldats d'Antonius le saluèrent d'un cri de joie. Les Vitelliens, regardant ce cri comme le signal de l'arrivée de Mucien, se troublent, se découragent et prennent la fuite. Antonius les poursuit vivement, en tue trente mille, s'empare de Crémone et la brûle.

Bataille près de Crémone.

Prise et incendie de cette ville.

Cependant les Vitelliens vaincus ayant rendu la liberté à Cécinna, il reprit les marques de sa dignité consulaire, et conduisit ses troupes désarmées aux pieds du vainqueur qui le reçut avec mépris, et l'envoya à Vespasien, comme une trophée de sa victoire.

Valens, apprenant en Étrurie l'issue du combat de Crémone, s'embarqua pour les Gaules; on l'informa, dans sa route, d'une révolution qui éclatait dans cette contrée en faveur de Vespasien. Poussé par les vents sur les îles d'Hières, il y fut arrêté et mis à mort par les ordres de Valérius Paulinus, gouverneur de la Gaule narbonnaise.

Vitellius continuait cependant toujours à Rome ses orgies, ne voulait pas croire à la perte de Crémone, et défendait au peuple d'y ajouter foi. Son activité se borna à faire arrêter le préfet Sabinus, et à envoyer à l'armée Julius Agrestis, qu'il chargea de s'informer de la vérité. Ce centurion fut mené devant Antonius qui lui laissa voir ses troupes victorieuses, et lui permit de retourner à Rome. L'empereur refusa d'abord de le croire ; cet officier ne parvint à lui persuader la vérité de son rapport qu'en se tuant. Vitellius, tardivement éclairé, chargea Julius Priscus et Alphénus Varus de rassembler quatorze mille prétoriens et quatorze mille légionnaires pour défendre les Apennins. Cette armée, réunie près de Pérouse, exigeait que l'empereur vînt la commander ; il s'y rendit, après avoir donné le commandement de Rome à son frère Lucius, et distribué ses trésors au peuple, dans le vain espoir de regagner son affection.

Dès que les légions et les prétoriens reconnurent la stupidité de Vitellius qui ne savait pas les premiers élémens de la guerre, leur dévouement fit place au mépris. Peu de temps après, l'empereur, apprenant le soulèvement de la Campanie, et la révolte de sa flotte de Misène qui s'était déclarée pour Vespasien, quitta Mérania et revint avec ses troupes camper près de Rome. L'armée ennemie le suivait rapidement. Céréalis, grand capitaine, sortit la nuit de la capitale, et vint chercher un

asile dans le camp d'Antonius. Flavius Sabinus et Domitien, l'un frère et l'autre fils de Vespasien, ne purent échapper à la vigilance des gardes qu'on avait placés près d'eux ; mais Vitellius n'osa pas leur donner la mort, et même, en retenant Sabinus prisonnier, il lui laissa la charge de préfet.

Abdication de Vitellius rejetée par le peuple.

Mucien, débarqué en Italie, s'était réuni à Antonius ; tous deux écrivirent à Vitellius, et lui promirent la vie et une retraite tranquille s'il abdiquait. L'empereur, ayant reçu leurs lettres, prend le deuil, sort du palais, déclare qu'il renonce à l'empire, et remet son épée au consul Cécilius Simplex qui ne veut pas la recevoir. Sur son refus, il annonçait qu'il allait la déposer dans le temple de la Concorde, et se retirer dans la maison de son frère, lorsque quelques-uns de ces vils flatteurs qui trompent les princes jusqu'au bord du précipice, s'écrient que l'empereur est lui-même la Concorde. La populace répète ce cri, et conjure ce prince de ne pas l'abandonner. Vitellius, aussi stupide que lâche, prenant leur basse et trompeuse adulation pour l'opinion publique, retourne au palais, en disant : « Puisqu'on le veut, » je reprends mon épée, l'empire, et j'accepte le » nouveau surnom qu'on vient de me donner. » Encouragé par ses soldats, il rétracte formellement son abdication.

Le préfet Flavius Sabinus, et le consul Quintius Atticus, qui s'étaient pressés de proclamer

Vespasien, se retirèrent avec une suite peu nombreuse au Capitole. En vain ils rappelèrent à Vitellius ses promesses et sa déclaration; il répondit qu'il n'était plus le maître, et qu'il ne pouvait contenir le zèle de ses soldats.

Siége, prise et incendie du Capitole.

Cependant sa garde germaine assiégea le Capitole, qu'on défendit avec valeur, mais sans ordre. Il fut bientôt enlevé d'assaut, saccagé et réduit en cendres.

Vitellius, à table, jouissait de la vue du combat et de l'incendie : pendant le repas on lui amena Sabinus qu'il fit mettre en pièces; le fils de cet infortuné et Domitien, plus heureux, se sauvèrent de Rome à la faveur du tumulte.

Enfin les ennemis approchent; c'était le moment de combattre pour la vie et pour l'empire : le lâche Vitellius implora la clémence de son rival, et fit intercéder pour lui les vestales. Antonius lui répondit que l'embrasement du Capitole et le meurtre de Sabinus avaient rendu toute négociation impossible. Le combat se livra sous les murs de Rome et dura toute la journée. Le peuple, regardant froidement la bataille, applaudissait comme à un spectacle de gladiateurs. Après une vive résistance, les Vitelliens, repoussés, voulurent rentrer dans la ville; ils furent poursuivis par les troupes d'Antonius qui en firent un affreux massacre dans les rues, et surtout au Champ-de-Mars où ils tentaient de se rallier. Les habitans impi-

toyables fermaient leurs portes à ces infortunés, et les forçaient de retourner au-devant de la mort. La multitude pillait les cadavres ; les vainqueurs se livraient à la joie et à la licence. On voyait ainsi à la fois dans Rome les désordres d'une orgie et les horreurs d'une ville prise d'assaut.

Mort de Vitellius.

Vitellius, que cette extrémité ne pouvait décider ni à combattre ni à mourir, après avoir goûté, pour la dernière fois de sa vie, les grossières délices d'un copieux repas, sort de son palais par une porte secrète, n'ayant d'autre suite que son pâtissier et son cuisinier. Il marchait dans le dessein de se cacher sur le mont Aventin, chez l'impératrice, femme vertueuse, et qui s'était éloignée de lui pendant le temps de son infâme prospérité. Tout à coup une fausse nouvelle lui rend une lueur d'espérance ; il retourne au palais, le trouve désert, se couvre d'une vieille robe, prend une ceinture remplie d'or, et se réfugie derrière le lit d'un portier dont les chiens l'attaquent et le mordent : ses cris le trahissent ; on le tire de sa retraite couvert de sang et de paille. Lâche jusqu'au dernier instant, il déclare aux soldats qu'il a d'importantes révélations à faire à Vespasien, et demande, pour toute grâce, d'être gardé en prison jusqu'à son arrivée. Loin d'écouter ses prières, on lui met une corde au cou, on déchire ses vêtemens, on le traîne à demi-nu dans le Forum, par la rue Sacrée ; les soldats, tenant leurs piques sous son men-

ton, l'empêchaient de se dérober aux regards du peuple furieux qui l'accablait d'outrages, le couvrait d'immondices, lui reprochait sa gloutonnerie, *son plat de Minerve*, sa taille colossale, son visage bourgeonné, son ventre monstrueux, ses cruautés, son avarice, enfin sa lâcheté et l'embrasement du Capitole. Porté aux gémonies, on l'y assomma, et son corps, traîné avec des crocs, fut précipité dans le Tibre : ainsi Vitellius trouva une mort digne de sa vie.

Lucius son frère, et son fils, périrent victimes de la haine qu'on lui portait. Il ne resta de ce règne court et infâme que la honte de l'avoir souffert.

CHAPITRE SIXIÈME.

Désordre à Rome excité par Domitien. — Elévation de Vespasien à l'empire. — Guerre avec les Bataves commandés par Claudius Civilis. — Révolte des Romains. — Mort de Vocula. — La révolte est apaisée par Céréalis. — Victoire de Céréalis sur Civilis. — Paix entre Civilis et Vespasien. — Brillante réception de Vespasien à Rome. — Siége, prise et destruction de Jérusalem. — Association de Titus à l'empire. — Gouvernement de Vespasien. — Mort de Julius Sabinus et de sa femme Eponine. — Institutions et travaux de Vespasien. — Défaite d'Antiochus. — Dernier dénombrement à Rome. — Traits de magnanimité de Vespasien. — Sa maladie et sa mort.

VESPASIEN.

(An de Rome 820. — De Jésus-Christ 70.)

Désordre à Rome excité par Domitien.

La mort de Vitellius termina la guerre, mais ne rendit pas la tranquillité aux Romains. Domitien, créé César par un décret du sénat, loin d'arrêter le courroux des vainqueurs, les excitait à satisfaire leur soif de vengeance contre les vaincus qu'ils poursuivaient partout. Antonius fomentait le désordre, protégeait le pillage et y prenait part; sur le plus léger soupçon de s'être rangé du parti des Vitelliens, on était emprisonné, dépouillé, massacré; les femmes dénonçaient leurs maris, les esclaves leurs maîtres; la cupidité rendait les amis perfides et redoutables; on rencontrait partout un danger, nulle part un asile.

Ces calamités, pires que celles de la guerre, cessèrent à l'arrivée de Mucien ; sa fermeté réprima le parti dominant, et rassura le parti opprimé. Cependant on lui reprocha un acte de cruauté inutile ; il ordonna la mort du fils de Vitellius, qui n'était âgé que de six ans. La politique ne pouvait justifier cette violation des lois et de l'humanité contre un enfant dont le nom était plutôt un fardeau qu'un honneur.

Elévation de Vespasien à l'empire.

Le parti de Vitellius n'existait plus ; l'empire, las d'être gouverné par des monstres, voulait enfin vivre sous les lois d'un homme, et reconnaissait unanimement Vespasien. Le sénat, peu digne d'un chef aussi vertueux, était trop accoutumé à la servitude pour faire de lui-même des décrets convenables à la justice du règne qui commençait. Il se forgea volontairement des chaînes qu'on ne voulait pas lui imposer ; et si Rome fut libre quelques années sous l'autorité de deux sages monarques, elle ne dut ce bonheur qu'aux vertus de ces deux princes, trop grands pour exercer la tyrannie qu'on leur offrait ; car ce lâche sénat avait renouvelé en faveur de Vespasien la loi *regia ;* elle lui donnait, comme à ses prédécesseurs, le droit exclusif de paix et de guerre, et celui de faire des sénatus-consultes avec un conseil privé. Sa recommandation aux comices et aux tribus devait être exécutée comme un ordre. Le même décret exemptait d'obéir à ceux du peuple et du sénat ; il défen-

dait de poursuivre aucun de ceux qui auraient violé les lois en obéissant au prince : ainsi le sénat sans pudeur autorisait, par un édit solennel, ce qu'il aurait été honteux de souffrir en silence.

Cependant les formes anciennes existaient encore ; cette nation esclave conservait le nom de république. Pour sanctionner les ordres d'un maître, on les décorait du nom de sénatus-consulte et de plébiscite : tant il est vrai que sans les mœurs les institutions ne sont rien ; les plus libérales ne font, dans un temps de corruption, que légaliser la tyrannie.

L'empereur, arrêté par les vents contraires, resta plusieurs mois encore dans l'Orient. Tandis que son nom et le respect qu'on lui portait, réunissant tous les partis, terminaient si heureusement la guerre intérieure, une guerre étrangère exposait l'empire au plus imminent péril. Claudius Civilis, homme d'un grand talent et d'un grand caractère, mis aux fers par Néron, délivré par Galba, proscrit par Vitellius, s'était enfin sauvé chez les Bataves ses compatriotes, doublement animé par le désir de la vengeance et par l'amour de la liberté. Il souleva sa nation dans l'espoir de secouer le joug des Romains ; les Bataves, originaires de Germanie, engagèrent facilement les Cattes, les Cauques, les Bructères, et plusieurs autres peuples de cette contrée belliqueuse, à grossir leurs forces. Leur mépris pour Néron, Galba, Othon, Vitel-

Guerre avec les Bataves, commandés par Claudius Civilis.

lius, pour le sénat et pour le peuple qui leur obéissaient, et la brillante renommée de Civilis, les remplissaient d'ardeur et de confiance. En même temps les Germains, animés par une vieille haine contre Rome, se trouvaient alors vivement excités à la guerre par une prophétesse nommée Velleda, dont les paroles passaient pour des oracles. Cette femme augmentait ce respect superstitieux en restant invisible. Elle habitait une tour isolée, au pied de laquelle les barbares venaient l'interroger. Un de ses parens portait ses réponses mystérieuses.

Civilis, se concertant avec elle, réunit bientôt sous ses ordres une armée formidable. Les Bretons lui envoyèrent des secours; il avait sous lui des généraux renommés, Classicus et Tutor, dont l'intrépidité effraya souvent les légions romaines. Ce chef des rebelles, aussi rapide dans l'exécution que hardi dans la conception de ses plans, voyant les Romains affaiblis et divisés par la guerre de Vitellius contre Othon, déguisa d'abord son ambition, fit prêter serment par ses soldats à Vespasien, et attaqua, sans perdre de temps, Aquilius qu'il défit complétement.

Memmius Lupercus et Hérennius Gallus ayant ensuite réuni leurs forces pour s'opposer à ses progrès, il les battit et les mit en fuite. Vocula, habile officier, leur succéda, et, malgré tous ses efforts, ne put arrêter le torrent. Dans une première

affaire, il se vit forcé à la retraite; dans une seconde, le succès resta douteux.

La mort de Vitellius suspendit quelque temps les hostilités qu'elle aurait dû terminer, si les Bataves eussent été sincères. Comme Civilis ne pouvait plus se servir d'aucun prétexte soutenable, il cessa de masquer ses intentions, se déclara ouvertement ennemi de l'empire, et continua de combattre avec avantage.

Une grande partie des Gaulois voyaient avec plaisir les succès des Bataves; leurs druides, et tous ceux qui tenaient encore à l'ancienne religion et aux anciennes coutumes proscrites par les derniers Césars, les excitaient à prendre les armes et à recouvrer leur indépendance : ils leur faisaient envisager l'incendie récent du Capitole comme un heureux présage qui promettait à de nouveaux Brennus de nouveaux triomphes.

Langres, Trèves et plusieurs autres cités se joignirent aux Bataves. La contagion de l'esprit de révolte s'étendit jusque dans les camps romains. On vit alors une défection inouïe; on vit des légions embrasser la cause et suivre les étendards des barbares. Vocula, opposant vainement une fermeté héroïque au délire de la sédition, s'efforça sans succès de représenter aux factieux l'opprobre dont ils allaient se couvrir en traînant leurs aigles à la suite des drapeaux germains et bataves, en soumettant les vainqueurs aux vaincus, les maîtres

Révolte parmi les Romains.

Mort de Vocula.

aux esclaves, et en préférant les ordres ignominieux d'un Civilis, d'un Tutor, d'un Classicus, au noble commandement des Césars et à l'autorité du sénat et du peuple : sa résistance ne fit qu'irriter le crime ; on l'égorgea.

Cependant les rebelles, se souvenant encore qu'ils étaient Romains, n'osèrent point se déclarer sujets d'un prince barbare ; ils firent prêter serment à l'empire des Gaules, et proclamèrent César un de leurs officiers, Julius Sabinus. Rome se croyait perdue ; l'Italie s'attendait à voir fondre à la fois sur elle les Germains, les Bataves, les Gaulois et les Bretons. Mucien et Domitien, réunissant leurs armées, se disposèrent à marcher pour défendre les Alpes, et firent partir avant eux quatre légions, commandées par Pétilius Céréalis, général actif, expérimenté, et digne d'être comparé aux plus fameux généraux de la république.

En arrivant dans les Gaules, ce général trouva le danger moins grand qu'on ne l'avait pensé ; le nouveau César, Julius Sabinus, dont l'habileté n'égalait pas l'ambition, venait d'attaquer les Séquanois qui l'avaient battu et mis en fuite. Céréalis, sans attendre de renforts, s'empare de Langres, défait les habitans de Trèves, et ramène à leur devoir les légions révoltées. Sa sagesse lui valut autant de succès que son courage ; les rebelles, craignant la vengeance, hésitaient à se soumettre : loin d'aigrir les esprits par cette rigueur qui ne

La révolte est apaisée par Céréalis.

passe pour force qu'aux yeux de la faiblesse, il attribua la sédition au malheur des temps, accorda une amnistie complète, et défendit, sous des peines sévères, aux officiers et aux soldats fidèles de reprocher le passé à ceux qui rentraient dans le devoir.

Ce premier avantage empêcha le feu de l'insurrection de s'étendre ; en vain Civilis et les réfugiés de Tongres et de Langres voulurent continuer à détacher les Gaulois de l'empire, les États de la Gaule se rassemblèrent ; toutes les villes y envoyèrent leurs députés. Un d'eux, nommé Vindex, parvint à les convaincre que leur désunion, leurs jalousies mutuelles, et même leurs richesses s'opposaient à leur indépendance ; qu'ils ne pourraient jamais s'accorder pour reconnaître un chef, une capitale, et que la domination des Romains, n'exigeant d'eux que quelques tributs et des soldats, et leur accordant le droit de cité, était préférable à celle des Germains qui, sous le nom d'alliés, ne voulaient entrer dans la Gaule que pour la piller et l'asservir. De ce moment la Gaule resta tranquille, et on n'eut plus à combattre que les Bataves et les Germains.

Victoire de Céréalis sur Civilis.

Civilis et Céréalis se mesurèrent bientôt. Dans un premier combat, après une résistance opiniâtre, le premier fut battu par les Romains, et obligé de se retirer ; mais le courage actif de Civilis ne se laissait point facilement abattre ; rassemblant de

nouvelles forces, il surprit Céréalis, enfonça ses légions et s'empara de son camp. Ces deux rivaux étaient dignes l'un de l'autre. Le général romain, ralliant ses troupes, les ramena au combat; et, par l'habileté de ses manœuvres, contraignit Civilis de prendre la fuite.

Au bruit de cette défaite, Mucien voulut suspendre sa marche; il craignait l'ardeur et l'ambition coupable de Domitien. Ce jeune prince, indocile à ses avis, continua sa route. Arrivé à Lyon, son impatience dévoila ses projets; il écrivit à Céréalis pour l'engager à lui céder le commandement de ses légions : son dessein était de marcher à leur tête en Italie, pour détrôner son père et Titus. Céréalis rejeta sa demande avec dédain : le prince, déconcerté, parut renoncer à ses projets, et refusa même dès ce moment d'exercer aucune fonction publique.

Paix entre Civilis et Vespasien.

Céréalis poursuivit ses succès, et porta la guerre chez les Bataves. Leur pays, couvert de marais, opposait à la valeur romaine de nombreux et d'insurmontables obstacles : après plusieurs combats où la fortune fut balancée, Civilis, aussi habile politique que grand capitaine, voyant de l'incertitude parmi ses alliés, et informé de leur dessein de traiter avec Rome en le sacrifiant, les prévint, et fit valoir auprès de Vespasien le zèle hardi qu'il avait montré pour lui contre Vitellius; sa soumission lui fit obtenir la paix avec des conditions honorables.

Dans le même temps les Scythes, nommés Sarmates, entrèrent en Mœsie, et la dévastèrent après avoir battu Fontéius Agrippa. L'empereur envoya contre eux quelques légions commandées par Rubrius Gallus, qui les contraignit à repasser le Danube et fortifia la frontière.

Vespasien, obligé de rester plusieurs mois à Alexandrie, reçut dans cette ville les hommages des princes de l'Orient. Tacite et Suétone rapportent qu'un aveugle et un boiteux vinrent lui dire que le dieu Sérapis leur était apparu, et les avait avertis qu'ils guériraient de leurs maux si l'empereur voulait toucher avec sa salive le visage de l'un et le talon de l'autre. Le prince avait honte de paraître ajouter foi à cette fable; mais, pressé par ses amis, et croyant sans doute que dans ce siècle il fallait joindre à la force de la politique celle de la superstition, il consentit à leur demande, les toucha et les guérit. La puissance trouve toujours de nombreux témoins pour attester de pareils miracles.

Brillante réception de Vespasien à Rome.

Après avoir affermi ainsi son pouvoir en Égypte par la crédulité des peuples, Vespasien laissa dans l'Orient Titus, chargé de combattre les Juifs, et partit pour Rome.

Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui; les parfums brûlant sur toutes les places, les rues ornées de guirlandes de fleurs, les hymnes chantés par les prêtres et répétés par la multitude,

semblaient ne faire de toute la ville qu'un temple magnifique. Toutes les tribus signalèrent leur joie par des repas publics, et l'on n'entendait partout que des vœux formés pour la durée de son règne et pour la prospérité de sa famille.

Vespasien était alors âgé de cinquante-neuf ans; sa conduite justifia les espérances qu'on avait conçues. Après avoir donné aux fêtes et aux cérémonies le temps qu'exigeaient l'usage et la décence, il se livra entièrement aux soins du gouvernement.

Siége, prise et destruction de Jérusalem par Titus.

L'empire entier, à l'exception des Juifs, était soumis et tranquille; Titus exécuta les ordres de son père, attaqua les Hébreux campés sous les murs de Jérusalem, les força de rentrer dans la ville, et en forma le siége. Il fut long et meurtrier. Ce n'était point une cité, c'était une nation qu'on assiégeait. La nature et le fanatisme défendaient la ville : trois montagnes, hérissées de fortifications, formaient trois enceintes séparées; elles contenaient six cent mille furieux qui croyaient combattre pour Dieu contre les hommes.

Leur malheur s'accroissait par leur désunion ; divisés en plusieurs sectes qui se détestaient, la vue de l'ennemi ne les empêchait pas de se déchirer entre eux ; et, après avoir repoussé les Romains de leurs murs, ils revenaient combattre pour leur parti. Ainsi cette malheureuse ville voyait à la fois dans son sein tous les horreurs de la guerre civile et de la guerre étrangère.

Les Iduméens, qu'ils avaient appelés à leur secours, massacrèrent le vertueux pontife Ananias ; la faction des zélés, commandée par Jean de Giscala, vengea ce meurtre par d'affreux massacres. Cette faction était elle-même divisée en plusieurs partis, dont les chefs, Simon et Éléazar, attaquaient avec rage celui de Jean. L'intérêt commun ne les réunissait que peu de momens, et alors ils combattaient avec intrépidité les Romains. En vain leur roi Agrippa, et un de leurs généraux, l'historien Josèphe, tentèrent, avec la permission de Titus, de préserver ce peuple égaré d'une ruine totale, et de le ramener à la concorde et à la paix, on ne répondit à leurs discours que par des injures et par des menaces.

Bientôt la famine vint ajouter ses tourmens à toutes les calamités de Jérusalem : le peuple, réduit à manger du cuir et même des cadavres, assailli sans relâche par les vainqueurs du monde, épuisé par la guerre intestine, affaibli par de continuels massacres, troublé par des prophéties annonçant sa destruction, menacé, dans l'ombre des nuits, par des voix inspirées ou perfides qui criaient : « Les dieux s'en vont, » méprisait le danger, la fatigue, la faim, les présages, ne quittait les armes qu'avec la vie, et bravait également les dominateurs de la terre et le maître de l'univers.

La résistance des Juifs semblait croître en pro-

portion de leurs périls : Titus poursuivit ses attaques avec autant de prudence que de constance et de courage. Offrant toujours la paix, pressant toujours la guerre, il s'empara de trois enceintes qu'il prit d'assaut, et s'efforça vainement de sauver le temple qui devint la proie des flammes. Il trouvait des ennemis tant qu'il existait des hommes, et il ne put enfin triompher que d'un amas de débris et d'un peuple de cadavres.

Jérusalem fut livrée au pillage et rasée. Quatre-vingt mille prisonniers échappèrent seuls aux combats. Les Romains en crucifièrent un grand nombre. Titus, dans l'espoir de se justifier d'une si horrible effusion de sang, disait : « Je n'ai fait » qu'exécuter les ordres du ciel contre un peuple » qui semblait être l'objet de sa colère. » Josèphe lui-même, indigné des excès de ses compatriotes, s'écriait : « Jérusalem a commis tant de » crimes, que, si les Romains ne l'avaient pas » détruite, elle aurait péri par un déluge, ou se » serait vue consumée par les flammes comme » Sodome et Gomorrhe. »

La longue résistance des Juifs et leur fanatisme les avaient rendus redoutables ; leur défaite remplit Rome de joie et d'orgueil. Titus fut comblé d'honneurs et d'éloges : le sénat lui décerna, ainsi qu'à Vespasien, le triomphe. On porta devant le char du vainqueur les vases sacrés de Salomon et les lois de Moïse.

Vespasien associa son fils Titus à l'empire, le nomma sept fois son collègue au consulat, et lui fit exercer plusieurs années les fonctions de tribun. (An de Rome 822. — De J.-C. 71.) Association de Titus à l'empire.

L'empereur, en revenant à Rome, y ramena la paix, la justice et la vertu que ses prédécesseurs semblaient en avoir exilées. Il rendit aux lois leur vigueur, aux magistrats leur autorité ; déférant pour le sénat, doux et populaire pour les citoyens, ferme et sévère avec les troupes, il rétablit la confiance dans la ville, la sûreté sur les routes, l'ordre dans les provinces, et la discipline dans l'armée. Pour affermir son autorité, il ne crut pas nécessaire de proscrire ses ennemis ; il prit le parti le plus sûr et le plus doux, celui de regagner leur affection. Sa sévérité se réduisit au licenciement des Vitelliens les plus opiniâtres, à la réforme des hommes vicieux dont il purgea les ordres de l'État, au bannissement des sophistes qui corrompaient les mœurs de la jeunesse. Gouvernement de Vespasien.

On ne peut reprocher à sa mémoire qu'une condamnation trop rigoureuse : Julius Sabinus, qui avait pris le nom de César, poursuivi après sa défaite, prit congé de ses amis, renvoya ses esclaves, mit le feu à sa maison dans laquelle on crut qu'il avait péri, et se retira au fond d'une caverne, suivi de deux seuls affranchis, dont il connaissait la fidélité. Eponine, sa femme, que sa piété conjugale immortalisa, se livra au plus Mort de Julius Sabinus, et de sa femme Eponine.

violent désespoir, et les éclats de sa douleur firent croire encore avec plus de certitude que son mari n'existait plus : elle voulait renoncer à une vie qui n'était qu'un fardeau pour elle. Peu de jours après, Sabinus l'informa secrètement du lieu de sa retraite. Cette Gauloise courageuse, conservant encore l'apparence d'un chagrin qui pouvait écarter tout soupçon, partagea la captivité volontaire de son époux, s'éloigna peu à peu du monde, et s'enterra enfin pendant plusieurs années avec l'objet qui donnait seul du prix à sa vie.

Au fond de cette grotte obscure, et sans aucun secours, elle donna naissance à deux enfans; mais, soit par trahison, soit par imprudence, l'asile de cette famille infortunée fut enfin découvert : on l'amena devant Vespasien. A leur vue, il versa des larmes, et il était prêt à céder aux nobles et touchantes prières d'Eponine. Les mœurs du siècle, la politique du temps, les alarmes du sénat, les conseils de Mucien lui firent sacrifier la pitié à la raison d'état; il envoya au supplice ces illustres proscrits, et ne fit grâce qu'à leurs enfans. Eponine reprit sa fierté quand elle perdit l'espérance. « Apprends, Vespasien, dit-elle, » qu'en remplissant mes devoirs, et en prolon- » geant les jours de ta victime, j'ai goûté plusieurs » années, dans l'obscurité d'une caverne, un bon- » heur que l'éclat du trône ne te fera jamais con- » naître. » La gloire l'accompagna sur l'échafaud;

la honte et le remords restèrent près de l'empereur dans son palais.

Cet acte de cruauté, que la morale condamna et que la politique veut en vain excuser, fut la seule tache de ce règne glorieux.

Vespasien, né dans un siècle où l'on voyait sans émotion l'effusion du sang, se montra toujours humain, sensible, et même généreux pour ses ennemis. Il ne pouvait supporter la vue d'un supplice; l'orgueil du rang suprême n'avait point altéré la simplicité de ses mœurs; ses vêtemens étaient modestes, sa table frugale; affable et populaire, il se laissait aborder facilement, et se mêlait dans les bains publics à la multitude. Il réprima le luxe, et se montra constamment ennemi de la mollesse. Un jeune officier se présentant un jour à lui tout parfumé : « J'aimerais mieux, lui dit-il, » que vous sentissiez l'ail que l'essence. » Institution et travaux de Vespasien.

Rome lui dut de superbes monumens, un vaste amphithéâtre; il fit graver sur trois cents tables de cuivre les meilleures lois. Son attention vigilante s'occupait également des autres cités de l'empire; il les répara, les fortifia et les embellit.

Les peuples étrangers tentèrent rarement d'attaquer un empire uni, gouverné par un chef si actif et si ferme : cependant Antiochus, roi de Comagène, et son fils Épiphanes, comptant sur l'appui des Parthes, voulurent se rendre indépendans. Cérennius Pétus, par les ordres de Défaite d'Antiochus.

l'empereur, marcha contre eux et les mit en fuite. Antiochus, surpris dans sa retraite, fut enchaîné et envoyé à Rome. Vespasien lui rendit la liberté, et le laissa vivre à Lacédémone avec un traitement royal.

Les Scythes, nommés Alains, habitans des rives du lac Méotis, et appelés aujourd'hui Cosaques du Don, envahirent la Médie; pénétrant ensuite en Arménie, ils battirent le roi Tigrane, allié de Rome, et le firent prisonnier. Titus vint alors en Syrie prendre le commandement de l'armée: son nom seul parut effrayer les barbares; ils abandonnèrent l'Asie. Ainsi, sans combattre, il délivra l'Orient de leurs fureurs.

Dernier dénombrement à Rome.

A son retour, son père l'ayant nommé censeur, il présida au dernier dénombrement dont l'histoire parle. Pline fait, à cette occasion, une remarque qui prouve à quel point la longévité était commune alors; on trouva par le dénombrement quatre-vingt-un centenaires, dont huit étaient âgés de plus de cent trente ans, et trois de cent quarante. (An de Rome 826. — De J.-C. 75.)

Traits de magnanimité de Vespasien.

Vespasien, qui, suivant les maximes romaines, avait été si inflexible pour la révolte du Gaulois Sabinus, se conduisit à l'égard des Romains avec une constante humanité. Il méprisait la délation; et, lorsqu'on l'insultait par des placards satiriques, au lieu de rechercher les auteurs de ces libelles et de sévir contre eux, il les combattait avec

leurs propres armes, et se vengeait de leurs satires par des épigrammes.

Helvidius Priscus refusait de lui donner le titre de César; il n'en montra aucun ressentiment : et dans la suite Helvidius, convaincu de concussions en Syrie, étant condamné, l'empereur révoqua l'arrêt; mais on s'était pressé de l'exécuter, et sa grâce arriva trop tard.

Métius Pomposianus parlait avec un orgueil imprudent d'une prédiction de certains astrologues qui lui promettait l'empire ; Vespasien, qu'on voulait irriter contre lui, le fit consul, et dit : « S'il devient empereur, il se souviendra » que je lui ai fait du bien : je plains ceux qui » conspirent pour prendre ma place; ce sont des » insensés; ils ne connaissent pas le poids du far- » deau qu'ils veulent porter. »

Inaccessible à la vanité, il parlait souvent de l'obscurité de sa naissance, et se moquait de ses flatteurs, en leur rappelant qu'il devait le jour à un « partisan enrichi par les profits d'un emploi » fiscal. »

Le roi des Parthes, moins grand, et par conséquent plus vain, lui écrivit ainsi : « Arsace, roi » des rois, à Vespasien. » L'empereur répondit modestement : « Flavius Vespasien à Arsace, roi » des rois. »

L'orgueil de Mucien contrastait étrangement avec la simplicité de l'empereur; il vantait sans

cesse ses exploits, ses talens, ses services, et traitait Vespasien moins en souverain qu'en collègue. Sa hauteur indignait tout le monde; l'empereur la souffrait, écoutant plus sa reconnaissance que sa dignité. Une fois seulement, l'insolence de Mucien l'irrita tellement que son humeur éclata; il en eut honte et s'écria : « Ah! que je suis » homme! »

La fille de Vitellius languissait dans la pauvreté; tous les courtisans de son père la fuyaient : un seul homme vint à son secours et la dota; ce fut Vespasien.

On lui apporta un jour une liste de conspirateurs; il la déchira : « Je ne veux pas, dit-il; » les connaître. »

Un huissier de Néron, qui l'avait autrefois chassé du palais en lui disant « d'aller, s'il le » voulait, à la potence, » osa se présenter devant lui. L'empereur se contenta de le renvoyer en riant, et en lui répétant ses propres paroles.

Sa bonté n'était point faiblesse; il réprima l'usure avec rigueur, et fit une loi pour condamner à la servitude toute femme libre qui se serait livrée à un esclave. Protecteur des arts et des lettres, il récompensa magnifiquement l'historien Josèphe, honora de son amitié Pline l'ancien, officier estimé et savant illustre. Le célèbre Quintilien, modèle des orateurs, eut part à ses libéralités; il commença la fortune de Tacite.

Sa faveur s'étendait sur les arts mécaniques. Un mécanicien trouva le moyen de transporter, à peu de frais, d'immenses colonnes; l'empereur le récompensa généreusement, mais ne voulut pas se servir d'une machine qui devait suppléer aux bras : « Il faut, disait-il, que le pauvre vive et » travaille. »

Ce prince économe fut généralement taxé d'avarice; il est certain qu'il nomma partout des questeurs et des percepteurs rigides, et déploya beaucoup d'activité pour grossir le trésor : mais le besoin d'argent est un malheur qui suit nécessairement les temps de désordre, de faiblesse, de tyrannie et de prodigalité. Il fallait compléter les armées, payer les dettes, rebâtir le Capitole, terminer les guerres de Germanie, des Gaules, de Judée; réparer les routes, fortifier les villes; et, si Vespasien aima l'argent, il ne s'en servit jamais que pour l'utilité publique.

Trop fiscal peut-être, il remit en vigueur tous les impôts établis par Galba. On prétend même qu'il en mit un sur les urines, et que, Titus lui ayant fait des représentations sur l'indignité de cette taxe, l'empereur souriant lui fit sentir quelques pièces d'or qui provenaient de ce tribut, et lui demanda si elles avaient mauvaise odeur.

Un jour, les députés d'une ville lui ayant annoncé que leurs compatriotes avaient résolu de lui

élever une statue d'un grand prix : « En voilà la » base, leur dit-il en tendant la main; mettez-y » l'argent de votre statue. »

En même temps que Vespasien affermissait, par la sagesse de son administration, la tranquillité intérieure, il recula les limites de l'empire, et y réunit la Judée, la Comagène, la Lycie, l'Achaïe, la Pamphilie, la Cilicie, la Thrace, Samos, Byzance et l'île de Rhodes. Ses soins vigilans réparèrent les malheurs de plusieurs contrées dont les tyrans avaient presque détruit la population. Céréalis, envoyé par lui en Bretagne, y obtint de grand succès, et répara les fautes de ses prédécesseurs. Julius Frontinus, qui lui succéda, l'égala en courage, et subjugua le pays de Galles. Ce général, connu par plusieurs ouvrages militaires estimés, fut remplacé par Julius Agricola, qui en sept ans acheva la conquête de l'île, et dut son immortalité moins encore à ses vertus et à ses exploits qu'à la plume de Tacite son gendre.

Sa maladie et sa mort.

Vespasien goûtait en paix le bonheur dont il faisait jouir les Romains, lorsqu'il fut attaqué, dans une de ses maisons de plaisance en Campanie, d'un mal qu'on crut d'abord léger. Il le jugea lui seul plus grave. « Je crois, dit-il en souriant, » que je vais bientôt être dieu. » Sa maladie augmenta; son estomac cessa ses fonctions; mais, quoiqu'il tombât souvent en faiblesse, il se livrait toujours aux affaires, et ne voulut jamais rester au

lit, disant « qu'un empereur devait mourir de-
» bout. » Il rendit le dernier soupir entre les bras de ceux qui le soutenaient. Il avait vécu soixante-neuf ans et régné dix années. Les regrets du peuple furent universels et sincères ; son éloge peut être renfermé dans ce peu de mots de Tacite :
« L'élévation de Vespasien à l'empire ne fit qu'un
» changement en lui ; elle lui donna le pouvoir de
» faire le bien qu'il voulait. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

Elévation de Titus à l'empire. — Son portrait. — Son amour pour Bérénice. — Son gouvernement. — Ses travaux. — Ses bienfaits. — Sa clémence. — Victoires d'Agricola. — Désastres occasionnés par la peste et une éruption du Vésuve. — Mort de Pline. — Incendie à Rome. — Mort de Titus.

TITUS.

(An de Rome 826. — De Jésus-Christ 79.)

Elévation de Titus à l'empire.

TITUS était associé à l'empire ; Vespasien l'avait nommé son successeur. Un seul homme voulut s'opposer à son élévation et lui disputer le rang suprême ; ce fut Domitien. Il se prétendait cohéritier, et reprochait à son frère d'avoir fabriqué un faux testament : on méprisa son opposition, et le sénat, par un décret, proclama Titus empereur. Ce prince inspirait alors aux Romains plus de crainte que d'espérance ; élevé à la cour de Néron, il n'avait pu résister à la contagion de l'exemple, et s'était livré aux voluptés. Séduit par les courtisanes, environné d'affranchis, d'esclaves et d'histrions, il suivit le torrent du siècle, et passa les beaux jours de sa jeunesse dans les fêtes, dans les orgies et aux spectacles pour lesquels il montrait une vive passion.

Son portrait.

Titus, d'une taille peu élevée et trop forte, se faisait cependant remarquer par la grâce de ses

mouvemens et par la majesté de son maintien. Il avait cultivé les lettres et composé quelques tragédies. Habile dans tous les exercices, personne ne le surpassait dans l'art de manier les armes et de lancer des traits. Au siége de Jérusalem il tua douze ennemis de sa main.

Ceux qui jugent le caractère des hommes par leurs penchans, auraient dû mieux augurer du sien par ses liaisons. Dans la cour infâme de Néron, l'ami qu'il choisit fut le vertueux et infortuné Britannicus. Son amitié brava la tyrannie, résista au temps, et ne se rompit point par la mort. Dès qu'il parvint au rang suprême qui fait oublier tant de sentimens, son premier soin fut d'élever un monument à la mémoire de Britannicus.

Quand ses devoirs l'éloignèrent de Rome et l'obligèrent de paraître dans les camps, il se montra soldat hardi, capitaine prudent; mais les premières impressions ne s'effacent pas sans peine. On l'accusait toujours de trop aimer les plaisirs de la table, et de laisser trop d'empire aux femmes sur son cœur. Les rigueurs excessives qu'il crut indispensables pour épouvanter et subjuguer les Juifs le firent taxer de cruauté. Enfin on lui reprochait la mort de Cécinna qu'il avait fait poignarder pour prévenir un complot formé par ce général contre ses jours.

Son amour pour Bérénice.

Titus avait déplu aux Romains en bravant leurs mœurs, et en se livrant sans réserve à la plus vio-

lente passion pour une reine étrangère, Bérénice, fille d'Agrippa, roi de Judée, et veuve de Polémon, roi de Cilicie.

Elle le suivit à Rome, habita son palais, et obtint de lui la promesse de l'épouser ; enfin Rome, au moment où Titus monta sur le trône, craignait de voir recommencer le règne de Néron. Mais, dès qu'il fut revêtu du pouvoir suprême, il surprit tout l'univers, parut un autre homme, et se montra digne de commander au monde en se commandant à lui-même.

L'opinion publique s'était manifestée hautement contre son hymen avec Bérénice, il la renvoya en Asie. Celui qui sait vaincre un amour véritable, triomphe sans peine des autres passions ; il ne connut plus de plaisirs que ses devoirs, et éloigna de lui les complices de ses débauches, les esclaves, les baladins qui l'entouraient.

Ayant consulté sur les moyens de bien régner Apollonius de Tyane, fameux par des vertus réelles et par de faux prodiges, le philosophe ne lui répondit que ce peu de mots : « Imitez votre père. » Titus fit plus ; il le surpassa en justice, en bonté, en modestie, et surtout en générosité.

Son gouvernement.

Il refusait tous les dons et en faisait de magnifiques. Son premier édit confirma tous les bienfaits accordés par ses prédécesseurs, quoiqu'un statut extravagant de Tibère donnât le droit à l'avarice de chaque nouvel empereur de les annuler à son avé-

nement. Titus continua les sages réformes commencées par Vespasien dans les ordres de l'État, dans les mœurs, dans les lois et dans les règlemens d'administration. Les délateurs, si honorés par les tyrans, se virent condamnés par lui à être fustigés et vendus comme esclaves. Il réprima l'avidité des gens de loi, abrégea les procédures, et punit la corruption des juges. Le sénat fut libre dans ses discussions, le peuple dans ses suffrages; et le sceptre, porté par cet excellent prince, ne parut que l'appui de la liberté.

Ses travaux

Le bon ordre qui régnait dans ses finances lui permit de satisfaire la vanité du peuple, en embellissant Rome par de superbes monumens, et son goût pour les spectacles par des fêtes somptueuses. Il n'écoutait que la justice pour les actes de son administration, mais il ne dédaignait pas de consulter la multitude sur le choix de ses amusemens. Il la fit jouir de la vue d'une magnifique naumachie, et lui donna dans le cirque le spectacle d'un combat de cinq mille animaux féroces qui s'entretuèrent.

Ses bienfaits.

Affable et populaire, il ne repoussait aucune demande, aucune réclamation; sa grâce ajoutait au bienfait et adoucissait le refus. Comme on lui reprochait un jour dans son conseil de promettre plus qu'il ne pouvait tenir : « Il ne faut, dit-il, ôter » à personne l'espérance, et jamais on ne doit » sortir mécontent de l'audience du prince. »

Se rappelant un soir, pendant son repas, qu'il avait passé toute la journée sans obliger personne : « Hélas ! mes amis, dit-il, j'ai perdu un jour. »

Lorsqu'on se sent fort par l'amour qu'on inspire, on est inaccessible à la crainte : informé qu'on avait publié des libelles contre lui : « Pourquoi, dit-il, » redouterais-je des écrits que tout le monde trou- » vera calomnieux, si je ne fais rien qui soit digne » de blâme. »

Sa clémence.

Cependant sa constante bonté n'empêcha pas quelques hommes ambitieux de former des projets contre lui. Deux patriciens conspirèrent pour le renverser du trône ; il en fut informé, les fit venir en sa présence, leur conseilla de renoncer à des desseins contraires aux lois divines et humaines, envoya un courrier à la mère de l'un d'eux pour la rassurer sur le sort de son fils, invita les deux conjurés à sa table ; et, le lendemain, les plaçant à côté de lui à un combat de gladiateurs, remit dans leurs mains les épées qu'on lui portait selon l'usage avant le combat, et les chargea de les examiner. La rigueur des princes faibles tue quelques conspirateurs ; la clémence des grands caractères tue les conspirations.

Une ambition plus coupable affligea son cœur sans aigrir son esprit : Domitien, son frère, tenta de soulever contre lui les prétoriens et quelques légions. Titus, au lieu de le bannir, le conjura de lui rendre son amitié, l'associa à l'empire, le dé-

clara son successeur, et le supplia, les larmes aux yeux, de ne point usurper par un crime le rang que lui destinait la nature.

Victoires d'Agricola.

Tandis que Titus s'occupait sans relâche d'assurer la félicité du peuple romain, Agricola soutenait en Bretagne la gloire de ses armes. Il vainquit les Ordovices; l'île de Mona (Anglesey), défendue par une population belliqueuse, par la superstition des druides et par la mer, ne put lui résister. Profitant habilement d'une basse marée, il parut dans cette île à l'improviste, comme s'il tombait des nues, et subjugua ce peuple, aussi effrayé que surpris de cette invasion inattendue.

Après avoir vaincu les Bretons par la force, il soumit ces esprits altiers par sa modération, diminua les impôts, fit régner la justice, adoucit les mœurs par l'instruction, persuada aux habitans sauvages de ces contrées d'adopter le langage, les vêtemens, les coutumes des Romains, et les amollit en les civilisant.

Agricola ne rendit à l'empereur qu'un compte modeste de ses actions; la renommée en publia la gloire.

Désastres occasionnés par la peste et une éruption du Vésuve.

Les Romains semblaient condamnés par les dieux à subir des peines proportionnées à leurs crimes et à leurs excès; et, tandis que les vertus de Titus les faisaient jouir d'une trêve passagère à leurs maux, le ciel fit tomber sur l'Italie d'épouvantables calamités qui la dévastèrent. L'un de ces

fléaux fut une peste terrible qui emportait dix mille personnes par jour. L'effroi devint universel ; on craignait une destruction totale; Titus, seul au-dessus de la peur, ranima le courage de ses concitoyens, consola, secourut les malades sans redouter aucun péril, et, par ses soins vigilans, arrêta enfin les progrès de la contagion.

L'autre malheur qui vint troubler la tranquillité de son règne, fut une éruption violente du Vésuve; elle engloutit sous d'épaisses couches de laves les villes d'Herculanum et de Pompéia, et couvrit de cendres l'Italie, la Sicile et les côtes d'Afrique. La terre ébranlée paraissait arrachée de ses fondemens. Une nuit sombre remplaçait le jour ; l'air se chargeait d'une fumée brûlante; de larges fleuves de feu sillonnaient les plaines ; les habitans périssaient écrasés par la chute des édifices, dévorés par la flamme ou étouffés par la fumée. La mer, ouvrant ses larges gouffres, enlevait aux fugitifs tout espoir d'asile. En trois jours, des bourgs populeux et de florissantes cités disparurent. Les mortels désespérés croyaient assister à l'embrasement du monde.

Mort de Pline.

Au milieu de cet assaut des dieux contre la terre, un seul Romain, un savant illustre, Pline l'ancien, impassible comme Archimède à la prise de Syracuse, cherchant la vérité au milieu du désordre des élémens, étudiait, observait la marche, les progrès de cet effrayant phénomène. Il mou-

rut en en traçant les détails qui sont parvenus jusqu'à nous par la plume élégante de Pline, son neveu, digne émule et fidèle ami de l'historien Tacite.

A la même époque Rome éprouva encore les ravages d'un incendie. Le courage, la sagesse, le temps pouvaient réparer et faire oublier ces malheurs; Rome en subit bientôt un plus irréparable : le ciel lui enleva Titus; il ne brilla que peu d'instans dans le monde, comme un doux rayon dans un jour d'orage.

Incendie à Rome.

Mort de Titus.

Depuis quelque temps ce prince, agité par des pressentimens, troublé par des présages, se livrait à une sombre mélancolie. Espérant la dissiper, il se retira dans une maison de campagne qu'il possédait au pays des Sabins. Les progrès d'une fièvre ardente résistèrent à tous les remèdes; il se plaignait doucement aux dieux de périr si jeune et sans l'avoir mérité; en expirant, il protesta qu'il ne se reprochait qu'une seule action dans sa vie qu'il ne cita pas. Quelques historiens croient que Domitien l'avait empoisonné. Dion rapporte que ce frère barbare le fit saisir au milieu de son accès, et plonger dans une cuve d'eau glacée. Plutarque donne une cause plus naturelle à sa mort; il l'attribue à l'habitude des bains froids que ce prince n'interrompit point pendant sa maladie.

La triste fin d'un empereur à la fois si chéri et

si respecté causa dans Rome un deuil général. Les jeunes citoyens croyaient avoir perdu leur père, et les vieillards leur fils. Le sénat, se rassemblant sans convocation, lui prodigua des éloges qui, pour la première fois, n'étaient point dictés par l'adulation, et lui décerna les honneurs divins. Un prince tel que Titus rendrait l'apothéose excusable si elle n'était pas sacrilége; mais si l'on ne peut sans délire égaler un mortel à la divinité, on doit avec justice élever au-dessus de tous les hommes le prince qui mérita d'être appelé *l'amour et les délices du genre humain.*

Titus, né le 30 décembre 791 de Rome, 40 de Jésus-Christ, mourut le 13 septembre 81. Il avait régné deux ans, deux mois et vingt jours.

CHAPITRE HUITIÈME.

Gouvernement de Domitien. — Conquête de l'Ecosse par Agricola. — Discours de Galgacus, roi d'Ecosse, à ses soldats. — Discours d'Agricola à ses soldats. — Bataille entre les Romains et les Bretons. — Défaite des Bretons. — La Bretagne réduite en province romaine. — Honteux triomphe de Domitien. — Disgrâce et mort d'Agricola. — Irruption des Sarmates et des Scythes en Italie. — Paix entre eux et Rome. — Tyrannie de Domitien. — Fermeté d'Apollonius de Tyane. — Révolte et mort de Lucius Antonius. — Cruauté puérile de Domitien. — Persécution exercée envers les chrétiens par Domitien. — Sa conduite effrayante avec le Sénat. — Prédiction et mort de l'astrologue Asclétérion. — Hommes célèbres à cette époque: Josèphe, Epictète, Martial, Juvénal, Silius Italicus et Stace. — Mort de Domitien.

DOMITIEN.

(An de Rome 732. — De Jésus-Christ 81.)

Domitien, aussi fourbe que Tibère, aussi cruel que Néron, se vit forcé de contraindre ses penchans et de masquer son affreux caractère, en montant sur un trône resplendissant encore des vertus de son père et de son frère. Il n'osa pas démentir, dans les premiers instans, leurs maximes et leurs principes que tout l'empire respectait, et il parut même vouloir les imiter. On le vit, dans les commencemens, diminuer les impôts, refuser les legs qu'on lui offrait, affecter de l'horreur pour l'effusion du sang, défendre même de sacri- Gouvernement de Domitien.

fier des animaux. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, éleva de superbes édifices, creusa près du Tibre un grand lac, célébra les jeux séculaires, et satisfit, avec magnificence, la passion des Romains pour les spectacles et pour les combats de gladiateurs.

Il varia les jeux publics, fit disputer à de jeunes filles, dans le Cirque, le prix de la course, et sembla vouloir encourager les lettres en établissant des conférences où les orateurs les plus distingués disputaient sur des sujets donnés, en grec et en latin. Il veilla sévèrement au maintien de la justice, bannit les délateurs, et proscrivit l'usage barbare de mutiler les enfans, comme en Asie, pour remplir les palais d'eunuques.

Domitien réprima l'abus des satires et des libelles; et, flétrissant les courtisanes qui, depuis Néron, affichaient un luxe insolent, il les priva du droit d'hériter, et leur défendit de se montrer en char et en litière. Il adoucit les peines portées contre les vestales qui enfreignaient leurs vœux, et ne leur fit subir la mort qu'en cas de récidive. Croyant trouver un moyen de préserver Rome des disettes fréquentes auxquelles elle était exposée, pour encourager la culture du blé, il ordonna d'arracher en Italie une grande partie des vignes; mais cet ordre, contraire aux coutumes et aux droits de propriété, éprouva une vive résistance qui le força d'y renoncer.

Un seul des actes de son administration put alors faire pressentir ce qu'on avait à craindre de lui; il bannit de Rome les philosophes et les savans : le vice et le crime sont bien près de leur triomphe, lorsqu'ils obtiennent l'éloignement de la vertu et l'exil de la vérité.

Sous le règne de Domitien les armes d'Agricola étendirent la puissance romaine jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Europe. Il conquit la Calédonie (Écosse), dernier asile de la liberté. Le roi qui gouvernait ces peuples belliqueux, Galgacus, défendit son indépendance avec courage, et ne succomba pas sans gloire. Ayant rassemblé l'élite des braves de son pays, il leur parla, dit Tacite, en ces termes : « Lorsque je considère les causes de » la guerre et la nécessité qui nous y contraint, » mon courage s'accroît, et l'accord de nos sen- » timens me persuade que ce jour va rendre à la » Bretagne sa liberté. Seuls nous n'avons point » encore éprouvé la servitude; au-delà de notre » patrie il n'existe plus de terre : la mer même, » dominée par la flotte romaine, ne nous ouvre » aucun asile : ainsi le combat et les armes, qui » sont l'espoir de l'honneur, deviennent aujour- » d'hui la sûreté des lâches.

Conquête de l'Écosse par Agricola.

Discours de Galgacus, roi d'Écosse, à ses soldats.

» Dans les autres batailles, livrées avec diffé- » rens succès par les Bretons, ils comptaient sur » nos secours, et voyaient ici une retraite assurée. » Nous o mmes le peuple le plus belliqueux de

» la Bretagne ; aucune nation esclave n'avoisine » nos rivages ; la vue des tyrans n'a jamais souillé » nos regards.

» La situation isolée de notre pays nous a puis- » samment défendus jusqu'à ce jour. L'imagina- » tion grandit ce qu'elle ne connaît pas, et l'en- » nemi a long-temps respecté les dernières bornes » du monde ; mais enfin le sanctuaire de la li- » berté britannique est ouvert : au dehors on ne » voit d'un côté que des flots et des rochers, et » de l'autre les Romains, dont vous vous flatteriez » en vain de désarmer l'orgueil par une obéis- » sance modeste. Ces ravageurs du monde cher- » chent encore des proies sur les mers lorsque la » terre ne suffit plus à leur cupidité. Rien n'é- » chappe à leurs mains avides ; la richesse tente » leur avarice, la pauvreté leur ambition ; les » trésors de l'Orient et de l'Occident ne les ont » pas rassasiés ; c'est le seul peuple qui poursuive » l'opulence et la misère avec la même ardeur. » Piller, massacrer, voilà leur domination ; chan- » ger un pays en désert, voilà leur paix.

» Nos enfans, nos proches, tous ceux que la » nature nous fait chérir, sont enlevés par eux, » enrôlés et traînés en servitude. Si nos femmes » et nos sœurs évitent leurs violences comme en- » nemis, sous le nom d'amis et d'hôtes ils les ou- » tragent ; ils épuisent nos fortunes pour grossir

» leurs trésors, nos grains pour se nourrir, nos
» corps et nos bras pour dessécher leurs marais,
» pour fortifier leurs camps; les châtimens et les
» injures, voilà notre salaire.

» Les hommes nés dans la servitude sont ven-
» dus une seule fois et nourris par leurs maîtres.
» La Bretagne paie et alimente chaque jour les
» siens; et, comme dans une maison, parmi les
» serviteurs, les derniers venus sont le jouet des
» autres, ainsi, dans cette foule de peuples an-
» ciennement asservis, c'est nous, comme les
» plus nouveaux, qu'on maltraite et qu'on in-
» sulte. Nous ne possédons point de terres ferti-
» les, de mines opulentes, de ports superbes,
» qu'on puisse nous faire cultiver, exploiter,
» entretenir; nous n'avons que de la vertu et de
» l'audace, qualités offensantes pour les domi-
» nateurs.

» La profondeur et le mystère même de nos
» retraites leur inspirent d'autant plus de soup-
» çons que nous y trouvons plus de sûreté. Ainsi,
» puisque vous n'avez aucun espoir de grâce,
» armez-vous enfin d'un courage également né-
» cessaire aux hommes qui désirent la gloire et à
» ceux qui ne cherchent que leur salut.

» On a bien vu les Brigantes, sous les ordres
» d'une femme, parvenir à incendier une colonie
» romaine, à forcer un camp. Ils auraient même
» sécoué totalement le joug s'ils ne s'étaient pas

» endormis dans la prospérité; et nous, guer-
» riers jusqu'à présent indomptés, nous qui jouis-
» sons encore de nos forces entières et de notre
» antique liberté, nous ne montrerions pas à la
» première attaque quels hommes produit la
» Calédonie !

» Ne croyez pas que les Romains portent au-
» tant de courage dans la guerre que d'intempé-
» rance dans la paix. Ce sont nos dissensions et
» nos discordes qui les ont illustrés. Ils fondent
» leur gloire sur les fautes de leurs ennemis; leur
» armée, mélange monstrueux de toutes les na-
» tions, se grossit par le succès, mais se fondra
» aux premiers revers. Car vous ne croirez pas
» sans doute que les Gaulois, les Germains, et,
» à notre honte, cette foule de Bretons qui ven-
» dent leur sang, servent par affection des maî-
» tres étrangers, dont ils ont été plus long-temps
» les ennemis que les esclaves. Les périls : la ter-
» reur forment seuls leurs faibles liens : éloignez-
» les; dès que la crainte cessera, on verra la
» haine éclater.

» Nous avons pour nous tout ce qui excite à la
» victoire; les femmes des Romains ne sont pas
» là pour enflammer leur courage, ni leurs pères
» pour leur reprocher la fuite. La plupart de ces
» soldats sont sans patrie, ou en ont de différentes.
» Ils sont peu nombreux ; frappés de terreur, ils
» pénètrent dans un pays inconnu; leurs regards

» ne s'y portent que sur des objets nouveaux pour » eux, sur un ciel brumeux, sur une mer ora- » geuse, sur de sombres forêts qui les épouvan- » tent. Les dieux nous les livrent en quelque sorte » enfermés et enchaînés.

» Ne vous laissez point effrayer par un vain » appareil, par l'éclat de l'or et de l'argent, qui » ne peuvent ni les défendre ni nous blesser : » nous trouverons dans l'armée ennemie des bras » à nous ; les Bretons reconnaîtront leur cause » dans la nôtre ; les Gaulois se souviendront de » leur ancienne liberté ; les Germains s'éloigne- » ront d'eux, comme on a vu récemment les Usi- » piens les abandonner. Après la victoire point » d'obstacles ! vous ne rencontrerez que des for- » teresses sans garnisons, des colonies de vété- » rans infirmes, des cités faibles et divisées, des » sujets irrités, obéissant mal à d'injustes maîtres.

» Ici, vous voyez un général et une armée ; là, » des tributs, des travaux, des châtimens. Vous » allez, sur ce champ de bataille même, vous » condamner à ces maux pour toujours, ou vous » en venger. Marchez donc, et dans le combat » songez à vos aïeux et à vos descendans. »

Les barbares l'écoutaient avec transport ; une acclamation unanime fut leur réponse. Ils coururent avec enthousiasme au combat.

Discours d'Agricola à ses soldats.

Agricola, voyant briller leurs armes, contint quelque temps avec peine l'ardeur des légions qu'il

voulait exciter par ce retard. Les haranguant avec autant de dignité que d'énergie, il leur rappela leurs dangers, leurs succès, huit ans de travaux, de batailles et de victoires. « Vous avez enfin, leur » dit-il, franchi les limites où s'étaient arrêtés nos » pères; ce n'est plus par la renommée, c'est par » nos yeux que nous connaissons les limites du » monde; nous avons à la fois découvert et con- » quis la Bretagne.

» Dans nos marches longues et pénibles, lors- » que vous franchissiez tant de fleuves, de marais » et de montagnes, je vous entendais crier dans » votre impatience : Quand pourrons-nous join- » dre et combattre l'ennemi! le voilà devant vous; » le champ est ouvert à votre courage; tout vous » appartient si vous êtes vainqueurs; vous perdez » tout si vous vous laissez vaincre.

» J'ai toujours pensé qu'il n'y avait de sûreté » dans la fuite ni pour le chef ni pour le soldat. » Il vaut mieux mourir avec gloire que vivre avec » honte. Aujourd'hui la bravoure seule peut con- » server la vie et l'honneur. Songez, d'ailleurs, » qu'il serait encore glorieux de terminer sa car- » rière aux bornes du monde.

» Ces ennemis que vous allez combattre ne vous » sont pas inconnus; l'année dernière ils vous » attaquèrent; une seule légion les mit en fuite » par ses cris. Ils n'existent encore que parce qu'ils

» sont les plus timides des Bretons; tandis qu'ils
» fuyaient, les braves ont péri.

» Achevez un demi-siècle de succès par une
» journée de gloire, et prouvez à Rome que ja-
» mais elle n'a dû attribuer à l'armée la prolon-
» gation de la guerre et de l'espoir des rebelles. »

Bataille entre les Romains et les Bretons.

L'ardeur et la joie brillaient sur le front des Romains; ils prennent leurs armes et s'élancent hors du camp. Agricola porta en avant huit mille auxiliaires, plaça trois mille chevaux sur les ailes, et laissa les légions devant les retranchemens. Il voulait que sa victoire coûtât peu de sang aux Romains, ou trouver une ressource en cas de défaite.

Une foule innombrable de Bretons occupaient la plaine et les hauteurs qui la couronnaient. Supérieurs en nombre aux Romains, ils les débordaient. Agricola étendit sa ligne, et, pour animer les troupes par son exemple, il renvoya son cheval et combattit à pied.

Tant qu'on se battit de loin, les Bretons, plus habiles à lancer les traits, eurent l'avantage. Agricola les chargea avec cinq cohortes, dont les glaives courts et les boucliers pointus déconcertèrent l'ennemi qui ne leur opposait que de longs sabres sans pointes et des pavois étroits. La cavalerie bretonne, mêlée aux chars armés de faux, attaqua en flanc l'armée romaine : celle-ci tint ferme; les chevaux, épouvantés par les piques,

portèrent le désordre dans les rangs ennemis. Toute la masse des barbares descendit alors des montagnes pour envelopper les Romains. Agricola, qui avait prévu ce mouvement, envoya sur eux une réserve de quatre divisions de cavalerie qui les enfonça, et qui, tournant ensuite l'armée ennemie, la prit à dos. Le champ de bataille ne fut plus alors qu'un champ de déroute et de carnage; les barbares tentèrent de se rallier dans les bois, mais Agricola, contenant l'ardeur de ses troupes victorieuses, poursuivit avec ordre les vaincus, et leur ôta tout espoir de renouveler le combat. La nuit et la lassitude mirent fin à la poursuite et au carnage. L'ennemi perdit vingt mille hommes.

Défaite des Bretons.

Le jour suivant, un silence profond, les collines désertes, et le feu des villages embrasés prouvèrent que la victoire était complète, et que les barbares dispersés n'avaient plus conservé d'espérance. Ces infortunés se sauvèrent de cavernes en cavernes, brûlèrent leurs maisons et tuèrent leurs femmes et leurs enfans. Telle fut l'issue de leur dernier effort en faveur de la liberté.

La Bretagne est réduite en province romaine.

Après cette victoire, la flotte découvrit au nord de l'Ecosse les Orcades et l'Islande : elle en fit la conquête, et l'on était alors si peu avancé dans le science de la géographie, que ce fut par cette expédition qu'on acquit, pour la première fois, la certitude que la Bretagne était une île. Elle

fut ainsi entièrement conquise et réduite en province romaine par Agricola, cent trente-huit ans après la descente de Jules-César. On attachait tant d'importance à la possession de cette province et à sa force, que jamais les empereurs n'en laissèrent les gouverneurs à la nomination du sénat.

Honteux triomphe de Domitien.

Domitien, dont les vices commençaient à se montrer sans retenue, venait de faire en Germanie contre les Cattes une campagne qui ne fut signalée par aucun combat décisif. Ce prince, ambitieux de tout genre de gloire, et ne possédant aucune des vertus qui la donnent, se fit décerner un vain triomphe pour des victoires imaginaires. Son char était précédé d'esclaves achetés pour représenter des prisonniers. La relation qu'Agricola lui envoya de sa conquête, quoique modeste, excita sa jalousie. S'efforçant vainement de la dissimuler, il ne put donner aucun signe d'affection à ce grand homme, et ne lui montra que de l'estime. Après lui avoir accordé à regret des statues et les ornemens triomphaux, il le rappela sous prétexte de l'envoyer en Syrie.

Disgrâce et mort d'Agricola.

Sallustius Lucullus le remplaça dans son gouvernement, et jouit du prix de ses travaux. Lorsque Agricola revint à Rome, il reçut l'ordre de n'y rentrer que de nuit. Le froid accueil de l'empereur le décida à finir ses jours dans la retraite. Quelques années après il mourut; on soupçonna

Domitien de l'avoir empoisonné. Pendant sa maladie, ce prince l'envoyait visiter fréquemment par ses affranchis et par ses médecins, tant il était impatient d'apprendre la nouvelle de la mort d'un grand homme qu'il serait peut-être parvenu à faire oublier, si Tacite et Dion ne nous avaient conservé la mémoire de ses vertus et de ses exploits. La gloire des grands capitaines ne doit sa durée qu'à la gloire des grands écrivains. Tacite seul nous a fait connaître le conquérant de l'Angleterre.

Agricola, pour assurer le repos de sa famille, légua en mourant une partie de ses biens à l'empereur qui reçut ce don comme une preuve d'estime. « Sa vanité, dit Tacite, ignorait qu'un bon » père ne peut faire son héritier qu'un mauvais » prince. »

Irruption des Sarmates et des Scythes en Italie.

A cette époque les Sarmates et les Scythes firent une irruption dans l'empire : ils massacrèrent une légion et son général. Il fallut de longs efforts pour les chasser. Décébale, roi des Daces, déclara la guerre aux Romains, défit l'armée du consulaire Oppius Sabinus, ainsi que celle de Cornélius Faustus, commandant des gardes prétoriennes, et répandit la terreur dans toute l'Italie qu'il menaçait d'envahir. Les légions campées sur les bords du Danube avaient été les unes détruites, les autres enveloppées. On vit Rome, pour la première fois, abdiquant sa grandeur, employer pour se défendre l'or au lieu du fer, obtenir à prix d'argent la re-

Paix entre eux et Rome.

traite des barbares, et acheter honteusement la paix. Domitien ne rougit pas de se faire décerner, pour cette désastreuse capitulation, le triomphe et le surnom de Germanique.

Puéril dans sa vanité, comme il voulait qu'on dît qu'il avait été plus souvent consul qu'aucun autre Romain, il se fit nommer dix-sept fois à cette dignité. Il ne gardait le consulat que quatre mois, et n'en remplit jamais les fonctions.

Tyrannie de Domitien.

Dès qu'il se crut affermi sur le trône, cessant de jouer la vertu, il laissa un libre cours à ses honteuses passions, à ses vices odieux, ne leur imposa plus de frein, et parut même les porter jusqu'au délire. Il défendit de lui ériger d'autres statues que des statues d'or et d'argent, et voulut qu'on l'appelât *Seigneur et Dieu.*

Sa cruauté égalait son orgueil; il se plaisait à voir les tourmens des condamnés, à entendre leurs cris, et comptait avec volupté leurs larmes et leurs soupirs. Sa tyrannie peupla Rome d'espions et de délateurs, vermine qui pullule sous les mauvais princes, et qui crée des coupables pour gagner un vil salaire. Leurs rapports mensongers firent périr les plus illustres sénateurs, Céréalis, Orphitus, Glabrio, OElius Lamia, dont l'empereur avait enlevé la femme; Coccéianus, neveu d'Othon, mourut victime de sa reconnaissance : on l'accusait de rendre chaque année des honneurs solennels à la mémoire de son oncle. Métius Pomposianus paya de

sa tête les fausses prédictions des devins, qui lui promettaient l'empire.

Le sénat se voyait forcé par le tyran de prononcer ces injustes arrêts. La peur faisait régner un silence profond dans cette assemblée, autrefois la terreur des rois. Celui qui la présidait prenait seul la parole, parce que son rang l'y forçait; les autres, les yeux baissés, opinaient sans parler.

Maternus avait écrit un livre contre la tyrannie; Julius Rusticus avait fait l'éloge des vertus de Thraséa et d'Helvidius Priscus : tous deux périrent coupables d'avoir dit la vérité.

Domitien détestait les arts qui adoucissent les mœurs, les lettres qui éclairent les hommes. A ses yeux, le savoir et le talent furent des crimes, ainsi que la gloire et l'opulence.

Fermeté d'Apollonius de Tyane.

Rarement on vit un bon prince illettré. Cependant un philosophe célèbre, Apollonius de Tyane, osa braver le péril et affronter sa présence. Il était déjà venu, du temps de Néron, « pour voir, disait-il, quelle bête c'était qu'un tyran. » Après avoir voyagé dans l'Inde et en Arabie, il fut à son retour accusé de magie, revint en Italie, parut sans crainte aux yeux de Domitien, se défendit avec courage, lui fit entendre le langage de la sagesse et de la vérité, et resta impuni; ce qui parut si extraordinaire, que ses partisans, voulant l'opposer et le comparer à Jésus-Christ, n'expliquèrent ce phénomène que par un prodige : ils racontèrent

qu'il avait soudainement disparu aux regards du tyran.

Un gouvernement si lâche et si faible devait faire éclore des conspirations. Lucius Antonius, gouverneur de Germanie, se révolta et prit le titre d'empereur. Il attendait de la Gaule de puissans renforts; le Rhin débordé l'empêcha de les recevoir. Norbanus, envoyé contre lui, l'attaqua brusquement et le tua. Cette rébellion, qui avait effrayé le lâche Domitien, lui servit de prétexte pour multiplier les accusations et les supplices.

Révolte et mort de Lucius Antonius.

Aussi insensé que farouche et tremblant, il passait les journées entières dans la solitude, enfermé dans son cabinet. Loin de s'occuper des affaires publiques, sa cruauté puérile s'amusait à faire éprouver à de faibles insectes, à des mouches, les tourmens que sa barbarie exerçait sur les hommes. Bientôt, joignant l'hypocrisie à la férocité, son amitié devint aussi redoutable que sa haine, et chacun pouvait presque juger le degré du danger qu'il courait, par celui de l'affection que l'empereur lui témoignait. Il combla de preuves d'estime et de faveur son intendant la veille du jour où il l'envoya au supplice.

Cruauté puérile de Domitien.

Lorsqu'il accusait quelqu'un, pour intimider les sénateurs et les forcer à la rigueur, il disait : « On » verra aujourd'hui si je suis cher ou indifférent » au sénat. »

La fortune publique était livrée aux courtisanes.

L'empereur, bravant toute décence, allait aux bains publics avec elles. Cupide comme tous les prodigues, il se déclarait héritier des citoyens les plus opulens. Les impôts qui écrasaient les Juifs furent doublés; les prophètes de ce peuple avaient annoncé le règne prochain d'un fils de David, l'empereur fit chercher, arrêter et périr tous les descendans de ce roi.

Persécution exercée envers les chrétiens par Domitien.

La dixième année du règne de Domitien, les chrétiens, dont le culte commençait à s'étendre rapidement, furent exposés à une cruelle persécution. Les écrivains ecclésiastiques racontent que saint Jean, jeté dans une chaudière d'huile bouillante, en sortit intact par un miracle, et qu'on l'exila dans l'île de Pathmos, où il composa l'Apocalypse. Timothée fut lapidé à Éphèse; Denys l'aréopagiste à Athènes.

Le sang des martyrs multipliait leurs prosélytes; déjà les racines de la foi chrétienne s'introduisaient dans le palais des grands. Flavius Clémens, cousin germain de l'empereur, s'avoua chrétien, et paya son courage de sa vie. Domitilla, sa parente, fit le même aveu, et fut exilée à Pandataire.

Sa conduite effrayante envers le sénat.

Domitien connaissait la haine qu'il inspirait aux Romains, et surtout au sénat. Il projeta, dit-on, plusieurs fois le massacre de ce corps. Un jour, il l'investit de ses soldats; une autre fois, ayant invité à un repas la plus grande partie des sénateurs, il les fit conduire dans une salle tendue de noir,

éclairée par des lampes sépulcrales, et ornée pour tous meubles de plusieurs cercueils qui portaient les noms des convives, et près desquels on voyait de grands nègres tenant une épée dans une main et une torche dans l'autre. Après avoir joui quelque temps de leur frayeur, il les congédia.

Détesté dans tout l'empire, l'armée seule, qu'il payait magnifiquement, lui était dévouée; mais son appui ne le rassurait pas: les présages qui le menaçaient, et sa conscience qui le tourmentait, le rendaient plus malheureux et plus tremblant que ses victimes.

Il fit périr Épaphrodite, parce que ce fidèle affranchi avait prêté son bras à Néron pour finir ses jours.

Prédiction et mort de l'astrologue Asclétérion

L'astrologue Asclétérion osa prédire la mort prochaine du tyran, l'empereur le fit venir devant lui. « Toi qui annonces mon sort, lui dit-il, peux-» tu connaître le tien? » — « Oui, répondit le » devin, je dois être dévoré par des chiens. » Domitien, décidé à le faire mentir, ordonne de le tuer sur-le-champ, et de livrer son corps au feu: on exécute l'ordre; mais tout à coup un orage furieux s'élève, une pluie abondante tombe sur le bûcher, la flamme s'éteint, les assistans s'éloignent, et les chiens mangent le cadavre. La haine publique accrédita cette fable.

Epoque de Josèphe, d'Epictète, de Martial, de Juvénal, de Silius Italicus, de Stace.

Les tyrans redoutent les historiens, comme les brigands craignent les juges. Domitien persécuta

ceux de son temps. Josèphe seul conserva sa bienveillance ; mais souvent les talens comprimés n'en acquièrent que plus de force ; la persécution n'empêcha point les lettres de fleurir. Epictète illustra la secte stoïque ; ses maximes, composées dans l'exil et dans les fers, serviront en tout temps à fortifier l'âme contre le malheur.

Martial se rendit fameux par ses épigrammes, et Juvénal par ses satires qui présentent le tableau fidèle des mœurs de ce siècle corrompu.

Silius Italicus publia un poëme défectueux dans sa composition, mais où l'on trouve quelques vers dignes de Virgile. Le sort de Stace fut bizarre comme son talent; Domitien l'aima.

Mort de Domitien.

L'empereur, aussi redouté de sa famille que de ses sujets, avait épousé Domitia Longina, fille de Corbulon ; il la répudia, la reprit et se décida enfin à la faire mourir. Un heureux hasard fit tomber dans les mains de cette princesse la liste fatale sur laquelle était écrit son nom, ainsi que ceux de Parthenius, premier officier de la chambre de l'empereur, de Stéphanus, son intendant, et des généraux Norbanus et Pétronius. L'impératrice les informa du péril qui les menaçait ; et tous, de concert, se déterminèrent à trancher les jours du monstre qui les poursuivait.

La superstition du temps effrayait sans cesse Domitien ; on répandait chaque jour le bruit de nouveaux pronostics qui annonçaient sa mort. Le

plus certain de tous ces présages était l'horreur qu'on avait pour lui.

Troublé par toutes ces menaces, on l'entendit, au milieu d'un orage effrayant, s'écrier : « Que » Jupiter frappe donc, puisqu'il veut frapper ! » La veille du jour de sa mort, on lui porta un fruit rare : « Gardez-le pour demain, dit-il, si la » fortune me permet encore d'en goûter. »

Au milieu de la nuit qui précédait pour lui la nuit éternelle, épouvanté par des éclairs fréquens, il fait appeler un astrologue qui lui annonce une grande révolution : il ordonne sa mort. Après ce dernier crime, dans l'espoir de calmer l'agitation de ses sens, il veut aller aux bains; Parthénius l'en empêche, en l'avertissant qu'une affaire urgente exige qu'il passe dans son cabinet. Il y entre, et y trouve Stéphanus. Celui-ci lui révèle une fausse conspiration, et lui présente une liste des conjurés. Tandis qu'il la lit, ce même Stéphanus, tirant un poignard caché, lui perce le flanc. L'empereur se jette sur lui et le renverse; pendant cette lutte Parthénius et les autres conjurés arrivent et massacrent Domitien. *

Les disciples d'Apollonius, qui voulaient faire un dieu de leur maître, racontent qu'au moment où on égorgeait l'empereur, ce philosophe, qui se trouvait à Ephèse, s'écria : « Cou-

* An de Rome 847. — De Jésus-Christ 96.

» rage, brave Stéphanus ! frappe le tyran; » et que, peu de momens après, il dit: « Tout va » bien, le monstre est mort. »

Domitien termina ses jours en 96, à l'âge de quarante-cinq ans, et la quinzième année de son règne. Les prétoriens le regrettaient vivement, et voulaient exiger qu'on lui rendît les honneurs divins : le sénat, montrant une fermeté depuis long-temps inconnue, s'y opposa, flétrit la mémoire du tyran, fit briser ses statues, raya son nom des registres, et le condamna à l'oubli. Tacite, plus sévère, le condamne à l'immortalité.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

CHAPITRE NEUVIÈME.

Elévation de Nerva au trône. — Son édit contre la délation. — Faiblesse de Nerva. — Ses belles qualités. — Révolte des soldats. — Association de Trajan à l'empire. — Portrait de Trajan. — Mort de Nerva.

NERVA.

(An de Rome 849. — De Jésus-Christ 96.)

Après un siècle de tyrannie, dans lequel Vespasien et Titus seuls firent luire quelques beaux jours, le sort ouvrit aux Romains un siècle de bonheur et de gloire ; et cette longue époque, où régnèrent toutes les vertus, sous les noms de Nerva, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle, est peut-être, parmi celles que nous offrent les annales du monde, la seule où tous les peuples de la terre aient joui pleinement du bonheur que donne l'alliance trop rare de la monarchie et de la liberté. « Heureux temps, dit Tacite, où l'on » pouvait enfin penser ce qu'on disait, et parler » comme on pensait ! »

Elévation de Nerva à l'empire.

Les conjurés ne s'étaient point bornés à méditer la perte du tyran ; ils étaient convenus d'avance du successeur qu'on devait lui donner, et leurs regards s'étaient portés sur Nerva, vieillard septuagénaire, honoré dans sa jeunesse par ses talens

militaires, par son amour pour les lettres ; dans sa maturité, par deux consulats, et par les ornemens triomphaux ; dans sa vieillesse, par sa prudence, par sa douceur et par sa vertu. Son mérite modeste le déroba aux soupçons de Domitien ; il entra dans la conspiration contre ce monstre, non par ambition, mais par amour pour sa patrie ; et il céda moins au désir de la gouverner qu'à celui de la sauver.

Sa famille était originaire de Crète ; dès que les meurtriers de Domitien l'eurent désigné au sénat, ce corps s'empressa de le proclamer empereur : tout l'empire applaudit à ce choix. Les prétoriens seuls gardaient un farouche silence ; ils regrettaient un empereur qui avait augmenté leur solde, une tyrannie dont ils s'étaient vus les instrumens et l'appui, et qui les comblait de ses faveurs. Nerva apaisa leur ressentiment par une gratification ; les légions le reconnurent ; il se vit assiégé de ces félicitations que la flatterie prodigue à la puissance. Son ancien ami Arrius Antonius, aïeul du célèbre Antonin, lui fit seul entendre le langage de la vérité : « C'est l'empire, lui dit-il, que je félicite; » mais pour vous, je vous plains. En obtenant le » pouvoir, vous perdez votre repos; que d'orages, » que de fatigues, que de dangers je prévois, » non-seulement pour votre personne, mais pour » votre réputation jusqu'à présent intacte ! Vous » aurez surtout à craindre l'avidité de vos amis ;

» car vous en ferez ou des ennemis par vos refus, » ou des hommes odieux au peuple par vos bien- » faits. »

Son édit contre la délation.

Les premiers actes de l'empereur coupèrent la racine des principaux vices de l'État. L'arme la plus dangereuse de la tyrannie était l'accusation pour crime de lèse-majesté, qu'on ne peut jamais définir avec précision, et qui, dans tous les temps, servit de prétexte pour condamner l'innocence, pour effrayer le courage, pour dépouiller l'opulence, pour opprimer la liberté : un édit de Nerva fit cesser toute poursuite relativement à ce genre de délit.

Dès qu'on respecta la morale, les chrétiens respirèrent; la persécution s'arrêta; saint Jean revint à Éphèse; un décret du prince rappela les exilés et annula les confiscations. Une belle parole était sortie de la bouche et non du cœur du dernier tyran; il avait dit que « le prince qui ne punit » pas les délateurs les encourage. » La vie entière de Domitien fut en contradiction avec cette maxime que Nerva mit en pratique.

Il renouvela l'ordonnance de Titus contre cette peste publique, et punit de mort les esclaves qui avaient dénoncé leurs maîtres. On vit alors plusieurs grands personnages, honteusement célèbres par la délation, et qui, peu de temps avant, répandaient la terreur dans Rome, trembler à leur tour, livrés sans défense au mépris de leurs concitoyens. Le

plus fameux de tous, Régulus, qui avait cherché autrefois à compromettre et à perdre le vertueux Pline, sollicita bassement et vainement alors son crédit pour échapper à la vindicte publique.

Publicius Cestus s'était montré aussi lâche que cruel à l'époque du procès d'Helvidius Priscus; et, pour complaire à la tyrannie, on l'avait vu, dégradant sa dignité de sénateur, arrêter lui-même cet illustre personnage, son collègue, et le traîner en prison. Cependant il jouissait encore d'un scandaleux crédit par sa naissance, par sa richesse, et par cette sorte de crainte qui survit au péril : il était consul désigné. Pline, indigné de ce triomphe du vice, voulut l'accuser hautement; une longue habitude de révolutions dans le gouvernement et la crainte des réactions et des vengeances faisaient considérer le courage comme témérité, et la lâcheté comme prudence. Tous les sénateurs alarmés conjuraient Pline de se désister de sa poursuite; il n'y voulut point consentir, et sa fermeté lui mérita l'estime publique; mais Nerva, affaibli par l'âge, et qui savait mieux encourager la vertu que punir le vice, ne permit point qu'on jugeât l'accusé, il se contenta de priver Cestus du consulat.

Faiblesse de Nerva.

La force manquait aux vertus de l'empereur, et sa bonté trop facile ressemblait à la faiblesse : aussi un des sénateurs qu'il avait rappelés d'exil, Julius Mauricus, se permit une maligne raillerie sur

l'excessive douceur du prince. Il soupait un jour chez l'empereur; Véiento, un des lâches instrumens de la tyrannie de Domitien, se trouvait au nombre des convives. La conversation tomba sur Catulus Messalinus, fameux et cruel délateur, mort depuis peu. Chacun en parlait avec horreur; Nerva dit : « Que croyez-vous qu'il lui fût arrivé » s'il eût vécu jusqu'à ce jour? » — « Il souperait » avec nous, répondit Mauricus. »

Cette faiblesse autorisait trop la licence; ce qui fit dire avec raison à Fronto, personnage consulaire : « Il est certainement fâcheux d'obéir à un » prince qui ne permet rien à personne; mais c'est » un grand mal aussi que tout soit permis à tous. »

Cette légère tache dans le caractère de Nerva ne doit pas empêcher de rendre justice à ses grandes qualités. Loin d'augmenter les tributs pour réparer les plaies faites à l'empire, il diminua les impôts; son économie, la vente des joyaux du trône, et celle d'une partie même de son patrimoine, lui fournirent des ressources suffisantes pour acheter des terres qu'il distribua aux pauvres. Il pourvut à l'éducation de leurs enfans, et releva plusieurs villes ruinées par les guerres civiles. Déférent pour le sénat, il soumettait toutes ses décisions aux délibérations de cette compagnie. Il avait juré à son avénement de ne punir de mort aucun sénateur, et il fut si fidèle à ce serment, que, Calpurnius Crassus ayant conspiré contre

Ses belles qualités.

lui, il se contenta de l'exiler à Tarente, laissa ses complices impunis, et ne leur ferma pas même son palais, sur la porte duquel il avait placé cette inscription qui rappelle les devoirs de tout prince: *Palais public.*

Assidu aux tribunaux, il rendait la justice avec équité; et, par une profonde connaissance des lois, se montrait digne de son aïeul, jurisconsulte célèbre. L'empereur ambitionnait l'estime et non les hommages. Il refusa constamment les statues d'or et d'argent qu'on voulait lui décerner. Ses prédécesseurs redoutaient le mérite; Nerva se faisait un devoir de l'honorer. Il chercha dans sa retraite le brave et vertueux Virginius, âgé alors de quatre-vingt-trois ans, et qui s'était rendu plus illustre en refusant deux fois l'empire que d'autres en l'usurpant. Ce vieillard vénérable se vit décoré sur le bord de sa tombe par un troisième consulat. Il mérita la double gloire de vivre ami de Pline, et d'être loué après sa mort par le consul Tacite.

Révolte des soldats.

Le feu de la sédition des prétoriens, près d'éclater à l'avénement de l'empereur, avait été plutôt couvert qu'éteint. Ils déploraient toujours la perte du tyran dont ils étaient les seuls appuis, et ne pouvaient s'accoutumer au gouvernement d'un prince qui ne régnait que par les lois. Lorsqu'on aime le monarque, sa garde devient inutile. Les soldats factieux, animés par Casperius Ælianus, préfet du prétoire, ne pouvant faire revivre Domi-

tien, voulurent au moins le venger. Après s'être mutuellement excités à la révolte, ils se soulèvent, prennent les armes, assiégent le palais, et demandent à grands cris la mort des assassins de leur empereur. Nerva sort, se montre aux rebelles, les harangue, et ne pouvant calmer leur furie, leur présente sa gorge, en disant qu'il aime mieux mourir que de sacrifier les hommes auxquels il doit l'empire.

Les révoltés, respectant son âge et méprisant sa dignité, refusent également d'attenter à ses jours et d'obéir à ses ordres. Ils l'entourent, le pressent, épuisent sa force et sa patience, et le contraignent enfin de leur livrer Pétronius et Parthénius qu'ils immolent.

Association de Trajan à l'empire.

Le résultat de ce crime horrible fut heureux pour l'empire; Nerva, convaincu que sa faiblesse avait besoin d'un appui, chercha, non dans sa famille, mais parmi les citoyens, l'homme dont le mérite était alors le plus éclatant et le plus éprouvé. Son choix tomba sur Trajan, né en Espagne, près de Séville, à Italica, ville fondée par le premier Scipion.

Portrait de Trajan.

Trajan était issu d'une famille peu illustrée; son père, le premier qui honora son nom, s'était distingué dans la guerre des Juifs; Vespasien l'éleva au rang des patriciens, le nomma consul, et lui décerna les ornemens triomphaux. Le jeune Trajan, sous les yeux de son père, fit avec éclat la

guerre en Asie, en Afrique, en Germanie, et s'acquit en peu de temps une grande renommée. Dur aux fatigues, intrépide dans le danger, sage au conseil, marchant à pied, combattant comme le dernier soldat, dont il partageait la simple nourriture, ce fut en apprenant à bien obéir qu'il se rendit capable de bien commander. Estimé de ses chefs, chéri de ses égaux, respecté par ses inférieurs, sévère avec douceur, populaire avec dignité, il força la tyrannie même à rendre justice à son mérite, et devint consul sous Domitien. Mais la vertu ne pouvait pas long-temps respirer l'air de cette cour corrompue : il se retira en Espagne. Domitien l'en arracha, et, croyant que lui seul pouvait servir de frein aux barbares, lui donna le commandement des légions de la basse Germanie. Dans ce nouveau poste il déploya les mêmes talens et les mêmes vertus.

Trajan était arrivé à cet âge où, sans perdre le feu de la jeunesse, on jouit de tous les fruits de l'expérience. Sa figure était belle et imposante, sa taille élevée, son regard majestueux : tout en lui annonçait la force; il n'avait que quarante ans, et le ciel ne semblait avoir blanchi ses cheveux avant la vieillesse que pour le rendre plus respectable. Tel était l'homme dont la sagesse de Nerva fit présent aux Romains.

L'empereur venait d'apprendre la nouvelle d'une victoire remportée par ses légions en Pan-

nonie; il reçut du sénat le nom de *Germanique*. Monté au Capitole, il offrit à Jupiter une branche de laurier, et déclara publiquement qu'il adoptait Trajan pour son fils et pour son successeur; qu'il le nommait César, et qu'il l'associait à l'empire.

Une acclamation universelle et sincère confirma son choix. Cependant Trajan, occupé à Cologne de ses devoirs et non de sa fortune, y reçut avec surprise la nouvelle d'une élévation qu'il n'avait ni sollicitée ni même désirée, et la plus vive satisfaction qu'elle lui donna fut de penser qu'il pouvait guérir les maux de sa patrie. Nerva, trop offensé pour pardonner, trop faible pour punir, voulait venger Rome et le trône de la révolte des prétoriens; et, pour faire connaître ses intentions à Trajan, il se servit de ces paroles d'Homère, adressées par Chrysès à Apollon : « Puissent les » Grecs expier par vos traits les larmes qu'ils » m'ont fait répandre ! »

Le nom seul de Trajan avait porté l'épouvante dans l'esprit des rebelles. Il manda près de lui Ælianus et les principaux chefs de la sédition. La mort des uns et l'exil des autres en délivra l'empire.

Mort de Nerva.

Nerva n'abdiqua point; mais, chargeant son successeur de tous les soins du gouvernement, il jouit trois mois d'un repos mérité, et mourut à soixante-douze ans, après un règne de seize mois, à la fin de son quatrième consulat, pendant lequel il avait pris Trajan pour collègue.

L'histoire cite de lui peu d'actions éclatantes; mais, ce qui vaut mieux, beaucoup de traits de bonté. Loin de se montrer avide comme ses prédécesseurs, il voulait que chacun jouît sans inquiétude de son héritage ou des faveurs de la fortune. Hérode Atticus, ayant découvert un trésor, en informa l'empereur qui, suivant l'usage, pouvait en réclamer une partie. La réponse de Nerva se réduisit à ces mots : « Usez-en. » Atticus écrivit de nouveau pour lui faire observer que ce trésor était immense ; l'empereur répondit. « Abusez-en donc. »

Ses amis lui reprochaient de ne pas veiller assez à sa propre sûreté ; il dit : « La bonne conscience vaut une garde. » Il protégea toujours les lettres, et avait cultivé la poésie avec succès. Quintilien brilla sous son règne. Ce célèbre écrivain composa douze livres sur la rhétorique; on ne peut lui reprocher que d'avoir loué Domitien. La reconnaissance qu'il devait à un tel monstre n'aurait pu justifier que son silence. L'illustre Pline, l'immortel Tacite, furent honorés du consulat, ou plutôt l'honorèrent. Nerva mérite d'être compté au nombre des meilleurs princes; il ne manquait à ses vertus que la force, il se la donna en s'associant Trajan.

CHAPITRE DIXIÈME.

Séjour de Trajan en Germanie. — Son arrivée à Rome. — Guerre avec les Daces. — Victoire de Trajan. — Nouvelle guerre avec les Daces. — Nouvelle victoire de Trajan. — Son retour et son triomphe à Rome. — Erection de la colonne Trajane. — Sage administration de Trajan. — Fléaux en Italie. — Bannissement des délateurs. — Lettre de Plutarque à Trajan. — Belles qualités de Trajan. — Ses utiles travaux. — Majesté rendue au Sénat. — Bonheur des citoyens. — Voyages de Trajan. — Pline est gouverneur de provinces. — Sa clémence envers les chrétiens. — Guerre avec les Parthes. — Victoires de Trajan. — Ses conquêtes. — Révolte des juifs. — Leur entière défaite. — Retour et mort de Trajan à Rome. — Adoption d'Adrien par Trajan, supposée par Plotine.

TRAJAN.

(An de Rome 849. — De Jésus-Christ 98.)

Le nouvel empereur possédait cette fermeté de caractère qui éloigne tous les dangers, parce qu'elle empêche de les craindre. La peur les attire, le mépris les écarte, et l'on inspire presque toujours la confiance qu'on éprouve.

Trajan, se croyant certain d'obtenir l'estime et l'affection qu'il méritait, ne négligea point l'empire pour Rome, et ne se pressa pas d'arriver dans cette capitale. Séjour de Trajan en Germanie.

Il resta plusieurs mois en Germanie, occupé des soins divers qu'exigeait cette frontière importante.

Son arrivée à Rome.

Lorsqu'enfin il parut dans la capitale du monde, au lieu d'y faire son entrée en maître et en vainqueur, il s'y montra en citoyen, à pied, sans cortége, et d'autant plus grand qu'il paraissait plus modeste.

Ses prédécesseurs s'étaient fait dispenser de l'observance des lois : il en jura l'exécution; et, pendant cette cérémonie, se tint debout devant le consul assis. Il rendit un compte public de l'argent dépensé dans son voyage, exemple salutaire qui, s'il eût été suivi, aurait empêché les princes de faire aucune dépense honteuse à publier.

Sa haute fortune n'avait fait aucun changement en lui; ses anciens amis le trouvaient le même; il les traitait avec la même familiarité, et il n'en méconnaissait aucun.

On le voyait dans la ville sans char, sans gardes; nul obstacle n'empêchait le peuple de l'approcher; il appelait chaque citoyen par son nom; et, fidèle à la maxime de Nerva, son palais, *véritablement public*, était ouvert et accessible à tous.

Plotine, sa femme, aussi modeste que lui, se tourna vers le peuple lorsqu'elle entra dans le palais pour la première fois, et dit à haute voix : « Fassent les dieux que je sorte d'ici telle que j'y » suis entrée, et que la fortune ne change rien à » mes mœurs ! »

Guerre avec les Daces.

Après avoir répondu à l'attente générale par les actes d'une administration à la fois ferme et douce,

il voulut relever Rome de l'abaissement où le lâche Domitien l'avait réduite en la rendant tributaire des Daces. L'orgueil du roi Décébale lui donna de justes prétextes pour rompre cette paix humiliante. Ce prince traitait avec insolence les généraux romains, et autorisait la licence de ses sujets qui franchissaient souvent les limites convenues, et commettaient de grands désordres sur la frontière. Trajan, après avoir rétabli dans l'armée l'antique discipline, la conduisit contre les Daces, les défit dans plusieurs affaires, et leur livra une grande bataille. Elle fut longue, disputée, sanglante et meurtrière; mais enfin les Daces, tournés et enfoncés de toutes parts, furent mis en pleine déroute. Les Romains avaient un si grand nombre de blessés qu'on manqua de bandages. Trajan déchira ses vêtemens pour y suppléer : chacun suivit cet exemple d'humanité.

Victoire de Trajan.

Après la victoire, Trajan, habile à en profiter, poursuivit les Daces sans relâche, pénétra jusqu'au centre de leur pays, et s'empara de leur capitale Zarmisegethusa. Décébale consterné demanda la paix, livra ses armes, ses machines de guerre, détruisit ses forteresses, abandonna ses conquêtes, s'engagea à n'avoir pour ennemis et pour alliés que ceux de Rome; enfin, se prosternant aux pieds de Trajan, il promit d'envoyer des ambassadeurs au sénat romain pour lui demander la ratification de ce traité.

La reconnaissance publique décerna au vainqueur le triomphe et le surnom de *Dacique*. Après avoir rétabli la gloire des armes romaines et consolidé la prospérité générale, en fortifiant toutes les institutions publiques, dont il avait le bon esprit de souhaiter la résistance comme appui, plutôt que de la craindre comme écueil, l'empereur se vit obligé de nouveau à combattre les Daces. Décébale n'avait consenti à une paix humiliante que pour se donner le temps de réparer ses forces. Cette paix n'avait duré que deux ans. On sut qu'au mépris du traité Décébale enrôlait des déserteurs romains, fabriquait des armes, réparait ses forteresses, négociait avec les étrangers et se liait avec les Parthes.

Nouvelle guerre avec les Daces.

De son côté Trajan ne désirait qu'un prétexte pour achever sa conquête; une paix honteuse n'est qu'une trompeuse trève; elle ne satisfait jamais pleinement le vainqueur, et le vaincu ne peut la supporter. Tout peuple trop humilié doit se venger ou être détruit.

Trajan marche contre les ennemis; l'effroi précède ses armes; les Daces se divisent, une partie déserte. Décébale demande encore la paix; on ne veut point la lui accorder. On exige qu'il licencie son armée, et qu'il se livre lui-même aux Romains. Ce prince, ne consultant alors que son désespoir, se décide à combattre malgré l'infériorité de ses forces. De vils scélérats, corrompus par lui, pé-

nètrent dans le camp romain avec le dessein d'assassiner l'empereur. Découverts, arrêtés, punis, ils ne laissèrent à leur prince que la honte d'un crime inutile. D'autres agens du roi surprirent et enlevèrent Longinus, officier distingué, intime ami de Trajan ; ils espéraient que, pour le sauver, l'empereur consentirait à traiter; mais Longinus écrivit à ce prince que l'intérêt d'un homme ne pouvait balancer l'intérêt de la république ; et, pour affranchir sa gloire des entraves de l'amitié, il s'empoisonna. Quelques historiens disent que Décébale le fit mourir.

Trajan continua sa marche. La largeur et la rapidité du Danube semblaient plus redoutables aux Romains que toutes les forces des barbares. A la vue des ennemis, Trajan, actif et rapide comme César, contruisit sur le fleuve un pont appuyé sur vingt piles, et dont la longueur avait près de huit cents toises. Ayant franchi le Danube, il défit les Daces en bataille rangée, et s'empara de nouveau de leur capitale. Décébale, vaincu, et ne voulant point survivre à sa puissance et à sa gloire, se tua. Sa tête fut envoyée à Rome; on découvrit son trésor dans le lit d'un fleuve dont il avait fait détourner momentanément les eaux pour l'y cacher. Trajan réduisit la Dacie (Hongrie et Transylvanie) en province romaine. Il y établit des colonies, et donna le nom d'Ulpia-Trajana à la capitale.

Nouvelle victoire de Trajan.

Son retour et son triomphe à Rome

De retour à Rome il fit jouir le peuple de la vue d'un triomphe aussi éclatant et aussi mérité que celui de Paul-Émile. En mémoire de cet événement, il construisit une place magnifique, sur laquelle il érigea la fameuse colonne qui porte son nom, et qui, traversant les siècles, a conservé la description figurée de ses combats, dont les historiens de son temps ne nous ont point transmis les détails.

Erection de la colonne Trajan.

Rome, toujours avide de sang jusque dans ses plaisirs, célébra sa joie par des jeux cruels, où l'on vit dix mille gladiateurs combattre et onze mille animaux féroces périr. Ce fut à l'occasion des victoires de Trajan sur les Daces, que Pline, alors consul, lui adressa, au milieu du sénat, le panégyrique éloquent qu'il prononça sans mériter aucun reproche, et que l'empereur put entendre sans rougir, puisqu'il était dicté par la vérité.

Sage administration de Trajan.

Trajan s'occupait aussi activement du bonheur des Romains que de leur gloire. Lorsque, suivant l'usage établi, il faisait des distributions publiques, elles étaient réglées par la justice et non par la faveur. Les absens n'avaient aucune crainte d'être oubliés; il faisait enregistrer avec soin les enfans des pauvres pour que tous eussent part à ses libéralités. Sa bienfaisance se répandait également sur toutes les villes de l'Italie; et, pour la préserver des disettes fréquentes auxquelles elle s'était vue toujours exposée, renonçant au système étroit de

taxe et d'accaparement, il protégea la liberté du commerce, et, par ce moyen si simple, entretint une telle abondance, que l'Egypte, cet ancien grenier de l'Italie, se trouvant tout à coup frappée d'une grande stérilité, Rome l'alimenta pendant un an.

» L'administration du prince fut si sage, dit » Pline, qu'on trouvait l'abondance à Rome et la » faim nulle part. »

L'Italie se vit encore désolée plusieurs fois par des tremblemens de terre, des inondations et des incendies. Trajan trouva dans son économie des moyens suffisans pour consoler les malheureux et pour réparer leurs pertes. Fléaux en Italie.

Plus sévère que Nerva contre les délateurs, et ne se bornant pas à les priver d'emplois et à les condamner au silence, il les bannit. La flotte chargée de ce fléau parut attirer sur elle le courroux des dieux. Une horrible tempête, soulevant les flots qui les portaient, dispersa les vaisseaux, en brisa une partie sur les rochers, et fit subir à ces misérables, pendant quelques heures, la frayeur et les tourmens auxquels ils avaient si longtemps livré leurs infortunés concitoyens. Bannissement des délateurs.

Trajan, qui connaissait par l'exemple de ses prédécesseurs le danger d'écouter la calomnie, avait coutume de dire « qu'il est difficile à un » prince dont les oreilles sont trop tendres de » n'avoir pas les mains sanglantes. » Il avait tou- Lettre de Plutarque à Trajan.

jours devant les yeux la lettre que son instituteur, le célèbre Plutarque, lui écrivit lorsqu'il monta sur le trône. Nous la citons comme un modèle de noble franchise qui a trouvé et qui trouvera peu d'imitateurs.

« Puisque c'est votre mérite et non l'intrigue » qui vous a élevé à l'empire, permettez-moi de » féliciter vos vertus et mon bonheur. Je serai » heureux si votre règne répond aux qualités que » je vous ai connues; mais, si l'autorité vous rend » méchant, vous aurez les dangers en partage, et » moi, l'ignominie de votre conduite. Le maître » sera responsable des crimes de l'élève. Ceux de » Néron sont autant de taches à la réputation de » Sénèque. Socrate et Quintilien ont été blâmés » pour la conduite de leurs élèves. Si vous con- » tinuez d'être ce que vous avez été, je serai le » plus honoré des hommes : réglez vos passions, » et que la vertu soit le but de toutes vos actions. » Si vous suivez ces conseils, je me glorifierai » de vous les avoir donnés ; si vous les négligez, » cette lettre témoignera en ma faveur, et attes- » tera que le mal que vous avez fait ne doit » point être attribué à Plutarque. »

Cette lettre de Plutarque a fait croire qu'il avait été précepteur de Trajan ; mais, comme ils étaient du même âge, il est probable que ce prince avait seulement eu recours à ses conseils.

L'empereur, ennemi de toute vexation, adoucit

les lois fiscales. Sous son règne on plaida sans crainte contre le trésor du prince. Il choisissait des intendans si probes que les particuliers les prenaient souvent pour juges. Trajan avait coutume de dire que « le fisc était dans l'État comme » la rate dans le corps ; lorsqu'elle se gonfle trop, » les autres membres se dessèchent. »

Simple dans ses mœurs, frugal dans ses repas, assidu à ses devoirs, indulgent pour les autres, sévère pour lui-même, il pardonnait à la faiblesse, encourageait le mérite, récompensait la fermeté, et n'accordait de hauts emplois qu'aux hommes les plus vertueux. Il faisait respecter ses lois, parce qu'il s'y soumettait lui-même le premier. Lorsqu'il nomma Suburranus préfet du prétoire, en lui remettant le glaive qui était la marque de sa dignité, il lui dit : « Employez cette épée que je » vous confie, pour moi si je me conduis bien, » contre moi si je gouverne mal. » Belles qualités de Trajan.

Lorsque Pline lui adressa ces paroles :

« Vous avez vécu avec nous; vous avez res- » senti nos souffrances, partagé nos périls, nos » alarmes, seul apanage alors de la vertu; vous » avez vu combien les mauvais princes étaient dé- » testés, même par ceux qui les pervertissaient ; » vous vous souvenez des vœux et des plaintes » que nous formions ; aujourd'hui vous régnez, » votre conduite comme empereur est conforme » aux sentimens que vous montriez comme par-

» ticulier. » Cet éloge n'était que la répétition d'un mot de Trajan; il disait souvent : « Je veux » gouverner, comme je désirais, étant citoyen, » qu'on nous gouvernât. »

Trajan, quoique prince, eut des amis, parce qu'il savait aimer; et, comme il était sincère, il entendit la vérité ; car Pline dit avec raison : « Tout prince qui se plaint qu'on le trompe, a » probablement trompé le premier. » Il montra plusieurs fois cette noble confiance qui n'appartient qu'aux grandes âmes, et que le vulgaire traite de témérité. Quelques amis trop soupçonneux voulurent lui persuader que Licinius Sura conspirait contre ses jours; il alla chez lui, renvoya sa suite, soupa dans sa maison, pria son chirurgien de panser un mal qu'il avait à l'œil, et se fit raser par son barbier. Le lendemain il dit à ses courtisans : « Si Sura avait voulu me tuer, il l'aurait » fait hier. »

Lorsque le sénat lui décerna des statues, on ne regarda point cet hommage comme un acte d'adulation : il était aussi digne de cet honneur que Brutus; l'un avait chassé de Rome les tyrans, l'autre la tyrannie.

Les soins de l'empire et son assiduité au travail n'altéraient pas l'enjouement de son humeur. On le voyait gai et familier dans les repas qu'il donnait à ses amis, ou qu'il recevait d'eux sans cérémonie. Il se livrait quelquefois à l'amusement de la chasse;

mais, différent des autres princes qui faisaient parquer des animaux pour les tuer en foule sans risques, il voulait acheter le plaisir par la fatigue et par le danger.

La plupart des hommes, semblables à une cire molle, prennent l'empreinte et la forme que leur donnent ceux qui les gouvernent. Les mœurs de Trajan réformèrent les mœurs publiques. Il n'exerça point les fonctions de censeur; sa vie entière et le discernement de ses choix tenaient lieu de censure. La conduite de Trajan servait d'exemple aux bons et de leçon aux méchans.

La plus scandaleuse licence s'était toujours montrée sans frein dans les spectacles des pantomimes; Titus les avait proscrits; le peuple corrompu avait forcé Nerva à les rappeler. Ce même peuple, revenu au sentiment de la pudeur, demanda lui-même leur bannissement.

Trajan, s'imposant la simplicité, réservait la magnificence pour l'empire; mais il voulait l'embellir sans l'épuiser. L'ordre le plus sévère dans ses finances et la vente des domaines inutiles au trône lui fournirent les moyens d'exécuter ses vastes desseins. Il enrichit Rome de superbes monumens, releva plusieurs villes ruinées, fortifia toutes les frontières, creusa le port de Centumcelles (Civitta-Vecchia), construisit des ponts solides sur le Tage et sur le Danube, éleva une chaussée sur les marais Pontins, et ouvrit une

Ses utiles travaux

grande route qui conduisait du Pont-Euxin jusque dans les Gaules; mais il savait que ce n'est point assez pour un peuple fier et libre d'être bien gouverné s'il n'a point de part au gouvernement.

Majesté rendue au sénat.

Trajan se montrait plutôt chef de la république qu'empereur : il bannit du sénat le silence, la peur, et y rappela la liberté. Ce corps, condamné par les tyrans à ne s'occuper que de formes vaines et d'affaires puériles, redevint le centre de la législation, le surveillant de l'autorité impériale, le juge des villes, l'arbitre des étrangers; et l'empereur, lui soumettant tous ses actes, encourageait les sénateurs à combattre librement ses avis.

Bonheur des citoyens

Les citoyens, revenus à leur dignité, se rendaient avec leur ancien zèle aux élections, donnaient sans gêne et sans crainte leurs suffrages; aussi le nom de Trajan était couvert d'éloges qui partaient du cœur. Dès qu'il paraissait aux yeux du peuple, on n'entendait que ce cri, digne récompense d'un bon règne : « Heureux citoyens ! » heureux empereur ! puisse-t-il toujours être » aussi bon, et entendre de nous les mêmes » vœux ! »

Beaucoup de ces hommes, si indulgens pour eux-mêmes et si sévères pour les autres, ont accusé Pline de flatterie, parce qu'il a dignement loué un grand prince. Peu d'entre eux cependant se permettraient peut-être de donner aux princes

de leur temps les sages conseils que cet illustre consul, dans son panégyrique, adressait à Trajan : « N'écoutez point, lui disait-il, les rapports se-
» crets; jugez-nous d'après l'opinion publique.
» Dans un conciliabule mystérieux, un seul peut
» être trompé par un seul; mais personne n'en
» impose à tous, et tous ne peuvent jamais trom-
» per personne. » Et comment un consul digne des anciens temps de Rome aurait-il cru mériter quelque blâme en louant un empereur qui ajouta lui-même au serment de fidélité que l'usage prescrivait de lui prêter, cette noble restriction : « Pourvu que l'empereur gouverne suivant les
» lois et pour l'avantage de la république. »

On vit sans cesse Trajan montrer le plus scrupuleux respect pour les institutions antiques; et, toutes les fois qu'il obtint le consulat, il se soumit avec exactitude à toutes les formalités imposées aux autres candidats. Enfin, renouvelant le serment des anciens consuls, il dévouait lui et sa famille à l'exécration des dieux et des hommes, dans le cas où il enfreindrait les lois.

Affable pour tout le monde, ses grâces répandaient la joie, ses refus laissaient l'espérance. Peu savant dans les lettres, il favorisa constamment ceux qui les cultivaient. Pline, Plutarque, Tacite furent élevés par lui aux plus grands honneurs.

La fin de son règne aurait été moins éclatante, mais plus heureuse, s'il avait écouté les conseils Voyages de Trajan.

pacifiques de Plutarque ; mais il était Romain, et la passion de la gloire militaire l'emporta sur les avis de la sagesse. « Je sens, disait-il à ce philo-
» sophe, que la nature m'a destiné, non à feuil-
» leter des livres, mais à manier des armes. »
Cependant, avant d'entreprendre une nouvelle guerre, il parcourut l'Afrique; il y rétablit l'ordre, en releva les villes détruites par les discordes civiles, et s'étonna de l'ancienne puissance de Carthage en voyant ses ruines. Il visita ensuite l'Espagne, son berceau, et rebâtit les colonnes d'Hercule. La flatterie voulait leur donner son nom ; il la méprisa. D'Espagne il passa en Asie, sans vouloir s'arrêter en Italie, disant que jamais il ne ramenerait une armée à Rome qu'en triomphe.

Les Parthes étaient le seul peuple qui balançât alors la puissance romaine. Crassus avait péri sous leurs coups ; ils avaient contraint les aigles d'Antoine à prendre la fuite ; et si les noms d'Auguste et de Titus parvinrent à les intimider, personne encore n'était parvenu à les vaincre. Le désir d'acquérir le premier cette gloire appela l'empereur en Orient.

De tous les généraux qui l'accompagnèrent, celui qu'il éleva le plus haut, quoiqu'il n'aimât pas son caractère léger, envieux et jaloux, fut Adrien, son compatriote, né comme lui à Italica. Il lui donna en mariage sa nièce Julia Sabina. Adrien montrait autant de passion pour la philo-

sophie, pour l'éloquence et pour les lettres, que Trajan pour la guerre. Ces deux caractères semblaient incompatibles; mais Adrien avait su gagner l'amitié de Plotine, et le crédit de l'impératrice décida sa fortune.

Pline est gouverneur de provinces.

La préférence de Trajan pour les guerriers ne l'empêchait pas de rendre justice aux hommes pacifiques et lettrés, et de les employer convenablement. Il donna à Pline le gouvernement du Pont et de la Bithynie. Lorsque ce nouveau gouverneur arriva dans sa province, il ne put se déterminer à exécuter, sans de nouveaux ordres, les décrets injustes et rigoureux rendus contre les chrétiens. Non-seulement on les livrait aux plus affreux supplices quand ils professaient publiquement leur culte, mais on les condamnait à la mort, même lorsqu'ils avaient la faiblesse de renier la vérité et de sacrifier aux idoles. On les accusait d'être conduits par un esprit de faction à renverser le trône et les autels, et, par un système d'anarchie, de vouloir établir l'égalité sur les ruines de toutes les institutions : enfin on leur reprochait de se livrer, dans leurs assemblées secrètes, aux vices les plus odieux. Pline prit courageusement leur défense contre ces calomnies.

Sa clémence envers les chrétiens.

Il écrivit à l'empereur « qu'il ne pouvait se ré-
» soudre à faire périr, sur de faux rapports,
» tant d'innocens, et à condamner ceux mêmes
qui se soumettaient publiquement aux lois. »

« Après avoir pris, écrivait-il à Trajan, toutes
» les informations nécessaires, je me suis con-
» vaincu que l'erreur de ces infortunés se borne
» à s'assembler un jour marqué avant le lever
» du soleil. Là ils adorent *Christ* qui est leur
» dieu, chantent des hymnes en son honneur :
» leur serment, loin de les pousser à aucun crime,
» les oblige au contraire à ne commettre ni vols,
» ni violence, ni adultère, à ne retenir aucun
» dépôt, à ne jamais manquer de foi. Ils se retirent
» après, et se réunissent ensuite de nouveau, pour
» faire en commun un repas innocent et frugal. »

Telle était alors la prévention publique contre cette nouvelle religion, que Trajan lui-même céda long-temps au torrent, et ne voulut point condescendre aux vœux de Pline. Il se contenta seulement de modérer la persécution, de défendre qu'on recherchât ceux qui ne professaient la religion chrétienne qu'en secret, et de faire grâce au repentir. Le triomphe, tenté par un philosophe païen, était réservé aux vertus chrétiennes. Les discours, les écrits et surtout la mort courageuse de saint Siméon et de saint Ignace éclairèrent l'empereur, qui, vaincu par leur fermeté, arrêta l'effusion du sang chrétien.

Avant d'arriver en Asie, Trajan, qui dédaignait de croire aux conspirations, acquit pourtant la preuve certaine que Crassus conjurait contre sa

vie. Il le laissa juger par le sénat qui ne le condamna qu'à l'exil.

Trajan cherchait l'occasion de combattre les Parthes ; elle ne tarda pas à se présenter. Cosroës, leur roi, s'empara du royaume d'Arménie et en investit Exédare. L'empereur se plaignit d'abord de cette infraction au traité, et n'ayant reçu qu'une réponse fière et insultante, il fit déclarer la guerre aux Parthes par le sénat. L'orgueil de Cosroës parut s'abaisser à l'approche de l'armée romaine ; il envoya des ambassadeurs à Trajan, sollicita son amitié, écrivit qu'il venait de déposer Exédare, et pria l'empereur d'accorder à son propre frère l'investiture du trône d'Arménie, comme Néron l'avait donnée à Tiridate. Guerre avec les Parthes.

Trajan répondit que l'amitié se prouvait par des faits, non par des paroles, et qu'il se déciderait en Syrie sur le parti qu'il lui paraîtrait convenable de prendre. Des deux côtés on ne songea plus à négocier, mais à combattre. Les Romains entrèrent en Arménie, et la conquirent en peu de temps, malgré les efforts que Perthamasiris, frère de Cosroës, fit pour la défendre. Ce prince, après plusieurs défaites, espérant désarmer le vainqueur par sa soumission, prend le parti de venir trouver Trajan dans son camp. Il le voit assis sur son tribunal, se prosterne devant lui, et met son diadème à ses pieds. A ce spectacle, l'armée romaine jette un cri de joie, et salue Trajan *imperator*.

Cette exclamation effrayait le prince, qui la prenait pour un cri de fureur; Trajan le rassura sur sa vie, mais lui refusa l'investiture qu'il désirait, et le laissa se retirer en liberté. Une nouvelle bataille eut lieu. Le prince parthe, vaincu, y périt, et laissa les Romains possesseurs de l'Arménie.

Victoire de Trajan.

L'empereur, émule d'Alexandre, et aussi rapide que lui dans ses succès, battit les Parthes, conquit la Mésopotamie, força Cosroës à conclure la paix et à donner des otages, reçut du sénat le nom de *Parthique*, soumit l'Arabie Pétrée, la réduisit en province romaine, et se rendit maître de l'Ibérie, de l'Albanie, de la Colchide, de tous les pays situés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. La fortune, qui comblait Trajan de ses faveurs, lui refusa un historien : quelques fragmens de Dion et d'Aurélius Victor nous ont seuls transmis une légère esquisse de ses exploits, et la plupart des grandes actions de ce héros sont tombées dans l'oubli, parce qu'aucune plume immortelle ne nous les a conservées.

Nous savons qu'un de ses meilleurs généraux fut Lusius Quiétus. Il était né en Mauritanie; Trajan l'éleva au consulat. Le peuple romain, en se mêlant ainsi à d'autres peuples, pouvait acquérir quelques grands talens; mais il altérait peu à peu la force de ses droits, la majesté de son nom, et préparait la ruine de sa puissance, en la partageant avec les barbares.

Quelques historiens rapportent que Trajan revint à Rome en 865, et qu'il retourna ensuite en Syrie; mais ils ne nous apprennent aucun événement marquant, pendant ce court séjour en Italie. Lorsqu'il revint à Antioche, un épouvantable tremblement de terre désola cette contrée. Le consul Pédo et une immense quantité de personnes y périrent. Trajan se sauva par une fenêtre de son palais, et fut blessé. Décidé à porter ses armes aussi loin qu'Alexandre, il voulut, avant d'entreprendre de nouvelles conquêtes, consulter et même éprouver l'oracle d'Héliopolis; il lui adressa d'abord un papier blanc cacheté, on le lui renvoya sans qu'il parût avoir été ouvert. Par un nouveau message, l'empereur demanda formellement quel serait le succès de sa nouvelle expédition; il reçut, pour réponse, une baguette coupée en plusieurs morceaux. Son ambition l'expliqua comme un présage du démembrement total de l'empire des Parthes. Après sa mort, on l'interpréta autrement, et on crut que l'oracle avait voulu annoncer que ses cendres seules retourneraient à Rome.

Trajan, profitant des dissensions qui affaiblissaient les Parthes, mit en fuite leurs troupes, passa le Tigre sur un pont de bateaux, et jouit avec orgueil du plaisir de camper dans la fameuse plaine d'Arbelles. La terreur de son nom aplanissait devant lui tout obstacle. Il s'empara des villes de Ctésiphon et de Suze, y trouva d'immenses tré- Ses conquêtes.

sors, fit prisonnière la fille de Cosroës, et se rendit maître du magnifique trône d'or du roi des Parthes. Chacune de ces conquêtes méritait un triomphe. Le sénat, croyant devoir récompenser par des honneurs nouveaux des actions sans exemple, décerna, par un décret, à l'empereur, des triomphes dont il le laissait le maître de fixer le nombre.

Trajan avait enfin surpassé en fortune les plus célèbres généraux de la république. Il ne lui restait plus qu'à jouir en repos de sa renommée; mais quel homme peut tenir la coupe de la gloire sans s'enivrer? Trajan savait l'art de vaincre, il n'eut point l'art, plus difficile, de s'arrêter dans la victoire et de borner ses conquêtes pour les consolider. Oubliant que des peuples nombreux peuvent être long-temps vaincus sans être soumis, et qu'il est imprudent de laisser derrière soi tant d'ennemis qui n'attendent qu'une occasion favorable pour se venger, il traversa le golfe persique, passa l'île d'Ormuz, conquit toute la côte de l'Arabie heureuse, et projetait des conquêtes plus éloignées; mais l'affaiblissement de ses forces le contraignit d'y renoncer. Jaloux de la gloire du héros macédonien, il regrettait vivement de n'être plus assez jeune pour porter ainsi que lui ses armes dans les Indes.

Après avoir vu la mer orientale, il regagna l'embouchure du Tigre, le remonta, traversa l'Euphrate, et arriva enfin à Babylone. Il n'y vit

que de faibles vestiges de sa gloire passée. Le ciel semblait vouloir éclairer les Romains sur la vanité des grandeurs humaines, en conduisant leurs aigles et leur empereur sur les débris de Carthage et de Babylone.

Trajan honora les mânes d'Alexandre par un sacrifice offert à ce héros au milieu des ruines du palais qu'il avait jadis occupé. La fortune de l'empereur était à son terme. Les orages qu'il aurait dû prévoir vinrent bientôt obscurcir les derniers jours de son règne. La révolte éclata en Syrie, en Judée, en Egypte et dans les pays des Parthes. Maximus, lieutenant de l'empereur, perdit en Syrie, contre les rebelles, une bataille et la vie. Lusius, plus heureux, reprit sur eux Nisibe, et emporta Edesse d'assaut. Roscius Clarus et Julius Alexandre soumirent Séleucie. Cosroës, semblable alors à Darius, parcourait l'Asie, errant et fugitif. Trajan donna le trône des Parthes à un prince nommé Parthamaspate, et le couronna lui-même dans Ctésiphon. Marchant ensuite en Arabie, il éprouva, pour la première fois, un revers au siége d'Atra. Son génie et son courage ne purent vaincre la résistance des habitans. Ayant réuni toutes ses forces pour donner un dernier assaut, il fut repoussé, blessé, et se vit contraint de lever le siége. La révolte des Juifs eut toute la violence des guerres entreprises par le désespoir et par le fanatisme. Soulevés à la fois à Cyrène, en Egypte, en Chypre

Révolte des Juifs.

et dans la Mésopotamie, ils égorgèrent dans ces contrées une foule de Grecs et de Romains, dont ils livrèrent aux chiens les cadavres sanglans. On raconte même que ce peuple furieux partagea avec eux cette horrible nourriture. Dion, toujours exagéré, porte à quatre cent soixante mille hommes le nombre de leurs victimes.

Leur entière défaite

Lupus, préfet d'Egypte, battu dans un premier combat par les Juifs, et forcé de se retirer à Alexandrie, égorgea tous ceux qui se trouvaient dans cette ville. L'empereur envoya en Egypte contre les révoltés une forte armée commandée par Marcius Turbo. Ce général les défit, les dispersa, les poursuivit sans relâche, et ne parvint à rétablir la paix que par d'horribles massacres. Les Juifs perdirent enfin une bataille en Mésopotamie, et y furent tous exterminés.

Retour et mort de Trajan à Rome.

L'ordre étant partout rétabli par la victoire, Trajan vint passer l'hiver en Syrie. Il comptait retourner au printemps à Babylone; mais une attaque d'apoplexie interrompit le cours de ses projets, et le laissa dans un état de langueur qui lui fit prendre la résolution de revenir à Rome. Il chargea son neveu Adrien du commandement de l'armée d'Orient. Dès que les Parthes surent la nouvelle du départ de l'empereur, ils déposèrent leur nouveau roi, et replacèrent sur le trône Cosroës qui redevint maître en peu de temps de l'Arménie et de la Mésopotamie : ainsi il ne resta des

conquêtes de Trajan que le souvenir et le regret du sang qu'elles avaient coûté.

Trajan dépérissait chaque jour ; il fut frappé à Sélinonte, en Cilicie, d'une seconde attaque d'apoplexie qui termina sa vie. Plotine, sa femme, tint quelques jours sa mort secrète. Elle fit croire à tous ceux qui l'entouraient que l'empereur avait adopté Adrien. L'impératrice écrivit ensuite au sénat pour l'informer de cette adoption ; et, sur sa foi seule, il fut reconnu et proclamé à Rome.

Adoption d'Adrien par Trajan, supposée par Plotine.

Adrien, compatriote, allié de Trajan, nommé par lui tribun du peuple, préteur et chef de l'armée, aspirait depuis long-temps au trône. Dans la guerre des Daces il s'était tellement signalé que Trajan lui donna un magnifique diamant qu'il avait reçu de Nerva. Ce don parut alors présager son adoption. Depuis il gouverna avec sagesse, combattit avec gloire en Pannonie, et vainquit les Sarmates. Il était soutenu, près de l'empereur, par le crédit de Plotine, par celui de Licinius Sura, et surtout par l'utilité de ses services. Son éloquence, son esprit le rendaient nécessaire à l'empereur qui le chargeait de rédiger ses discours et ses lettres. Cependant Servianus, son beau-frère, Palma et Cestius, ministres et favoris de l'empereur, balançaient son crédit, et cherchaient à le perdre dans l'esprit de Trajan qui l'estimait mais ne l'aimait pas.

La plupart des historiens assurent que l'empe-

reur, incertain dans ses projets, avait voulu transmettre sa puissance, d'abord à Servianus, ensuite à Lusius, enfin à Nerrantius Priscus, célèbre jurisconsulte. Il dit même un jour à celui-ci : « Si » le destin tranche mes jours, je vous recom- » mande le sort des provinces. » Plusieurs fois il avait montré le dessein de laisser le choix d'un empereur à la décision du sénat. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que si Adrien mérita l'empire par ses talens, il ne le dut qu'à l'amitié et peut-être à l'artifice de Plotine.

Trajan avait vécu soixante-quatre ans; son règne dura dix-neuf années. Ses vertus éclatantes, mêlées de quelques taches légères, comme tout ce qui est humain, lui méritèrent la vénération et l'amour des peuples. Sa renommée inspirait tant de respect qu'au milieu de l'église chrétienne, ennemie inflexible de la gloire des païens, plusieurs saints, et entre autres saint Thomas, prétendirent que le pape saint Grégoire avait obtenu de Dieu le salut de cet empereur, cinq siècles après sa mort. Il résulte de cette fable une grande vérité, c'est qu'une vertu éclatante triomphe de l'envie, de la haine et du temps.

Comme général, il égala les plus célèbres guerriers; restaurateur de la discipline, modéré dans ses châtimens, magnifique dans ses récompenses, il commandait moins par son autorité que par son exemple. Le premier dans l'attaque, le dernier

dans la retraite, Plutarque rapporte qu'il ne disait jamais : *faites*, mais *faisons ; allez*, mais *allons ; bataillez*, mais *bataillons*. Comme prince, il fit observer la justice, respecter la propriété et fleurir le commerce. Ce fut lui qui prononça le premier cette belle maxime : « Il vaut mieux que dix cou-» pables se sauvent que de condamner un inno-» cent. » Jamais administration ne fut à la fois plus éclatante et plus économe, plus ferme et plus douce. Ennius Priscus lui demandait un jour comment il était parvenu à se faire plus aimer que tous ses prédécesseurs, il répondit : « En » pardonnant à ceux qui m'ont offensé, et en » n'oubliant pas ceux qui m'ont servi. » Enfin l'éloge de Trajan pourrait se réduire à ce peu de mots : « Seul, de tous les conquérans du monde, » il mérita de recevoir et de conserver le titre de » *Très-Bon*. » Trajan mourut l'an 868 de Rome, de Jésus-Christ 117.

CHAPITRE ONZIÈME.

Adrien est proclamé empereur par le sénat. — Son gouvernement pacifique. — Conspiration contre Adrien, déjouée. — Sagesse de son administration. — Tribut payé aux ennemis. — Prospérité sous ce règne. — Trait de présence d'esprit d'un héraut. — Voyages et travaux d'Adrien. — Ses réformes administratives. — Son édit pour la jurisprudence. — Sa vie publique et privée. — Dévouement et mort d'Antinoüs. — Administration d'Adrien au dehors. — Révolte des juifs. — Commandement de Julius Severus en Orient. — Sa victoire sur les juifs. — Abolition du culte des juifs et leur dispersion. — Adoption de Commodus, nommé Vérus, par Adrien. — Maladie et mort de Commodus. — Adoption d'Antonin par Adrien. — Adoption de Vérus et de Marc-Aurèle par Antonin. — Retraite et mort d'Adrien.

ADRIEN.

(An de Rome 868. — De Jésus-Christ 117.)

Adrien est proclamé empereur par le sénat

ADRIEN, que secondaient Plotine et Tatien préfet du prétoire, s'était fait promptement reconnaître empereur par les légions de Syrie. Il écrivit en même temps au sénat pour lui demander la confirmation du choix que Trajan avait fait de lui. Il s'excusait d'avoir osé accepter le titre qu'on lui déférait sans attendre le décret du sénat et du peuple, s'y trouvant, disait-il, contraint par le zèle ardent des soldats.

A la nouvelle de la mort de Trajan les opinions s'étaient partagées dans le sénat. Une partie des

sénateurs, ne considérant que l'habileté d'Adrien, ses exploits et l'étendue de son esprit, le regardait comme seul capable de soutenir le poids de ce grand fardeau. L'autre craignait le gouvernement d'un prince qui avait déjà manifesté trop de penchant à la cruauté; mais, au bout de quelques jours, lorsqu'on sut que l'armée d'Orient s'était déclarée en sa faveur, on sentit qu'il garderait l'autorité par la force s'il ne l'obtenait par la loi, et le sénat unanimement le proclama empereur.

On lui décerna même le triomphe destiné à Trajan; mais Adrien refusa cet honneur, et il ordonna que l'urne du conquérant serait placée sur le char, afin que l'ombre de l'empereur jouît encore de son dernier triomphe. Son intention fut remplie; Plotine, suivie de Tatien, porta dans Rome les restes de son époux, et la capitale du monde vit ensemble une pompe triomphale et funéraire : les larmes sincères du peuple honorèrent plus la mémoire de Trajan que ses lauriers.

Son gouvernement pacifique.

Tant qu'Adrien avait servi sous un prince belliqueux, il avait déployé les plus grands talens pour la guerre : dès qu'il fut sur le trône, il manifesta son constant amour pour la paix, et ne s'occupa que du soin de conserver la tranquillité dans l'empire, dont son prédécesseur s'était trop efforcé d'étendre les limites. Le soulèvement des Parthes, celui de l'Arménie, de la Mésopotamie, de l'Arabie, la révolte des Sarmates, des Roxolans, et la

rébellion des Écossais, auraient condamné les Romains à de longues guerres, s'ils avaient voulu forcer tous ces peuples à se soumettre au joug qu'ils détestaient. Les derniers événemens faisaient trop reconnaître que la force s'atténue en se divisant; qu'un Etat s'affaiblit lorsqu'il veut trop s'agrandir. Adrien abandonna toutes les conquêtes dont trop de sang avait payé la vaine gloire, et que le génie actif de Trajan n'avait pu conserver tranquillement. Il reconnut Cosroës, conclut la paix avec lui, permit à l'Arménie de se choisir un roi; pour indemniser Parthamaspate, il le nomma préteur en Syrie, et lui donna une grande quantité de terres. Adrien voulait même renoncer à la possession de la Dacie; mais cet abandon aurait entraîné la destruction des colonies romaines établies dans cette contrée; il se résolut donc à la garder; mais il détruisit le superbe pont construit par Trajan sur le Danube, dans le dessein de rendre plus difficiles et plus rares les incursions des barbares en Mœsie. Comme on ne pouvait accuser Adrien de lâcheté, les partisans du système des conquêtes attribuèrent la sagesse de ses mesures à une basse jalousie contre la gloire de Trajan.

Lucius Quiétus s'était long-temps opposé, sous le dernier gouvernement, à l'élévation d'Adrien; ce prince lui ôta le commandement de la Palestine, et nomma pour le remplacer Turbo, dont la fermeté pacifia momentanément la Judée. Ce même

général fut envoyé ensuite en Mauritanie : ce pays était agité par des troubles; il y rétablit le calme. Adrien, quittant la Syrie, parcourut le pays des Daces, et revint en Italie par l'Illyrie.

La crainte qu'inspirait son caractère, l'amour que le peuple conservait pour les vertus de Trajan, et le regret de voir abandonner le fruit de tant de travaux et de combats, produisaient sur l'esprit public des impressions défavorables au nouvel empereur. Quatre consulaires, Domitius Nigrinus, Lucius Quiétus, Palma et Celsus, ancien favoris de Trajan, fomentaient le mécontentement : ils prétendaient que l'adoption d'Adrien était une fable inventée par Plotine, que cette princesse ayant fait placer un esclave dans le lit de l'empereur après sa mort, cet homme, contrefaisant la voix de Trajan, avait prononcé ces mots : « J'adopte Adrien. » Ne se bornant pas à répandre ce bruit injurieux, ils conspirèrent contre la vie de l'empereur, et résolurent de le tuer dans une partie de chasse, quand il serait de retour. Un de leurs complices les dénonça au sénat qui les fit arrêter et les condamna à mort. Leur supplice, qu'on crut ordonné par l'empereur, répandit dans Rome la crainte et la consternation. On se rappelait que pendant le long règne de Trajan le sang d'aucun illustre personnage n'avait coulé, et ce premier acte de sévérité faisait craindre de voir renaître les jours affreux de Néron et de Domitien. Adrien,

Conspiration contre Adrien, déjouée.

arrivant alors à Rome, sut dissiper par sa conduite et par ses discours toutes ces alarmes. Il parla au sénat avec déférence, au peuple avec affabilité, se défendit d'avoir pris aucune part à la mort des consulaires condamnés, blâma l'excessive rigueur de l'arrêt, et déclara qu'il ne voulait point que, pendant son règne, aucun sénateur pût subir la mort.

Sagesse de son administration.

L'ancien usage obligeait toutes les villes à payer une contribution à l'avénement de l'empereur, on la destinait à lui faire des couronnes d'or. Adrien les en affranchit, disant que « sa couronne » serait toujours assez riche si le peuple romain » l'était. » Il fit distribuer à chaque citoyen trois pièces d'or, et libéra toutes les cités de l'empire des sommes qu'elles devaient au trésor. Cette remise les affranchit d'une dette de 900 millions de sesterces (112 millions 500 mille francs). Elles lui élevèrent un monument pour rappeler la mémoire de ce bienfait. Aux yeux des peuples amollis la libéralité tient lieu de vertu.

Adrien, habile à réprimer ses passions, se montra, dans ces premiers temps, simple, modeste, populaire et clément. Rencontrant un de ses plus anciens ennemis, il lui dit : « Je règne, vous » voilà sauvé. » Assidu aux délibérations du sénat, il ne prenait aucune décision sans le consulter. Soigneux de maintenir la considération de ce corps, il déclara, en nommant Tatien séna-

teur, qu'il était au-dessus de sa puissance de lui accorder une faveur plus signalée.

Par un décret très-agréable au peuple, Adrien fit supporter au trésor public les frais dispendieux de voyage des proconsuls et des préteurs. Aucun prince ne se montra plus sévère dans le choix des juges et plus soigneux de réprimer les abus de leur autorité. Favorinus, un de ses amis, lui reprochait de payer trop largement les magistrats : « Je leur donne, dit-il, l'argent du trésor, pour » qu'ils ne soient pas tentés de prendre celui des » particuliers. »

Hors les jours d'audiences solennelles, Adrien, renfermé dans son palais, n'obligeait personne à lui faire la cour. Il marchait rarement à pied dans Rome, voulant affranchir les principaux citoyens de l'obligation de l'accompagner. Paraissant oublier sa dignité dans la vie privée, il voyait familièrement ses amis, les visitait, montait dans leur voiture, célébrait leur fête, et logeait quelquefois dans leurs maisons de campagne. Les savans, les artistes les plus distingués étaient habituellement admis à sa table. Il faisait avec eux assaut d'esprit et de talent : par cette conduite, il s'attira non l'amour, mais l'estime du peuple. On savait que ses vertus apparentes prenaient leur source non dans son cœur, mais dans son esprit. Ce prince était naturellement porté au vice, à l'orgueil, à l'envie, à la cruauté; mais sa politique éclairée le

forçait à réprimer ses penchans, à voiler ses défauts : c'était un grand prince, et un méchant homme.

Il savait qu'il ne suffit pas d'être pacifique pour éviter la guerre ; qu'il faut toujours se montrer prêt à combattre pour être rarement attaqué, et qu'on ne laisse jouir d'une paix durable que ceux qui savent faire respecter la force de leurs armes. Il maintint avec soin la discipline dans sa vigueur, ne laissa point les légions s'endormir dans l'oisiveté, et les assujettit, pendant l'intervalle des combats, à des marches fréquentes, à des exercices continuels, à des travaux pénibles, mais utiles. Jamais prince ne fit moins de guerres et plus de voyages. Il parcourait chaque année toutes les provinces de l'empire, visitait les frontières, les magasins, les camps, récompensait la vigilance, punissait la paresse, et empêchait, par son activité, aucun des ressorts de l'État de se détendre. Doué d'une mémoire prodigieuse, il n'avait pas besoin de registres pour garder les notes relatives à la conduite, au mérite, aux défauts des officiers de l'armée. Son apparition fréquente sur les frontières contenait les Romains dans le devoir, les barbares dans la crainte.

Tribut payé par Adrien aux ennemis

Les Roxolans et les Sarmates menacèrent la Mœsie ; Adrien vint en Dacie, marcha contre eux, passa le Danube à la nage avec les Bataves qui servaient comme auxiliaires dans son armée,

Par cette intrépidité il effraya tellement les barbares qu'ils demandèrent la paix. Il défit aussi les Alains qui avaient fait quelque incursion sur le territoire romain ; mais son trop grand amour pour la paix lui dicta un acte de faiblesse honteux pour Rome, qui devint dans la suite bien funeste, et dont le lâche Domitien avait donné le premier l'exemple : il continua de payer un tribut aux Sarmates et aux Roxolans pour acheter leur inaction. Seulement il colora ce tribut du nom de subsides.

Les Parthes, toujours remuans, parurent quelque temps disposés à reprendre les armes. Adrien prévint avec adresse cette nouvelle guerre, et sut se concilier l'amitié de Cosroës sans autre sacrifice que de lui rendre sa fille, restée prisonnière à Rome.

Prospérité sous son règne.

Les autres princes s'étaient enorgueillis de leurs conquêtes ; Adrien se vantait d'avoir plus fait prospérer l'empire par la paix qu'eux par leurs armes. Il est certain qu'un long repos après tant d'orages rendit l'opulence aux cités, l'activité au commerce, la vie à l'agriculture ; et Rome, sous ce règne, ne parut occupée qu'à jouir de la puissance, de la grandeur et des richesses que lui avaient acquises huit siècles de guerres et de travaux.

Le trésor, délivré des dépenses excessives que coûtaient les expéditions lointaines, épargnait les fortunes privées, se grossissait chaque jour, et subvenait facilement à toutes les charges publiques.

Adrien, simple dans sa maison, magnifique pour l'empire, en embellit toutes les parties par de superbes monumens qui flattaient l'orgueil du peuple romain : « Je gouvernerai toujours, disait » l'empereur, de sorte qu'on voie que la républi- » que appartient au peuple, et que j'en suis non » le maître, mais l'administrateur. »

Connaissant la passion de ce peuple pour les jeux, il la satisfit par de nombreux spectacles de gladiateurs et par des combats de bêtes féroces, dans l'un desquels on vit périr cent lions et cent dix lionnes. Il amusait aussi Rome par des courses de char, par des danses pyrrhiques, et faisait jouer, souvent à grands frais, des tragédies et des comédies composées par les auteurs les plus fameux. Il n'épargnait rien pour la magnificence de ces représentations; on y distribuait au peuple du vin, des viandes, des aromates, des présens en loteries; les degrés du théâtre étaient inondés de parfums.

Trait de présence d'esprit d'un héraut

A l'un de ces spectacles, la multitude s'opiniâtrait à faire à l'empereur une demande qu'il ne voulait point accueillir. Cédant à un mouvement de colère, il ordonna au héraut suivant un usage pratiqué par les tyrans, de dire au peuple : « Tai- » sez-vous ! » Le héraut se bornant alors à élever la main comme s'il voulait prendre la parole, le peuple fit silence. « Voilà, dit le héraut, ce

» que l'empereur désirait de vous. » Adrien le récompensa de sa présence d'esprit.

Soigneux d'étendre sa popularité hors de Rome, ce prince accepta des charges municipales dans presque toutes les grandes villes de l'empire. Athènes parut surtout l'objet de sa prédilection. Après s'être fait initier aux mystères d'Éleusis, il accepta deux fois l'emploi d'archonte, en porta l'habit, en remplit les fonctions, et présida aux fêtes de Bacchus. On le vit préteur en Étrurie, premier magistrat de Naples et d'Adria, et dictateur dans plusieurs villes du Latium. Dans ses voyages il s'occupait à soulager les peuples du poids des impôts, à redresser leurs griefs, à les indemniser des pertes causées par les orages, par les incendies, par les tremblemens de terre. Il relevait et décorait les villes; jamais personne ne donna autant d'activité aux travaux publics. Il éleva une colonne à Mantinée sur le tombeau d'Épaminondas, érigea en Égypte un monument aux lieux où reposaient les cendres du grand Pompée. Le temple de Jupiter Olympien, à Athènes, fut achevé par lui. Il y érigea un temple à Junon, et enrichit cette ville d'une superbe bibliothèque.

Voyages et travaux d'Adrien.

A Rome, il se bâtit un sépulcre qui ressemblait à une forteresse. Connu alors sous le nom de môle d'Adrien, il servit depuis de citadelle à Rome; c'est aujourd'hui le château de Saint-Ange.

Le pont Elius, qui y conduit, fut un de ses ouvrages; on venait de toutes les parties du monde admirer à Tibur sa maison de plaisance : ses voûtes souterraines existent encore, comme si elles venaient d'être construites. Il s'était plu à réunir dans ce palais la représentation fidèle des lieux les plus renommés de l'univers. On y voyait le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le célèbre portique d'Athènes, nommé Pexilé, Canope d'Egypte, et la riante Tempé de Thessalie. Il ne reste aujourd'hui de cet édifice et de ses jardins que des ruines connues sous le nom de Vieux-Tivoli.

Ses réformes administratives.

L'activité d'Adrien suffisait à tout. Malgré sa passion pour les plaisirs, son amour pour les sciences et pour les lettres, son goût vif pour tous les arts, dans chacun desquels il avait la folle vanité de vouloir exceller, et au milieu de ses courses continuelles en Europe, en Asie et en Afrique, il s'occupa continuellement à faire des réformes utiles dans la législation et dans l'administration. Jusqu'à lui l'Italie était restée directement soumise à l'autorité des consuls et du sénat, dont trop d'affaires détournaient l'attention; il fit rendre une loi pour partager cette péninsule en quatre départemens, confiés à quatre consulaires qui rendaient compte au sénat de leur gestion.

Son édit pour la jurisprudence.

De tout temps l'usage avait permis aux préteurs d'interpréter à leur gré les lois; ce qui apportait une variation continuelle dans la jurisprudence.

Adrien la rendit stable et uniforme par un édit perpétuel que rédigea Salvius Julianus, et qui contenait ce qu'il y avait de mieux dans les anciens édits des préteurs.

Une loi sage adoucit la servitude et abolit la disposition cruelle qui condamnait au supplice tous les esclaves dont le maître était assassiné.

Il défendit aussi de vendre les femmes pour les prostituer. Comme les rues des villes étaient alors très-étroites, il ne permit plus de s'y promener à cheval et d'y faire entrer des charrettes.

Un des principaux devoirs des empereurs était la distribution de la justice; Adrien présidait souvent les tribunaux, choisissait d'illustres et de savans assesseurs, et s'attirait de justes éloges par l'équité de ses arrêts.

Sa vie publique et privée.

Aucune magnificence dans ses vêtemens ne le distinguait des autres citoyens; il se mêlait avec le peuple aux bains publics. Un jour il y trouva un vétéran qui frottait son corps pour l'essuyer contre le marbre : il lui demanda pourquoi il ne se faisait point servir : « C'est, dit-il, parce que je n'ai pas » de serviteur. »

L'empereur, qui l'avait distingué à l'armée, lui fit présent de quelques esclaves et d'une somme d'argent considérable. Peu de jours après il retrouva dans le même lieu plusieurs vieux guerriers qui faisaient comme le vétéran, et qui espéraient la même récompense : « Vous êtes plusieurs, leur

« dit-il en riant; servez-vous les uns les autres. »

Lorsqu'il marchait à la tête des troupes, ennemi de tout luxe, il ne se faisait remarquer que par l'exemple qu'il donnait; son épée n'était ornée que d'une poignée d'ivoire, l'or ne brillait pas sur ses vêtemens; il mangeait en public du lard, du fromage, buvait de l'eau et du vinaigre, et bravait, la tête nue, la neige des Alpes et le soleil d'Egypte. Il consolait, secourait les soldats malades, et assurait à la vieillesse un repos doux et honorable : mais sa vie privée prêtait autant à la satire que sa vie publique à l'éloge.

Curieux à l'excès il prétendait tout savoir : rempli d'orgueil, il croyait primer en tout. Orateur éloquent, poète assez agréable, il avait aussi voulu être peintre, sculpteur, architecte. Après avoir étudié l'histoire, la philosophie, les lettres grecques et romaines, la physique, les mathématiques, il s'était adonné avec passion à l'astrologie, à la magie, et, malgré l'étendue de son esprit, il montrait autant de crédulité que la multitude pour les présages. Comme il était persuadé qu'un oracle rendu par les eaux de la fontaine de Castalie, dans le faubourg de Daphné près d'Antioche, lui avait annoncé son élévation à l'empire, il fit combler de pierres cette source pour qu'aucun autre mortel n'y pût lire sa destinée.

Rempli d'admiration pour les mystères d'Eleusis, il les transporta à Rome : les autres princes

avaient recherché les honneurs du souverain pontificat, il en remplit avec zèle les fonctions. Admirateur du culte des Grecs, il le préférait à tout autre : cependant sa superstition curieuse le portait à vouloir connaître les religions étrangères, et, comme il avait commencé dans l'Orient la construction de quelques temples qui étaient encore sans dédicace, Lampride et plusieurs chrétiens crurent qu'il formait le projet de les consacrer à Jésus-Christ. On doit plutôt penser qu'il se les destinait à lui-même, et si l'adulation d'usage dans ce temps élevait les empereurs au rang des dieux, sa propre vanité suffisait pour qu'il marquât sa place dans le ciel.

Au reste, quoiqu'il fût loin d'ouvrir ses yeux aux lumières du christianisme, il paraît certain que, touché des sages apologies que publièrent alors saint Quadrat et saint Aristide, il se montra modéré pour les chrétiens, blâma les violences exercées contre eux, voulut qu'ils fussent protégés par les lois, et ordonna de punir leurs calomniateurs.

Son amour pour la philosophie le lia intimement avec les philosophes Euphrate et Épictète : le Gaulois Favorin eut aussi part à son amitié, et leurs lumières éclairaient son esprit sans changer son caractère. Il devenait bientôt jaloux des hommes dont il admirait les talens : son amitié était plus dangereuse que son indifférence : il fit plus que

personne sentir la vérité de cette maxime : « Que
» les princes sont comme le feu, et qu'il faut n'en
» être ni trop près ni trop loin. »

Denys de Milet, son favori, était tombé dans sa disgrâce ; Héliodore, homme sans mérite, le remplaça. Denys, blessé de ce choix, dit à son successeur : « L'empereur peut vous donner la richesse,
» mais non l'éloquence. » Ce mot le fit exiler. Favorin conserva long-temps son crédit par sa modération ; et comme d'autres philosophes lui reprochaient sa complaisance : « Comment pourrais-je
» disputer, répondit-il, contre un homme dont
» les argumens sont soutenus par trente légions ? »
S'étant enfin permis de railler l'empereur sur sa crédulité pour l'astrologie judiciaire, l'amitié du prince se changea promptement en haine violente, et Favorin disait souvent qu'une des singularités de sa fortune était d'être en guerre ouverte avec un empereur, et de vivre encore.

Adrien s'était montré quelquefois clément pour des hommes qui avaient attaqué sa vie ; mais il ne savait point pardonner à ceux qui blessaient son amour-propre. Le fameux architecte Apollodore, dont la place, la colonne Trajane et le pont du Danube attestaient les talens, s'était autrefois, sous le règne de Trajan, permis quelques épigrammes contre Adrien ; et, faisant allusion à de médiocres paysages peints par ce prince, il l'avait brusquement interrompu dans une dispute, en lui disant

d'aller peindre ses *citrouilles*. Monté sur le trône, l'empereur vengea le peintre et exila l'architecte. Quelques années après, Adrien, ayant dirigé lui-même la construction d'un temple élevé à l'honneur de Rome et de Vénus, en envoya le plan à Apollodore dans son exil, avec l'intention de l'insulter et de lui prouver que pour enrichir Rome de monumens superbes on n'avait pas besoin de ses talens. Apollodore critiqua les dimensions de l'édifice, dont la hauteur n'était point proportionnée aux statues qu'il devait contenir. « Si les déesses assises dans le temple, disait-il, voulaient se lever, elles se casseraient la tête contre la voûte. » Le monarque ne répondit à l'artiste qu'en lui donnant la mort.

L'envie n'attaque d'ordinaire que les vivans; celle d'Adrien s'attachait même à la gloire enfermée dans le tombeau. Il préférait des poètes médiocres à Homère; Caton l'ancien à Cicéron; Antipater, inconnu de nos jours, à Salluste. Jaloux de l'amour que les Romains conservaient pour Titus, il publia un libelle contre ce bon prince, et l'accusait d'avoir empoisonné Vespasien.

En comptant le nombre des exilés, on pouvait connaître celui des hommes qui avaient eu le malheur d'être honorés de l'amitié d'Adrien. S'abandonnant sans réserve à sa passion pour le libertinage, c'étaient les femmes de ceux qu'il admettait dans son intimité dont l'honneur se voyait le plus

exposé à sa séduction ou à sa violence. Sabine, son épouse, imitait ses désordres ; Adrien, que sa curiosité portait à intercepter toutes les lettres, découvrit les intrigues de l'impératrice. Il l'accabla de mépris, engagea les personnes de sa cour à lui faire éprouver les plus sanglantes mortifications, et la maltraita tellement qu'elle finit par se donner la mort.

Les plus grands services ne garantissaient pas ses courtisans du sort que leur réservaient ses caprices. Il exila Tatien, son tuteur, dont le zèle lui avait valu l'empire. Les exploits de Turbo ne purent le garantir de la même disgrâce; Similis, son successeur, n'évita l'exil qu'en se condamnant lui-même à une retraite volontaire, où, loin des intrigues et de la cour, il trouva le bonheur : l'ambition le lui avait promis, la philosopie le lui donna, et il fit ainsi son épitaphe : « Ci-gît Similis; » il a passé soixante-seize ans sur la terre, et n'en » a vécu que sept. »

Dévouement et mort d'Antinoüs.

Adrien se montrait excessif dans ses goûts comme dans ses aversions. Son affection pour Antinoüs, jeune Romain doué d'une rare beauté, approchait de la folie. Cependant l'empereur, effrayé par des présages et tourmenté par ses chimères astrologiques, s'étant persuadé que son salut exigeait qu'une victime volontaire se dévouât à la mort pour sauver sa vie, Antinoüs s'offrit en holocauste. Adrien l'accepta, sacrifia son idole, et fit courir

le bruit que ce jeune homme s'était noyé dans le Nil. Aussi faible dans son désespoir que barbare dans sa crédulité, sa douleur fut aussi insensée que son ingratitude; il fit un dieu de sa victime, lui éleva un temple et n'immortalisa que son opprobre.

Plus constant pour les animaux que pour les hommes, il traitait mieux ses chiens que ses favoris, et composa une épitaphe pour consacrer la mémoire de son cheval de bataille, nommé Borysthène.

Sa reconnaissance pour l'impératrice Plotine fut le seul de ses sentimens qui ne se démentit jamais. Il lui prodigua les plus grands honneurs pendant sa vie, et lui éleva des temples après sa mort.

Les hommes qui l'approchaient éprouvaient seuls ses injustices et connaissaient seuls les puérilités de son orgueil. Les grands voyaient de près, craignaient et haïssaient l'homme vicieux, jaloux et léger. Le reste de l'empire admirait le prince actif, savant, habile et juste.

Administration d'Adrien au dehors.

Chacun de ses pas, dans ses voyages continuels, était marqué par de grands actes de sagesse ou de libéralité : il soulagea la Gaule d'impôts, enrichit la ville de Nîmes de superbes monumens : les arènes et le pont du Gard, construits par lui, ont traversé les siècles, et résistent encore aux outrages du temps.

Arrivé en Bretagne, il consolida la tranquillité de ce pays, en le mettant à l'abri de la fureur des

Écossais par la construction d'une grande muraille garnie de tours, et assez forte pour arrêter les barbares. Réformant par des lois sages les mœurs des Bretons, il avança leur civilisation en rendant les liens du mariage plus sacrés. Un de ses édits abolit la coutume qui permettait aux maris d'avoir plusieurs femmes et aux femmes d'avoir plusieurs maris.

Sa fermeté maintint la paix en Germanie; sa justice familiarisa les Espagnols avec le joug romain : il releva la ville de Tarragone détruite par la guerre précédente. Sa présence calma les troubles de la Mauritanie ; la Sicile se ressentit de ses bienfaits ; il y adoucit les tributs, et accorda de grands priviléges à son commerce. Sa curiosité le porta au sommet de l'Etna, dont il affronta la neige et les flammes. Vainement sa générosité voulut exciter la reconnaissance des Egyptiens; il ne put fixer les inclinations mobiles de ce peuple turbulent et léger, dont il peignait fidèlement les mœurs dans une lettre adressée par lui, d'Alexandrie, à Servianus son beau-frère, et qui est parvenue jusqu'à nous.

« Je n'ai trouvé ici, disait-il, que légèreté, caprices, et disposition à changer de formes au » premier vent. Les adorateurs de Sérapis sont » chrétiens, et ceux qui se disent les évêques du » Christ adorent Sérapis. Les chefs de synagogue, » les Samaritains, les prêtres chrétiens sont à la » fois astrologues, aruspices et charlatans. Le pa-

» triarche des Juifs est contraint par une partie » du peuple d'adorer le Christ; l'autre l'oblige à » encenser Sérapis : c'est une race née séditieuse. » La ville d'Alexandrie est belle, commerçante, » riche et puissante. Personne n'y vit oisif; les uns » soufflent le verre, d'autres fabriquent du papier; » les manufactures de toiles occupent une grande » partie de la population. On donne aux goutteux » même et aux aveugles un travail proportionné à » leur état. Tous ont un métier, et, soit chré- » tiens, soit juifs, ne connaissent qu'un seul Dieu, » l'intérêt.

» Quel dommage qu'une aussi belle cité n'ait » pas de meilleurs habitans! Rien n'égale leur in- » gratitude; je leur ai prodigué les priviléges et » les grâces; tant qu'ils m'ont vu, ils ont exprimé » vivement leur reconnaissance; mais, à peine » étais-je parti, qu'ils ont attaqué mon bien-aimé » Vérus et ont diffamé Antonin. Je ne leur sou- » haite d'autre punition que d'être réduits pour » toute nourriture à leurs poulets qu'ils font éclore » dans le fumier. »

L'empereur, en quittant l'Egypte, revint en Grèce, et revit encore Athènes, sa ville chérie. Il lui céda l'île de Céphalonie et la combla de présens. Le peuple athénien donna son nom à une tribu, et déclara que cette grande cité n'était plus la ville de Thésée, mais la ville d'Adrien.

L'empereur, dont la politique était opposée à

celle de ses prédécesseurs et à l'esprit belliqueux de la république, ne faisait plus gémir les souverains étrangers sous le poids de l'orgueil romain; fidèle observateur des traités, il n'attaqua jamais l'indépendance des autres peuples, et ne se mêla de leurs querelles que pour les concilier. Soigneux en même temps de leur inspirer du respect pour la république, au lieu de décider lui-même des affaires qui les concernaient, il introduisait leurs ambassadeurs dans le sénat, et ne leur répondait que comme organe de ce corps.

Révolte des Juifs.

Cependant tous ses soins pour éviter la guerre ne purent maintenir la tranquillité dans la Palestine. Les Juifs, dont on avait renversé le temple, opprimé la liberté, humilié l'orgueil, ne respiraient que la vengeance. Animés par le souvenir de leur gloire passée, encouragés par les prophètes qui leur annonçaient l'apparition prochaine d'un sauveur, d'un Messie, ils prirent partout les armes, et se décidèrent à périr ou à recouvrer leur indépendance.

Un édit de l'empereur ôtait à Jérusalem son nom, lui donnait celui d'Élia Capitolina, et commandait d'élever un temple à Jupiter sur les ruines de celui du vrai Dieu : ce fut le signal de la révolte.

Animés de la double fureur du fanatisme et de la liberté, les uns se cantonnent dans des forts, les autres dans de profonds souterrains; sortant

de ces retraites, ils dévastent toutes les campagnes, surprennent, égorgent les garnisons romaines, et font de toute la Judée un théâtre affreux de pillages et de massacres. Leur chef était un brigand, nommé Barcochibas (fils de l'Étoile). Il se faisait passer pour le Messie; au moyen des étoupes enflammées qu'il mettait dans sa bouche, il paraissait vomir le feu. Les Hébreux crédules le respectaient comme un dieu, et écoutaient ses paroles comme des oracles.

Cette rébellion, méprisée dans les premiers momens, se montra bientôt formidable. Les premiers succès grossirent les forces du faux prophète; il chassa les Romains de la Palestine, et porta ses ravages jusque dans la Syrie. Adrien, rappelant de Bretagne Julius Severus, grand capitaine, lui donna le commandement de l'armée d'Orient. Sévère, à son arrivée, trouva les ennemis tellement en force qu'il crut imprudent de compromettre le sort de la guerre par une bataille: il divisa son armée en plusieurs corps, et contraignit par là les Juifs à disséminer leurs troupes. L'union faisait leur force; séparés, ils ne surent plus ni attaquer ni se défendre: Sévère les battit sur tous les points, les poursuivit sans relâche, et prit ou détruisit cinquante villes et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades.

Commandement de Julius Severus en Orient.

Sa victoire sur les Juifs

Barcochibas, renfermé dans la ville de Bithère, la défendit opiniâtrément et y périt. Cette guerre

dura depuis l'an 885 jusqu'à 887. Le fer trancha les jours de cent quatre-vingt mille Juifs. Les incendies, les maladies, la disette en détruisirent un bien plus grand nombre.

L'empereur bannit les Hébreux de Jérusalem. « Les perfides vignerons, disait saint Jérôme, témoin de ces désastres, après avoir tué les serviteurs, et même le fils de Dieu, sont exclus de la vigne : un seul jour dans l'année ils achètent la liberté de venir pleurer sur leurs ruines, comme ils avaient acheté autrefois le sang de Jésus-Christ. Chassés de leurs foyers, privés de leurs champs, courbés par les années, couverts de haillons, ils portent les marques terribles de la colère de Dieu. Tandis que la croix brille sur le Calvaire, ce peuple aveugle ne déplore que la ruine de son temple. Un farouche soldat vient interrompre leurs cris, les menace, les frappe, et leur demande un nouveau salaire, s'ils veulent obtenir la permission de verser plus longtemps des larmes stériles. »

Abolition du culte des Juifs et leur dispersion.

Par les ordres d'Adrien, Jupiter remplaça l'arche sainte, la statue d'Adonis occupa la grotte de Bethléem; un pourceau, sculpté en marbre sur la porte de Jérusalem, offensa constamment les regards, l'orgueil et la religion des Juifs. Ils ne se relevèrent plus de cette chute; et, quoique unis par les mêmes erreurs, par la même loi, par le même culte, ils ont toujours vécu, depuis cette

époque, dispersés sur toute la terre, formant au milieu de toutes les nations un peuple à part, et qui ne peut se rallier ni se confondre avec les autres peuples.

Adoption de Commodus, nommé Vérus, par Adrien.

La dispersion des Juifs fut le plus grand et le dernier événement du règne d'Adrien. Ce prince, dont les passions avaient altéré la santé, après de longues hémorragies qui l'affaiblirent, fut attaqué d'hydropisie. Il n'avait point d'enfans; incertain quelque temps sur le choix de son successeur, son caprice plutôt que sa raison lui fit adopter Lucius Ceionius Commodus, gendre du consulaire Nigrinus, qui avait autrefois conspiré contre lui. Il lui donna le nom de Vérus. Ce jeune prince descendait d'une illustre famille d'Étrurie; son seul mérite était une rare beauté : la conformité de ses défauts avec ceux d'Adrien fut la source de son crédit. Souillé des mêmes vices que l'empereur, il ne possédait aucune de ses grandes qualités. La molle Sybaris ne produisit jamais un homme plus efféminé; son lit et sa table étaient couverts de roses et de lis; il passait sa vie au milieu d'une foule de concubines et d'eunuques : les œuvres licencieuses d'Ovide et de Martial étaient sa seule lecture. Ses coureurs portaient des ailes; il appelait l'un Borée et l'autre Zéphyr.

Un choix si ridicule excita le mécontentement de Servianus, beau-frère de l'empereur, de Fustus, et d'autres illustres personnages dignes de gou-

verner les Romains. Les souffrances d'Adrien aigrissaient son caractère; il regarda les murmures des mécontens comme des projets de conspiration; il ordonna leur supplice. Servianus, âgé de quatre-vingt-dix ans, offrit un sacrifice aux dieux avant de mourir, et leur adressa cette prière : « Vous savez, dit-il, que je meurs innocent; je » ne vous demande qu'une vengeance, c'est qu'A- » drien soit réduit à désirer long-temps la mort » sans pouvoir l'obtenir. » Le sort parut bientôt accomplir ce vœu.

Maladie et mort de Commodus.

Cependant l'empereur ayant appris que les barbares faisaient quelques mouvemens sur les frontières de Pannonie, il y envoya Vérus, qui, réveillé de sa mollesse par le désir de soutenir le nom pesant de César, se conduisit avec plus de vigueur qu'on ne l'aurait cru, et fit rentrer les rebelles dans le devoir. Mais cet effort épuisa son corps énervé par les voluptés; il revint à Rome malade; de fréquens vomissemens de sang annoncèrent sa mort qui eut lieu peu de temps après. Adrien, en ordonnant son apothéose, dit : « J'ai » cru me donner un fils, et c'est un nouveau » dieu que j'ajoute à l'Olympe. » Les Romains méritaient-ils le nom d'hommes lorsqu'ils avaient la bassesse de reconnaître de pareils dieux?

Vérus n'avait joui que trois ans du titre de César. Il laissa un fils qui régna dans la suite avec Marc-Aurèle.

Obligé de se donner un nouveau successeur, l'empereur consulta plus cette fois sa politique que son caractère, et ses devoirs que ses penchans. Pour le bonheur du monde il adopta Antonin. Titus Aurelius Fulvius Bojonius Antoninus était issu d'un famille gauloise, originaire de Nîmes. Ses aïeux paternels et maternels étaient parvenus au consulat. La nature avait réuni en lui la beauté de l'âme et celle du corps. Sa taille était haute, son regard majestueux, son esprit orné, son éloquence douce comme ses mœurs. Exempt d'ambition, adonné comme les anciens Romains aux travaux de l'agriculture, modéré dans ses goûts, libéral, clément, il aimait la vertu pour elle-même, et sans lui désirer l'attrait de la gloire.

Adoption d'Antonin par Adrien.

L'Italie avait déjà joui de sa sagesse; il était un des quatre personnages consulaires qui l'administraient. Envoyé depuis comme proconsul en Asie, il y fit chérir sa douceur et respecter sa justice. Adrien, en déclarant son adoption au sénat, fit un juste éloge de l'expérience et des talens du nouveau César : « J'espère, dit-il, qu'il ne refu- » sera pas cette élévation imprévue, malgré sa » modestie, et qu'il se soumettra au fardeau que » lui impose l'intérêt public. »

Conformément au vœu de l'empereur qui voulait assurer pour long-temps la tranquillité générale, Antonin adopta le fils de Vérus, et Marc-Aurèle, parent d'Adrien.

Adoption de Vérus et de Marc-Aurèle par Antonin.

Marc-Aurèle était d'une famille espagnole. Passionné pour la philosophie stoïque, il en prit le manteau à l'âge de douze ans, et se montra toute sa vie fidèle aux principes sévères de cette secte; mais il en évita la morgue, et fut toujours vertueux sans orgueil, doux sans timidité, et grave sans sécheresse. Aux yeux d'un tel homme, le trône ne devait paraître qu'un écueil. Il reçut avec chagrin la nouvelle de son élévation; elle fut un vrai sacrifice de ses penchans à l'amour de sa patrie.

La maladie d'Adrien s'aggravait chaque jour; ses souffrances devenaient insoutenables; tous les remèdes étant impuissans il n'espérait trouver de repos que dans la mort qu'il appelait à grands cris; il chercha même plusieurs fois à se la donner, mais la vigilante pitié d'Antonin lui en ôtait les moyens, et le défendait malgré lui contre son désespoir. Un jour cependant l'empereur, à force d'or, avait engagé un esclave à lui percer le sein : déjà il se croyait affranchi des tourmens de la vie; mais, au moment de l'exécution, le barbare effrayé renonça au crime, à la récompense, et prit la fuite.

Antonin, profitant habilement de la crédulité de l'empereur pour l'empêcher d'attenter à ses jours, fit paraître devant lui des personnes qui lui persuadèrent qu'elles avaient appris par des oracles et par des songes que la santé lui serait bientôt

rendue. Il les crut et souffrit plus patiemment. Mais son âme, affaiblie par la douleur, ne pouvait plus réprimer la violence de son caractère; s'abandonnant à ses soupçons, à sa haine, à sa colère, il ordonna la mort d'un grand nombre de sénateurs. Antonin feignit d'obéir et les sauva.

Retraite et mort d'Adrien.

Adrien, cédant enfin au poids de ses maux, abandonna à son successeur les rênes du gouvernement, se retira à Baïes, refusa tous les remèdes, s'affranchit de tout régime, hâta sa mort, et expira en prononçant ces mots : « La multitude » des médecins a fait mourir l'empereur. »

Sa vie avait duré soixante-deux ans, et son règne vingt et un.

Il mérita tout le bien et tout le mal qu'on a dit de lui, parce qu'il existait un contraste perpétuel entre les lumières de son esprit et les vices de son cœur : aussi, tour à tour, on le vit doux et violent, juste et arbitraire, orgueilleux et modeste, clément et vindicatif, philosophe et débauché, affable et vain, avare et prodigue, protecteur des lettres, jaloux des talens, superstitieux, et cependant quelquefois impie, comme on peut en juger par ces vers que son esprit léger adressa à son âme au moment où elle allait se séparer de son corps :

O ma chère âme, ô toi, ma compagne légère !
Toi, de mon corps hôtesse passagère,
Où vas-tu maintenant ? que deviendront, dis-moi,
Ame pâle, glacée, incertaine, éphémère,
Tous les plaisirs que j'ai sentis par toi ?

Adrien fit jouir l'empire d'une longue paix, rendit les peuples heureux par une administration habile et juste, n'inspira de terreur qu'aux grands, et ne se montra injuste que pour ses amis. Ses premières années le firent comparer à Auguste, ses dernières à Néron. Mais le monde entier lui dut une éternelle reconnaissance, puisque, avant de mourir, adoptant Antonin et Marc-Aurèle, il remplit le vœu formé pour le bonheur des hommes par un ancien sage de la Grèce, et plaça la philosophie sur le trône.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Rigueur du Sénat désarmée par Antonin.— Portrait d'Antonin. — Répression de révoltes au dehors. — Décret d'Antonin en faveur des chrétiens. — Fléaux dans l'empire. — Travaux d'Antonin. — Grands hommes sous ce règne. — Réformes dans la législation. — Mort d'Antonin. — Discours de Marc-Aurèle au Sénat.

TITE-ANTONIN, SURNOMMÉ LE PIEUX.

(An de Rome 889. — De Jésus-Christ 138.)

Antonin fit célébrer avec pompe les funérailles de son père adoptif; on brûla son corps à Pouzzole, dans la maison de Cicéron, et ses cendres furent transportées à Rome. Les soldats et le peuple regrettaient sincèrement Adrien, qui s'était toujours montré grand capitaine, sage administrateur et prince populaire. Les sénateurs au contraire, sur lesquels dans les dernières années avait pesé sa tyrannie, détestaient sa mémoire et voulaient la flétrir. Ils étaient au moment de prononcer l'annulation de tous ses édits; mais Antonin les désarma par ses prières et par ses larmes : « Si vous cassez » tous les actes de mon père, leur dit-il, vous » anéantissez celui de mon adoption, et je n'ai » plus de droit à l'empire. » Le sénat, malgré l'affection que lui inspirait le nouvel empereur, persistait encore, et refusait d'accorder les hon-

Rigueur du sénat désarmée par Antonin.

neurs divins à un prince qui récemment venait de proscrire tant d'illustres personnages. Tout à coup Antonin fait paraître aux yeux de cette compagnie les sénateurs dont elle déplorait la mort, et qu'il avait dérobés au supplice. Loin de s'attribuer le mérite de cette action généreuse, il prétendit avoir exécuté les ordres secrets d'Adrien. Les sénateurs cédèrent à ses vertus : sa reconnaissance pour son père et pour son bienfaiteur lui mérita le surnom de *Pieux*.

Rome avait tellement perdu l'habitude de la liberté qu'il lui était impossible de la recouvrer et d'en jouir, même lorsque les princes les plus vertueux voulaient la lui rendre. On dirait que la servitude est une nécessité pour les peuples corrompus ; ils ont, comme les vieillards décrépits, besoin d'un appui ou plutôt d'un maître.

Portrait d'Antonin.

Antonin, comme ses prédécesseurs, exerça une autorité absolue sous des formes républicaines ; mais sa justice, sa sagesse et sa clémence tempérèrent constamment son pouvoir. Son âme, exempte de passions et de faiblesses, conservait toujours cette égalité qui est le but de la vraie philosophie : majestueux sans hauteur, populaire sans bassesse, il inspirait à la fois le respect et l'amour.

Quoiqu'il eût fait la guerre avec succès sous le règne précédent, l'histoire n'a point cité ses exploits ; mais elle nous a transmis le souvenir d'une foule de traits de sa bonté. Proconsul en Asie,

loin d'imiter la morgue et le faste de ses collègues, par sa modération et sa simplicité il fit chérir la domination romaine que les autres faisaient haïr : et, comme le dit Plutarque, « toutes les langues » le louaient et tous les cœurs l'aimaient. »

A Smyrne on l'avait logé dans une superbe maison dont le maître était absent : cet homme, nommé Polémon, sophiste vain et grossier, se plaignit vivement qu'on se fût emparé de son domicile : Antonin le lui rendit à l'instant. Lorsque ce prince fut parvenu au trône, Polémon vint à Rome, et osa lui présenter ses hommages ; l'empereur l'accueillit avec bonté, et dit en souriant : « Je veux qu'on donne une chambre dans mon » palais à ce philosophe, et que surtout personne » ne l'en déloge. »

Antonin put toujours se montrer libéral parce qu'il fut économe. Lorsque ses trésoriers lui présentaient des plans pour augmenter ses revenus : « Faites un autre travail, disait-il; nourrissez le » peuple et non le fisc; améliorez l'état de la répu» blique et non celui du trésor; indiquez moi les » moyens non d'accroître les recettes, mais de » diminuer les dépenses. L'économie est la plus » douce et la plus solide augmentation du revenu. »

Ce bon prince disait qu'avant son élévation il n'avait rien dû, et, depuis, rien pris à personne. Semblable aux anciens Romains, il aimait à labourer lui-même son champ, à cultiver sa vigne; et,

comme on lui représentait que de telles occupations semblaient peu convenables à son rang : « Les » princes, répondit-il, qui ne savent pas quelque» fois se mettre au niveau des autres hommes, » finissent par être au-dessous. »

Ce monarque avait un esprit fin et juste ; son éloquence était facile et agréable ; on ne l'accusa jamais d'aucun vice ; son âme sans tache fit jouir l'empire d'un bonheur sans nuages. Sans cesse occupé à rendre aux lois leur vigueur, à la religion sa sainteté, il mérita d'être comparé à Numa ; et son exemple eut une telle influence sur les mœurs publiques, qu'on le nomma le *père des vertus*.

Sa vigilance pour réprimer les abus maintenait l'ordre dans l'empire ; sa fermeté contenait les étrangers : aussi son règne ne fut marqué par aucun grand événement. Le silence de l'histoire à son égard est une partie de son éloge. Les historiens, comme les auteurs dramatiques, se taisent quand tous les personnages de la scène sont heureux ; et dans la vie d'Antonin on trouve beaucoup de vertus à louer et peu d'actions à raconter.

Répression de révolte au dehors.

Cependant, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, la Bretagne, la Dacie et la Germanie, comme si elles eussent voulu éprouver son caractère, tentèrent à la fois de se soulever. Urbicus fit rentrer les Bretons dans le devoir, et ajouta de nouvelles fortifications à la muraille d'Adrien ; le sénat lui décerna le nom de Britannicus. Les Daces

se virent promptement punis de leur rébellion, et l'empereur trouva le moyen, sans combattre les Germains, de les ramener à la soumission.

Après ces premiers actes de vigueur, Antonin n'éprouva plus la nécessité d'employer la force pour gouverner. Son esprit sage et conciliant rendit la domination romaine si douce, que, selon le rapport d'Aurelius Victor, les peuples tributaires le regardaient moins comme un maître que comme un père, et partout on disait qu'Antonin était « un » présent fait à la terre par le ciel. »

Les nations les plus éloignées et les plus indépendantes le prenaient pour arbitre de leurs différends. La Bactriane et l'Hyrcanie lui envoyèrent des ambassadeurs. Stangorus et Pharasmane, rois, l'un des Indes, l'autre d'Ibérie, ainsi qu'Abgare, prince arabe, vinrent à Rome pour rendre hommage à ce monarque vertueux. Le roi des Parthes étant entré en Arménie à la tête d'une armée, une lettre d'Antonin suffit pour le déterminer à évacuer ce pays.

Faustine, sa femme, peu digne d'un tel époux, l'affligea par son orgueil et par son inconduite : Antonin montra la même patience que Socrate; il aima mieux souffrir ses caprices que de rendre, par un divorce, ce scandale public. Il supporta ses désordres pendant trois ans. Lorsqu'elle mourut, le sénat lui décerna sans pudeur des statues, des jeux, des temples et des prêtres : Antonin n'aurait

pas dû le permettre; il était plus honteux et plus insensé de laisser usurper le ciel par les vices, que de le faire, comme les poètes, assiéger par les Titans.

Décret d'Antonin en faveur des chrétiens.

Il semblait que le Destin, aveuglant les hommes, les portât à diviniser tant de princes sanguinaires et de femmes adultères, pour rendre les dieux de l'Olympe méprisables, et pour accélérer la chute du polythéisme. Partout alors, malgré la lumière de ce siècle, les Romains, disposés à rendre un culte religieux au vice, se montraient injustes et cruels pour le culte le plus moral, le christianisme. Ils regardaient les partisans de cette secte comme des hommes turbulens et dangereux, dont les principes tendaient au bouleversement de l'État : et, lorsque tout le reste de l'empire bénissait la justice et la clémence de l'empereur, les chrétiens, persécutés, se voyaient, sous les plus légers prétextes, emprisonnés, torturés et livrés aux bêtes féroces. Justin, célèbre par son éloquence, et qui le devint plus encore dans la suite par son martyre, entreprit alors de dissiper ces injustes préventions : il publia une éloquente apologie de la doctrine et des mœurs des chrétiens, l'adressa à l'empereur, à ses fils adoptifs, au sénat et au peuple romain, et se plaignit avec force de la violationd es lois, et de la tyrannie qui infligeait à tant de citoyens des châtimens affreux, sans qu'on pût les convaincre d'aucun des crimes dont on les accusait.

Antonin était digne d'entendre la vérité ; il rendit un décret favorable aux chrétiens. « La persécution, dit-il, ne fait qu'accroître leur nombre, et nous défendons de les inquiéter. Si quelqu'un les accuse sans qu'ils aient enfreint les lois, et seulement parce qu'ils sont chrétiens, on doit les absoudre et punir les accusateurs. »

Tant que ce prince vécut, l'église jouit d'une profonde tranquillité. Comme les intentions de l'empereur étaient toujours pures, il ne sentait pas le besoin de les cacher ; et ses édits furent toujours motivés. Quoiqu'il fût doué d'un grand discernement, il se défiait de ses lumières ; et, dans les questions épineuses, il consultait modestement les plus savans jurisconsultes, Marcellus Jabolinus, et d'autres personnages illustres, livres vivans dont il aimait à s'entourer.

Aussi constant que sévère dans ses choix, l'intrigue, qui ne se plaît qu'aux changemens, ne trouvait ni espoir ni aliment dans sa cour. Les courtisans ne pouvaient prendre que le masque de la franchise pour plaire à un prince aussi sincère. Il était si ennemi de tout art et de toute fausseté, que, lorsqu'on lui proposa de remplacer par des dents artificielles celles qui lui manquaient, il répondit en riant : « Rien de faux n'entrera jamais dans ma bouche, ni n'en sortira. »

Son système pacifique devait trouver beaucoup de détracteurs au milieu d'un peuple guerrier ;

mais, lorsqu'on vantait en sa présence, avec l'expression du regret, les exploits de César et de Trajan, il répétait le mot de Scipion : « Je trouve plus de gloire à sauver un citoyen qu'à tuer mille ennemis. »

Fléaux dans l'empire.

Si les orages politiques ne troublèrent pas l'empire ; il fut désolé par plusieurs fléaux de la nature ; mais l'ordre que maintenait Antonin dans ses dépenses le mit à portée de réparer largement les pertes que firent éprouver à Narbonne, à Antioche, à Carthage, de grandes disettes, des incendies, des tremblemens de terre, et à Rome une forte inondation du Tibre.

Travaux d'Antonin.

Après avoir pourvu aux besoins de la république, il ne négligea point ce qui pouvait augmenter son éclat. Les ports de Terracine et de Gaëte, les bains d'Ostie, les aquéducs d'Antium, furent d'illustres monumens de sa grandeur. L'an 900 de Rome il célébra les jeux séculaires avec une grande pompe, et satisfit la passion du peuple pour les spectacles, par de magnifiques combats de gladiateurs et de bêtes féroces.

Grands hommes sous ce règne.

Les princes qui règnent suivant la justice ne craignent pas la lumière ; Antonin protégea les lettres et encouragea les talens. L'époque du règne d'Adrien n'avait produit d'autres écrivains que le sage Plutarque, Arrien, Suétone et Florus : Phlégon, affranchi de ce prince, avait aussi composé beaucoup de livres, dans un desquels les

historiens ecclésiastiques ont remarqué un passage où cet auteur parlait de l'éclipse arrivée, le jour de la Passion, dans la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade. Le temps où vécut Antonin fut le plus fécond en savans. On y vit briller Appien d'Alexandrie, auteur de l'histoire éloquente des guerres civiles de Rome; Gallien de Pergame, émule d'Hippocrate; Maxime de Tyr, platonicien; Élien, naturaliste; l'abréviateur Justin; Diogène Laërce, auquel on doit les vies de plusieurs philosophes, et l'éloquent Hérode Atticus, dont malheureusement aucun ouvrage entier n'est parvenu jusqu'à nous. Apollonius le stoïcien vivait encore dans ce temps: l'empereur le fit venir à Rome pour donner des leçons de philosophie à Marc-Aurèle. A son arrivée, ce philosophe orgueilleux refusa de se rendre au palais, soutenant que c'était au disciple à venir trouver le maître. Antonin, après avoir dit qu'il s'étonnait qu'Apollonius trouvât le chemin plus long de sa maison au palais que de Chalcis à Rome, lui envoya Marc-Aurèle. Ainsi la modestie, sous la pourpre impériale, visita humblement la vanité sous le manteau de la philosophie.

Réforme dans la législation.

Toutes les réformes ordonnées par l'empereur dans la législation parurent dictées par la justice et par l'humanité. Il défendit d'ajouter des tortures aux supplices: « La mort, disait-il, expie le

» crime et sert d'exemple ; les tourmens n'inspi-
» rent que la pitié pour les criminels. »

Il ne permit pas aux maris coupables d'infidélités d'accuser leurs femmes d'adultère. Toutes les lois fiscales furent adoucies par lui. On conspira une fois contre ce bon prince ; le sénat exila les conspirateurs ; mais l'empereur défendit de pousser plus loin les informations. « Ne cherchez pas,
» dit-il, les complices ; il me serait trop pénible
» de savoir que plusieurs citoyens ne m'aiment
» pas. » Après une longue résistance, le sénat, triomphant de sa modestie, le força d'accepter le titre de *père de la patrie ;* et le prince qui le mérita le mieux fut celui qui le refusa le plus long-temps.

Mort d'Antonin.

L'an 161 de Jésus-Christ, Antonin, attaqué soudainement, à la suite de son repas, d'une fièvre violente, prévit sa mort, confirma l'adoption de Marc-Aurèle, fit transporter dans l'appartement de ce prince l'image d'or de la Fortune qu'on gardait toujours dans la chambre de l'empereur, donna pour dernier mot d'ordre au tribun *l'égalité d'âme ;* et, tranquille à la fin d'une carrière remplie de vertus et exempte de vices, il parut s'endormir plutôt qu'expirer.

Il mourut dans la soixante-quinzième année de sa vie, la vingt-troisième de son règne. Un regret universel et des larmes sincères honorèrent sa mémoire. Le plus grand éloge qu'on puisse

faire de cet excellent empereur se trouve contenu dans ces paroles adressées au sénat par son illustre successeur : « Je retrace sans cesse à mon esprit, » dit Marc-Aurèle, les qualités de mon père » adoptif, que je veux, que je dois prendre pour » modèle. Rien n'égalait la douceur de son carac- » tère, la sagesse de son esprit, sa prudence avant » d'agir, la fermeté de ses résolutions : ennemi » de la vaine gloire, indifférent pour les hon- » neurs et les distinctions qui ne flattent que la » vanité, le désir seul de remplir ses devoirs di- » rigeait ses actions : de là son amour pour le » travail, son assiduité à l'étude, sa disposition » à écouter tout avis utile; sa justice inflexible, » son habileté pour distinguer les circonstances » qui permettent l'indulgence de celles qui exi- » gent la rigueur. Il remplissait les devoirs d'ami » comme ceux d'empereur : jamais ceux qu'il » aimait ne sentaient le poids de son autorité : son » amitié complaisante ne connaissait pas l'exi- » gence; il désirait le sentiment, et non l'hom- » mage. Ceux qui s'étaient attachés à Antonin, » particulier, ne le trouvèrent jamais changé » par sa fortune : fidèle et constant, ses affections » n'étaient pas impétueuses ; mais si elles n'al- » laient jamais jusqu'à la passion, d'un autre côté » elles ne laissaient à craindre ni le dégoût ni » le caprice.

Discours de Marc-Aurèle au sénat.

» Modéré dans ses désirs, il se contentait de

» peu : toujours content de son sort, rien n'al-
» térait la sérénité de son âme; aucun trouble,
» aucun désordre secret ne l'empêchait d'exercer
» sa sagacité pour prévoir l'avenir. Un premier
» coup d'œil, un premier mouvement ne déci-
» dèrent jamais ses mouvemens et ses démarches;
» il examinait tout en détail, sans s'émouvoir,
» sans s'agiter, sans donner aux choses plus d'im-
» portance qu'elles n'en méritaient.

» L'ordre le plus sévère régnait dans les fi-
» nances de son gouvernement; il supportait
» sans s'irriter les railleries de ceux qui taxaient
» d'avarice son économie.

» Trop grand pour être vain, la flatterie fut
» sans pouvoir auprès de lui; il supprima toutes
» ces acclamations banales prodiguées aux ty-
» rans comme aux bons princes, et qui ressem-
» blent plus à la licence qu'au respect.

» Il honorait les Dieux sans superstition, et
» cherchait à se concilier l'affection des hommes
» sans se rendre populaire aux dépens de sa di-
» gnité. Une sagesse uniforme l'éloignait de tout
» excès, le maintenait toujours dans un juste
» milieu. L'attrait des innovations ne pouvait l'en
» détourner. Son affabilité n'avait rien d'affecté,
» parce qu'elle venait du cœur.

» Toujours simple et sans faste, il prouvait par
» son exemple qu'un prince, pour se faire res-
» pecter, n'a besoin ni de pourpre sur ses habits,

» ni d'ornemens sur son trône, ni de statues dans
» son palais, ni de gardes près de sa personne;
» et qu'en se rapprochant, dans sa manière de
» vivre, des citoyens, il n'en conserve à leurs
» yeux que plus d'élévation et de vraie grandeur.

» Son esprit était orné, mais dans la juste me-
» sure qui convient à un prince. On ne trouvait
» pas en lui un érudit, un rhéteur, un sophiste,
» mais un sage. Sa raison, perfectionnée par la
» lecture et par la méditation, le rendait capable
» de commander aux autres et de se gouverner
» lui-même. Comme il ne se piquait pas d'exceller
» dans les sciences, dans les lettres et dans les
» arts, il ne se montra jamais jaloux de la supé-
» riorité des hommes qui en faisaient leur unique
» étude. Sa munificence encourageait leurs succès;
» il honorait les vrais philosophes, et méprisait
» ceux qui abusaient de ce nom pour masquer
» leurs erreurs ou leurs vices.

» Il ménageait sa santé, mais sans délicatesse;
» sa sobriété lui fut plus utile que ses médecins,
» et la tempérance conserva sa force.

» La solidité de son esprit rendait sa conduite
» aussi régulière que ses pensées étaient justes. Ses
» occupations, ses amusemens, furent constam-
» ment les mêmes : un jour de sa vie ressemblait
» à tous les autres.

» Son administration était franche et sans mys-
» tère. Au comble de la grandeur il ne s'aban-

» donna point aux délices de la vie ; il savait jouir » des plaisirs avec modération, et supporter les » privations sans regrets. Ses largesses, réglées » par la justice, n'avaient point pour objet de » capter la faveur de la multitude, mais d'ac- » quitter une dette demandée par le besoin ou » exigée par la coutume.

» S'il donna des jeux et des spectacles, ce ne » fut point par faste, mais pour se conformer aux » usages. Tous les ouvrages qu'il construisit » furent des monumens, non d'orgueil, mais » d'utilité.

» On n'inventa dans son palais ni de nouveaux » mets, ni de nouvelles modes, ni de nouvelles » voluptés ; ce qu'on trouvait de plus simple était » ce qui lui plaisait davantage. Exempt de dureté, » de témérité, de cupidité ; bon, sage et modéré » en tout, il méritait qu'on lui appliquât ce qu'on » a dit de Socrate, qu'il était le seul mortel capa- » ble de s'abstenir et de jouir des biens, dont le » commun des hommes n'a jamais ni la sagesse de » bien user, ni la force de se priver. »

Après avoir entendu cet éloge de la sagesse prononcé par la vérité, le sénat décerna unanimement à Antonin *le pieux* les honneurs divins. Son apothéose n'étonna ni le ciel ni la terre.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Association de Lucius Vérus à l'empire. — Naissance de Commode. — Fléaux dans l'empire. — Persécutions exercées envers les chrétiens. — Guerres au dehors. — Commandement de Vérus en Orient.— Administration de Marc-Aurèle. — Opérations militaires en Orient. — Peste sortie d'un coffre d'or. — Invasion des ennemis. — Victoire de Marc-Aurèle. — Mort de Vérus. — Nouvelle guerre. — Défaite de Marc-Aurèle. — Défaite des ennemis. — Nouvelle invasion des barbares. — Armement général. à Rome. — Désintéressement de Marc-Aurèle. — Echec des Romains. — Pluie de feu. — Revers des ennemis. — Révolte en Orient. — Usurpation d'Avidius Cassius. — Complicité de l'impératrice Faustine. — Mort de Cassius. — Mort de Faustine. — Retour de Marc-Aurèle à Rome après huit ans d'absence. — Sa retraite à Lavinium. — Hommes célèbres à cette époque. — Nouvelle irruption des ennemis. — Union de Commode et de Crispine. – Philosophie de Marc-Aurèle expliquée aux Romains. — Son départ pour l'armée. — Ses victoires et sa mort.

MARC-AURÈLE

(An de Rome 912. — De Jésus-Christ 161.)

Association de Lucius Vérus à l'empire.

Lucius Vérus, conformément aux vœux d'Adrien, avait été adopté par Antonin; mais ce prince ne désigna pour son successeur que Marc-Aurèle. Celui-ci, loin de profiter de la faveur de cette disposition, voulut partager le trône avec son frère adoptif. Le sénat crut devoir acquiescer à cette demande; et, pour la première fois, Rome se vit gouvernée par deux empereurs de puissance

égale, mais de caractères très-opposés. Marc-Aurèle était un homme juste, actif, constant, ferme, ennemi de la mollesse; il ne cherchait le bonheur que dans ses devoirs, et ne s'entourait que d'hommes vertueux. Lucius Vérus se montrait dissolu, livré aux voluptés, environné d'affranchis et de courtisanes; la cruauté et l'ingratitude manquaient seules à ses vices. Il était spirituel, indolent, et témoignait un grand respect pour Marc-Aurèle, dont il s'efforçait d'imiter en public la gravité philosophique. L'un se chargea de toutes les peines et de tous les travaux attachés au pouvoir suprême, l'autre n'en eut que les plaisirs.

De grands orages et de grands malheurs menaçaient alors l'empire de toutes parts, et il semblait que les Dieux, attentifs à la conservation de Rome, eussent proportionné la vigueur du caractère de Marc-Aurèle aux calamités qui devaient arriver sous son règne. L'art seconda la nature pour lui donner la force d'en triompher. Dans sa jeunesse son estomac avait été très-faible; Démétrius et Gallien lui firent prendre journellement un remède composé par eux, et qui rendit sa complexion très-forte. Ce remède, dont on attribue la première invention à Mithridate, est toujours resté depuis cette époque en usage; c'est la thériaque.

N[illegible]nce d[illegible] Commode.

A la fin de la première année du règne des deux Césars, pour le malheur du monde, Faus-

tine, femme de Marc-Aurèle, mit au jour un fils, qu'on nomma Commode. D'affreux tremblemens de terre, une inondation du Tibre qui submergea en partie Rome, l'embrasement de plusieurs villes, la famine en Italie, la peste dans l'Orient, tels furent les phénomènes qui accompagnèrent la naissance de ce monstre.

Fléaux dans l'empire.

Dans tout l'empire les prêtres païens attribuèrent ces calamités aux progrès du christianisme. Les empereurs se virent obligés de céder au torrent de l'opinion, et à cette haine injuste qu'inspiraient des hommes qui ne prêchaient que l'amour de Dieu et du prochain. Ils furent partout persécutés : Justin, à Rome, et Polycarpe, à Smyrne, dont il était l'évêque, reçurent la couronne du martyre. Si Marc-Aurèle ne put pas empêcher cette injustice, il en modéra la violence, et il écrivit aux gouverneurs de provinces pour leur défendre de poursuivre les chrétiens qui respectaient les lois et ne professaient pas publiquement leur culte.

Persécutions exercées envers les Chrétiens.

Les peuples étrangers, voyant l'empire affaibli par la disette et par la contagion, crurent l'occasion favorable pour se venger. Ils ajoutèrent la guerre à tous ces fléaux.

Guerres au dehors.

Vologèse, roi des Parthes, entra en Arménie, surprit, tailla en pièces les légions qui s'y trouvaient, et chassa ensuite de Syrie le gouverneur romain, Attilius Cornélius. Dans le même temps

on apprit que les Cattes avaient fait une irruption en Rhétie, et que les Bretons s'étaient révoltés. Calpurnius Agricola, digne de son nom, fit venir des renforts de la Gaule, et rétablit l'ordre dans la Bretagne. Aurélius Victorinus repoussa les Cattes; mais les Parthes étaient plus difficiles à vaincre. Ces redoutables ennemis inspiraient plus de crainte à Rome; et le sénat crut que cette guerre exigeait la présence de l'un des empereurs. Vérus sollicita l'honneur de la diriger : les plaisirs du voyage, la douceur du climat, les voluptés de l'Asie, l'attiraient plus en Orient que la gloire; et, sous le nom de César, il y voulait vivre comme Antoine.

Commandement de Vérus en Orient.

Administration de Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle, qui connaissait sa mollesse, l'entoura d'hommes fermes, capables de commander pour lui. Resté seul à Rome, il s'appliqua tout entier aux soins de l'administration et à la réforme des abus. Il abrégea les procédures, chargea des notaires de tenir les registres de l'état civil, créa des préteurs, nommés tutélaires, auxquels il confia les intérêts des mineurs, et abolit la loi qui ordonnait, après la mort de chaque citoyen, d'examiner la nature, l'origine et la légitimité de ses biens; loi tyrannique, source d'injustices et de spoliations. Comme il faisait le bien par équité, et non par orgueil, il prenait conseil des sénateurs, « ne concevant pas, disait-il, qu'un homme pût croire sa » propre opinion préférable à celle de plusieurs

» sages. » Il releva l'autorité du sénat, lui soumit la décision de toutes les affaires, même de celles dont, avant lui, le conseil privé s'était toujours réservé la connaissance.

Assidu aux séances de ce corps, il s'y rendait le premier, même lorsqu'il n'avait aucune proposition à faire, et n'en sortait qu'au moment où le consul congédiait l'assemblée. Il confiait aux sénateurs les plus distingués les grandes charges et les principaux gouvernemens, persuadé que les succès de l'administration dépendent plus des choix du prince que de ses décrets.

Ses lois étaient égales pour tous ; la faveur ne faisait jamais pencher les balances de sa justice ; il rendit les tributs plus légers, en supprimant les exemptions, en faisant peser les impôts sur tous, en réformant le luxe, en n'employant qu'aux dépenses publiques l'argent public.

Aucune intrigue n'obtenait du crédit, aucun service n'était sans récompense, aucun moment n'était perdu ; fidèle à ses maximes, il ne négligeait ni ne précipitait rien, et donnait une grande attention aux plus petites affaires. Pour compléter son éloge, il suffirait peut-être d'y ajouter les reproches que lui adressaient ses ennemis : ils le trouvaient trop grave, trop économe et trop bon.

Marc-Aurèle avait lui-même tracé son portrait, en disant « qu'un bon prince est l'image d'un dieu,

» dont le monde est le temple, et dont les hom-
» mes vertueux sont les prêtres. »

Il refusa tous ces titres que prodigue l'adulation, que désire la vanité; mais il mérita tous ceux que donne la reconnaissance.

Opérations militaires en Orient.

L'Orient offrait aux regards des Romains un tout autre spectacle. Vérus, négligeant les soins de l'empire, oubliant la guerre, et craignant moins les Parthes que l'ennui, avait fixé son séjour dans les bosquets délicieux de Daphné, près d'Antioche. De ce lieu consacré à Vénus, il écrivait avec esprit des lettres philosophiques à Marc-Aurèle, envoyait des ordres à ses généraux, et, laissant l'un régner, et les autres combattre, s'endormait mollement dans le sein des voluptés.

Heureusement Marc-Aurèle, ayant tout prévu, lui avait donné d'habiles lieutenans qui firent la guerre avec succès. Statius Priscus défit un corps d'armée, et prit Artaxate; Cassius et Marcius Vérus, après avoir vaincu Vologèse en bataille rangée, s'emparèrent de Séleucie, brulèrent Babylone, Ctésiphon, et démolirent le superbe palais du roi des Parthes. Cette guerre sanglante dura quatre ans : l'histoire n'en a pas conservé les détails; mais ses résultats prouvent que les Romains s'y montrèrent dignes de leur ancienne renommée : ils dictèrent la paix aux Parthes et leur enlevèrent toutes leurs conquêtes.

La gloire des expéditions lointaines coûte tou-

jours plus qu'elle ne rapporte. Les Romains, après avoir défait des armées de quatre cent mille hommes, et porté leurs armes jusqu'à Babylone, s'étant saisis d'un coffre d'or dans les souterrains du temple d'Apollon, rapportèrent avec lui en Occident un fléau terrible contenu dans ce fatal trophée. Une peste horrible en sortit, et ses ravages furent tels que d'abord l'armée, et bientôt tout l'empire, perdirent la plus grande partie de leurs forces. Peste sortie d'un coffre d'or.

Les Sarmates, les Quades et les Marcomans, peuples d'Autriche et de Moravie, appellent la Germanie aux armes : tous se réunissent, croyant le moment venu de rendre la liberté au monde, et de renverser la domination de Rome. « Sa fortune, disaient-ils, s'était élevée sur leurs divisions, leur union devait l'abattre. » Les frontières étaient dégarnies ; ils les franchissent, portent partout le ravage et la terreur : leur avant-garde pénètre jusqu'en Italie. Invasion des ennemis

A la nouvelle de leur approche, Marc-Aurèle, partant promptement de Rome avec ses lieutenans, Pompéianus et Pertinax, marcha contre eux et les repoussa ; mais bientôt, leur nombre s'étant grossi, ils reparurent plus formidables. Rome consternée, désolée par la peste, épuisée par la famine, croyait voir renaître les temps de l'invasion des Gaulois ou des Cimbres.

Tandis que Marc-Aulère cherchait à opposer à ces calamités toutes les ressources de la prudence

et du courage, le sénat ordonna des sacrifices expiatoires, des lustrations : on célébrait dans les dangers publics ces solennités d'usage nommées *lectisternia ;* les pontifes promenaient dans les rues les images des dieux, couchées sur des lits d'or.

Vérus était alors revenu à Rome ; les victoires de ses généraux lui firent décerner le triomphe, et le surnom de *Parthique*. Marc-Aurèle lui donna sa fille en mariage. Ses mœurs ne le rendaient pas plus digne de ce lien, que ses travaux du triomphe.

Les deux empereurs, ayant réuni toutes les forces qui leur restaient, attaquèrent les Marcomans et les Quades près d'Aquilée ; le nombre lutta longtemps contre la tactique et le courage. L'élite des troupes de Marc-Aurèle périt dans ce combat. Furius Victorinus, capitaine de sa garde, y fut tué ; mais enfin, après une longue résistance, Marc-Aurèle, qui avait montré dans ses dispositions l'habileté de Scipion, et dans la bataille la valeur de Marius, mit en pleine déroute les ennemis, et s'empara de leur camp. Les Marcomans demandèrent une trêve ; Vérus voulait qu'on l'accordât : il était pressé de quitter l'appareil militaire et de retrouver dans Rome les plaisirs. Marc-Aurèle n'y consentit pas ; il poursuivit les ennemis sans relâche au-delà des Alpes, les battit chaque jour, et les contraignit à repasser leurs frontières.

Victoire de Marc-Aurèle.

Après cette campagne glorieuse, les deux em-

pereurs formèrent le dessein de séjourner à Aquilée pendant l'hiver; la peste les en chassa; ils reprirent le chemin de Rome. Dans la route Vérus, attaqué d'apoplexie, termina ses jours, la quarante-deuxième année de son âge, la neuvième de son règne. Il était temps qu'il mourût; sa vie, qui n'avait été qu'inutile, devenait dangereuse; la trop grande douceur de Marc-Aurèle l'enhardissait; il commençait à secouer le joug de sa vertu, et à rendre, par le conseil de ses affranchis, et sans consulter son collègue, des ordonnances qui faisaient craindre la tyrannie. Le sénat et le peuple ne voulaient pas diviniser Vérus; Marc-Aurèle vainquit leur répugnance. Son respect pieux pour la mémoire et le nom d'Antonin ne rend point cette faiblesse excusable. Combien cependant les peuples seraient heureux si leurs princes ne devaient jamais faillir que par excès de reconnaissance et de bonté! Mort de Vérus.

Marc-Aurèle fit donner en mariage Lucille, veuve de Vérus, à Pompéianus son lieutenant, dont Rome estimait le talent, l'expérience et la fermeté, dignes des beaux temps de la république. L'empereur ne croyait jamais pouvoir trop récompenser les généraux capables de maintenir l'ordre dans l'armée: il répétait souvent ces paroles d'Ennius: « L'antique discipline, les hommes sévères » qui la maintiennent, sont le fondement et le » soutien de la république. » Plus occupé de

l'État que de sa personne, et de l'empire que de sa maison, il corrigea les mœurs du peuple, mais ne put réformer celles de sa famille. Faustine, dont il ignorait la conduite, souilla son palais par ses désordres; Lucille ne montra pas plus de vertus, et, malgré les sages instituteurs dont Commode était entouré, les vices de son enfance annonçaient les crimes de sa vie.

Nouvelle guerre.

Les ennemis avaient été vaincus, mais non découragés : l'idée de se réunir, nouvelle pour les barbares, semblait leur avoir donné un nouveau courage, de nouvelles forces et de nouvelles espérances. Depuis le Borystène jusqu'au Rhin, depuis la mer du Nord jusqu'au Danube, tout prit les armes : une armée immense de Suèves, de Chérusques, de Cattes, de Vandales, de Sarmates, de Quades et de Marcomans menaça l'empire. Marc-Aurèle, avec peu de forces, voulut s'opposer aux progrès de ce torrent, les attaqua près du Danube; malgré sa vaillance et son habileté, il perdit la bataille. Vingt mille hommes y périrent, le reste prit la fuite et fut poursuivi jusqu'auprès d'Aquilée. La terreur devenait générale; on croyait tout perdu; un seul homme, conservant l'espoir et le courage, répara tout. Ce fut Marc-Aurèle. Il rallia les braves, rassura les timides, défendit intrépidement la ville, harcela l'ennemi sans se compromettre, lui laissa consumer sans fruit ses vivres, son temps, ses forces,

Défaite de Marc-Aurèle.

Défaite des ennemis

appela des renforts, les reçut, reprit l'offensive et défit à son tour les barbares. Profitant vivement de la division que sa victoire fit naître entre les alliés, il contraignit tous ses ennemis à conclure la paix, et revint à Rome jouir d'un triomphe mérité.

A cette même époque, les peuples de Mauritanie avaient fait une invasion en Espagne; les pâtres d'Égypte s'étaient révoltés : les lieutenans de l'empereur chassèrent les Maures; Cassius fit rentrer les Égyptiens dans le devoir.

Marc-Aurèle jouit peu de temps d'une tranquillité qui n'était pas pour lui le repos; car il travaillait sans relâche à réparer les pertes occasionnées par les fléaux de la nature et de la guerre, à réformer les abus, à soulager les peuples, à perfectionner la législation. Son exemple était encore plus puissant que ses lois : tout peuple est porté à imiter ceux qu'il aime et qu'il respecte; mais, si la philosophie de Marc-Aurèle forma de vrais sages, elle fit aussi des hypocrites, et beaucoup de courtisans prirent le manteau des stoïciens, espérant arriver sous ce déguisement à la fortune.

Marc-Aurèle, supérieur à tous les hommes par ses lumières et par les qualités de son âme, paraissait leur égal par sa manière de vivre. Modeste comme la vertu, simple comme la vérité, son pouvoir attirait la confiance et n'inspirait point de craintes; l'empereur n'était que le gardien de la liberté.

Nouvelle invasion des barbares.

Les barbares ne laissèrent pas long-temps Rome jouir de sa présence, et, cette fois, voulant tenter les plus grands efforts, ce ne furent point des armées, ce furent toutes les nations en armes qui parurent vouloir se précipiter sur l'empire romain. La dernière guerre, jointe au fléau de la peste, avait presque anéanti l'armée romaine; le trésor était épuisé; le peu de forces qui restaient devaient se partager pour défendre d'immenses frontières : on ne pouvait dégarnir sans danger la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie. Jamais, depuis la deuxième guerre punique, Rome ne s'était vue exposée à un plus grand péril. La même crise exigea les mêmes remèdes : on enrôla les gladiateurs, les esclaves, les bandits mêmes, répandus en Dalmatie, en Dardanie, en Mœsie.

Armement général.

Désintéressement de Marc-Aurèle.

Pour suppléer au vide du trésor, l'empereur mit en vente son mobilier et celui de sa femme. Tel était alors l'égoïsme des Romains : chacun prétendait n'avoir pas d'argent pour contribuer aux frais de la guerre, et tout le monde en trouva en abondance pour acheter les meubles, les tableaux, les vases, la vaisselle, les statues et les diamans du prince et de Faustine. Ainsi Marc-Aurèle fit presque à lui seul les frais de l'armement qu'exigeait la défense de Rome.

Ayant réuni ses forces, il marcha d'abord rapidement contre les Marcomans et les Quades, passa le Danube sur un pont de bateaux, et rava-

gea leur pays. Les vaincus conservent peu d'alliés; ceux des Marcomans les abandonnèrent après leur défaite : ces peuples opiniâtres, livrés à leurs propres forces, franchirent encore la rivière, et firent plier les légions. L'empereur, qui s'exposait toujours au premier rang, se vit un moment accablé par les traits des ennemis. Ce danger lui fit connaître l'amour de ses soldats; ils l'entourèrent en foule, et leurs corps lui servirent de bouclier.

Les barbares avaient laissé, pour couvrir leur retraite, un corps d'infanterie, soutenu de cavalerie. L'empereur, l'attaquant, le poursuivit avec trop d'ardeur. Cette fuite n'était qu'un stratagème; tandis que les Romains s'avançaient imprudemment, les barbares les tournaient à travers les bois. Tout à coup on voit toutes les hauteurs garnies par eux, tous les passages gardés : les légions sont investies de tous côtés; en vain on cherche à se faire jour à travers cette foule d'ennemis; l'aridité du lieu, le travail, la fatigue, les blessures, l'ardeur du soleil, la réverbération des montagnes et la soif épuisent les forces des Romains. Bientôt il ne leur reste plus que le choix de la mort ou de la captivité. Echec des Romains.

Marc-Aurèle tente vainement de réveiller la bravoure, de ranimer les forces par l'espoir; on ne peut ni marcher pour le suivre, ni se lever même pour l'écouter. Mais soudain le ciel se charge de nuages, une pluie abondante tombe sur

le camp, le soldat reçoit avidement dans sa bouche cette eau salutaire, la recueille dans son casque; il y puise la force, le courage et la vie. Un

Pluie de feu

orage bien différent fondait alors, dans le même moment, sur les barbares : il ne tombe du ciel

Revers des ennemis

sur eux que des flammes et de la grêle. La terreur s'empare de leurs esprits; les Romains se raniment, les attaquent, les mettent en fuite, et en font un horrible carnage.

Ce double et invraisemblable phénomène, rapporté unanimement par tous les historiens, est expliqué différemment par eux. Dion, Suidas et Porphyre l'attribuaient aux magiciens qui, disaient-ils, marchaient à la suite de Marc-Aurèle, quoique ce prince eût publié des écrits dans lesquels éclatait son mépris pour les charlatans et pour la magie. Thémistius, Claudius Capitolin croyaient que la piété de l'empereur avait obtenu des dieux ce prodige; on leur en rendit des grâces solennelles, et la colonne des Antonins conservait en mémoire de cet événement une inscription : « A Jupiter foudroyant et pluvieux. »

Ce miracle, selon les auteurs ecclésiastiques, était dû aux prières des soldats chrétiens. Eusèbe cite une lettre d'Apollinaire, contemporain de Marc-Aurèle; cet évêque prétendait que la légion *mélytine*, levée en Cappadoce, et toute composée de chrétiens, obtint ce prodige du ciel. Il ajoute qu'elle en prit le nom de *foudroyante*;

mais d'anciennes inscriptions prouvent qu'elle portait déjà ce nom du temps de Trajan.

Tertullien soutient que Marc-Aurèle informa le sénat du secours miraculeux que lui avaient prêté les chrétiens. Les savans regardent cette lettre comme supposée. Ce qui est certain, c'est que, depuis cette époque, Marc-Aurèle fit cesser toute persécution contre le christianisme, et que, si dans cette bataille la légion mélytine n'opéra pas de miracles, elle y fit au moins des prodiges de valeur.

Après cette victoire inespérée, Marc-Aurèle ne laissa pas à l'ennemi le temps de réparer ses pertes; mais, en poursuivant ses succès avec rapidité, il traita les vaincus si humainement que les barbares, cédant moins à ses armes qu'à sa générosité, lui demandèrent la paix. Le roi des Sarmates, touché de sa clémence, lui rendit cent mille captifs et huit cents soldats prisonniers. L'empereur conclut un traité avec chaque peuple; l'armée lui donna le titre d'*imperator*, et à Faustine, celui de *mère des camps*.

Révolte en Orient.

Une révolte dangereuse dans l'Orient avait décidé l'empereur à terminer promptement la guerre du Nord. Au moment où il était investi par les barbares, le bruit de sa mort et de la destruction de son armée se répandit dans tout l'empire : la méchanceté le propageait, la peur le crut, l'ambition en profita.

Usurpation d'Avidius Cassius.

Avidius Cassius commandait l'armée d'Asie; cet homme, fils d'Héliodore secrétaire d'Adrien, et né en Syrie, était brave, ferme, habile, actif, doué d'un esprit pénétrant; il gagnait l'estime des bons citoyens par sa vigueur dans le commandement, par ses maximes républicaines, et l'amitié des méchans par son indulgence pour leurs vices et par son amour désordonné pour les plaisirs. Ses opinions, ses discours le faisaient comparer à Caton, et ses mœurs à Catilina.

Vérus, malgré son indolence, démêlant son ambition, l'avait accusé d'aspirer à l'empire, et, sur un simple soupçon, avait pressé son collègue de lui donner la mort. Marc-Aurèle, dans ce temps, écrivit à Vérus: « Cassius est un général » expérimenté, utile et nécessaire à l'État; il est » indigne d'un prince de condamner les citoyens » sans preuves: à quoi d'ailleurs servirait cette » lâcheté? Souvenez-vous de ce mot célèbre d'A- » drien: Jamais prince n'a tué son successeur. » Notre justice fait seule notre force, et il vaut » mieux, si le destin rend les talens de Cassius » dignes du trône, qu'il règne un jour, que d'as- » surer l'empire à nos enfans par une injustice ou » par un crime. »

Complicité de l'impératrice Faustine.

On prétend que l'ambitieux Cassius avait séduit Faustine, et que cette princesse, voyant son mari vieux et prévoyant sa mort prochaine, forma le

projet de régner encore après lui, et de placer Cassius dans son lit et sur son trône.

Quoi qu'il en soit, à l'instant où l'on apprit la fausse nouvelle du désastre et du trépas de Marc-Aurèle, Cassius, la croyant ou feignant d'y croire, se fit proclamer empereur par l'armée de Syrie. Toutes les provinces de l'Orient virent avec plaisir un Syrien sur le trône; elles espéraient obtenir de lui protection particulière et faveur. La Judée, l'Egypte, les Parthes, l'Arménie reconnurent l'usurpateur dont elles avaient éprouvé le talent et le courage : il eut pour partisans, en Italie, tous ceux qui, dupes de ses paroles, se flattaient de le voir rétablir la république, et la foule de ces hommes corrompus qui espéraient, avec plus de fondement, la renaissance des mœurs dissolues des Othon, des Vitellius, des Néron.

Marc-Aurèle, ayant conclu la paix avec les Germains, marcha contre le rebelle Cassius qui déjà s'était rendu maître de tous les pays situés entre l'Euphrate et le mont Taurus. Ce nouveau César voulut aussi attacher la Grèce à sa cause; mais elle resta ferme dans son devoir. Hérode Atticus, résistant à ses prières, à ses menaces, décida les Athéniens à demeurer fidèles. Leur exemple fut suivi par tous les Grecs. Si le succès accroît promptement les révoltes, le plus léger échec les éteint. Les soldats de Cassius l'assassinèrent, croyant réparer leur crime par une tra-

Mort de Cassius.

hison. Sa grandeur précaire n'avait duré que trois mois. On porta sa tête à Marc-Aurèle qui, loin de la recevoir avec joie, se plaignit d'être privé du plaisir de pardonner : « Il est heureux, disait-» il, d'avoir à juger un ennemi : on a une grande » passion à vaincre, et une grande action à faire. »

Faustine, pour lui montrer sa tendresse, ou pour lui cacher sa complicité, demandait avec chaleur qu'on punît les enfans et les partisans du rebelle : le sénat, suivant sa coutume, se montrait disposé à la rigueur; l'empereur écrivit aux sénateurs pour les conjurer de ne point commettre d'injustice envers des enfans innocens du crime de leur père, et de ne pas le priver de l'honneur de la clémence, en punissant les restes d'un parti vaincu. En vain on lui représenta qu'une telle douceur enhardirait à conspirer contre ses jours : « C'est la tyrannie, et non la bonté, répondit-il, » qui met en danger la vie des princes et qui l'a-» brége. Néron, Caligula et Domitien ont péri » par leurs vices ; l'avarice de Galba a causé sa » mort ; Othon et Vitellius n'étaient pas dignes » de régner : on a béni et respecté les jours d'Au-» guste, de Trajan, de Nerva, d'Adrien et d'An-» tonin. »

La réponse de cet excellent prince était aussi vraie que noble; puissent tous les rois se pénétrer de cette vérité, que tout ce qui fait aimer, conserve, et que tout ce qui fait haïr, expose !

Marc-Aurèle, continuant sa marche, dissipa en Syrie les restes de la révolte, rassura par une amnistie les partisans de Cassius, apaisa par sa sagesse les troubles de l'Egypte, réprima dans Péluse la licence des mœurs, combla de ses bienfaits la ville d'Alexandrie, arrêta par sa fermeté les excès des Parthes, brûla dans Antioche tous les papiers de Cassius sans les lire, et reçut dans cette ville les hommages que tous les princes de l'Orient rendirent plus encore à ses vertus qu'à sa puissance.

Peu de temps après Faustine mourut. L'empereur, ignorant ses vices, ou peut-être espérant les couvrir d'un voile pieux, lui fit rendre les honneurs que l'usage décernait aux impératrices. Elle eut, comme Vénus, un temple et des vierges pour le desservir. On voudrait en vain excuser cet aveuglement d'un grand prince ; mais on dira, comme le poète : Mort de Faustine

Quel homme est sans erreur et quel roi sans faiblesse ?

Marc-Aurèle, continuant ses voyages, accorda de grands priviléges au commerce de Smyrne, prodigua les dons de sa faveur à la ville d'Athènes qui répandait dans tout l'empire les lumières de la philosophie. Il se fit initier aux mystères de Cérès, et établit des fonds pour entretenir des professeurs de chaque secte. S'embarquant ensuite, il descendit à Brindes, et, respectant l'antique usage qui voulait qu'à la paix le militaire ne se montrât

qu'en citoyen, il quitta l'habit de guerre, et ordonna à tous ses soldats de reprendre la toge.

Retour de Marc-Aurèle à Rome après huit ans d'absence.

Rome le revit après huit ans d'absence ; il fit distribuer à chaque citoyen huit pièces d'or, et remit à tous ce qu'ils devaient depuis quarante-deux ans au trésor public. Ce fut à cette époque que Commode, son indigne fils, prit la robe virile. L'empereur le nomma prince de la jeunesse, consul, et le désigna pour son successeur. Rome entière, qui aurait dû voir avec crainte le fils de Faustine, portait alors des regards d'amour et d'espérance sur le fils de Marc-Aurèle. Il se montra sur le char de la victoire à côté de son père ; et celui qui devait faire régner le crime, partagea ainsi, au bruit des acclamations publiques, le triomphe décerné à la gloire et à la vertu.

Sa retraite à Lavinium

L'empereur, dont la vie entière, jusqu'à ce moment, n'avait été qu'un combat et qu'un voyage, sentant le besoin de jouir du repos qu'il donnait au monde, laissa quelque temps le soin des affaires au sénat, et se retira dans une maison de plaisance à Lavinium, où il composa plusieurs ouvrages, car il était destiné à servir de modèle aux princes, par ses écrits comme par ses actions.

Hommes célèbres à cette époque

Cette époque produisit des auteurs célèbres : Sextus de Chéronée, neveu de Plutarque ; Fronton, orateur fameux ; Apulée, connu par son conte ingénieux de l'Ane d'or ; Lucien, dont les railleries piquantes, plus redoutables que les armes des

tyrans, et que les argumens des philosophes, détrônèrent les dieux de l'Olympe; le sophiste Philostrate, qui écrivit l'histoire merveilleuse et romanesque d'Apollonius de Tyane; Pausanias, auquel nous devons les Antiquités de la Grèce; Aulu-Gelle, grammairien aussi élégant qu'érudit; Celse, ennemi des chrétiens, et qui fut cause du martyre de Justin; enfin Athénée, dont les recherches ont été si utiles aux savans.

De nouveaux fléaux troublèrent bientôt la tranquillité du monde romain. Smyrne, Carthage, Éphèse et Nicomédie furent renversées par des tremblemens de terre. L'empereur rebâtit ces villes et répara les pertes de leurs habitans. La Grèce et Rome, divinisant la nature, avaient placé dans le ciel toutes les vertus, toutes les passions et même tous les vices; Marc-Aurèle fut le premier qui dédia un temple à la bienfaisance. Nul ne méritait mieux que lui d'en être le fondateur et le pontife.

Nouvelle irruption des ennemis.

Une nouvelle irruption des Scythes Jaziges et des Sarmates força l'empereur de reprendre les armes. Marc-Aurèle, au lieu d'imiter ses prédécesseurs qui disposaient de la fortune publique comme de leur bien propre, demanda au sénat la permission de prendre dans le trésor l'argent nécessaire aux frais de la guerre. « *Pères conscripts,* » leur disait-il, je ne peux y toucher sans votre » aveu; non-seulement ce trésor est à vous et au

» peuple, mais mon palais même et tout ce que je » possède vous appartient. »

Union de Commode et Crispine.

Philosophie de Marc-Aurèle expliquée aux Romains.

Avant de s'éloigner, il maria Commode avec Crispine, fille d'un sénateur distingué nommé Valens. Au moment de son départ, les sénateurs, les chevaliers et un grand nombre de citoyens, pénétrés d'admiration pour ses vertus, le supplièrent de leur donner des règles de conduite privée et publique, et de leur expliquer cette philosophie stoïque, cette doctrine sublime, qui le rendait capable de résister à toutes les passions, de triompher de toutes les faiblesses, et d'assurer à la fois le bonheur du monde et le sien.

L'empereur répondit à leurs vœux, et employa trois jours à leur développer les principes qui dirigeaient constamment ses pensées et ses actions. Autrefois des peuplades ignorantes et sauvages, voulant s'organiser en société, s'étaient soumises aux lumières de quelques sages législateurs, tels que Thaut, Moïse, Lycurgue, Solon, Zoroastre et Numa : de tout temps l'enfance et la jeunesse avaient cherché une utile instruction dans les écoles ; mais jamais le ciel n'offrit peut-être au monde un plus étonnant spectacle que celui d'un peuple corrompu par la richesse et par l'excès de la civilisation, d'un sénat orgueilleux et dominateur des rois, courbés, non devant la puissance d'un prince, mais aux pieds de la sagesse d'un homme, lui demandant des leçons, des maximes, des préceptes,

dans l'espoir d'atteindre à son bonheur en imitant ses vertus.

Marc-Aurèle, formé par des instituteurs et par des sages de différentes sectes, offrait dans sa doctrine un heureux mélange de la sévérité de Zénon, de la modération de Socrate, de la douceur de Platon. Il s'efforça de persuader au peuple qui l'écoutait l'existence d'une providence, d'un Dieu, d'une âme céleste, dont toutes les âmes humaines sont des émanations ; et il en tirait cette conséquence, que la même origine, nous rendant tous parens, fait un devoir à tous les hommes non-seulement de se supporter mutuellement, mais de se chérir et de s'entr'aider.

Selon lui, cette providence, qui anime et conserve l'univers, ne peut avoir pour but dans tout ce qu'elle fait que le bien général, et ce qui paraît mal à quelqu'une des parties est nécessaire, et contribue au bien du tout.

L'homme n'est qu'un composé de matière et d'âme : le plaisir, la douleur corporelle ne doivent pas enchaîner cette âme qui est d'une nature particulière : elle a la propriété de se modifier comme elle le veut ; tout devient pour elle ou plaisir ou peine, suivant l'opinion qu'elle en a : ainsi cette opinion est vraiment la reine du monde.

Les plaisirs trompeurs, les douleurs passagères d'un corps périssable ne font ni le bonheur ni le malheur de l'homme ; ce bonheur dépend unique-

ment de son âme. L'homme est heureux quand cette âme reste conforme à sa nature; il est infortuné dès qu'elle s'en écarte. La nature de cette âme veut que, semblable à la providence dont elle tire son origine, elle se maintienne dans un état égal et calme, qu'elle domine et règle la matière, et qu'elle n'ait dans ses pensées et dans ses actions d'autre but que l'ordre et le bien général. Ainsi il n'y a d'autre bien pour l'âme que d'être dans l'ordre, d'autre mal que de s'en éloigner : toutes les vertus sont des élémens de son bonheur, et tous les vices ceux de son malheur. Tout ce qui ne tient qu'au corps lui doit être presque indifférent, et pour ainsi dire étranger; d'où il suit que, pendant le peu d'instans qu'elle vit dans cette prison fragile, elle doit, s'élevant au-dessus des passions et dédaignant ce qui disparaît si promptement, supporter les maux avec patience, et jouir des plaisirs avec modération.

Les conséquences de ces principes féconds en morale, et développés avec force par l'empereur, montraient au peuple étonné l'accord intime qui règne entre le bonheur et l'amour de soi-même bien entendu, et il conduisait ainsi doucement ses nombreux disciples à la morale la plus parfaite, par l'intérêt même de leur propre félicité.

L'ignorance et le vice sont orgueilleux : le mérite et la science rendent modeste. Marc-Aurèle, en parlant des vérités qu'il avait reconnues, des

qualités qu'il avait acquises, loin d'en tirer vanité, en attribuait modestement tout l'honneur aux auteurs de ses jours, et aux sages instituteurs dont la prévoyance d'Antonin avait entouré sa jeunesse: « Si j'ai montré, dit-il, quelque douceur, quel- » que bonté, je le dois aux leçons de mon aïeul; » mon bisaïeul m'a fait sentir qu'il ne fallait rien » épargner pour éclairer mon esprit par l'étude.

» Mon père m'a formé à la modestie, ma mère » à la piété; mon gouverneur, en m'exerçant à la » patience, ne m'a permis de haïr que la délation » et l'injustice.

» Diognitus m'a enseigné à mépriser la magie, » les évocations, et tous les genres de charlata- » nisme et de superstition.

» Les leçons de Bacchus, de Tandaris, de » Numianus m'ont fait sentir les dangers de la » mollesse, l'avantage de fortifier mon corps par » l'exercice, mon esprit par le travail. Dès mon » enfance ils m'ont fait coucher sur la dure, bra- » ver les saisons, écrire des dialogues pour me » rendre compte de mes pensées.

» Rusticus m'a donné la force de combattre la » volupté, de réformer mes mœurs; il m'a mis » en garde contre l'orgueil des sophistes: je lui » ai promis de ne parler, de n'écrire que pour » soutenir la vérité, de méditer le livre d'Épic- » tète pour me défendre de mes propres fai-

» blesses, et d'être toujours indulgent pour celles
» des autres.

» Apollonius m'a appris à me maintenir libre
» et ferme, à n'écouter que la raison, à conser-
» ver l'égalité de mon âme dans les douleurs et
» dans les peines, à réunir toujours la bonté
» à la sévérité; enfin, à préférer la vertu à la
» science.

» La gravité de Sextus m'a montré qu'il fallait
» me respecter moi-même, vivre d'une manière
» conforme à la nature de mon âme, supporter
» comme un mal nécessaire les défauts d'autrui,
» rester sensible à l'amitié, et me rendre inacces-
» sible à la colère.

» Les avis d'Alexandre le grammairien m'ont
» fait contracter l'habitude de discuter sans ai-
» greur, d'éviter toute expression piquante ou
» injurieuse, de me défendre des illusions d'une
» vaine éloquence, et d'attacher plus de valeur
» aux choses qu'aux mots.

» La prudence de Fronton m'a mis en défiance
» contre les envieux, les fourbes et les hypocrites
» qui entourent les princes : il m'a convaincu
» que je devais peu compter sur l'affection des
» grands.

» Alexandre le platonicien a gravé dans mon
» cœur cette vérité : On ne doit jamais perdre le
» temps et l'occasion de faire du bien.

» Catulus, adoucissant ma sévérité, m'a fait

» sentir que les plaintes de nos amis, même lors-
» qu'elles sont injustes, méritent des égards,
» et qu'on doit adoucir les maux qu'on ne peut
» réparer.

» Mon frère Severus, me donnant mieux que
» des conseils, m'a fait connaître la vérité et la
» justice. En me présentant pour modèles Thra-
» séas, Caton, Helvidius, Dion et Brutus, il m'a
» instruit à ne régner que pour rendre le peuple
» libre, à faire des lois égales pour tous, à ne ja-
» mais me décider sur un soupçon.

» Maximus, pour vaincre mes passions, pour
» me commander à moi-même, me servait d'exem-
» ple; il était si probe, qu'on ne soupçonna jamais
» une fausseté dans ses paroles, un mauvais dessein
» dans ses actions. Rien ne l'étonnait, ne le hâ-
» tait ni ne le retardait; on ne lui vit jamais
» d'irrésolution, de défiance, d'abattement ni
» de colère. Ses vertus douces et simples parais-
» saient plutôt des présens de la nature que les
» fruits du travail. »

On doit croire que Marc-Aurèle parla ainsi au peuple et au sénat pour leur expliquer sa doctrine, puisque ces paroles que nous rapportons ne sont qu'un extrait de deux livres de réflexions qu'il écrivit, peu de temps après, dans son camp en Pannonie, et dont nous allons choisir ici, au hasard, quelques pensées pour donner une idée de son style et de son esprit.

« Fais chaque action comme si elle devait être
» la dernière de ta vie.

» On n'est point malheureux parce qu'on ne
» sait pas lire dans le cœur des autres; mais on
» le devient si on ne lit pas dans le sien.

» Si le hasard réglait le monde, ce ne serait
» pas la peine de vivre; et, s'il existe des dieux,
» on ne peut craindre la mort.

» Les dieux doivent faire du bien aux bons, et
» du mal aux méchans; la pauvreté, la richesse
» et le plaisir étant donnés indifféremment par eux
» aux uns et aux autres, il est évident que ce ne
» sont pas les véritables maux ni les véritables
» biens.

» La vie de l'homme n'est qu'un point, sa ma-
» tière un changement continuel, son corps une
» corruption, son esprit vital un vent subtil, sa
» fortune une nuit obscure, sa réputation un fan-
» tôme; tout ce qui tient au corps a la rapidité
» d'un fleuve; tout ce qui tient à l'amour-propre
» est une fumée et un songe; la vie est un com-
» bat perpétuel, un voyage dans une terre étran-
» gère : la philosophie seule peut y diriger l'âme
» et la maintenir ferme contre la douleur et con-
» tre la volupté.

» Les hommes cherchent au loin une retraite
» pour méditer et pour être libres; tu peux la
» trouver dans ton âme. Arrange-la pour en faire
» un séjour délicieux et tranquille.

» L'opinion est la reine du monde, l'âme gou-
» verne l'opinion; ne dis donc jamais : Je suis
» perdu ; en retranchant ce mot, l'opinion
» change, et le mal disparaît.

» La meilleure manière de se venger est de
» ne pas ressembler à celui qui nous fait injure.

» Ne te mets point en colère contre les affaires,
» car elles n'en tiennent compte.

» Quand les choses qui t'environnent te trou-
» blent, reviens à toi au plus vite, et ne sors pas
» de cadence plus que la nécessité ne le veut.

» Ce serait une honte que mon esprit pût
» composer mon visage et ne pût pas se composer
» lui-même.

» Tout homme qui fait une injustice est impie.

» Ce qui est de la terre retourne à la terre, ce
» qui est du ciel retourne au ciel.

» Sois droit ou redressé.

» Regarde avec soin au dedans de toi; il y a là
» une source de bien qui jaillira toujours, si tu
» creuses toujours.

» Ce qui n'est pas utile à l'essaim n'est pas
» utile à l'abeille.

» Dieu, l'homme et le monde portent leurs
» fruits, chacun dans son temps.

» Souvent on n'est pas moins injuste en ne
» faisant rien qu'en faisant quelque chose.

» Corrige ou redresse les méchans si tu le peux,
» sinon, souviens-toi que c'est pour eux que

» les dieux t'ont donné la douceur et l'humanité.

» Antisthènes disait avec raison : Faire du » bien et entendre patiemment dire du mal de » soi, c'est la vertu d'un roi.

» Si tu avais en même temps une marâtre et » une mère, tu te contenterais de respecter l'une, » et tu resterais assidûment auprès de l'autre. Ta » marâtre, c'est la cour; ta mère, c'est la philoso- » phie. Tiens-toi donc auprès de celle-ci, re- » pose-toi dans son sein ; elle te rendra suppor- » table à la cour, et te fera trouver la cour sup- » portable. »

Son départ pour l'armée.

Après avoir éclairé ses concitoyens, l'empereur s'éloigna d'eux pour les défendre. L'âge n'affaiblissait pas sa vigueur. Dans ces deux campagnes contre les Scythes, il remplit à la fois les devoirs de général et de soldat, donna des leçons aux plus habiles capitaines par ses dispositions savantes, et d'utiles exemples à tous par sa dureté contre la fatigue, par son activité dans les travaux, et par son intrépidité dans les combats. Son fils l'accompagnait; mais, indigne d'un tel modèle, il ne semblait le suivre que comme l'ombre suit la lumière, et comme l'envie s'attache à la gloire.

Ses victoires et sa mort.

Marc-Aurèle gagna plusieurs batailles, repoussa les Scythes dans leurs forêts glacées, et construisit des forts sur leurs frontières. Il voulait les poursuivre plus loin et commencer contre

eux une troisième campagne, lorsqu'il fut arrêté à Vienne par une fièvre maligne qui termina ses jours. Il supporta son mal avec résignation, et quitta la vie sans regrets, mais non sans inquiétude : les vices de Commode lui annonçaient les malheurs de Rome. L'ayant appelé près de son lit, il dit en sa présence à ses principaux officiers : « Voilà mon fils et mon successeur ; il a besoin d'amis sages pour combattre » ses passions, de pilotes habiles pour le garantir » des écueils de la fortune ; remplacez donc le » père qu'il va perdre ; que vos conseils fassent » son bonheur et assurent le vôtre ; qu'il ap» prenne de vous que toutes les richesses de » l'univers ne pourraient rassasier les désirs d'un » tyran, et que les plus nombreuses armées ne » sauraient le défendre contre la haine qu'il » inspire.

» Démontrez-lui que l'on ne trouve d'appui » que dans la justice, et de repos que dans la » clémence ; enfin répétez-lui sans cesse que la » force fait des esclaves et non des sujets, et » qu'un prince entouré de passions qu'il ne peut » vaincre est environné de dangers.

» Si vous le nourrissez de ces maximes, vous » formerez un empereur tel que la république » peut le désirer, et vous rendrez à ma mémoire » le plus important service, en faisant passer » mon nom sans tache à la postérité. »

Ce discours fut son dernier effort ; il tomba en faiblesse. Le lendemain, quand le tribun vint lui demander l'ordre, il répondit : « Allez au soleil » levant ; pour moi je me couche. »

Après ces mots il expira. Ce prince était dans la cinquante-neuvième année de son âge, et occupait le trône depuis dix-neuf ans. Son règne et le bonheur des Romains prouvèrent la vérité de cette maxime : « Les peuples ne seront heu- » reux que lorsque les philosophes seront rois, » ou que les rois seront philosophes. »

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Elévation de Commode au trône. — Son arrivée à Rome. — Ses désordres. — Conspiration déjouée. — Pouvoir de Pérennis. — Mort de ce favori. — Pouvoir de Cléandre nouveau favori. — Révolte et mort de Maternus. — Peste à Rome. — Soulèvement du peuples. — Mort du favori Cléandre. — Cruautés de Commode. — Trois de ses victimes sauvées par un enfant. — Sa mort.

COMMODE.

(An de Rome 931. — De Jésus-Christ 180.)

Quatre empereurs habiles et vertueux avaient donné à Rome près de cent ans de prospérité. D'autres siècles, comme celui des Hercule et des Thésée, portent le nom d'héroïques; le siècle d'Auguste, celui de grand; mais le siècle des Antonins méritait celui de bon. Ce fut pour le monde l'époque la plus heureuse; et, après avoir parcouru toutes les pages sanglantes de l'histoire, l'âme, fatiguée de tant de brigandages, d'extravagances et de crimes, se repose, en contemplant le tableau de la terre gouvernée par la sagesse et par la justice. Sous ces grands monarques, l'empire était parvenu au plus haut degré de grandeur et de puissance; mais ils n'avaient pu changer les mœurs publiques; la fortune et le bonheur de l'Etat ne tenaient qu'à leur personne; semblables

à ces étais qui soutiennent un immense édifice ruiné par le temps, ils ralentissaient sa chute, sans pouvoir lui rendre sa solidité; et, lorsqu'il fut privé de ces soutiens, sa décadence devint rapide, et sa ruine inévitable.

Caton, Cicéron, Brutus furent les derniers défenseurs de la république; elle périt avec eux, et l'on peut dire que l'empire romain finit avec Marc-Aurèle. Depuis sa mort l'histoire des Romains ne nous offre que le tableau d'une féroce et inconstante anarchie militaire. Quel intérêt peut inspirer un peuple sans mœurs, opprimé par des tyrans sans gloire, par des princes esclaves de leurs vices et de leurs affranchis, couronnés par des soldats dont ils payaient la licence, et assassinés par des valets dont ils ne pouvaient satisfaire la cupidité? Mais, si cette longue agonie des maîtres du monde ne donne plus de belles et de glorieuses leçons, elle offre d'utiles et d'effrayans exemples aux princes qui veulent régner sans frein, aux peuples qui consentent à vivre sans droits; ils y verront que les orages de la liberté ne sont que les maladies de la vie, que les maux produits par la tyrannie sont les convulsions de la mort; et que le prétendu calme promis par le despotisme n'est enfin, quand il existe, que la paix des tombeaux.

Élévation de Commode au trône.

Commode avait près de dix-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône. Le vulgaire aimait en lui sa

beauté ; les soldats, ses vices ; les bons citoyens, son père. Marc-Aurèle l'avait entouré de ministres vertueux, et on se flattait que, jaloux d'hériter de la gloire de ses prédécesseurs comme de leur puissance, il triompherait des viles passions qui avaient déjà pris trop d'ascendant sur sa jeunesse.

Les premiers momens des nouveaux règnes sont des jours d'illusions et d'espérances, et presque tous les mauvais princes commencent à écouter leur devoir avant de suivre leurs penchans. Commode fit de grandes largesses aux troupes, prononça l'éloge de son père, promit de le prendre pour modèle, et ratifia toutes les grâces qu'il avait accordées.

Eutrope prétend qu'il remporta des avantages sur les Scythes, et les contraignit à se soumettre ; mais les autres historiens assurent que, brûlant du désir de quitter les solitudes de la Pannonie pour les délices de Rome, il signa une paix honteuse avec les barbares, leur rendit les terres qu'ils avaient perdues, et leur paya un tribut. Pompéianus s'efforça vainement de l'empêcher de se couvrir de cet opprobre, et de déshonorer ainsi les armes romaines. Ses nobles efforts n'obtinrent qu'un léger retard ; et les adulations du sénat, qui pressait l'empereur de revenir promptement dans la capitale, hâtèrent le triomphe des courtisans et des affranchis, malgré les ministres et les généraux, indignés de cette lâche conduite.

Son arrivée à Rome.

Commode, en traversant l'Italie et en arrivant à Rome, trouva les chemins et les rues jonchés de fleurs. On le reçut partout avec amour, comme s'il l'avait mérité, et en triomphe, comme s'il avait vaincu. L'empereur célébra pompeusement les funérailles de son père, visita les temples avec piété, parla modestement au sénat, invita tous les magistrats à remplir leurs devoirs avec équité; mais il marcha peu de temps sur les traces de ses prédécesseurs. Environné d'affranchis et de courtisanes, livré à ses passions fougueuses, Rome vit renaître en lui le cruel Domitien et l'insensé Caligula. Il entretenait dans son palais trois cents concubines, parcourait le jour et la nuit les tavernes et les lieux de prostitution, se montrait au peuple tantôt en lutteur, tantôt en cocher, et déshonorait, par séduction ou par violence, les femmes les plus distinguées. Il profanait les temples mêmes, et les souillait d'adultères et de meurtres; il invitait à ses repas des gladiateurs, des femmes publiques, des hommes infâmes, et semblait destiné par ses penchans aux plus vils métiers, et non à l'empire.

Ses désordres.

Les désordres de Faustine firent croire que Commode était le fruit de son amour criminel pour un gladiateur. Son corps paraissait avoir été formé aux dépens de son âme : l'une se montrait méchante, basse, criminelle, extravagante; l'autre excitait l'admiration par sa beauté, par sa force et

par son adresse. Il lançait des dards plus loin et plus juste que les plus habiles archers ; il terrassait les lutteurs les plus vigoureux. En un seul jour il combattit et tua publiquement un grand nombre de tigres, d'éléphans et de lions ; et, pendant sa vie, il remporta successivement la victoire sur huit cents athlètes ou gladiateurs. Enivré de ces avantages corporels, il prit le nom d'Hercule, et porta, comme ce dieu, la peau de lion et la massue.

Il consumait tout son temps en fêtes, en jeux, en exercices, enregistrait avec un soin minutieux les détails de ses frivoles occupations, et même de ses plaisirs les plus honteux, négligeait toutes les affaires, qu'il abandonnait, non au sénat et aux consuls, mais aux corrupteurs de sa jeunesse, aux complices de ses extravagances, aux compagnons de ses orgies.

Tout règne qui commence par la débauche finit par la cruauté. Sa conduite méprisable excita l'indignation, porta aux murmures; il connut la crainte, et chercha sa sûreté dans les exils et dans les supplices de tous ceux qu'il redoutait. Il bannit vingt-quatre consulaires. Le mécontentement disposait à la révolte ; sa sœur Lucille, veuve de Vérus et femme de Pompéianus, se voyait à regret descendue du trône, et obligée de céder le pas à l'impératrice Crispina. Elle conspira contre la vie de Commode. Quadratus était le chef du com-

Conspiration déjouée

plot; Quintianus, le plus jeune, le plus hardi des conjurés, se chargea de l'exécuter. On prétend qu'un lien criminel l'attachait à Lucille. Le jour pris, il trouva le moyen de pénétrer armé avec Quadratus dans l'appartement de l'empereur; il tire son glaive, s'approche : « Voilà, dit-il, ce » que le sénat t'envoie. » Cette menace donna le temps à Commode d'éviter le coup; sa garde arrive; Quintianus est arrêté et envoyé à la mort avec ses complices. L'empereur n'épargna pas les jours de sa sœur.

Comme Quintianus lui avait parlé au nom du sénat, Commode conçut dès ce moment une haine profonde pour ce corps, dont il tua ou bannit les membres les plus distingués. Effrayé de la haine qu'il inspirait, dégoûté des affaires dont son lâche esprit ne pouvait supporter le fardeau, il rendit maître de sa confiance et de son pouvoir un de ses favoris, nommé Pérennis. Cet homme, digne de la faveur d'un tel prince, était sans mœurs, sans vertus, sans foi; mais il avait de l'audace et de l'habileté. Envoyé en Bretagne, il y apaisa une rébellion par son activité et par son courage. Ses profusions et sa bravoure le rendaient cher aux troupes. Revenu à Rome, et plus fort par ses succès, il dictait, signait les décrets, nommait aux charges, s'emparait des biens confisqués, recevait les ambassadeurs, et jouissait pleinement du pou-

Pouvoir de Pérennis

voir suprême, dont Commode ne se réservait que la licence et les plaisirs.

Un jour, au milieu des jeux publics où l'empereur assistait, ayant à sa droite l'impératrice, à sa gauche son premier ministre, un char s'avance, portant un homme à demi-nu, couvert du manteau des cyniques. Cet homme se lève, prend audacieusement la parole, reproche à Commode ses déréglemens, ses extravagances, l'oubli de ses devoirs, et ses indignes choix. Enfin il l'avertit que, tandis qu'il s'endort dans le sein de la mollesse et de la volupté, l'ambitieux Pérennis ne le flatte que pour le perdre, et qu'il conspire contre sa vie et contre son trône.

Mort de ce favori.

Pérennis, furieux, ordonne aux soldats de saisir ce téméraire qu'il fait mettre en pièces à ses yeux. L'accusateur était mort; mais l'accusation vivait dans le cœur timide de Commode, et y laissait d'ineffaçables impressions. Quelque temps après, des agens, envoyés par lui à l'armée d'Illyrie, l'avertirent que le fils de Pérennis disposait les légions à la révolte; ils lui présentèrent même des médailles portant le nom et l'image de son ingrat favori. Commode, décidé à le prévenir, le fit massacrer par les soldats de sa garde.

Le fils de Pérennis, avant que ce meurtre fût connu, reçut une lettre de l'empereur qui l'invitait à se rendre auprès de lui pour recevoir de nouvelles marques de sa faveur. Il obéit, quitta l'ar-

mée, et fut tué en route par les soldats qui l'accompagnaient.

Pouvoir de Cléandre, nouveau favori.

Le nouveau favori que choisit l'empereur fut un esclave phrygien nommé Cléandre, qui avait été élevé avec lui. Plus insatiable et plus cruel que son prédécesseur, il se rendit insupportable aux Romains par ses violences et ses concussions. Disposant à son gré de la fortune publique, des dignités de l'empire, de la vie et de l'honneur des citoyens, il porta l'arrogance à un tel point, qu'Anthistus Burrhus, beau-frère de Commode, bravant tous les périls, avertit l'empereur du danger auquel l'exposait un ministre si détesté. Cléandre, ne se bornant pas à se défendre, accusa Burrhus de conspiration. Le lâche Commode le crut, et fit périr Burrhus, ainsi que tous ceux dont son ministre lui demanda la tête. Depuis ce jour, Cléandre fit porter audacieusement devant lui l'épée impériale. Il n'existe pas de tyrans pires que ceux qui ont commencé leur vie dans la servitude; ils exercent le pouvoir comme une vengeance.

Les excès, les débauches affaiblissaient chaque jour l'esprit de Commode. Ses décrets semblaient dictés par la folie. Il créait vingt-cinq consuls à la fois. Plusieurs préfets du prétoire furent nommés pour quelques jours, d'autres pour quelques heures. Les hommes vertueux gémissaient, mais en silence.

Révolte et mort de Maternus.

Un brigand osa seul lever l'étendard de la révolte. Maternus, c'est ainsi qu'il se nommait, s'é-

tant mis à la tête d'une troupe de bandits italiens et étrangers, la recruta d'hommes sans aveu, d'esclaves dont il brisa les chaînes, de condamnés qu'il déroba aux supplices. Il s'en composa une armée forte de trente mille hommes et de dix mille chevaux; il ravagea l'Italie, les Gaules, l'Espagne, et conçut l'espoir d'arriver à l'empire. Cependant tous les gouverneurs de provinces, ayant rassemblé leurs légions, marchèrent contre lui avec des forces supérieures. Maternus, n'espérant plus arriver à son but par la victoire, résolut d'y parvenir par l'assassinat. Abandonnant ses troupes à la merci des légions qui les taillèrent en pièces, il se sauva en Italie, et pénétra dans Rome avec un assez grand nombre de ses compagnons, déguisés comme lui; ils formèrent le projet de poignarder l'empereur au moment où il entrerait dans le temple pour célébrer la fête de la déesse *Bérécinthe*. Maternus, violent et opiniâtre, voulait, étant fugitif, traiter ses compagnons aussi impérieusement que lorsqu'il était à la tête de son armée. Mécontens de sa dureté, quelques-uns découvrirent le complot à Commode. Le jour de la fête étant arrivé, les conjurés, au signal convenu, tirent leurs glaives et se trouvent arrêtés par une troupe de prétoriens qui attendaient ce mouvement pour les reconnaître. Après une défense digne de meilleurs hommes et d'une meilleure cause, Maternus et les siens furent exterminés.

Peste à Rome.

Peu de temps après cette révolte qui avait fait éprouver au farouche Commode autant de terreur qu'il en inspirait, une peste épouvantable, suivie d'une affreuse disette, accrut les malheurs et le mécontentement du peuple, qui accuse toujours les mauvais princes d'attirer sur lui les fléaux du ciel. Cléandre, non par cupidité, mais par ambition, et peut-être dans le dessein de s'emparer du trône, fit alors d'immenses amas de blé; il comptait se concilier l'amour du peuple par d'abondantes distributions. L'événement trompa son attente.

Soulèvement du peuple.

Le peuple, attribuant ses souffrances aux spéculations et aux achats de Cléandre, se répandit d'abord en murmures, et, se trouvant ensuite rassemblé au cirque, s'enhardit, s'enflamma, et courut furieux au palais Quintili, près de Rome, pour exiger de l'empereur la tête du ministre. Cléandre donna l'ordre à la cavalerie prétorienne de charger cette multitude; les soldats obéirent, firent un grand carnage, et repoussèrent le peuple jusque dans Rome. La garde de la ville vint alors au secours du peuple, et tous ceux qui se trouvaient dans les maisons accablèrent les prétoriens de tuiles, de pierres, de tout ce que la fureur convertissait en armes. Les prétoriens se virent à leur tour repoussés jusqu'au palais Quintili.

Commode, dans une retraite écartée, s'enivrant avec ses courtisanes, ignorait tout ce tumulte. Fadilla, l'aînée de ses sœurs, accourt, force la porte,

et lui apprend qu'il est perdu s'il résiste aux vœux du peuple. L'empereur, consterné, appelle son favori, lui fait couper la tête, et livre son corps au peuple qui l'accable d'outrages et massacre tous ses partisans.

Mort du favori Cléandre.

Cruautés de Commode.

Depuis cet événement Commode ne jouit pas d'un instant de repos; il s'entourait de délateurs, proscrivait le lendemain ceux qu'il avait nommés ministres la veille. Crispina sa femme, Faustine sa parente, périrent victimes de ses craintes et de ses fureurs. Il vendait des arrêts de mort: les scélérats s'adressaient avec confiance à lui pour se délivrer de leurs ennemis. Surpassant en délire Néron et Caligula, il fit couper les bras aux prêtres de Bellone, parce que cette déesse était représentée mutilée. Il sacrifia des hommes à *Mithra*. Il faisait arracher un œil, couper un pied à ceux qui lui déplaisaient. Rassemblant un grand nombre d'hommes contrefaits qu'il appelait ses monstres, il les assommait avec sa massue pour imiter Hercule. Il fit périr son secrétaire, parce qu'il avait lu devant lui la vie de Caligula dans Suétone. Comme le dévouement de ses troupes le rassurait seul contre la haine publique, il les comblait de présens et favorisait leur licence, sacrifiant ainsi la vraie force de l'empire à une sécurité trompeuse et passagère.

Sous ce règne infâme on voit avec surprise que les chrétiens ne furent pas persécutés; on prétend qu'ils étaient protégés par Martia, celle de toutes

les maîtresses de Commode qui avait pris le plus d'empire sur son esprit. L'empereur, devenu tout-à-fait insensé, s'habilla en amazone en l'honneur de Martia, et voulut que Rome, quittant son nom, s'appelât Commodiane. Cependant, malgré ce délire de l'empereur et cet avilissement de la république, les armes romaines soutinrent leur gloire. Marcellus, Pescennius Niger, et Sévère qui parvint dans la suite au trône, continrent les barbares et firent respecter les frontières. Malheureusement l'histoire, qui nous a conservé les détails les plus obscènes des infamies de Commode, ne nous a rien fait connaître des exploits de ses généraux, dignes encore du nom de Romains.

Trois de ses victimes sauvées par un enfant.

Commode, dont l'âge semblait accroître la violence au lieu de la calmer, ordonna un jour, dans un spectacle, de massacrer tous les spectateurs. Le préfet du prétoire ne parvint à lui faire révoquer cet ordre qu'en l'effrayant sur son propre danger. Sa passion pour l'escrime augmentant chaque jour, il voulut enfin quitter son palais, habiter la maison d'un gladiateur, et combattre tout nu devant le peuple. Martia, la plus chérie de ses concubines; Létus, préfet du prétoire; et Ecclectus, le premier officier de son palais, s'efforcèrent vainement de le faire renoncer à ce dessein honteux et extravagant. Il les accabla d'injures, de menaces, et les chassa. Après leur départ, il inscrivit sur un livre l'arrêt de mort de ces trois personnes, en y

joignant celui de plusieurs sénateurs, dont il voulait confisquer les biens pour les distribuer à ses affranchis et à ses gladiateurs. Un enfant que l'empereur aimait était resté dans cette chambre : lorsque Commode s'endormit, cet enfant prit le registre et le porta à Martia. Plus irritée que consternée du péril qui la menaçait, elle appela Létus et Ecclectus, et résolut avec eux la mort du tyran.

Martia, déguisant sa haine, détermina l'empereur, par de trompeuses caresses, à souper avec elle. Il s'y rendit sans défiance, et reçut de sa main un poison qui ne tarda pas à l'assoupir; mais, comme la force de son tempérament luttait contre le venin, et l'excitait violemment à vomir, on craignit qu'il n'échappât à la mort. Martia et ses complices appelèrent un jeune athlète, nommé Narcisse, qui, gagné par leurs promesses, étouffa ce monstre. Il périt à trente et un ans, après douze années de règne. Sa mort.

Quel intervalle immense entre deux règnes si rapprochés : l'un représentait la vigueur, la vertu, la gloire de Rome; l'autre sa corruption, sa décadence, sa décrépitude. La mort de Commode excita autant de transports de joie que celle de Marc-Aurèle avait fait répandre de larmes.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Election de Pertinax. — Sa réception à Rome. — Son gouvernement. — Conspiration de Létus. — Mort de Pertinax.

PERTINAX.

(An de Rome 942. — De Jésus-Christ 192.)

Election de Pertinax

APRÈS avoir tué un prince odieux au peuple, mais cher aux soldats, dont il partageait les vices et favorisait les désordres, Létus et Ecclectus, voulant se mettre à l'abri du ressentiment de la garde, résolurent de porter à l'empire un homme respecté par l'armée. Leur choix tomba sur Helvius Pertinax, âgé de soixante-six ans, et parvenu aux premières dignités de l'Etat par son seul mérite.

Pertinax avait reçu le jour dans la ville d'Albe; un marchand de charbon était son père; sa bravoure le fit remarquer; une éducation soignée le sortit de la foule. Déployant autant d'habileté que de vaillance, il monta promptement de grade en grade, et combattit avec gloire contre les Parthes, contre les Daces et contre les Bretons. Marc-Aurèle, trompé par de faux rapports, lui retira quelque temps sa bienveillance; mais le vertueux Pompéianus, qu'on nommait le Caton de son siè-

cle, le justifia près de l'empereur, et lui fit rendre ses emplois. Il commanda les flottes avec succès, et rendit de si importans services à Marc-Aurèle, dans le temps de la révolte de Cassius, que ce prince lui donna le gouvernement de l'Asie. Sous le règne de Commode il fut destitué, et vécut dans cette obscurité qui convient seule à la vertu dans les temps de tyrannie.

Les conjurés, avant que la mort de Commode fût divulguée, se rendirent, au milieu de la nuit, dans la maison de Pertinax, et le réveillèrent. A leur approche, il se leva sans montrer d'émotion : « Vous m'apportez la mort, dit-il à Létus; de» puis long-temps je m'y attendais, et je regardais » chaque jour comme le dernier de ma vie. Frap» pez donc et ne différez pas.

Les conjurés lui répondirent qu'il n'avait plus rien à craindre, que le tyran n'était plus, et qu'on lui offrait l'empire : il prit quelque temps leurs paroles pour un piége; mais enfin, convaincu, il les suivit et se laissa conduire par eux au camp des prétoriens. Létus, leur chef, n'osant dire la vérité, leur fit croire que Commode, épuisé par l'excès de ses débauches, venait de mourir d'apoplexie. Faisant ensuite l'éloge des vertus et des exploits de Pertinax : « Nous vous proposons, » dit-il, pour empereur un général expérimenté, » connu, et chéri par les légions comme par vous. » Sous ses ordres, vous reprendrez votre ancien

» lustre, Rome son indépendance, et nous ne » paierons plus de tribut aux barbares. »

Pertinax prononça peu de paroles, il leur promit douze mille sesterces; mais la tristesse de ses regards montrait assez combien il lui était pénible de prendre les rênes d'un gouvernement épuisé, et le commandement de soldats licencieux, dont les caprices disposaient de l'empire.

Sa réception à Rome

Les prétoriens proclamèrent Pertinax et lui prêtèrent serment. Ils le conduisirent ensuite au sénat; le peuple, informé de cet événement, se livrait aux transports d'une joie sincère; les uns allaient remercier les dieux, les autres s'empressaient d'offrir leurs hommages au nouvel empereur. Un grand nombre couraient au palais pour savoir avec plus de certitude si la mort du tyran était véritable.

Pertinax défendit qu'on portât devant lui l'épée, le feu, les drapeaux de l'empire, et les autres marques de la dignité impériale, ne pouvant, dit-il, être empereur que du consentement du sénat. Lorsqu'il entra dans cette assemblée, il parla modestement de son âge, de sa naissance, de son incapacité pour le gouvernement de l'Etat; il supplia les pères conscripts de ne pas confirmer l'élection des soldats, et de donner l'empire à Pompéianus, gendre de Marc-Aurèle, ou à Glabrio, un des plus illustres patriciens. Pompéianus ayant refusé cette offre, Glabrio prit la parole : « Vous

» me croyez digne de l'empire, dit-il, je vous le » défère, et tous les sénateurs sont de mon avis. » Une acclamation unanime fut la réponse du sénat, qui, s'il eût désapprouvé ce choix, n'aurait point osé annuler l'élection de l'armée : il déclara solennellement Pertinax empereur, César, Auguste, et père de la patrie. Pertinax demanda lui-même le titre de prince du sénat, tombé en désuétude, et qui rappelait les institutions de la république. Il refusa les honneurs qu'on voulait rendre à sa femme Titiana; mais, comme il crut ensuite nécessaire de marquer sa reconnaissance à Létus, et de lui donner quelques éloges, il fut interrompu par un jeune consul, Quintus Sosius Falco, qui lui dit audacieusement : « Vous nous faites juger » d'avance comment vous nous gouvernerez, » puisque vous louez le ministre des crimes de » Commode. » Pertinax, sans s'irriter, lui répondit : « Consul, vous êtes jeune, vous ignorez la » puissance de la nécessité; Létus obéissait malgré lui à un tyran, et vous venez de voir qu'il a » saisi la première occasion de recouvrer et de » vous rendre la liberté. »

Le sénat déclara Commode ennemi de la patrie, fit abattre ses statues, et livra son corps au peuple qui le jeta dans le Tibre.

L'empereur, rentré dans son palais, prouva par sa conduite qu'il voulait imiter Antonin et Marc-Aurèle. Il renouvela l'usage d'inviter à souper les Son gouvernement.

sénateurs, de vivre familièrement avec eux, de se montrer devant le peuple sans faste et sans gardes : la liberté reparut dans le sénat, les délateurs se cachèrent, la débauche rentra dans ses honteuses retraites, les anciens règlemens furent remis en vigueur.

Cependant les prétoriens, instruits de l'assassinat de Commode, laissaient éclater leurs regrets. Pertinax avait, dès le premier jour, excité leurs inquiétudes, en donnant pour mot d'ordre : *Recommençons à vivre en soldats.* La licence frémissait d'indignation en voyant renaître la discipline. Pertinax, pour les apaiser, leur distribua ce qu'il leur avait promis, et, pour trouver la somme nécessaire, il vendit le mobilier de Commode, ses esclaves, ses bouffons et ses gladiateurs.

Les ambassadeurs des Scythes et des Sarmates venaient de recevoir le tribut accoutumé. Pertinax le leur reprit, disant que désormais ce serait le fer et non l'or qui maintiendrait la paix. Le souvenir de ses exploits contint les barbares dans le respect et le silence.

Conspiration de Létus.

Tout ce qui existait d'hommes vertueux dans l'empire estimait Pertinax, et bénissait son règne. Mais la vertu était en minorité à Rome. Les débauchés, les délateurs, les affranchis, les courtisans, les hommes cupides regrettaient Commode, et les soldats ne pouvaient aimer un empereur sévère qui ne permettait ni rapine, ni licence, ni

oisiveté. Létus même ne tarda pas à se repentir de son choix ; et, ne pouvant supporter la vie régulière d'une cour où la faveur n'attirait pas de récompenses, où l'intrigue était sans pouvoir, il résolut de détruire son ouvrage. Les prétoriens, excités par lui, conspirèrent avec Falco, pour porter ce consul à l'empire. La conjuration fut découverte ; quelques soldats subirent la mort : le sénat voulait condamner Falco, mais Pertinax s'y opposa : « J'ai promis, dit-il, de ne faire mourir » aucun sénateur. »

Létus, pour exécuter ses desseins, profita d'un voyage de l'empereur à Ostie. Un esclave cherchait alors audacieusement à se faire passer pour le fils d'une fille de Marc-Aurèle. Létus saisit ce prétexte pour sévir cruellement contre plusieurs prétoriens soupçonnés d'être complices de cet imposteur. Il eut soin de faire croire que ces rigueurs étaient ordonnées par Pertinax. Son odieux artifice réussit.

Les prétoriens, indignés de voir qu'on les égorge sur la déposition d'un esclave, se soulèvent. Trois cents soldats furieux traversent la ville l'épée nue, et marchent contre le palais impérial. Pertinax, informé de leur approche, envoie Létus au-devant d'eux ; le perfide évite leur rencontre, ils arrivent au palais sans obstacles ; tous ceux qui devaient le défendre leur en ouvrent les portes, et raniment leur fureur au lieu de la calmer.

Pertinax pouvait fuir, et le peuple l'aurait mis à l'abri de la violence des rebelles; mais, croyant trouver une ressource plus honorable et plus certaine dans son courage, il s'avance intrépidement vers eux : « Eh quoi, soldats, leur dit-il, vous, les » défenseurs de votre prince, vous voulez être ses » meurtriers? Vous commettez un crime sans » courage, et qui m'afflige peu; à mon âge, on » termine sans peine une vie glorieuse. J'ai assez » vécu, mais quels sont les motifs de vos plaintes? » Voulez-vous venger Commode? Je ne suis point » coupable de sa mort. Tout ce que vous pouvez » attendre avec justice d'un bon empereur, je ne » vous l'ai jamais refusé, et je suis toujours prêt à » l'accorder au mérite, et non à la révolte. »

Mort de Pertinax

Sa fermeté imprimait le respect; la plupart de ces guerriers, incertains et tremblans, les yeux baissés, remettaient déjà leurs glaives dans le fourreau. Un soldat germain, plus féroce que les autres, traite leur repentir de lâcheté, et réveille leur fureur, en frappant lui-même l'empereur de sa lance. Ses compagnons imitent sa rage; Pertinax, se voyant privé d'espoir et de secours, enveloppe sa tête de sa toge, invoque Jupiter vengeur, et se laisse égorger sans résistance.

Un seul homme dans le palais se montra fidèle, ce fut Ecclectus; il combattit contre tous les assassins, en blessa plusieurs, et tomba percé de coups aux pieds du prince.

Les prétoriens coupèrent la tête de Pertinax, la mirent au bout d'une pique, et l'emportèrent dans leur camp. Il mourut après un règne de trois mois, laissant un fils qui ne prétendit jamais au trône.

Pertinax, vaillant, expérimenté, sévère, juste, économe, frugal, garda une modestie rare dans sa haute fortune. Ayant enrichi la ville d'Albe, lieu de sa naissance, de palais et d'édifices somptueux, il voulut conserver toujours, au milieu des monumens de sa grandeur, l'humble maison du charbonnier son père. Un tel prince ne pouvait régner long-temps; les antiques vertus étaient devenues comme des plantes étrangères que l'air et le sol de Rome ne pouvaient plus ni supporter ni nourrir.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Révolte du peuple. — Le trône est mis à l'encan. — Election de Didius Julianus. — Mépris public pour lui. — Le peuple proclame Pescennius Niger empereur. — Prétentions de Septime Sévère à l'empire. — L'armée le proclame empereur. — Adoption d'Albin par Sévère. — Vains efforts de Julianus. — Sa condamnation et sa mort.

DIDIUS JULIANUS.

(An de Rome 942. — De Jésus-Christ 192.)

Révolte du peuple.

Il n'existait plus de lois ni de gouvernement, puisque l'épée donnait et ôtait le sceptre. Dès que le bruit de ce crime se répandit dans Rome, le peuple indigné prit les armes, accourut en foule, mais arriva trop tard pour sauver, et même pour venger le prince. Ses meurtriers étaient déjà rentrés dans le camp que les prétoriens fortifiaient avec diligence, comme s'ils eussent été en présence de l'ennemi.

Ce fut alors qu'on put connaître à quel point les sénateurs, les patriciens, les chevaliers étaient dégradés et amollis. Loin d'oser seconder la colère du peuple, d'attaquer les rebelles, et même de les dissoudre par un décret, les uns se retranchèrent dans leurs maisons, les autres s'enfuirent à la campagne : Mars n'était plus le dieu de Rome; l'intérêt et la peur seuls le remplaçaient.

Les cohortes prétoriennes, qu'agitaient le re-

mords et la crainte, voyant deux jours écoulés sans qu'on les attaquât, se rassurèrent et parvinrent à un tel degré d'insolence, que, du haut des remparts de leur camp, elles firent crier à haute voix : « Si l'on prétend à l'empire, c'est ici qu'il faut » s'adresser : il appartiendra à celui qui nous of- » frira le plus. »

Le trône est mis à l'encan.

La honte et le haut prix de cette odieuse enchère écartaient tous les concurrens. Deux hommes seuls se présentèrent sans rougir à ce méprisable encan. L'un était Sulpicien, consulaire, préfet de Rome, et beau-père de Pertinax; l'autre Didius Julianus, consulaire, habile jurisconsulte, et qui passait pour être le plus riche des citoyens de Rome.

Election de Didius Julianus.

Julianus, mal conseillé par ses amis qui l'engageaient à ne pas perdre une occasion qu'on ne retrouverait plus, d'acheter un trône, se rendit au camp, où était déjà Sulpicien. Il fit sentir facilement aux soldats le danger d'élire un chef qui pourrait venger son gendre. Cependant les offres de Sulpicien les tentaient; mais Julianus, enchérissant toujours sur lui, offrit enfin six mille deux cent cinquante drachmes pour chaque soldat, et promit de régner comme Commode. On le proclama empereur.

Il reçut le serment, et fit son entrée dans Rome, escorté par dix mille prétoriens. Au milieu de la ville, tirant l'épée, ils le proclamèrent une seconde

fois en présence du peuple qui garda un profond silence. Convoquant ensuite le sénat, Julianus ne dit que ce peu de mots : « Un empereur vous est » nécessaire, nul ne peut vous convenir mieux » que moi. » Tous les sénateurs s'empressèrent de confirmer le choix des soldats, et ceux qui en étaient le plus indignés se montrèrent les plus empressés à l'approuver. L'historien Dion Cassius avoue franchement qu'il fut de ce nombre.

Le décret du sénat revêtit Julianus de tous les titres accordés à ses prédécesseurs. Sa route pour arriver à l'empire ôte presque la nécessité de dire que c'était un homme turbulent, ambitieux, sans jugement, sans conduite et sans courage. Ses seules bonnes qualités étaient la douceur et la facilité; mais elles ne purent lui attirer l'affection ni des soldats qui se plaignaient de sa lenteur à tenir ses promesses, ni du peuple qui lui reprochait d'avoir volé l'empire.

Mépris public pour Julianus. Le peuple proclame Pescennius Niger empereur.

Quelque part qu'il se montrât, il n'entendait que des imprécations et des malédictions : en vain il s'efforçait de regagner les cœurs par son affabilité; comme sa bonté n'était que faiblesse, on la méprisait tellement, qu'un jour, lorsqu'il assistait aux jeux publics, le peuple proclama empereur, en sa présence, Pescennius Niger, gouverneur de Syrie. Cet homme, qui avait mérité, par de grands emplois, de grands travaux et de grands succès, la réputation dont il jouissait, crut devoir répon-

dre aux vœux de Rome ; et, trouvant des dispositions aussi favorables dans l'armée d'Asie, il prit le titre d'empereur et fut reconnu avec joie par tous les princes d'Orient qui lui envoyèrent des ambassadeurs.

Dans le même temps Septime Sévère, chef des légions d'Illyrie, et qui s'était illustré par plusieurs actions glorieuses sous le règne de Marc-Aurèle, pensa qu'il pouvait prétendre comme un autre au pouvoir suprême, puisque l'épée tenait lieu de sceptre. Son mépris pour Julianus ne lui faisait point craindre d'obstacles. D'abord il s'était borné à plaindre le sort de Rome, et à montrer le désir de venger Pertinax. L'ardeur des soldats, qui partageaient ses sentimens, lui fit prendre le parti d'éclater. Il rassembla les légions, leur retraça vivement les crimes des prétoriens, et leur proposa de marcher à Rome pour les punir. L'armée, par une acclamation unanime, le proclama empereur, et jura de le suivre partout où il voudrait la conduire. Il accepta le titre d'empereur, en prit les vêtemens, et joignit à son nom celui de Pertinax, dans l'espoir d'inspirer plus d'affection aux Romains.

Prétention de Septime Sévère à l'empire.

L'armée le proclame empereur.

Les chefs des armées des Gaules le reconnurent. Albin seul, qui commandait en Bretagne, lui inspirait quelques inquiétudes ; il l'attira dans son parti, en l'adoptant et en lui donnant le titre de César.

Adoption d'Albin par Sévère.

Sévère, après avoir pris toutes ses mesures, et pourvu à la défense des frontières, se mit en marche pour soutenir ses prétentions. La révolte de Niger occupait peu Julianus; ce général, doué de beaucoup de vertus, ne se montra pas en effet digne de sa fortnne. Au lieu d'assurer par son activité le succès de sa rébellion, il s'endormit à Antioche au sein des plaisirs, comme ébloui de sa nouvelle grandeur et enivré par les hommages des princes qui l'entouraient.

Vains efforts de Julianus.

Le sénat n'était que l'instrument servile des prétoriens : Julianus décida ce corps timide à déclarer Sévère ennemi de l'État, et à envoyer des députés à l'armée d'Illyrie, pour la faire rentrer dans le devoir. Catulinus fut nommé pour la commander; mais Sévère déjoua toutes ces mesures : il était fort de l'amour des troupes, et méprisait celui qui le traitait de rebelle. Les députés du sénat, gagnés par lui, ne haranguèrent les troupes qu'en sa faveur. On conseillait à Julianus de sortir de Rome et de défendre le passage des Alpes; mais il savait payer et non combattre; il prodigua l'argent aux prétoriens pour les engager à le défendre, et fortifia son propre palais par de ridicules barricades.

Dans l'espoir de plaire à sa garde, il fit mourir Létus et Martia pour venger Commode, et envoya des assassins chargés de tuer Sévère. Les cohortes prétoriennes, amollies par la licence, épuisées par

les débauches, n'avaient plus du soldat que le nom. Incapables de soutenir la fatigue, de braver le péril, elles ne montraient de force que dans les débauches, d'audace que dans les séditions. On les vit découragées dès qu'il fut question de combattre.

Julianus, s'apercevant que tous les appuis sur lesquels il comptait s'écroulaient sous lui, offrit la moitié de l'empire à Sévère, qui rejeta sa proposition avec mépris. Julianus voulut forcer les sénateurs à envoyer les vestales en ambassade vers son rival pour lui renouveler l'offre du partage de l'empire : le sénat ne daigna pas lui répondre. Il proposa de céder le pouvoir suprême à Pompéianus : ce Romain vertueux trouva indigne de lui un trône souillé par tant de vices et de crimes.

Cependant Sévère s'avançait toujours : les soldats d'Italie lui livrèrent tous les passages ; enfin les prétoriens mêmes se rangèrent de son parti. Il leur promit une amnistie, à condition qu'il leur livrerait les meurtriers de Pertinax. Silius Messala se trouvait alors consul ; il convoqua le sénat, qui, par un décret, condamna Julianus à perdre l'empire et la vie, déclara Sévère empereur, et décerna les honneurs divins à Pertinax.

Sa condamnation et sa mort.

Les principaux sénateurs furent envoyés au camp de Sévère pour l'engager à venir promptement à Rome. Deux licteurs portèrent à Julianus son arrêt. Ce malheureux prince, isolé dans son palais,

cédait sans regret l'empire, et demandait humblement la vie; mais son or ne put l'acheter comme le trône. « Quel mal ai-je fait, dit-il à ses meur-» triers? Je n'ai ordonné la mort de personne. » On n'écoute point ceux qui n'inspirent ni l'amour ni la crainte. Sa tête fut tranchée et exposée publiquement. Ainsi périt un vieillard insensé qui, croyant payer l'empire de sa fortune, n'acheta que l'opprobre et la mort. Il avait cru régner quatre mois et quatre jours.

Sévère permit que l'on rendît quelques honneurs à ses restes : sa femme et sa fille perdirent leurs titres et conservèrent la vie.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Portrait de Septime Sévère. — Sa rigueur envers les prétoriens. — Son arrivée à Rome. — Son gouvernement. — Son départ pour l'Orient. — Sa guerre avec Niger. — Sa perfidie envers Albin. — Armement de Niger. — Siége de Byzance. — Défaite, fuite et mort de Niger. — Vengeance de Sévère. — Emigration de soldats romains chez les Parthes. — Victoires de Sévère sur les Parthes. — Témérité de Claudius. — Prise et destruction de Byzance. — Guerre civile entre Sévère et Albin. — Bataille entr'eux. — Défaite et mort d'Albin. — Retour de Sévère à Rome. — Sa rigueur envers le sénat. — Son départ pour l'Orient. — Sa persécution envers les Juifs. — Son retour à Rome. — Insolence de Plautien avec les Romains. — Union de Plautille et de Caracalla, fils de Sévère. — Mort de Plautien. — Administration de Sévère. — Ses occupations. — Révolte en Calédonie (Ecosse). — Départ de Sévère. — Sa victoire sur les Calédoniens. — Tentative de parricide de Caracalla. — Révolte dans les légions, excitée par Caracalla. — Mort de Sévère.

SEPTIME SÉVÈRE.

(An de Rome 943. — De Jésus-Christ 193.)

Le peu de Romains qui méritaient encore le titre de citoyens, ceux qui, constamment animés de l'amour de la patrie, s'occupaient plus de l'intérêt général que de l'intérêt privé, et bravaient les périls, les malheurs personnels, pour assurer la gloire et la liberté de l'Etat, se livraient à l'espérance. La mort de Julianus effaçait à leurs yeux la honte de son élévation, et, ne pouvant ressusciter la république, ils auraient reçu avec une égale joie

Sévère, Albin ou Niger, généraux formés par Marc-Aurèle, respectés par les armées, redoutés par les ennemis. Il était certain que chacun de ces illustres chefs releverait l'honneur de Rome, et la vengerait de l'insolence de ces lâches prétoriens qui avaient assassiné un empereur vertueux, et vendu l'empire à un usurier; mais tous ceux qui avaient appelé Niger par leurs vœux, ou favorisé les meurtriers de Pertinax, ainsi que la foule de ces hommes cupides, intrigans, débauchés et corrompus par la cour de Commode, craignaient les ressentimens de Sévère, dont ils connaissaient la violence et l'inflexibilité.

Portrait de Septime Sévère.

Sévère était né à Leptis en Afrique; on respectait l'ancienneté de sa famille : Géta, son père, avait été consul; sa mère, Fulvia Pia, devait le jour à une famille consulaire. Sévère, distingué par Antonin, favorisé par Marc-Aurèle, parvenu successivement aux dignités de questeur, de tribun, de consul et de proconsul, avait combattu avec gloire et administré avec fermeté en Afrique, en Asie, en Espagne et en Germanie. Mais partout il s'était fait plus craindre qu'aimer. On admirait l'étendue et la vivacité de son esprit, la promptitude de son coup d'œil, son activité dans les travaux, l'audace de ses entreprises, sa fermeté dans les revers, sa munificence pour ceux qui s'attachaient à sa fortune, et sa constance en amitié; mais, d'un autre côté, jamais homme ne se montra

plus fourbe, plus cupide, plus vindicatif, plus violent, plus cruel, plus implacable pour ses ennemis. Sa taille élevée, sa barbe épaisse et noire, sa figure imposante, sa voix forte inspiraient le respect. Il réunissait dans sa personne les grandes qualités de Trajan et les vices de Tibère.

Les députés de Rome le trouvèrent à la tête de son armée : il les reçut avec pompe et défiance. Par son ordre, les prétoriens vinrent au-devant de lui dans le costume que l'usage les obligeait de porter au palais, en toge et sans armes. Il les fit envelopper par ses troupes, leur reprocha l'assassinat de l'empereur, la vente de l'empire, envoya au supplice ceux qui avaient pris part à la mort de Pertinax, et bannit tous les autres à perpétuité. Sa rigueur envers les prétoriens.

Arrivé aux portes de la capitale, il descendit de cheval, quitta l'habit militaire, fit porter devant lui les drapeaux prétoriens renversés, et entra dans la ville à la tête de soixante mille hommes. Tous les sénateurs, tenant à la main des couronnes de laurier, précédaient sa marche, et le peuple l'entourait, revêtu de robes blanches, comme aux jours de fête. Son arrivée à Rome

Lorsque l'empereur eut offert un sacrifice aux dieux, il rassembla le sénat, lui rendit compte de sa conduite, l'assura qu'il n'avait pris les armes que pour le délivrer de l'ignominieuse tyrannie des cohortes prétoriennes, promit de gouverner avec modération, et proposa un décret qui le déclarait Son gouvernement.

lui-même ennemi de la patrie dans le cas où il ôterait la vie à un seul sénateur. On éprouva bientôt que rien n'était plus illusoire qu'un pareil engagement sans garantie.

Sévère forma une nouvelle garde prétorienne ; il la composa de soldats d'élite, pris dans toutes les légions et dans tous les pays soumis à l'empire. Il la porta au nombre de quarante mille hommes. Cette mesure, qui donnait une grande émulation à l'armée ainsi qu'aux provinces, acheva de détruire ce qui restait de liberté dans Rome, et d'esprit militaire en Italie.

L'empereur fit célébrer avec pompe les funérailles de Pertinax, accorda de fortes gratifications aux armées, punit rigoureusement quelques gouverneurs concussionnaires, diminua les impôts, publia de sages réglemens pour entretenir l'abondance dans Rome, et maria ses filles à deux sénateurs estimés, Alius et Probus, qu'il nomma consuls. Après avoir ainsi consacré tout au plus un mois aux soins intérieurs du gouvernement, il partit pour combattre en Orient son compétiteur Niger. Réunissant de grandes forces pour vaincre un tel rival, il ne se permit aucune déclamation contre lui, sachant trop que les douces vertus de Niger lui donnaient un grand nombre de partisans dans le sénat et dans le peuple.

Son départ pour l'Orient.

Sa guerre avec Niger.

Comme il voulait se mettre à l'abri d'une diversion redoutable dans le Nord, avant son départ

il s'efforça de tromper Albin par de perfides protestations d'amitié, le fit déclarer César par le sénat, le désigna consul, et ordonna, par un décret, de lui ériger des statues et de frapper des médailles en son honneur.

Niger n'avait pas prévu la rapidité de Sévère : appelé au trône par les vœux du peuple romain, et par ceux de tout l'Orient, égal à son compétiteur en talens militaires, il lui était supérieur en vertus. On l'avait toujours vu doux, humain, désintéressé. Rome le désirait avec raison; nul n'était plus digne que lui d'occuper la place d'Antonin et de Marc-Aurèle. A la nouvelle de l'arrivée de Sévère dans Rome, Niger, sortant d'un repos trop long-temps prolongé, rassembla une forte armée, garnit les passages de la Cilicie et du mont Taurus, et demanda des secours aux princes d'Orient. Tous lui en promirent, peu lui en donnèrent. Le roi d'Arménie déclara qu'il voulait rester neutre. Armement de Niger.

Emilien, proconsul d'Asie, et qui avait embrassé le parti de Niger, s'avança pour défendre Byzance, dont l'empereur Sévère forma le siége. Ce prince envoya une partie de son armée contre Emilien, sous les ordres de Candide. Les troupes d'Asie étaient nombreuses; mais, nées dans un climat qui amollit toujours les hommes, elles furent constamment inférieures en force et en courage aux légions de la Gaule et de la Germanie. Siége de Bysance.

Défaite, fuite et mort de Niger.

Emilien, battu, fut pris et tué près de Cizique. Candide attaqua ensuite l'armée de Niger : le combat fut long et sanglant; mais enfin Niger vaincu se vit contraint de fuir au-delà du mont Taurus. Sévère lui offrit une retraite honorable et la vie, s'il voulait cesser de prétendre à l'empire. Niger hésita ; il aurait accepté s'il n'eût consulté que ses penchans; mais, cédant à l'ambition de ses amis, il rompit la négociation. L'armée de Sévère fit de vains efforts pour franchir le mont Taurus; elle ne put forcer les retranchemens inattaquables construits dans ces défilés par Niger. Valérien et Annullin, généraux de l'empereur, étaient près de renoncer à une attaque inutile, lorsque tout à coup un affreux orage, versant l'eau par torrens, renversa ces remparts jusque là inexpugnables. L'armée impériale, traversant alors le défilé sans obstacles, continua sa route jusqu'aux portes de Cilicie, près d'Issus, lieu fameux par la victoire d'Alexandre-le-Grand. Niger s'y trouvait avec toutes ses forces ; il livra à ses ennemis une bataille décisive. Son intrépidité, son exemple, et l'habileté de ses manœuvres semblaient décider pour lui la victoire, lorsque soudain un tourbillon de vent et de grêle, frappant le visage de ses soldats, les remplit d'épouvante. En vain il s'efforça de les rallier, leur retraite se changea promptement en déroute; on en fit un horrible carnage. Vingt

mille hommes y périrent : Antioche, effrayée, n'opposa aucune résistance aux vainqueurs, et Niger, qui voulait se réfugier chez les Parthes, fut atteint dans sa fuite et tué. On porta sa tête à Sévère qui la fit jeter dans Byzance pour effrayer la garnison.

Sévère abusa cruellement de sa victoire : il bannit tous les sénateurs soupçonnés d'avoir favorisé Niger, et fit tuer presque tous les officiers de l'armée de son rival. Un d'eux, Cassius Clémens, dut son salut à sa fermeté. Au moment de mourir, il dit à Sévère : « Votre but et le mien étaient » le même; je voulais délivrer Rome, et faire » descendre du trône l'infâme vieillard qui l'avait » acheté. Vous n'avez pas plus de droits à l'em- » pire que Niger. En condamnant ceux qui ont » embrassé sa cause, vous condamnez ceux qui » servent la vôtre. » L'empereur lui accorda sa grâce, mais il exila, tua tous les parens de Niger, confisqua leurs biens, et plaça cependant dans Rome une inscription qui rappelait les exploits de ce général. « Je veux, dit-il, conserver le nom » du vaincu, pour consacrer la gloire du vain- » queur. »

Vengeance de Sévère.

L'effroi qu'inspirait Sévère détermina une foule de soldats romains à passer chez les Parthes. Cette émigration fortifia, éclaira les anciens ennemis de Rome, et les rendit plus redoutabels. L'empereur se montra aussi libéral pour ses trou-

Emigrations de soldats romains chez les Parthes.

Victoire de Sévère sur les Parthes.

pes que cruel pour ses ennemis. Après les avoir magnifiquement récompensées, il les conduisit contre les Parthes, remporta plusieurs victoires, et conclut enfin une paix honorable. Tandis qu'il soumettait ainsi le reste de l'Asie à son obéissance, un seul homme brava son pouvoir dans l'Orient. Claudius, chef de brigands, ravageait la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Après avoir échappé à tous ceux que Sévère envoyait contre lui, cet homme audacieux, sous le costume d'un officier romain, pénètre dans le camp de l'empereur, entre dans sa tente, le salue, l'embrasse, se nomme en sortant, et se dérobe à ses poursuites comme à ses regards.

Témérité de Claudius.

Prise et destruction de Byzance.

Byzance résistait toujours. Cette ville, qui devait un jour devenir la rivale de Rome, se rendit alors célèbre par le courage opiniâtre de ses habitans. Ils triomphèrent, pendant trois années, de tous les efforts des assiégeans. Après avoir épuisé toutes leurs munitions, ils brisaient leurs vases précieux et leurs statues, et, du haut des remparts, les lançaient sur la tête de leurs ennemis. Enfin l'empereur, les ayant réduits à la plus affreuse disette, prit la ville d'assaut, la livra au pillage, et la rasa. Priscus, qui, déployant les talens d'Archimède, avait prolongé la défense de cette cité par ses ingénieuses machines, fut presque seul épargné. Sa mort aurait flétri l'empereur;

sa vie pouvait lui être utile, et l'intérêt dirigeait toutes les actions de Sévère.

Guerre civile entre Albin et Sévère.

Tandis que cette guerre occupait ses forces, plusieurs sénateurs, craignant sa vengeance, avaient écrit à Albin, pour l'engager à s'emparer de Rome et de l'empire. Ce général, peu content du titre de César, était trop ambitieux et trop semblable à Sévère pour rester soumis et fidèle. Certain du dévouement des légions de Bretagne, il travaillait à soulever les Gaules en sa faveur. L'empereur, moins sincère encore que lui, le flattait pour l'endormir; mais il était décidé à le perdre, afin de transmettre le pouvoir suprême à ses propres fils. Continuant à masquer ses desseins, il écrivit à Albin des lettres remplies de protestations d'amitié, et les lui envoya par des émissaires qu'il avait chargés de le poignarder ou de l'empoisonner. Leur complot fut découvert; Albin ordonna leur supplice, entra à la tête de ses légions dans la Gaule, et se fit déclarer par elles empereur.

Les deux Césars s'accusèrent mutuellement, et avec raison, l'un d'assassinat, l'autre de révolte et d'ingratitude. Sévère désigna pour son successeur son fils Bassianus Caracalla, qui prit le titre de César, et les noms de Marc-Aurèle Antonin. L'empereur voulait que le sénat déclarât Albin ennemi de la patrie; mais l'incertitude du résultat de cette lutte sanglante entre deux rivaux également vindicatifs et redoutables, empêcha ce corps, tou-

jours tremblant et si souvent victime, de prendre une décision unanime. Les plus timides, que détermine toujours le danger le plus prochain, obéirent à l'empereur. Les plus imprudens résistèrent ouvertement; le reste, dont une longue habitude de révolution avait mûri l'expérience, demeura neutre. L'historien Dion Cassius fut de ce nombre.

Albin poussa vivement la guerre dans les Gaules et y fit de grands progrès. On vit à cette époque un homme obscur jouer un rôle étrange. Numérien, maître d'école, se faisant passer pour sénateur, leva un corps de troupes gauloises, battit en plusieurs rencontres celles d'Albin, leva des contributions, envoya des sommes considérables à Sévère, contribua par sa vaillance à ses succès; et, lorsque la guerre fut terminée, dégoûté des grands, des combats et de l'ambition, il ne voulut ni d'aucune dignité ni d'aucune récompense, et rentra paisiblement dans son humble hameau.

Albin, ardent, impétueux, et qui citait toujours ce vers de Virgile,

Furieux, je saisis mes armes,

pour rappeler que la fureur le guidait plutôt que la raison, conquit en peu de temps la plus grande partie de la Gaule, et défit complétement Lupus, général de l'empereur.

Bataille entre eux.

Sévère, alarmé de ces progrès, après avoir fortifié prudemment le passage des Alpes, marcha contre son rival àla tête de toutes ses forces. Ils se

livrèrent une grande bataille entre le Rhône et la Saône, près de Lyon et de Trévoux. Cent cinquante mille Romains y combattirent de part et d'autre. Des deux côtés on voyait même courage et même habileté. L'aile gauche d'Albin plia d'abord, mais son aile droite, plus heureuse, enfonça celle que commandait l'empereur. Sévère, enveloppé, blessé, tombe de cheval; son opiniâtre bravoure écarte ceux qui osent l'approcher; on arrive à son secours; il rallie les fuyards; marchant à pied à leur tête, il les ranime, et rétablit le combat. Létus accourt enfin avec une réserve, et, par un choc rapide, décide la victoire. Les troupes d'Albin cèdent de toutes parts. L'empereur en fait un grand carnage, les poursuit sans relâche et livre la ville de Lyon aux flammes. Albin, perdant le trône, méprisa la vie et se tua. Le cruel Sévère fit fouler son corps par les pieds de son cheval, et envoya sa tête à Rome, sur une pique.

Défaite et mort d'Albin.

La femme, les enfans, et tous les partisans d'Albin qu'on put saisir, furent égorgés; tous les soldats des légions vaincues, qui échappèrent à la mort, se sauvèrent en Germanie, portèrent dans les forêts leur haine, leurs armes, leurs lumières, leur tactique; ils éclairèrent, ils disciplinèrent les barbares, et préparèrent ainsi la ruine de l'empire.

Un officier gaulois, pris et condamné, voulut parler à Sévère : « Si vous aviez été vaincu, lui dit-» il, que demanderiez-vous au vainqueur, et que

» feriez-vous à ma place? » — « Je garderais le » silence, répondit l'empereur, et je souffrirais ce » que tu vas souffrir. » Il le fit périr sans pitié.

Quelques lâches délateurs lui ayant remis les papiers d'Albin, il connut tous les partisans que son rival s'était ménagés parmi les sénateurs. L'officier chargé de ces lettres pour le sénat, montrant à cette compagnie consternée la lettre d'Albin, lut à haute voix ces paroles de l'empereur : « Ce pré» sent vous fait connaître ma colère et vous an» nonce ma vengeance. »

Retour de Sévère à Rome.

Sévère rentra en Italie et dans Rome, à la tête de son armée. Ayant convoqué les sénateurs, il reprocha aux uns leur perfidie, aux autres leur lâcheté : « Vous vous plaignez, dit-il, de ma ri» gueur, lorsque vous êtes dignes de tous les sup» plices : la douceur vous rend factieux; la bonté » ne peut attendre de vous que des trahisons. In» solens contre la faiblesse, tremblans aux pieds » de la force, on ne peut vous gouverner que par » la terreur; Marius et Sylla vous connaissaient » bien; leurs proscriptions justes ont seules af» fermi leur pouvoir; César a voulu se montrer » clément, il est tombé sous vos poignards.

Sa rigueur envers le sénat.

» Il vous sied bien de flétrir la mémoire de » Commode, vous, qui avez acheté ses dépouilles, » ses esclaves, ses courtisanes; vous, qui avez tous » ses vices, et aucune de ses qualités; vous, qui » laissiez tout à l'heure impuni l'assassinat d'un

» vaillant empereur, et qui prodiguiez lâchement
» vos hommages au vil acheteur de l'empire. C'est
» parce que Commode vous a traités comme vous
» deviez l'être, qu'il mérite à mon avis l'apothéose :
» j'ordonne donc qu'on lui décerne les honneurs
» divins. »

Après avoir ainsi répandu l'épouvante par ses paroles, au mépris de ses sermens, il mit en jugement cinquante-sept sénateurs, ordonna la mort de vingt-deux, et fit grâce à trente-cinq. Apprenant alors que les Parthes et l'Arménie s'étaient de nouveau soulevés, il partit pour l'Orient. Son départ pour l'Orient.

Barsème, roi d'Arménie, apaisa son ressentiment par sa soumission. Les Parthes, après de vains efforts, revenant à leur ancienne politique, pensèrent qu'il fallait laisser ce torrent s'écouler. Ils ne combattirent contre lui qu'en fuyant. Sévère porta ses armes, comme Trajan, au-delà de Babylone et de Ctésiphon, et, comme lui, il échoua deux fois devant Atra, ville défendue par sa position et par le courage indomptable des Arabes.

L'empereur se montra aussi cruel en Asie qu'à Rome. Tous ceux qui avaient pris part à la rébellion périrent. Caracalla, dévoilant déjà son affreux caractère, voulait qu'on proscrivît aussi les enfans des condamnés; Géta, son frère, plus humain, demanda s'ils avaient beaucoup de parens : « Un grand » nombre, » répondit-on : « Vous voulez donc,

» répliqua-t-il, qu'une foule d'hommes détestent » notre nom et notre victoire. »

Sa persécution envers les Juifs.

L'empereur, après avoir pacifié la Syrie, courut en Palestine, où les Juifs avaient fait quelques mouvemens. Son caractère violent le rendait naturellement ennemi d'un Dieu de paix, de charité et d'amour. Il défendit à tout sujet de l'empire de professer la religion de Moïse ou celle de Jésus, et, pour la cinquième fois, les chrétiens se virent violemment persécutés. Victor, Irénée, évêque de Lyon, Léonidas, père du fameux Origène, périrent martyrs de leur foi. Potaniène et sa mère Marcelle expirèrent dans les flammes. Un de leurs persécuteurs, Basilide, converti par leur courage, partagea leur supplice.

Sévère, voyageant ensuite en Egypte, rendit de grands honneurs aux mânes de Pompée et du héros macédonien. Il admira les merveilles de cette antique contrée, visita ses temples, et en retira tous les livres sacrés qu'il fit enfermer dans le tombeau d'Alexandre. Il revint enfin à Rome jouir d'une gloire méritée par tant d'exploits, mais souillée par tant de crimes et de sang.

Son retour à Rome.

Ce prince si fier, et qui répandait l'effroi dans l'empire, se laissait lui-même dominer par un favori. Plautien, semblable à Séjan par son ambition, par sa cruauté, par son orgueil, porta l'insolence au point d'ordonner à tous les Romains de baisser les yeux lorsqu'ils se trouvaient sur son

Insolence de Plantien envers les Romains.

passage. Fier de la faveur de son maître, il ne ménageait personne, et traitait même avec mépris l'impératrice Julie et Géta.

Sa fille Plautille épousa Caracalla : dès ce moment l'orgueilleux ministre ne crut plus voir d'intervalle entre le trône et lui : loin de modérer les passions de l'empereur, il les rendait plus ardentes et l'encourageait à la cruauté, soit dans le dessein de lui plaire, soit avec l'espoir de le rendre odieux et de le renverser. Union de Plautille et de Caracalla, fils de Sévère.

Par ses conseils, une foule de chrétiens, de chevaliers et de sénateurs furent envoyés au supplice. Ce fut à cette époque que Tertullien osa publier son éloquente apologie du christianisme : il y prouvait avec évidence que les Chrétiens, soumis au prince et aux lois, étaient obligés par leur; culte même à remplir tous les devoirs de citoyens que leurs mœurs étaient aussi douces que pures, et que d'ailleurs aucune violence ne pouvait triompher d'une religion vraie, dont la persécution ne faisait qu'accroître les progrès : « Nous remplissons » déjà, dit-il, vos camps, votre sénat, vos cités, vos » champs, vos palais, vos maisons, et nous ne vous » laissons que vos temples et vos théâtres. »

Le succès répondit à son attente; la raison l'emporta sur l'injustice, et, si la persécution ne cessa pas totalement, au moins elle se ralentit.

Caracalla, éclairé par sa jalousie contre Plautien son beau-père, et plus capable peut-être Mort de Plautien.

qu'un autre de pénétrer les secrets d'un caractère semblable au sien, découvrit que ce ministre ingrat conspirait contre le pouvoir et contre les jours de son maître. Saturnin, tribun des prétoriens, gagné par le prince, feignit d'entrer dans les projets de Plautien, et, après avoir concerté avec lui tous les moyens de consommer son crime, il accourt un soir à son palais, lui apprend que ses vœux sont remplis, et que toute la famille impériale vient d'être égorgée. Plautien, enivré d'orgueil et de joie, se rend précipitamment dans l'appartement impérial, impatient de monter sur le trône; mais il y trouve l'empereur et ses fils, environnés de leurs officiers. A sa vue Sévère, encore entraîné par son ancien penchant, se montrait disposé à écouter sa justification; mais l'impétueux Caracalla, sans lui laisser le temps de prendre la parole, se jette sur lui, le désarme, et le fait massacrer aux pieds de son père.

L'empereur rendit compte de cet événement au sénat, déplora le malheur des princes qui ne peuvent trouver d'amis, et attribua aux perfides conseils de son ministre toutes les rigueurs qu'il avait exercées. Mais la suite de sa vie démentit cette illusoire justification. Au reste, depuis le règne de Commode et de Julianus, tel était le malheur de Rome; la vertu ne pouvait y régner, et, dans ce temps où les grands prétendaient tous au trône, où les plus riches osaient l'acheter, lorsque le

soldat ôtait et donnait la couronne, quand le sénat et le peuple, sans force et sans mœurs, encensaient la puissance, outrageaient le malheur, l'empire ne devait plus être gouverné que par des tyrans.

Administration de Sévère.

Sévère contenait les grands par la crainte des supplices, s'attachait l'armée par des largesses et par le relâchement de la discipline; il se faisait chérir du peuple en adoucissant les impôts, et en donnant aux Romains des fêtes et des spectacles magnifiques. Les dépouilles des vaincus et les confiscations des condamnés non-seulement fournirent suffisamment à ses dépenses, mais elles lui permirent même de former un trésor plus riche que n'en avait possédé aucun de ses prédécesseurs.

Ses occupations

La vie de Sévère était active et régulière; il travaillait la plus grande partie de la nuit, donnait des audiences, et assistait aux tribunaux jusqu'à midi; il montait ensuite à cheval, se baignait, dînait en famille, se promenait et s'entretenait avec les savans les plus distingués; il prenait après un second bain, et soupait avec quelques amis.

Révolte en Calédonie (Ecosse).

La terreur de son nom contenait l'empire dans la soumission, et les étrangers dans le respect: la nouvelle d'une révolte des Calédoniens troubla seule ce repos, triste, mais universel.

Départ de Sévère.

Quoique la goutte eût épuisé les forces de son corps, son esprit conservait l'ardeur et l'impétuosité de la jeunesse. Il quitta Rome, malgré ses

infirmités, et partit pour la Bretagne avec ses deux fils. Après avoir chargé Géta de maintenir l'ordre dans la partie méridionale de cette île, suivi de Caracalla, il conduisit son armée en Calédonie. Le caractère opiniâtre des habitans, la difficulté des lieux, la profondeur des bois, l'insalubrité des marais rendaient cette guerre périlleuse et difficile. Il fallait vaincre les hommes et la nature; cinquante mille Romains y périrent, mais la constance opiniâtre de l'empereur triompha de tous les obstacles. Les barbares, réduits à demander la paix, livrèrent leurs armes, et cédèrent une partie de leur territoire.

Victoire de Sévère sur les Calédoniens.

Sévère, pour mettre la Bretagne à l'abri de leurs incursions, construisit une longue muraille garnie de tours et défendue par des fossés profonds. Le sénat lui décerna le titre de *Britannicus Maximus*. Une nouvelle rébellion lui fit reprendre les armes et fut punie par un horrible massacre des Bretons. Comme il marchait contre les rebelles, il se vit au moment d'être victime d'un crime affreux : Caracalla, qui ne pouvait supporter les hauteurs d'un nouveau favori de son père, nommé Castor, n'écoutant que sa fureur, tire son glaive pour en frapper l'auteur de ses jours. Un cri général d'horreur l'arrête et l'épouvante. Le soir, Sévère, rentré dans sa tente, le fait appeler : « Malheureux, dit-il, puisque vous en voulez à » ma vie, dérobez votre forfait aux regards de

Tentative de parricide de Caracalla

» l'armée, consommez votre parricide en secret,
» ou ordonnez à Papinien de me donner la mort;
» vous êtes son empereur et il vous obéira. »

Caracalla se jeta à ses pieds avec une feinte douleur, mais plus déconcerté que repentant.

Révolte dans les légions excitée par Caracalla.

Peu de jours après, ses émissaires excitent une révolte dans les légions, qui déclarent que Sévère, accablé de goutte et tombé dans l'imbécillité, ne pouvant plus les commander, Caracalla doit seul exercer le pouvoir suprême. On porte cette nouvelle à l'empereur; la colère semble lui rendre sa jeunesse et sa vigueur; il se fait conduire à son tribunal, convoque les légions; le feu de ses regards, la fierté de ses paroles consternent les rebelles; les armes tombent de leurs mains; il ordonne le supplice de leurs chefs; on tranche leurs têtes : portant ensuite la main à son front, il dit à Caracalla : « Apprenez que c'est la tête qui gou-
» verne, et non les pieds. » On croit qu'il fut tenté de faire mourir son indigne fils, mais la nature l'emporta sur la justice.

Ce monstre voulait empoisonner son père, mais les médecins dont il essaya de corrompre la fidélité refusèrent avec indignation de lui obéir.

Les derniers efforts de l'empereur avaient aigri sa maladie; sentant sa mort prochaine et inévitable, il dit : « J'ai été tout, et je sens que tout
» n'est rien. » Comme on lui apportait, conformément à ses ordres, l'urne destinée à recevoir

ses cendres, il ajouta : « Ce vase étroit va donc » renfermer celui que le monde entier pouvait à » peine contenir. »

Appelant ensuite ses fils, il leur adressa ces paroles : « J'ai trouvé l'empire sur le bord de sa » ruine ; je vous le laisse puissant et glorieux. Il » durera si vous vous laissez gouverner par la » vertu ; il périra si vos vices vous gouvernent. »

Mort de Sévère. Bientôt, ses douleurs épuisant son courage, il demanda du poison, et comme on le lui refusait, décidé à hâter sa fin, il se fit apprêter un repas, mangea avec excès, et mourut dans la soixante-sixième année de son âge, après dix-huit ans de règne. Ses talens et ses vices prouvent qu'il restait encore, à cette époque, quelque chose de grand et de romain dans les crimes comme dans les vertus ; mais bientôt nous verrons la vieillesse de cet empire colossal montrer tous les symptômes de la langueur, de la décrépitude et de la mort.

Sévère termina sa vie et son règne à Yorck. An de Rome 960, de Jésus-Christ 209.

Il avait cultivé les lettres, et écrit une histoire de sa vie, dont Victor vantait le style et la franchise.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Portrait de Bassianus Antonin surnommé Caracalla. — Portrait de Géta, frère de Caracalla. — Antipathie de ces deux frères. — Apothéose de Sévère. — Mort de Géta par la perfidie de Caracalla. — Conduite de Caracalla après son fratricide. — Ses cruautés — Gouvernement de ses ministres. — Occupations de Caracalla. — Son départ de Rome. — Sa guerre avec les Allemands. — Son honteux tribut pour la paix. — Ses voyages. — Sa vengeance à Alexandrie. — Sa perfidie envers Artaban, roi des Parthes. — Conspiration de Macrin. — Mort de Caracalla. — Mort de son assassin Martial.

CARACALLA ET GÉTA.

(An de Rome 960. — De Jésus-Christ 209.)

Le temps n'existait plus, où les princes désignés par leurs pères, nommés par l'armée, attendaient avec respect la confirmation du peuple et du sénat. Bassianus Antonin, âgé de vingt ans, prit possession du pouvoir suprême avec Géta son frère, et il fut surnommé *Caracalla*, parce qu'il portait, comme les Gaulois, une *caracalle*, longue robe qui descendait jusqu'aux talons, et que les Francs nommèrent depuis *casaque*.

Portrait de Bassianus Antonin, surnommé Caracalla.

Ce prince, dans son enfance, élevé par Antipater, par Evod et par Proculus qui l'avait voulu rendre chrétien, donna, par sa douceur, par sa sensibilité, des espérances que démentit le reste de sa vie. La nouvelle d'une condamnation le ren-

dait triste ; la vue d'un supplice lui arrachait des larmes; mais bientôt, son élévation attirant autour de lui les flatteurs, leur poison corrompit son âme, développa son orgueil, troubla sa raison. Il devint si cruel, que Montesquieu, trouvant le titre de tyran trop vulgaire pour un pareil monstre, lui donna avec raison celui de destructeur des hommes.

« Caligula, Néron, Domitien, Commode, dit
» cet illustre écrivain, n'exerçaient leurs cruautés
» que dans Rome; Caracalla promenait ses fureurs
» dans le monde entier. »

Portrait de Geta.

Géta, son frère, s'était montré dans ses premières années méchant et emporté. Une sage éducation changea totalement son caractère, et, en s'élevant au rang qui corrompt les autres hommes, il se dépouilla de ses vices, et se para de toutes les vertus qui font les grands rois. La plus violente antipathie éclata entre ces deux frères. Les efforts de Sévère, les conseils de Julie leur mère, ne purent les rapprocher, et le partage du pouvoir redoubla leur aversion. Le trône, qui eût été peut-être un écueil pour l'amitié, devint un champ de bataille pour la haine. Ayant quitté tous deux la Bretagne, ils arrivèrent à Rome ensemble, et se partagèrent le palais impérial, qui était vaste comme une ville. Chacun d'eux prit une cour et une garde séparées, et bientôt leur jalousie forma deux partis dans Rome. Les sénateurs, les chevaliers, les citoyens les plus distingués étaient attirés

Antipathie de ces deux frères.

par les vertus de Géta; les soldats, les affranchis, les débauchés, les hommes sans aveu se rangèrent du côté de Caracalla. Les deux princes prononcèrent l'éloge de Sévère, en présence du sénat qui ordonna son apothéose.

Apothéose de Sévère.

Les déplorables progrès de la servitude, en abaissant le peuple-roi aux pieds d'un maître, lui avaient fait adopter les magnifiques et puériles pompes de l'étiquette orientale. On plaça l'image en cire de Sévère sur un lit d'ivoire orné de draps d'or. Pendant cette exposition, qui dura sept jours, ce lit était entouré d'un grand nombre de sénateurs revêtus de robes noires, de dames romaines habillées en blanc. Les médecins venaient visiter régulièrement le prince, comme s'il était encore vivant, et annonçaient avec douleur les progrès de la maladie. Le septième jour, après avoir déclaré sa mort, on porta, en grande pompe, cette image sur son lit, para voie Sacrée, dans le Forum. Les chevaliers la soutenaient, les sénateurs la suivaient; la jeunesse romaine célébrait la mémoire de l'empereur par des hymnes. Le cortége arriva enfin au Champ-de-Mars; on y avait construit une pyramide en bois à quatre étages, enrichie des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Cette pyramide contenait quatre chambres de grandeur décroissante. Dans la seconde on plaça l'image, entourée de fleurs et d'aromates; les chevaliers romains, armés, firent des courses de chevaux autour

de la pyramide; les empereurs, les consuls et les sénateurs mirent le feu au bûcher, et, au milieu des flammes qui s'élevaient, un aigle, placé dans l'intérieur de cet édifice, s'envolant dans les nues, fit croire au peuple crédule que l'âme de Sévère montait dans le ciel pour prendre sa place au rang des dieux.

Mort de de Géta par la perfidie de Caracalla

Bientôt, Géta grossissant son parti par sa modération, par son affabilité, Caracalla voulut augmenter le sien en protégeant la licence des troupes, et en lâchant le frein à tous les vices. Les sénateurs, craignant une lutte sanglante dont Rome semblait devoir être prochainement le théâtre et la proie, proposèrent le partage de l'empire, offrant l'Orient à Géta, et l'Occident à Caracalla. L'aveugle tendresse de Julie l'empêcha d'y consentir. Elle croyait qu'une séparation augmenterait leur animosité, et elle espérait toujours réconcilier ses fils. Caracalla, après avoir tenté vainement l'assassinat et le poison contre les jours de son frère que défendait l'amour du peuple, feignit d'abjurer sa haine, et demanda au malheureux Géta une conférence chez sa mère, pour terminer leurs différends. La vertu ne soupçonne pas les crimes qu'elle ne peut concevoir. Géta se rend avec confiance au rendez-vous; il ouvre ses bras à son frère; Caracalla tire son glaive, se précipite sur lui; le jeune prince, sans armes, cherche un refuge près de Julie; le monstre l'y poursuit, lui

enfonce son épée dans le sein, et blesse sa mère qui voulait détourner le coup. L'infortuné Géta mourut sans avoir prononcé une parole. Il n'avait régné qu'un an.

Conduite de Caracalla après son fratricide.

Après ce forfait atroce, Caracalla sort du palais, appelle sa garde, et s'écrie qu'il vient d'échapper aux plus grands périls. Les soldats alarmés le conduisent au camp; il double leur paie, leur accorde mille francs de gratification par tête; épuisant ainsi le trésor public pour acheter l'impunité.

Les prétoriens, qui ne connaissaient plus d'autre droit que la force, et d'autre vertu que la prodigalité, renouvellent leur serment au fratricide, et déclarent, sans pudeur, Géta ennemi de la patrie.

Caracalla, sûr de leur dévouement, se rendit, couvert d'une cuirasse, au milieu du sénat, qu'il fit environner de ses troupes. Là, bravant le courroux du ciel, les regards des hommes et les lois de l'empire, il accusa publiquement son frère d'avoir voulu lui ravir la vie et le trône, avoua hautement son meurtre, se glorifia d'avoir suivi l'exemple de Romulus; et, pour rassurer tous les esprits qui, dans les temps de corruption, s'occupent plus de l'intérêt privé que de l'intérêt public, il promit amnistie à tous les partisans de Géta, et la vie à tous les condamnés.

Un sénateur osa proposer l'apothéose du prince assassiné; l'empereur répondit : « J'y consens, je » l'aime mieux dans le ciel que sur la terre. »

Quelque faible que soit dans de certains temps l'opinion publique, la tyrannie la redoute toujours, et elle cherche à la tromper, lors même qu'elle l'opprime. Caracalla voulut exiger de son ministre, le jurisconsulte Papinien, la même complaisance que Néron avait obtenue de Sénèque; et comme il le pressait de le justifier de la mort de son frère par une éloquente apologie, le vertueux Romain s'y refusa : « Il n'est pas aussi facile, lui dit-il, d'ex- » cuser un fratricide que de le commettre. » Ce mot courageux lui coûta la vie.

Ses cruautés.

On obéissait, mais on murmurait; personne ne vengeait Géta, mais tous le regrettaient. Caracalla furieux, prenant les gémissemens de la vertu pour un signal de révolte, remplit Rome de terreur et de sang. Tout délateur était écouté; tout soupçon tenait lieu de crime; la parole mettait en danger; le silence rendait suspect; les ordres sanguinaires de l'empereur s'exécutaient, comme les crimes, au milieu de la nuit. Ces heures de repos étaient des heures de péril pour tous les citoyens : on prétend que vingt mille personnes périrent victimes des fureurs de cet insensé. Le vertueux Pompéianus perdit la vie; on trancha les jours d'une fille de Marc-Aurèle; l'estime qu'ils inspiraient était leur seul crime.

Celui qui n'avait pas sur lui un portrait, une image de l'empereur, passait pour impie, et en même temps plusieurs furent condamnés comme

sacriléges, pour avoir porté dans des lieux de débauche des bagues où sa figure était gravée.

Ses ministres furent dignes de lui; il donna le gouvernement de Rome à l'eunuque Sempronius, médecin et empoisonneur de profession, que Sévère avait exilé dans une île déserte. Théocrite, d'abord esclave, ensuite maître à danser et histrion, commandait sa garde; un autre affranchi, Épagate, gouvernait avec eux l'empereur et l'empire, et vendait sans pudeur la justice et le sang de l'innocence. Ils avilirent le titre de citoyen romain en le prodiguant aux barbares, et en l'accordant, par une loi, à tous les sujets libres de l'empire. Gouvernement de ses ministres.

Caracalla disait hautement que l'on ne pouvait gouverner les hommes que par la crainte; il n'estimait que Tibère et Sylla : sa mère Julie lui représentant un jour que le peuple épuisé ne pourrait payer les impôts qu'il exigeait : « Apprenez, » dit-il, que j'aurai tout l'argent que je voudrai, » tant que je porterai ce glaive. »

Abandonnant le soin des affaires de l'Etat à ses indignes favoris, il passait ses journées aux jeux publics, dans des lieux de débauche, avec des histrions et des cochers. Fier de la force corporelle dont la nature l'avait doué, il descendait souvent sur l'arène pour combattre les lions et les tigres, dont il paraissait plus l'émule que l'ennemi. Occupations de Caracalla.

Objet de la crainte et de la haine universelles,

Caracalla était lui-même poursuivi par la terreur qu'il inspirait. Un ennemi qu'aucune garde n'arrête, le remords, pénétrait la nuit dans son palais, et troublait son esprit par des rêves effrayans : souvent il croyait voir apparaître l'ombre de son père, et entendre ces mots terribles : « Je te tue- » rai comme tu as tué ton frère. »

Son départ de Rome.

Par une étrange et cependant commune contradiction, ce prince, si méprisable dans ses mœurs, si vil dans ses goûts, ambitionnait la gloire militaire. Il sortit de Rome, parcourut l'Italie et les Gaules comme un torrent dévastateur, et répandit plus de calamités sur son passage, que les barbares dans leurs invasions.

Sa guerre avec les Allemands.

Les Allemands, peuple dont on parlait alors pour la première fois, venaient de franchir le Rhin pour faire une incursion dans les Gaules. On voit par ce nom d'*allemand*, qui voulait dire en celtique *tous les hommes*, que ce nouveau peuple n'était qu'un mélange formé de plusieurs nations différentes. L'empereur combattit dans cette guerre en brave soldat, mais il n'avait aucun des talens qu'exige le commandement des armées. On ne voyait aucune prévoyance dans ses mesures, aucune sagesse dans ses dispositions, aucune suite dans ses desseins. Accoutumé à l'obéissance servile d'une nation corrompue, il vit avec surprise l'esprit public des barbares résister à sa tyrannie, et comme il donnait à plusieurs

femmes allemandes prisonnières le choix de la mort ou de la captivité, toutes préférèrent la mort, et se tuèrent à ses yeux. Les esclaves des Césars auraient pu, de ce moment, prévoir que les habitans des forêts de la Germanie devaient prochainement triompher de l'empire romain.

Caracalla, ennuyé de la guerre, et satisfait d'avoir montré sa force dans quelques combats particuliers, paya un tribut aux Allemands, acheta d'eux la paix, en plaça un grand nombre dans sa garde, adopta leurs vêtemens, couvrit sa tête d'une perruque blonde pour imiter leur blonde chevelure, et se vanta dans ses lettres au sénat de les avoir vaincus et mis en fuite.

Son honteux tribut pour la paix avec eux.

Encouragés par sa faiblesse, d'autres peuples le menacèrent de leurs armes pour lui arracher des tributs. Il courut ensuite en Dacie; les Goths et les Gètes vinrent l'attaquer, et furent défaits, non par lui, mais par ses généraux. Helvius, fils de l'empereur Pertinax, faisant alors allusion au meurtre de Géta et à la retraite des Gètes, se permit de dire que l'empereur méritait doublement le surnom de Gétique. Ce bon mot fut son arrêt de mort.

Caracalla, peu de temps après, traversa la Macédoine; là, sa vanité le rendit enthousiaste d'Alexandre-le-Grand. Ne pouvant imiter son génie, il copia sa démarche, son attitude, son maintien, pencha la tête comme lui sur son

Ses voyages

épaule gauche, se revêtit d'une armure qu'il avait portée, prit audacieusement son nom, et donna celui de phalange à un corps de son armée. Étant ensuite débarqué en Asie, il visita les ruines de Troie, s'enflamma pour la gloire d'Achille, et, croyant jouer son rôle, célébra pour son affranchi Festus des funérailles semblables à celles de Patrocle.

Sa vengeance dans Alexandrie.

Suivant le cours de ses voyages, il arriva en Égypte, et se vit avec fureur l'objet du mépris et des railleries des Alexandrins. Sa vengeance fut aussi atroce que sa vanité était puérile. Ayant rassemblé pour une fête tous les habitans d'Alexandrie, il ordonna à ses troupes de fondre sur eux. Le grand nombre des victimes rendit la résistance longue et le carnage affreux.

L'empereur écrivait lui-même au sénat que, pendant ce massacre, il était paisiblement assis dans le temple de Sérapis, et consacrait à ce Dieu le glaive dont il s'était servi pour immoler son frère.

Avant de partir d'Alexandrie, il en chassa tous les hommes de lettres et les savans, comme si le crime pouvait espérer d'être caché en éloignant les lumières.

Sa perfidie envers Artaban, roi des Parthes.

Arrivé en Syrie, il voulut triompher des Parthes, non par le courage, mais par la plus vile des fourberies. Ses ambassadeurs ayant demandé à Artaban, roi des Parthes, la main de sa fille, les

deux monarques fixèrent un jour pour conférer ensemble sur cette union. Le lieu indiqué était une vaste plaine : Artaban s'y rendit avec confiance, sans armes, et suivi des grands de sa cour. Caracalla s'avance, se jette avec ses soldats sur cette troupe désarmée, et en fait périr la plus grande partie sous ses coups. Artaban ne dut son salut qu'à la vitesse de son coursier. Caracalla, profitant du trouble répandu dans le pays par sa lâche trahison, dévasta la Médie, démolit les tombeaux des rois des Parthes, et prit insolemment le nom de *Parthique*, comme si l'assassinat méritait les honneurs de la victoire.

Cependant les Parthes indignés se rassemblèrent, s'armèrent à la hâte, vinrent en foule attaquer les Romains. Jamais peuple ne fut animé par un plus juste motif de vengeance.

Jusque là l'empereur, en butte à la haine du monde entier, n'avait été soutenu que par ses légions, dont il protégeait la licence ; mais la faveur et les préférences qu'il prodiguait à la garde allemande le privèrent bientôt de leur appui.

Soupçonneux comme tous les tyrans, il avait chargé, pendant son absence, Maternianus, commandant des milices de Rome, de l'informer de tout ce qui pourrait intéresser sa sûreté. Cet officier lui écrivit qu'un devin, en Afrique, venait de désigner Macrin, préfet du prétoire, comme destiné par les dieux à monter sur le trône. Cara-

calla, toujours plus occupé de ses débauches que de ses affaires, confie, sans les lire, ses dépêches à Macrin. Celui-ci les ouvre; il connaissait trop l'empereur pour douter du sort qu'une semblable nouvelle lui préparait, si, par d'autres voies, elle parvenait à ce prince. Décidé à le prévenir, et certain des dispositions de l'armée, il gagne par ses largesses deux tribuns, et Martial, exempt des gardes, et jure avec eux la mort du tyran.

Conspiration de Macrin.

Caracalla sortait alors d'Édesse pour se rendre à Carrhes; les conjurés l'épiaient; ils le voient s'écarter du chemin, suivi d'un seul esclave, et descendu de cheval. Martial, saisissant cet instant favorable, quitte son rang, s'approche de lui sous prétexte de l'aider à monter sur son coursier, et lui enfonce son poignard dans la gorge. A ses cris les soldats accourent, le trouvent expirant, et vengent sa mort en massacrant Martial. Caracalla périt l'an 970 de Rome, âgé de vingt-neuf ans, l'an de Jésus-Christ 217. Son règne, qui dura six années, dut faire croire aux Romains que les dieux, pour les punir de leurs mœurs barbares, et pour venger leurs nombreuses victimes, les condamnaient à leur tour à devenir la proie des monstres.

Mort de Caracalla

Mort de son assassin Martial.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Adventus refuse l'empire. — Election de Macrin confirmée par le sénat. — Guerre entre Macrin et Artaban. — Défaite des Romains. — Réformes dans la législation.—Conspiration contre Macrin. — Sa fuite et sa mort.

MACRIN.

(An de Rome 970. — De Jésus-Christ 217.)

Caracalla, exécré dans tout l'univers, n'avait pour partisans que les prétoriens, enrichis par ses largesses. Au moment de sa mort, ils se soulevèrent; Macrin, feignant de partager leur douleur, sut échapper à leurs soupçons, et rejeter le crime sur le meurtrier seul qui avait péri.

Bientôt les cohortes prétoriennes, cessant de pleurer leur prince, ne s'occupèrent que du choix de son successeur. L'impératrice Julie, veuve de Sévère, avait une sœur nommée Mœsa; celle-ci donna le jour à deux filles, Sœmis et Mammée: Caracalla séduisit Sœmis; de ce commerce criminel naquit un prince d'une rare beauté, appelé depuis Héliogabale: son extrême jeunesse et l'illégitimité de sa naissance éloignaient de lui les suffrages. L'armée hésitait entre Adventus et Macrin, tous deux préfets du prétoire: enfin on se décida pour Adventus, plus vaillant et plus expéri-

Adventus refuse l'empire.

menté que son collègue : mais, comme il ne savait pas lire, et se sentait plus fait pour commander des soldats que pour gouverner un empire, il refusa modestement l'honneur ou plutôt le fardeau qu'on lui offrait.

Election de Macrin confirmée par le sénat.

Toutes les voix se réunirent alors sur Macrin ; les prétoriens le proclamèrent empereur et donnèrent le titre de César à son fils Diadumène. Macrin en informa le sénat, qui confirma cette élection. Les sénateurs, par haine pour la mémoire de Caracalla, firent abattre ses statues ; mais la crainte des prétoriens les força de placer au rang des dieux celui dont ils auraient voulu rayer le nom de la liste des hommes. On ne respecta ni la douleur ni la vertu de Julie : elle fut bannie et se laissa mourir de faim, désespérée de la mort d'un fils dont elle n'aurait dû pleurer que la naissance.

Marcus Opilius Macrinus était né en Mauritanie, dans un lieu qu'on nomme à présent Alger. Protégé par Plautien, il devint intendant des postes pendant le règne de Sévère, avocat du fisc sous Caracalla, et préfet du prétoire après la mort de Papinien. Une des principales fonctions de cette charge consistait à rendre la justice au nom de l'empereur, et Macrin, comme magistrat, se fit estimer par l'équité de ses arrêts. Monté sur le trône, il parut ennemi de la délation, punit les calomniateurs, et annonça le dessein de faire re-

naître la justice et la liberté. Mais dans un temps où la force tenait lieu de droit, l'épée seule pouvait donner et défendre le sceptre. Macrin savait mieux plaider et juger que vaincre; il aurait voulu négocier au lieu de combattre; Artaban, exaspéré de l'affront qu'il avait reçu, refusa tout accommodement qui ne serait pas fondé sur l'abandon de la Mésopotamie et sur le paiement de fortes indemnités. Les deux armées se livrèrent bataille près de Nisibe; elle dura trois jours, couvrit les Parthes de gloire et prépara leur perte en épuisant leurs forces. Les Romains, obligés de céder le champ de bataille, se retirèrent dans leur camp, et se prétendirent cependant vainqueurs, parce qu'ils ne furent pas poursuivis. Macrin rendit aux Parthes leurs prisonniers, le butin fait sur eux, et acheta la paix par une indemnité de vingt millions. Le sénat, accoutumé à flatter ses maîtres, lui décerna le triomphe et le surnom de *Parthique;* il n'accepta ni l'un ni l'autre, établit sa résidence à Antioche, où il s'occupa uniquement des réformes qu'il voulait faire à la législation.

Guerre entre Macrin et Artaban.

Défaite des Romains.

Pour simplifier la jurisprudence, il révoqua les rescrits des empereurs, et réduisit le nombre des anciennes lois. Il publia des réglemens sévères contre le luxe, contre la délation, contre la débauche. Il protégea les savans; ceux que Caracalla avait exilés revirent leur patrie. Dion l'historien obtint le gouvernement de Pergame et de Smyrne.

Réformes dans la législation.

Conspiration contre Macrin.

Tandis que l'empereur se livrait ainsi, dans une trompeuse sécurité, aux travaux de la législation, comme si son pouvoir eût été consolidé, trois femmes et un enfant se préparaient à le renverser. Prolongeant trop long-temps son séjour à Antioche, il commit la faute de ne pas séparer les légions, force toujours dangereuse quand elle n'est pas utilement occupée. Traitant les officiers avec hauteur, et voulant ramener trop brusquement ses soldats licencieux à l'antique discipline, il mécontenta l'armée.

Mœsa se trouvait alors en Phénicie avec ses deux filles, Sœmis et Mammée, et leurs enfans, Bassien et Alexandre. Ces deux jeunes princes étaient prêtres du soleil; ce qui avait fait surnommer Bassien *Héliogabale*. L'extrême beauté de ce jeune homme excitait l'admiration des soldats, et lui attirait leur affection. L'habile Mœsa, profitant de ces dispositions favorables et des fautes de Macrin, vend ses pierreries, répand à pleines mains l'argent, soulève une légion, et conduit dans son camp Héliogabale qu'elle proclame empereur.

Macrin, peu alarmé d'un mouvement partiel qu'il comptait promptement apaiser, envoya Julien contre les rebelles avec deux légions. Les soldats d'Héliogabale, trop peu nombreux pour tenir la plaine, se fortifièrent dans leur camp, qui fut investi. Pendant ce blocus, les agens de Mœsa

pénétrèrent dans les lignes des assiégeans, et y répandirent l'esprit de révolte : les deux troupes se réunirent, coupèrent la tête à Julien, et l'envoyèrent à l'empereur qui s'aperçut enfin qu'il ne devait pas mépriser ce qu'il appelait une conspiration d'enfant. A la tête des prétoriens et des corps restés fidèles, il marcha contre les factieux et informa de ces événemens le sénat, qui, sur sa demande, déclara ennemis publics Héliogabale et Alexandre, ainsi que leur mère et leur aïeule.

Macrin, après quelques succès peu décisifs, montrant dans ses mesures une irrésolution qui encouragea et grossit le parti des ennemis, se retira d'Apamée à Antioche. Bientôt les progrès des rebelles le forcèrent d'en sortir et de leur livrer bataille sur les frontières de la Phénicie. Gannys, gouverneur d'Héliogabale, n'avait jamais fait la guerre ; cependant cet homme, jusque là toujours livré au plaisir, disposa son armée avec ordre et combattit avec vaillance. Malgré ses efforts, les prétoriens, voulant soutenir leur ancienne renommée, étaient parvenus à enfoncer ses rangs. Tout à coup Mœsa et Sœmis se montrent au milieu des fuyards, les arrêtent, les accablent de reproches, les rallient et les déterminent à retourner au combat. Le jeune Héliogabale, tirant son épée, se place à leur tête ; la bataille recommence avec fureur ; Macrin, épouvanté, prend la fuite : malgré sa lâcheté, les prétoriens combattaient

Sa fuite et sa mort.

toujours; la crainte des vengeances qui suivent les guerres civiles redoublait leur courage. Héliogabale, sentant alors la nécessité de les rassurer pour les désarmer, leur promet une amnistie entière; le combat cesse à l'instant, et les deux armées réunies proclament de nouveau Héliogabale empereur.

Macrin, s'étant sauvé en Bithynie, s'embarqua pour se rendre à Byzance. Les vents contraires le forcèrent de revenir à Calcédoine, où il se cacha quelque temps. Ayant appris que son asile était découvert, il prit de nouveau la fuite; vivement poursuivi, et près d'être atteint, il se jeta hors de son chariot, et se brisa l'épaule en tombant. Les officiers qui le cherchaient se saisirent de lui et lui tranchèrent la tête. Il avait vécu cinquante-quatre ans et régné une année. Son fils Diadumène fut pris et tué. Ainsi tomba ce pouvoir précaire, élevé et renversé par la trahison.

~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~

CHAPITRE VINGTIÈME.

Héliogabale est proclamé empereur par le sénat.—Son portrait.— Son premier crime. — Son arrivée à Rome. — Admission de son aïeule Masa au sénat. — Création d'un sénat de femmes. — Idolatrie et sacriléges d'Héliogabale.—Son sacerdoce. — Sa circoncision. — Ses débauches. — Son luxe effréné. — Ses extravagances. — Adoption d'Alexandre Sévère par Héliogabale. — Révolte des prétoriens. — Mort d'Héliogabale et de sa mère.

HÉLIOGABALE.

(An de Rome 971.— De Jésus-Christ 218.)

Le nouveau César devait faire légaliser son usurpation par le sénat et par le peuple, qui venaient récemment de le déclarer ennemi de la patrie. Après avoir pris sans leur aveu les titres d'Auguste, de proconsul, de tribun, et les surnoms de Pieux et d'Heureux, il écrivit à Rome pour justifier sa conduite, accusa Macrin d'assassinat et de tyrannie, annonça qu'il marcherait sur les traces d'Auguste et de Marc-Aurèle, et promit une amnistie générale à tous ceux qui avaient agi ou parlé contre lui.

Héliogabale est proclamé empereur par le sénat.

Depuis long-temps le sénat était réduit à la triste nécessité d'obéir aux armées, de revêtir d'une forme légale les arrêts dictés par la force et par la victoire. Il proclama Héliogabale empereur, et donna le titre d'Auguste à sa mère Sœmis et à son aïeule Mœsa.

Son portrait.

Le jeune empereur était âgé de quatorze ans ; il n'avait reçu du ciel qu'un seul don, la beauté. Son caractère était sans force, son esprit sans jugement. Les vices qui infectaient son âme n'y laissaient place à aucune vertu. Surpassant tous ceux qui l'avaient précédé en mollesse, en orgueil, en perfidie, en débauche et en cruauté ; plus impudique que Messaline, plus intempérant que Vitellius, et plus insensé que Caligula, il reçut et mérita le nom de Sardanapale romain.

Sœmis, sa mère, encourageait ses déréglemens par sa tendresse aveugle et par son exemple. Il n'était retenu que par un seul frein ; son aïeule Mœsa lui inspirait quelque crainte : elle était habile, prudente, spirituelle et ferme. Il la respectait ; et, si l'empire ne s'écroula pas alors sous le sceptre sanglant de ce tyran en délire, il dut son salut à la sagesse, à la prévoyance et au courage d'une femme.

Son premier crime.

L'empereur demeura tout l'hiver à Nicomédie ; le premier acte de son autorité fit connaître son ingratitude et sa férocité. Il donna l'ordre à ses soldats de tuer Gannys qui l'avait élevé et placé sur le trône. Le seul crime de ce gouverneur était de lui avoir représenté la nécessité de réformer ses mœurs et de se commander à lui-même, s'il voulait se rendre digne de commander aux autres. Personne ne voulait obéir à cet ordre barbare ; le jeune monstre l'exécuta lui-même, et

plongea son poignard dans le sein de son instituteur.

Lorsque les lois sont sans vigueur, lorsque le crime heureux est couronné, tout homme audacieux croit pouvoir prétendre au trône. On vit de toutes parts éclater des conspirations; un centenier, un médecin, un ouvrier en laine, osèrent successivement aspirer à l'empire, et trouvèrent quelques partisans pour les appuyer : mais leurs complots furent promptement découverts et punis.

Héliogabale, arraché malgré lui aux délices de l'Asie, vint enfin à Rome; il y fit de grandes largesses au peuple, et lui donna de magnifiques spectacles, seuls hommages qu'on rendait encore à sa souveraineté. Son arrivée à Rome.

Lorsque l'empereur parut devant le sénat, il y introduisit son aïeule Mœsa, lui fit prendre séance, lui accorda le droit d'opiner, et marqua sa place auprès des consuls. Ainsi, pour la première fois, Rome vit une femme au rang des sénateurs. Il fit plus : bravant les mœurs, la décence et la raison, il créa un sénat de femmes, destiné, sous la présidence de sa mère Sœmis, à régler les mœurs, les modes, à rendre des arrêts sur tout ce qui concernait les jeux, les spectacles, les amours et les plaisirs. Admission de son aïeule Mœsa au sénat. Création d'un sénat de femmes.

Ce prince, ignorant et superstitieux, avait une vénération exclusive pour le dieu Elagabale, dont il avait desservi les autels en Phénicie. Il paraît, Idolâtrie et sacriléges d'Héliogabale.

par le nom de cette divinité, que c'était le soleil qu'on adorait en Orient, sous la forme très-bizarre d'une pierre noire taillée en cône.

Héliogabale fit transporter à Rome cette image, lui bâtit un temple, pilla tous les autres pour l'enrichir, et y transporta les statues de Jupiter, de Cybèle, de Vesta, le bouclier sacré de Mars, le Palladium de Troie. Dans son fanatisme insensé, il s'écriait que les autres dieux n'étaient que des esclaves d'Elagabale. Rien n'effrayait son audace sacrilége; il viola le sanctuaire de Vesta, en éteignit le feu, et fit venir d'Afrique l'image révérée de *Céleste* ou la Lune pour la marier à son dieu. Tout l'empire se vit forcé de célébrer ces noces ridicules, et de s'épuiser en présens pour les rendre magnifiques.

Son sacerdoce. Sa circoncision.

Héliogabale, se nommant lui-même souverain pontife du nouveau dieu, se fit circoncire; et, poussant la superstition jusqu'au délire, il voulait se rendre eunuque. Sa mère et son aïeule s'y opposèrent; mais elles ne purent l'empêcher d'offrir à son idole des victimes humaines, et de lui sacrifier les enfans de plusieurs patriciens.

Ses débauches,

Dès qu'il eut renoncé au célibat, on le vit se livrer avec fureur à d'autres extravagances. Après avoir épousé quatre femmes et déshonoré une vestale, il déclara publiquement qu'il était lui-même femme, prit pour époux un esclave nommé Hiérade, et se laissa maltraiter et battre par lui, disant

que le devoir d'une femme était de tout souffrir de son mari.

Le palais des Césars devint alors un lieu public de débauches; Héliogabale forma une académie de femmes prostituées et d'hommes sans pudeur qui ne discutaient que des questions obscènes et n'accordaient de prix qu'aux vices.

Rien n'égala le luxe de ce prince efféminé; ses vêtemens de soie, ornés de pourpre et d'or, étaient couverts, jusqu'à la chaussure, de perles et de diamans. Les plus riches pierreries brillaient sur les étoffes magnifiques qui meublaient son appartement; toutes les chambres du palais étaient garnies de fleurs et embaumées par les parfums précieux de l'Arabie. Ses matelas étaient remplis d'un duvet de plumes de perdrix; le baume et l'ambre brûlaient la nuit dans les lampes qui l'éclairaient; ses tables et ses chaises étaient d'or massif. Lorsqu'il sortait de son palais pour monter à cheval ou sur son char, on couvrait le chemin qu'il devait parcourir d'un sable d'or et d'argent. Ses chars étaient traînés par des éléphans, des chameaux, des cerfs, des lions, des tigres, quelquefois par des femmes nues.

Son luxe effréné

Absurde dans ses caprices, il fit rassembler un jour tous les rats, toutes les souris, toutes les araignées qu'on put trouver dans Rome, voulant, disait-il, se donner une idée de la population de cette ville. Quelquefois il invitait à sa table huit

Ses extravagances.

borgnes, huit chauves, huit bossus, huit boiteux; et, après s'être diverti à leurs dépens, il les forçait à combattre contre des animaux féroces. Réunissant un autre jour chez lui les personnages les plus distingués, il les faisait tirer à une loterie burlesque, où l'un recevait un lot de dix chameaux, l'autre de dix mouches, l'un des chiens morts, et l'autre des bourses pleines d'or et de diamans.

Montrant un mépris, peut-être juste, pour les Romains qui se courbaient sous son méprisable joug, il nomma son bouffon Eutychien préfet du prétoire, et l'éleva au rang de consul.

Adoption d'Alexandre Sévère par Héliogabale.

Tandis qu'il déshonorait ainsi le trône par cette honteuse démence, Mœsa, qui s'était emparée du pouvoir, consolait l'empire par une administration juste et sage. Comme elle prévoyait qu'on ne pourrait pas supporter long-temps l'humiliante domination de cet insensé, elle le détermina à déclarer au sénat que, n'ayant pas d'enfans, son dieu lui avait ordonné d'adopter Alexandre, son cousin, fils de Mammée. Le sénat confirma l'adoption, et donna le titre de César à ce jeune prince.

Alexandre Sévère, élevé avec soin par son aïeule et par une mère vertueuse, offrait à l'espoir des Romains la réunion de toutes les grandes qualités qui pouvaient relever leur gloire et assurer leur bonheur. L'inconstant Héliogabale, s'enthousiasmant d'abord pour le successeur qu'il venait de se donner, voulut lui apprendre lui-même à chanter,

à danser, et, comme il ne lui trouvait de défauts que ses vertus, il tenta toutes sortes de moyens pour le corrompre ; mais il ne put ébranler les principes gravés dans l'âme du jeune prince par Mammée.

Le peuple montrait autant d'affection pour le nouveau César que de mépris pour l'empereur. Héliogabale, jaloux et irrité, résolut de perdre celui qu'il n'avait pu séduire. Il proposa au sénat de casser son adoption. Un profond silence, qui pouvait alors passer pour du courage, lui montra le mécontentement public ; le lâche tyran eut recours au poignard et au poison ; mais la tendresse de Mammée, le courage de Mœsa et la fidélité de la garde sauvèrent sa victime.

Révolte des prétoriens.

Les prétoriens, prenant ouvertement le parti d'Alexandre, se soulevèrent, investirent le palais, et n'accordèrent la vie à l'empereur qu'à condition qu'il promettrait de respecter les jours du prince, d'observer les lois et de changer de conduite. Héliogabale feignit d'obéir ; mais, quelque temps après, s'étant saisi du jeune Alexandre, il l'enferma et fit courir le bruit qu'il était dangereusement malade. A cette nouvelle les cohortes prétoriennes, soupçonnant le crime, prennent les armes, éclatent en menaces, et forcent l'empereur de conduire dans leur camp Alexandre, Mammée et Sœmis. Mœsa était à leur tête ; Héliogabale, contraint de céder, veut cependant encore jouer le

Mort d'Héliogabale et de sa mère.

rôle de maître et punir les chefs de la sédition. Soutenu par Sœmis, par quelques officiers et par ses favoris, il veut arrêter les rebelles; Mœsa et Mammée les encouragent à se défendre; le combat ne pouvait être ni long ni indécis; les faibles courtisans de l'empereur sont aussitôt défaits et massacrés qu'attaqués; lui-même il se sauve dans un égout avec sa mère; les soldats les y poursuivent, les trouvent étroitement embrassés, les égorgent sans pitié, tranchent leurs têtes et traînent leurs corps dans la rivière.

Eubalus, intendant du palais, Fulvius, préfet de Rome, et tous les favoris d'Héliogabale furent mis en pièces. Le sénat effaça le nom de ce lâche prince de ses registres, et défendit, par un décret, à aucune femme de siéger et d'opiner dans ses assemblées.

Héliogabale périt à dix-neuf ans : il n'en avait régné que quatre. Ce monstre indigne du trône n'occupa de place convenable à ses mœurs que dans l'infâme égout où il termina sa honte et sa vie.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Election d'Alexandre Sévère confirmée par le sénat. — Régence de Mœsa et de Mammée. — Gouvernement d'Alexandre Sévère. — Ses occupations. — Supplice de Vétronius Turinus. — Conspiration de Camille. — Son association à l'empire. — Révolution en Orient. — Invasion d'Artaxerce, roi de Perse. — Révolte dans les légions romaines. — Mort d'Ulpien. — Guerre avec les Perses. — Désordres, révolte et désarmement d'une légion. — Victoire des Romains sur les Perses. — Excursion des Germains. — Leurs défaites. — Révolte excitée par Maximin. — Mort de Mammée. — Mort d'Alexandre Sévère.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

(An de Rome 973. — An de Jésus-Christ 222.)

Election d'Alexandre Sévère confirmée par le sénat

Le génie de Rome, pour retarder sa décadence, faisait sortir de temps en temps de ses ruines quelques princes vertueux qui rappelaient les anciennes mœurs, rétablissaient l'ordre et la justice, opposaient une digue au torrent de la corruption, et rendaient à l'empire quelques instans de jeunesse et de vigueur. Alexandre Sévère fut de ce nombre, et son règne fit jouir les Romains de dix années de paix et de bonheur. Les prétoriens le proclamèrent Auguste et empereur au moment où Héliogabale venait d'expirer. Le sénat confirma leur choix et lui décerna les titres de père de la patrie et de tribun. Comme il n'était alors âgé que

Régence de Mœsa et de Mammée.

de quinze ans, son aïeule Mœsa et sa mère Mammée gouvernèrent en son nom. Elles lui formèrent un conseil de seize sénateurs estimés, lui donnèrent pour ministres, Fabius Sabinus que ses vertus faisaient comparer à Caton, et Ulpien, préfet du prétoire, célèbre jurisconsulte, dont on révérait l'expérience et les vertus.

Mœsa, austère, habile, courageuse, imprimait dans l'âme du jeune empereur les principes mâles qui font les grands rois. Mammée, indulgente, spirituelle, bienfaisante, sensible, lui inspira les douces vertus de la religion chrétienne qu'elle professait. La nature avait disposé Alexandre à profiter d'une si heureuse éducation. Son esprit était juste, son cœur humain, son caractère modeste; détestant le faste des cours, il voulait que son trône ne fût orné que par ses vertus, et il ne faisait consister son ambition qu'à rendre le peuple heureux.

Gouvernement d'Alexandre Sévère.

Ce jeune prince, méprisant les titres orgueilleux que tant de vils tyrans avaient pris pour décorer leur bassesse, défendit par un décret qu'on le nommât *seigneur*. Il voulait que les prêtres l'appelassent leur frère; les sénateurs, leur fils; les guerriers, leur compagnon; les citoyens, leur ami. Vêtu d'une robe blanche, sans or ni pierreries, ennemi du luxe, il marchait dans Rome sans gardes, se mêlait familièrement avec les citoyens, s'entretenait avec tous ceux dont il estimait le ca-

ractère, et ne montrait de fierté qu'aux hommes dont les vices excitaient son mépris.

Son premier soin fut de purifier le palais souillé par les extravagantes orgies d'Héliogabale. Il en exila les histrions, les prostituées, les délateurs, les hommes cupides, et surtout les flatteurs, race perfide, si pernicieuse aux princes, qui créa partout tant de tyrans et d'esclaves, et qu'il regardait comme plus dangereux pour lui que les ennemis de l'empire. « Les uns, disait-il, ne pourraient » me prendre que quelques terres; les autres » peuvent me faire perdre mes vertus et ma re- » nommée. »

Pour effacer les vestiges de la dissolution du règne précédent, il punit les concussionnaires, écarta des emplois tous les hommes sans mœurs, écouta l'opinion publique pour le choix des magistrats, soumit au sénat la décision des affaires les plus importantes, et se fit assister, pour rendre la justice, par les jurisconsultes les plus éclairés.

La dépravation publique avait été portée à un tel point que, pendant la vie d'Héliogabale, les courtisanes étaient venues insolemment demander au sénat la permission de changer leurs maisons en palais magnifiques, puisque l'empereur, les autorisant par son exemple, transformait son palais en lieu de débauche. Tous les temples avaient été pillés, le trésor livré aux eunuques et aux esclaves,

les fortunes des particuliers et le sang de l'innocence vendus à l'encan. Alexandre renvoya en Syrie le dieu Élagabale avec ses prêtres, rendit aux autels leurs cultes et leurs dieux, rétablit l'ordre dans les finances, et répara les édifices publics.

Des lois douces rappelèrent les exilés et restituèrent les biens confisqués; des lois rigoureuses prononcèrent de fortes peines contre l'adultère, la prostitution, la prévarication : mais l'empereur donna l'ordre en secret de n'exécuter promptement et strictement que les premières. « Les lois » rigoureuses, disait-il, doivent plus servir à ef- » frayer qu'à punir. »

Alexandre n'était pas chrétien, mais il aimait la morale du christianisme, et avait fait écrire en lettres d'or, dans plusieurs endroits de son palais, cette maxime de l'Évangile : « Ne fais pas à autrui » ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. » Elle fut toujours la règle de sa conduite; il défendit toute persécution contre les chrétiens, et les protégea ouvertement. On prétend même qu'il voulait proposer au sénat d'ériger un temple à Jésus-Christ, et de le placer au rang des dieux; mais les prêtres des idoles l'en dissuadèrent : « Ce » culte, dirent-ils, est exclusif, incompatible » avec tout autre; si vous lui accordez un tem- » ple, les nôtres seront déserts. » En entrant dans la chapelle du palais, un mélange d'images,

plus philosophique que pieux, prouvait la tolérance du prince. On y trouvait les portraits ou les statues d'Abraham, d'Orphée, d'Alexandre-le-Grand, de Jésus-Christ, et d'Apollonius de Tyane : il leur offrait à tous des sacrifices, considérant comme divin tout ce qui le frappait par un caractère de grandeur et de sagesse.

Ses occupations

La vie active de Sévère était régulière et toujours utilement employée. Il consacrait la matinée aux affaires, lisait ensuite les ouvrages des philosophes grecs, ceux de Cicéron et d'Horace, et les vers de Virgile qu'il appelait le Platon des poètes. Conformément aux anciennes coutumes, il fortifiait ensuite son corps par les exercices du Champ-de-Mars, dans lesquels il montrait beaucoup d'adresse. Rentré dans son palais, il prenait les pinceaux ou la lyre, et l'on dit qu'il cultivait avec succès les beaux-arts. Après les séances du sénat ou celles des tribunaux qu'il suivait avec exactitude, il faisait un repas modeste, entouré de quelques amis dont les vertus et non la complaisance avaient mérité sa faveur. Il aimait à entendre d'eux et à leur dire la vérité; et, loin de faire venir, comme ses prédécesseurs, des bouffons, des danseurs et des pantomimes pour égayer le festin, il invitait à sa table des savans, des artistes, des littérateurs, dont l'entretien et les écrits l'éclairaient en l'amusant; car, même dans ses plaisirs, il cherchait toujours un but utile.

Supplice de Vetronius Turinus.

Passionné pour la justice, il se montra peut-être trop sévère pour les courtisans qui, profitant de l'apparence de la faveur et de l'intimité, abusaient les solliciteurs par de fausses promesses, et vendaient un crédit qu'ils n'avaient pas. On lui prouva que Vétronius Turinus, qu'il admettait à ses lectures, vendait à des dupes des places et des emplois, à la nomination desquels il se vantait faussement de contribuer. Il le condamna à être attaché à un poteau, autour duquel on brûla du foin et du bois vert : le malheureux fut bientôt suffoqué, et, pendant son supplice, un héraut criait : « La fumée punit le vendeur de fumée. » Un Romain ne pouvait être tout-à-fait exempt de cruauté, puisque le plus doux des empereurs punit de mort une bassesse qui ne méritait que l'exil et le mépris.

La vénalité des charges lui paraissait sans doute un crime ; aussi disait-il souvent : « Celui qui » permet d'acheter des emplois vend la justice. » Tout ce qui pouvait offenser l'équité ou nuire à la chose publique encourait son animadversion. Son palais, ouvert à tous les citoyens, offrait à leurs regards cette inscription sévère : « On n'entre ici » qu'avec un cœur et des mains pures. »

Arabinus, magistrat prévaricateur et destitué, osa se présenter un jour devant lui. « Cet homme » me croit donc aveugle, » dit l'empereur, et il le chassa honteusement. Ce prince, si rigoureux contre

les délits publics, poussait peut-être trop loin la clémence, lorsqu'on n'offensait que lui. Le sénateur Camille, fier d'une illustre naissance, qui n'est qu'un fardeau quand elle n'est pas soutenue par le mérite, aspira présomptueusement au trône, et forma une conspiration contre Alexandre. Les conjurés avaient tout avoué, les preuves étaient évidentes ; le conseil pressait l'empereur de condamner le coupable : ce prince, au lieu d'y consentir, prit la résolution singulière et neuve de punir cet ambitieux par le poids même de la couronne qu'il ambitionnait. Il savait que Camille, élevé dans la mollesse, livré aux femmes, énervé par les plaisirs, était incapable de soutenir l'application et la fatigue : il le nomma César, l'associa à l'empire, l'occupa jour et nuit, le fit marcher à sa suite dans une expédition contre les barbares, et fatigua tellement son corps et son esprit que l'insensé, reconnaissant son erreur, demanda pour toute grâce le repos et la retraite.

Conspiration de Camille.

Son association à l'empire.

La paix régnait depuis dix ans; Rome et les provinces jouissaient d'un long calme sous le règne d'un prince juste, économe, libéral, qui remplissait le trésor en soulageant le peuple, se montrait accessible à toutes les plaintes, redressait tous les torts, punissait le vice, récompensait la vertu, plaçait le mérite et répandait partout les lumières dont il aimait à s'entourer. Mais une grande révo-

Révolution en Orient.

lution dans l'Orient troubla, malgré les efforts de Sévère, cette tranquillité passagère.

Le royaume des Parthes, fondé par Arsace, dans le temps de la première guerre punique, sur les débris de l'empire d'Alexandre-le-Grand, venait de tomber, après quatre cent soixante-six ans de grandeur et de puissance. Sa gloire ne brilla jamais avec plus d'éclat qu'à l'époque qui précéda sa chute. Artaban avait vaincu Macrin, mis en fuite son armée, reconquis la Mésopotamie, et forcé Rome à lui payer un tribut; mais il est des triomphes plus dangereux que des revers. La victoire sanglante des Parthes leur avait coûté les trois quarts de leurs soldats; le reste, couvert de blessures et épuisé par la fatigue, n'était plus capable de contenir l'humeur turbulente des peuples tributaires qui supportaient impatiemment leur joug. Les Perses s'étaient toujours vus à regret soumis aux Parthes; un guerrier persan, né de l'adultère d'un soldat appelé Sasan avec la femme du cordonnier Babec, réveille dans leurs cœurs l'amour de l'indépendance, les appelle aux armes, prend audacieusement le nom antique d'Artaxerce, le justifie par ses exploits, gagne trois batailles contre les Parthes, tue Artaban leur roi, monte sur le trône qu'il a relevé, et rétablit la monarchie des Perses, cinq cent cinquante-cinq ans après la mort de Darius.

Comme tous les conquérans, Artaxerce ne sa-

vait point mettre de bornes à son ambition ; à peine vainqueur des Parthes, il veut rendre à l'empire des Perses la puissance et l'éclat de celui de Cyrus : il attaque les Romains, veut les chasser de l'Asie, répand la terreur en Syrie, et ne rencontre d'obstacles que sous les murs de cette ville d'Atra, devant lesquels la gloire de Trajan et celle de Septime Sévère avaient déjà deux fois échoué. Invasion d'Artaxerce roi de Perse.

La nouvelle de cette invasion répandit la tristesse dans Rome. Cette reine du monde, depuis long-temps déchue de sa grandeur, s'occupait plus de défendre ses limites que de les étendre ; opprimée par tant de tyrans, déchirée par tant de guerres civiles, elle se voyait à regret forcée de sortir du repos, jusque là inconnu, dont Alexandre Sévère la faisait jouir ; et l'empereur lui-même, plus ambitieux de couronnes civiques que de lauriers, comptant plus, pour sa gloire, sur de sages lois que sur d'incertaines et coûteuses victoires, aurait voulu éviter cette guerre lointaine, dont l'indiscipline des troupes lui faisait craindre l'issue.

Les légions, et surtout les prétoriens, trop souvent maîtres du trône, encouragés à la licence par des princes qui leur devaient la couronne, et se croyaient obligés d'acheter leur appui, résistaient aux efforts de l'empereur qui voulait en vain les assujettir aux anciens réglemens. Le vertueux Ulpien, secondant les sages intentions de son prince, devint l'objet de la haine de ces cohortes Révolte dans les légions romaines

séditieuses. Les prétoriens méprisèrent ses ordres; ennemis de toute discipline, ils éclatèrent en menaces, le chassèrent du camp, et, se révoltant enfin ouvertement, le poursuivirent jusqu'au palais. L'empereur et le peuple, embrassant sa défense, combattirent pendant trois jours contre les rebelles; mais, les soldats furieux ayant mis le feu aux maisons, la multitude, faible et mobile, cessa de leur opposer aucune résistance. Ils se précipitent en foule sur le malheureux Ulpien; Alexandre, qui seul le défendait alors, le couvre de son manteau, et s'offre généreusement aux poignards des rebelles : ils n'osent frapper l'empereur; mais, implacables dans leur rage, ils égorgent leur victime à ses pieds. Honteux de leur crime après l'avoir consommé, et tremblans devant la majesté du prince qu'ils venaient d'outrager, ils passent de la fureur à l'abattement, implorent leur grâce, et se retirent consternés dans leur camp. L'empereur, qui n'avait pu sauver son ami, le vengea et punit les chefs de la sédition; mais il dut prévoir en même temps le sort que lui réservaient des soldats sans discipline, pour qui la tyrannie était un besoin, et la justice un fardeau.

Mort d'Ulpien.

Guerre avec les Perses.

Alexandre envoya des ambassadeurs à Artaxerce, et lui écrivit une lettre sage et forte, dont l'objet était de l'éclairer sur les malheurs auxquels son ambition sans frein exposait l'Asie et ses propres Etats. Il l'invitait à consolider par la paix un

trône nouveau et mal affermi, et à ne point chercher une vaine gloire aux dépens du repos du monde et du sang de ses sujets. Enfin il le menaçait des armes de Rome, s'il ne respectait pas ses possessions. Le fier Persan trouva que cette lettre sentait plus l'école que la guerre : « Les » princes vaillans, disait-il, sont courts en paroles » et forts en actions. » En congédiant les ambassadeurs, il ne leur adressa que ce peu de mots : « Les lois et les principes sont pour le vulgaire ; » le droit des princes consiste dans leur force et » dans leur épée ; dites à votre maître que voici » ma réponse à sa lettre philosophique : J'opposerai mon camp à son papier, ma lance à sa » plume, mon sang à son encre, et mes actions » à ses discours. »

L'empereur, après avoir exposé au sénat la justice et la nécessité de cette guerre, et concerté avec les plus habiles généraux le plan de ses opérations, partit de Rome, laissant le sénat et le peuple en deuil de l'absence d'un prince que leur amour récompensait de tous ses travaux.

Ses troupes, habituées au désordre, voulaient piller les bourgs et les villes qui se trouvaient sur leur passage : il parvint, par un heureux mélange de douceur et de sévérité, à réprimer leur licence, et à les convaincre qu'elles ne devaient pas se permettre contre leurs concitoyens des excès qu'eux-mêmes vengeraient cruellement, si on se les per-

mettait sur leurs propriétés. Joignant les leçons à l'exemple, il payait tout avec exactitude marchait à pied à la tête des légions, et se nourrissait comme le simple soldat.

Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, Artaxerce, voulant plutôt le braver que l'honorer, lui envoya quatre cents officiers perses, magnifiquement équipés et armés. Ces ambassadeurs militaires lui ordonnèrent, au nom de leur maître, d'évacuer l'Asie. Les Romains demandaient leur mort à grands cris ; Sévère, moins cruel, se contenta de les faire dépouiller de leurs vêtemens, et de les envoyer labourer des terres en Phrygie. Temps déplorable, où une telle violation du droit des gens était vantée comme un acte de modération et d'humanité !

Désordres, revolte et desarmement d'une legion romaine.

Antioche était la Sybaris de l'Asie. Dans ce doux climat tout portait à la mollesse et au plaisir ; son air embaumé avait successivement énervé les fiers descendans de Cyrus, les intrépides compagnons d'Alexandre et les austères guerriers de la république romaine. Les bois délicieux de Daphné, consacrés à Vénus, étaient un théâtre où l'on voyait journellement le vice hardi immoler l'innocence et sacrifier la pudeur. Malgré tous les efforts de Sévère, une de ses légions, enfreignant ses ordres, quitta son camp, abandonna ses chefs, oublia ses devoirs, et se livra aux plus honteux excès. L'empereur, irrité, la rassemble, monte

sur son tribunal, et lui reproche de renverser l'empire, en détruisant la discipline, seule force des armées, seul gage de la victoire, seule base de la grandeur romaine. Il veut ordonner la punition des plus coupables ; on l'interrompt par des murmures menaçans : « Taisez-vous, insensés,
» dit Alexandre ; songez à résister aux Perses, et
» non à votre empereur, qui pourvoit à tous vos
» besoins, qui veille à votre salut, et qui ne s'oc-
» cupe que de votre gloire. » L'agitation continue, le bruit des armes se mêle aux clameurs :
« Vous ne m'effraierez pas, s'écrie Sévère ; si vous
» employez contre l'Etat des armes destinées à ne
» frapper que ses ennemis, je trouverai d'autres
» soldats qui châtieront votre audace. » Et comme le tumulte croissait toujours, il prononça ces paroles d'une voix terrible : « Citoyens, vous n'êtes
» plus soldats ; déposez vos armes, quittez l'habit
» militaire, et retirez-vous. » A ces mots les rebelles obéissent, se dépouillent de leurs boucliers, jettent leurs glaives, et se retirent consternés dans leurs tentes. L'empereur, après avoir réprimé leur insolence par sa fermeté, fit grâce à leur repentir, et marcha contre les Perses.

Les auteurs de ce temps, les écrivains de l'histoire *Auguste*, ne sont pas d'accord sur l'issue de cette guerre. Hérodien prétend que les Romains furent vaincus et forcés de se retirer à Antioche ; d'autres assurent qu'Artaxerce, battu, Victoire des Romains sur les Perses.

perdit une partie de ses Etats. La version de Lampride paraît la plus vraie ; il cite une lettre, dans laquelle Alexandre rend compte au sénat d'une grande victoire qu'il remporta sur les Perses : « Les ennemis, dit-il, opposaient à nos » efforts trois cent mille hommes, cent trente » mille chevaux, sept cents éléphans, dix-huit » chariots armés de faux. Artaxerce a pris la » fuite ; il a perdu dix mille cavaliers, une partie » de son infanterie, tous ses chariots ; deux cents » éléphans ont été tués, on en a pris trois cents. » Le butin des soldats est immense ; on leur a » distribué les prisonniers, qu'ils ont vendus, et » que le roi de Perse a rachetés. Tous les pays » conquis par Artaxerce sont rentrés sous la do- » mination romaine. »

Ce qui confirme encore la vérité de ce récit, c'est que Sévère, trop modeste pour jouir d'une gloire non méritée, reçut à son retour à Rome les honneurs du triomphe, et l'on y vit son char traîné par les éléphans qu'il avait conquis. Mais probablement après son départ d'Asie ses lieu-tenans, moins habiles et moins fermes, se virent contraints d'abandonner le fruit de leurs victoires et de se retirer en Syrie. C'était le sort des Romains dans toutes leurs guerres contre les Parthes, et c'est ce qui peut expliquer la contradiction des historiens sur les événemens de cette guerre.

Le sénat décerna à l'empereur le titre de *Per-*

sique. Ce prince fit aux dieux de solennels sacrifices, donna au peuple de magnifiques spectacles, et fonda d'utiles établissemens pour l'éducation gratuite des orphelins, que, par tendresse pour sa mère, il appela *mamméens*. L'excès de sa piété filiale fut son seul défaut : Mammée exerçait un empire absolu sur lui ; cette princesse, douée de beaucoup de vertus, était trop jalouse de son crédit, et portait l'économie jusqu'à l'avarice. Sévère avait épousé la fille d'un patricien ; le beau-père conspira contre son gendre, et Mammée, abusant de son pouvoir, triompha de la clémence ordinaire d'Alexandre, fit prononcer la mort du coupable, et obtint même l'exil de l'impératrice. Employant le même ascendant, elle empêcha son fils de faire aux soldats les largesses que la corruption du siècle rendait nécessaires, et, par cette parcimonie, elle devint la cause de sa perte.

Excursion des Germains.

Rome ne jouit pas long-temps des douceurs de la paix : bientôt on apprit que les Germains, franchissant le Rhin et le Danube, étendaient leurs ravages dans l'Illyrie et dans les Gaules. Alexandre reprit les armes pour les combattre, et composa la plus grande partie de son armée d'Arméniens et de Parthes, croyant que leur agilité, leur force et leur adresse à lancer des traits les rendraient plus propres que les Romains à étonner et à vaincre les froids et pesans Germains.

Les larmes du peuple, lorsque l'empereur s'é-

loigna de Rome, semblèrent un présage du deuil que sa mort devait bientôt répandre dans l'empire. On prétend qu'arrivé près de Lyon un vieux druide lui dit : « N'espère pas la victoire, ne » compte point sur tes soldats; tu mourras de la » main d'un barbare. — Eh bien, répondit d'un » air calme Alexandre, j'éprouverai le sort des » grands hommes; aucun d'eux n'a terminé ses » jours par une mort naturelle. »

Leurs défaites.

Continuant à déployer les talens d'un général et la bravoure d'un soldat, il battit les ennemis en plusieurs rencontres, les chassa jusqu'au Rhin, et fit ses dispositions pour entrer en Germanie. Mais, tandis que ses exploits soutenaient la gloire de Rome, la sévérité avec laquelle il maintenait la discipline excitait le murmure des légions gauloises, plus licencieuses et moins dociles que celles d'Orient. Maximin les commandait et fomentait leur mécontentement. Ce barbare, Goth de naissance, s'était attiré l'admiration des soldats par sa taille colossale, par sa force prodigieuse, par son courage intrépide. Enrôlé dès sa jeunesse dans les troupes romaines, sa bravoure l'avait porté rapidement aux premiers emplois : prêtant une oreille complaisante aux plaintes des factieux, il encourageait leur audace, enflammait leurs ressentimens, et les raillait de leur faiblesse qui les courbait, disait-il, sous le joug d'un prince enfant, gouverné par une femme avare. Enhardis par le

Revolte excitée par Maximin.

chef qui aurait dû les réprimer, les séditieux se rassemblent, s'arment et s'avancent en foule, menaçant l'empereur par leurs cris. Ce prince, sans défiance, n'était défendu que par un petit nombre de prétoriens. A l'approche des rebelles, la garde épouvantée prend la fuite; Mammée sort de la tente impériale avec les préfets du prétoire, croyant qu'une rixe de soldats était seule la cause de ce tumulte. Sa vue, loin d'inspirer quelque respect aux conjurés, redouble leur colère. Ils se jettent avec fureur sur elle, et l'égorgent ainsi que tous ceux qui l'entouraient. Ivres de crimes et de sang, les assassins pénètrent dans la tente de l'empereur. Alexandre, privé de secours, dénué de tout moyen de défense, couvre sa tête avec sa toge, et se livre sans résistance aux coups des meurtriers. « Ma mère, s'écria-t-il, ma mère est » cause de ma mort! »

Mort de Mammée

Mort d'Alexandre Sévère

Les barbares l'accablent d'outrages, le percent de leurs glaives et le massacrent sans pitié. Il mourut âgé de vingt-neuf ans, dans la quatorzième année de son règne, emportant avec lui les regrets, le repos et la gloire de Rome. Le sénat, le peuple et les provinces le pleurèrent; le deuil fut universel et sincère : l'armée, oubliant sa rigueur, et ne se souvenant que de ses vertus, vengea sa mort par le supplice de ses assassins. Le sénat ordonna l'apothéose d'Alexandre et de Mammée : on célébrait encore leur fête dans le siècle de Constantin. Ce

fut sous le règne d'Alexandre Sévère que mourut Dion Cassius qui avait écrit l'histoire de Rome, dont une grande partie est parvenue jusqu'à nous*. Sévère avait fait renaître momentanément dans l'empire la liberté, l'ordre et les lois; sa mort y ramena toutes les fureurs et tous les désordres de l'anarchie militaire.

* An de Rome 986. — De Jésus-Christ 235.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Election de Maximin par l'armée. — Son portrait — Sa tyrannie. — Conspiration contre lui déjouée. — Sa vengeance. — Ses proscriptions. — Révolte dans les légions. — Gordien est reconnu empereur par l'armée. — Le sénat confirme ce choix. — Le nom de César est donné au jeune Gordien. — Mort de Gordien et de son fils. — Election de Maximus Pupiénus et de Claudius Balbinus. — Association d'un autre Gordien à l'empire. — Tumulte à Rome. — Mort de Maximin et de son fils. — Joie dans Rome pour cet événement. — Dissension entre Pupien et Balbin. — Révolte des prétoriens. — Mort des deux empereurs. — Elévation du jeune Gordien à l'empire.

MAXIMIN, LES DEUX GORDIEN, PUPPIEN, BALBIN, LE JEUNE GORDIEN.

(An de Rome 986. — De Jésus-Christ 235.)

Sévère ne laissait pas d'enfans. Après quelques jours de tumulte et de débats, l'armée élut pour empereur Maximin, qui, sans attendre les décrets du sénat et du peuple, nomma César son fils Maxime. Le père du nouvel empereur, né parmi les Goths, s'appelait Micca; sa mère Ababa reçut le jour dans le pays des Alains; ainsi, des deux côtés, son origine était barbare. Election de Maximin par l'armée.

Jules Maximin, représenté par les historiens comme un cyclope, en avait les formes gigantesques et la férocité. On prétend que sa taille était de huit pieds, que les bracelets de sa femme lui servaient Son portrait.

de bagues, qu'il mangeait dans un jour quarante livres de viande, que d'un seul coup de poing il faisait sauter les dents d'un cheval, et qu'on le vit plusieurs fois traîner seul un chariot chargé. Les récits des écrivains de son temps ressemblent aux contes des ogres. Ce qui est certain, c'est que ce barbare, qui se comparait à Hercule, se vantait lui-même d'égaler Milon en force, Ajax en vaillance, Phalaris en cruauté. Enrôlé dans les troupes romaines, il remporta tous les prix militaires et obtint la main de Memmia, descendante de Catulus et fille de Sulpicius, personnage consulaire. Septime-Sévère, qui avait remarqué son courage, le plaça dans sa garde. Devenu centurion et favori de Caracalla, il demeura fidèle à sa mémoire, refusa de servir sous Macrin, et se retira en Thrace, lieu de sa naissance. Héliogabale le rappela, l'admit dans sa honteuse intimité et le nomma tribun. Alexandre, le croyant moins déplacé dans un camp qu'à la cour, le recommanda au sénat, et lui donna le commandement de la quatrième légion.

Sa tyrannie. Dès que Maximin fut parvenu à l'empire, on vit promptement qu'il ne voulait régner que par la terreur. Il tua, bannit ou destitua tous les amis d'Alexandre. La persécution contre les chrétiens recommença; et, si l'on en croit Origène, la plupart des évêques périrent victimes de ses fureurs. En détestant les vices de ce monstre, on doit rendre justice à ses talens militaires. Toujours armé et

presque toujours heureux, il délivra l'empire de ses ennemis, recula ses frontières, poursuivit les barbares jusqu'au fond de leurs forêts, dévastant tout sur son passage comme un torrent. Il menaçait les Germains d'une ruine totale, et se flattait de porter ses conquêtes jusqu'à la mer du Nord. Dans ses lettres au sénat il se vantait d'avoir surpassé les exploits des plus célèbres conquérans; mais la nécessité de défendre son pouvoir usurpé, qu'on attaquait de toutes parts, le força bientôt de s'arrêter dans ses triomphes.

Conspiration contre lui déjouée.

Magnus, soutenu par quelques amis d'Alexandre, conspira contre lui, et forma le dessein de rompre un pont sur lequel ce tyran devait passer. Quelques traîtres découvrirent le complot; quatre mille victimes suffirent à peine à la vengeance de Maximin. Plusieurs légions, s'étant soulevées, proclamèrent empereur Quartianus; mais Macédonus, un des chefs de la conjuration, trahit ses complices, tua le nouveau César, et porta sa tête à Maximin.

Sa vengeance.

Ses proscriptions.

Le tyran, d'autant plus cruel que son pouvoir était plus incertain, voyait avec indignation que le sénat, obéissant à regret à un barbare, refusait de légaliser son usurpation. Ses agens à Rome reçurent une liste de proscription qui condamnait à mort les plus illustres personnages. Le sang coulait, la terreur régnait dans la capitale, et les ombres de Marius et de Sylla semblaient sortir de leurs tombeaux pour se repaître encore de supplices.

Révolte dans les légions.

Maximin voulut exercer de semblables cruautés en Afrique; mais la plus grande partie des légions, loin d'obéir, levèrent l'étendard de la révolte, et donnèrent le titre d'empereur au sénateur Gordien, âgé de quatre-vingts ans. Ce vieillard, dont la couronne n'orna que le tombeau, fit parvenir à Rome une proclamation, dans laquelle il protestait qu'exempt d'ambition il ne s'était rendu aux vœux de l'armée que pour délivrer Rome d'un monstre.

Gordien est reconnu empereur par l'armée.

Le sénat confirme ce choix.

A cette nouvelle, le sénat, sortant de sa stupeur, confirma le choix de l'armée, et déclara Maximin, ainsi que son fils, traîtres à la patrie et déchus de leur grandeur usurpée.

Le peuple, encouragé par cet exemple, s'arme en tumulte, triomphe de la résistance des prétoriens, tue le préfet du prétoire et massacre le gouverneur de Rome nommé par le tyran. Le sénat donna le titre de César au fils de Gordien, et défendit aux provinces et aux légions d'obéir aux ordres de l'usurpateur.

Le nom de César est donné au jeune Gordien.

Lorsque Maximin fut informé de ces événemens, il hurla comme une bête féroce, se frappa la tête contre les murailles, rassembla promptement ses troupes, crut les attacher à sa cause par d'immenses largesses, leur promit la ruine et le pillage de Rome, quitta la Pannonie et dirigea son armée contre l'Italie; mais le grand nombre de ses soldats et le défaut de vivres rendirent sa marche difficile et lente.

Cependant Capellianus, auquel il avait confié le gouvernement de Numidie, et qui maintenait dans l'obéissance un corps de vieilles troupes, attaqua, près de Carthage, le jeune Gordien qui ne commandait que des soldats nouvellement levés. Mort de Gordien et de son fils.

Gordien combattit avec vaillance; mais, abandonné par son armée, il fut vaincu et périt sur le champ de bataille. Son père, ne pouvant le venger, et ne voulant pas lui survivre, s'étrangla avec sa ceinture. Capellianus mit à mort tous leurs partisans, pilla les temples, dévasta les villes, ravagea les champs, et surpassa les fureurs des monstres de l'Afrique et même celles de son maître.

Ce désastre consterna Rome, mais n'abattit point la fermeté que le désespoir inspirait alors au sénat. Les plus timides prennent du courage lorsque la faiblesse n'offre plus d'espérance. Les sénateurs s'assemblèrent dans le temple de Jupiter; et, après de courts débats, ils élurent pour empereurs Maximus Pupienus et Claudius Balbinus. Le premier, fils d'un serrurier, parvenu par son mérite et par sa bravoure aux plus hautes dignités de l'État, avait été successivement gouverneur de Bithynie, de Grèce, des Gaules, préfet de Rome et consul. Il s'attirait le respect par ses mœurs pures, par sa grave fermeté, et se conciliait l'opinion publique par sa douceur. Election de Maximus Pupienus et de Claudius Balbinus.

Balbin, issu d'un famille illustre, deux fois consul, gouverneur intègre de province, s'était

fait estimer par sa justice. Eloquent orateur, poète élégant, il était plus propre à l'administration qu'aux combats.

Le peuple, dont le temps, l'esclavage et la tyrannie n'avaient pas affaibli la vieille haine contre les grands, refusa de souscrire au choix du sénat. Chaque parti soutint ses prétentions avec les armes.

Association d'un autre Gordien à l'empire.

Après plusieurs jours de sédition et de combats, le peuple promit d'obéir aux empereurs, s'ils voulaient partager leur pouvoir avec un enfant de la famille de Gordien, âgé alors de douze ans. Les empereurs y consentirent, lui donnèrent le titre de César, et établirent la paix par cette condescendance.

Pupienus, sans perdre de temps, rassembla toutes les troupes qui se trouvaient en Italie, et se mit à leur tête pour combattre Maximin. Celui-ci, furieux, précipitait sa marche, impatient de franchir les Alpes; mais l'active prévoyance du sénat avait défendu les passages, approvisionné les places, et enlevé de la campagne tous les grains et tous les bestiaux.

L'armée de Maximin, épuisée de fatigue, murmure en trouvant la disette où elle espérait l'abondance. Son chef, pour l'apaiser, attaque de vive force Aquilée, défendue par les consulaires Crispinus et Ménophile. Les assiégés soutiennent intrépidement l'assaut, écrasent les assiégeans en leur lançant des traits, des pierres, des poutres.

embrasées, et les découragent tellement qu'ils ne veulent plus s'approcher des remparts.

Tumulte à Rome.

Dans le même temps l'imprudence de deux sénateurs excitait dans Rome un nouveau tumulte. Les prétoriens, impatiens de savoir des nouvelles de l'armée, s'étant approchés en grand nombre de la salle où le sénat était rassemblé, Gallican et Mécène, qui soupçonnaient leur fidélité, quittent la séance, injurient ces soldats, les écartent, les accusent d'espionnage. La multitude, toujours crédule pour toute accusation, se jette sur les prétoriens et les poursuit jusqu'à leur camp. Les cohortes furieuses en sortent, repoussent à leur tour le peuple et mettent le feu à la ville. Comme cette sédition était fortuite et n'avait point de chef, l'empereur Balbin parvint facilement à la calmer.

Mort de Maximin et de son fils.

Le mécontentement de l'armée de Maximin, plus durable parce qu'il était causé par la famine, s'augmentait à la nouvelle de l'approche de Puppianus. Maximin crut ramener l'ordre par la crainte, mais sa cruauté souleva toutes ses légions; on méprisa ses ordres, on déchira ses images; et, lorsqu'il voulut imposer aux rebelles, les soldats furieux se précipitèrent sur lui, le massacrèrent ainsi que son fils, et envoyèrent leurs têtes à Rome. Lorsque le courrier expédié par l'armée pour informer le sénat de la mort de Maximin entra dans Rome, le peuple était assemblé au

Joie dans Rome pour cet événement.

théâtre; la joie était universelle; chacun, en se voyant délivré de ce tyran, se croyait échappé à la mort : on brûla dans le Champ-de-Mars la tête du monstre qui en avait tant fait tomber; l'encens fuma dans tous les temples, le calme rentra dans tous les cœurs, et la paix parut rétablie dans l'empire. Mais la vanité est presque toujours inséparable de la faiblesse : le sénat, depuis si long-temps dominé par l'armée, se vantait imprudemment d'avoir élu, sans son consentement, les deux empereurs Pupien et Balbin. Cette jactance irrita les prétoriens; ils haïssaient dans ces deux princes la tempérance, la justice et la modération qui leur avaient mérité les suffrages du sénat. Les soldats, amis de la licence, ne pouvaient supporter des chefs qui voulaient rétablir l'ancienne discipline.

Di sension entre Pupien et Balbin.

Les deux empereurs auraient dû rester unis pour leur résister; la jalousie du pouvoir les divisa. Ils prétendaient tous deux à la supériorité, Pupien par son mérite, et Balbin par sa naissance. Cette mésintelligence augmentait la force de leurs ennemis. Cependant, comme ils apprirent que les frontières de l'empire étaient menacées par les Perses et par les Germains, ils parurent se rapprocher, et convinrent de marcher, l'un en Orient et l'autre en Germanie.

Leurs troupes s'éloignèrent de Rome; et, avant de les rejoindre, ils voulurent célébrer les jeux capitolins. Les deux empereurs, après le départ

des armées, se trouvaient presque seuls, chacun dans son palais, et n'avaient pour toute défense que leurs esclaves. La haine des prétoriens profite de cet isolement; ils se soulèvent contre les princes. Pupien, averti à temps de leur complot, conjure son collègue de rappeler l'armée du Rhin, qui était encore peu éloignée de Rome. La jalousie est défiante; Balbin hésite à suivre ce conseil; les séditieux investissent le palais, outragent les empereurs et veulent les entraîner dans leur camp; mais, avertis qu'on envoyait l'ordre aux troupes du Rhin de revenir, ils se hâtent de consommer leur crime, massacrent les deux empereurs, proclament le jeune Gordien Auguste, et apaisent le mécontentement du peuple, en lui rappelant que ce jeune prince devait le trône à ses suffrages, tandis que Pupien et Balbin, rejetés d'abord par lui, ne devaient leur élévation qu'à l'orgueil et au caprice du sénat.

Révolte des prétoriens.

Mort des deux empereurs.

Elévation du jeune Gordien à l'empire.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Portrait du jeune Gordien. — Son administration. — Victoire d'Aurélien. — Guerre en Orient. — Victoires de Gordien. — Mort de Mysithée, préfet du Prétoire. — Perfidie de l'Arabe Philippe. — Révolte dans l'armée, excitée par Philippe. — Mort de Gordien.

GORDIEN.

(An de Rome 990. — De Jésus-Christ 239.)

Portrait du jeune Gordien.

L'EMPIRE romain, triste jouet de l'inconstance des armées, à peine échappé au joug d'un Goth féroce, voyait sa destinée soumise à un faible enfant. Gordien, âgé de quatorze ans, descendait, par son père, des Gracques, et, par sa mère, de Trajan. Si sa naissance rappelait de nobles souvenirs, son caractère donnait de douces espérances. Il était bon, sensible, enjoué, aimait à s'instruire, et se composait une bibliothèque qui contint bientôt soixante-deux mille volumes. « Je voudrais tout » savoir, disait-il, pour n'être trompé sur rien. »

En peu de temps il sut se concilier l'affection générale. Les sénateurs et les soldats le nommaient leur fils, le peuple sa joie et ses délices, et il paraissait faire consister son unique gloire à mériter leur amour.

Dans les premiers momens, livré aux conseils

dangereux des flatteurs et des affranchis qui s'empressaient de l'entourer, il montra quelque penchant pour ces plaisirs dangereux qui corrompent si promptement une âme jeune et tendre; mais, si sa vie privée n'était pas alors exempte de reproches, il soumit sa conduite publique à un conseil, composé des personnages les plus distingués par leurs talens et par leur expérience. Dirigé par leurs lumières, il maintint l'ordre et fit régner la justice. Sabinus tenta de se révolter en Afrique contre lui; mais il fut battu et conduit en prison à Carthage.

Son administration.

Un affreux tremblement de terre renversa plusieurs villes en Italie; Gordien répara leurs pertes avec magnificence : les courtisans redoublaient cependant d'efforts pour l'éloigner de la vertu : un heureux lien l'arrêta sur la pente du vice. Il épousa Furia Sabina Tranquillina, fille de Mysithée, sénateur estimé, guerrier habile, philosophe courageux, orateur éloquent. Bientôt Mysithée, nommé par lui préfet du prétoire, s'empara de toute sa confiance par une voie qui réussit ordinairement mal dans les cours : il lui dit la vérité, combattit ses passions et l'éclaira sur ses erreurs. Gordien, docile à ses avis, bannit de son palais les corrupteurs de sa jeunesse, et fit à son beau-père le noble aveu de ses fautes et de sa faiblesse pour des hommes qui cachaient leur perversité sous le voile de la vertu : « Hélas! mon père, lui

» écrivait-il, que les princes sont malheureux!
» la foule qui les environne semble n'avoir d'autre
» but que de leur cacher la vérité. »

Gordien, après avoir rétabli le calme dans Rome, s'occupa de l'embellir. Il construisit autour du Champ-de-Mars de magnifiques galeries, soutenues par des colonnes. Son administration, aussi ferme que douce, rassurait les provinces et contenait les barbares. Aurélien, que la fortune éleva depuis à l'empire, se trouvant alors tribun d'une légion établie à Valence, dans les Gaules, remporta une victoire éclatante sur les Francs, peuple de Germanie, réservé par le sort à une si brillante destinée, et dont l'histoire prononce à cette époque le nom pour la première fois *.

Victoire d'Aurélien sur les Francs.

L'empereur, jouissant d'une gloire pure, heureux du bonheur qu'il donnait, recevait de toutes parts les hommages d'un empire qui lui devait depuis quatre ans la jouissance d'une profonde tranquillité, lorsque l'ambition de Sapor, roi de Perse, le força de sortir de ce repos et de prendre les armes.

Guerre en Orient.

Les Perses attaquèrent les Romains, pénétrèrent en Syrie, et s'emparèrent d'Antioche. A cette nouvelle le sénat fit ouvrir le temple de Janus. Depuis on ne pratiqua plus cette antique cérémonie.

Gordien, à la tête de son armée, se rendit par terre en Orient; il voulait, avant de passer en

Victoires de Gordien.

* An de Rome 992. — De Jésus-Christ 241.

Asie, chasser les Goths qui inondaient la Thrace. La fortune accompagna ses armes; il battit les barbares, les mit en déroute et les contraignit de regagner leurs frontières. Un seul de leurs chefs, nommé Philippe, résistant à ses efforts, le repoussa et se maintint dans une contrée de la Thrace où il s'était fortifié. L'empereur, arrivé en Syrie, vengea par des succès rapides l'injure faite aux armes romaines, repoussa les ennemis en plusieurs rencontres, défit Sapor en bataille rangée, reprit Antioche, et se rendit maître de Carrhes et de Nysibe.

Mort de Mysithée préfet du prétoire.

Mysithée, préfet du prétoire, dirigeant la valeur ardente du jeune prince, montrait autant d'habileté dans les camps que de sagesse dans le conseil. Comme il voulait rendre durables les fruits de cette guerre, il fortifia les villes, remplit les magasins, et tout faisait espèrer que l'orgueil des Perses serait long-temps abattu; mais ce sage ministre savait prévoir les dangers et non la trahison. Trompé par les fausses protestations de dé-

Perfidie de l'arabe Philippe.

vouement d'un Arabe, nommé Philippe, qui avait surpris son estime par son esprit, par son intelligence et par sa bravoure, il l'avança dans l'armée, le plaça près de l'empereur et lui donna un grade important dans la garde. Le perfide, dévoré d'ambition, ne put voir de si près le trône sans désirer d'y monter. Le meurtre de son bienfaiteur fut le premier degré de son élévation : Mysithée

mourut subitement, et tous les historiens accusent Philippe de l'avoir empoisonné.

Révolte de l'armée, excitée par Philippe.

La main qui commit le crime restait cachée : l'imprudent Gordien, fidèle encore aux conseils de son beau-père après sa mort, se livre aveuglément à l'ingrat qu'il lui avait recommandé ; il confie sa garde à Philippe, et lui donne le commandement de l'armée. L'adroit Arabe, après s'être concilié l'affection des troupes en relâchant les liens de la discipline, fait accaparer tous les vivres par ses agens, produit ainsi une disette factice, et l'attribue perfidement à la négligence de l'empereur. L'armée se plaint, s'agite, s'émeut, et des murmures passe rapidement aux menaces. Gordien, affligé des souffrances réelles de l'armée, et incapable de soupçonner la trahison de son nouveau favori, lui accordait une telle confiance que plusieurs historiens ont cru qu'il l'avait associé à l'empire. Promettant aux soldats de pourvoir à leurs besoins, de faire droit à leurs plaintes, il redoublait leur mécontentement en suivant les conseils du perfide qui méditait sa perte. Bientôt la fureur de l'armée ne connaît plus de bornes ; elle déclare Gordien incapable de régner. Le jeune prince, qui n'avait plus d'appui que son courage, et de garde que sa vertu, se présente aux regards des rebelles, leur rappelle ses bienfaits, ses travaux, ses victoires : « Pourquoi, dit-il, après m'avoir élevé dans mon en-

» fance au trône, m'en jugez-vous indigne au-
» jourd'hui, lorsque depuis six ans j'en ai rétabli
» la gloire? comme j'ai partagé vos dangers, je
» souffre de vos privations; je suis plus affligé
» qu'irrité de votre égarement; il vous fait diri-
» ger contre votre compagnon d'armes ces glaives
» qui ne doivent frapper que l'ennemi. Si rien
» ne peut vous rappeler à vos devoirs, si vous
» voulez me donner la mort, croyez que ce n'est
» point la vie, mais votre affection que je re-
» grette; je préférerais le modeste emploi de
» préfet du prétoire, avec votre amour, au titre
» d'empereur avec votre haine. »

Mort de Gordien.

Un discours si touchant amollisait ces hommes féroces, les armes tombaient déjà de leurs mains; mais Philippe et ses agens, craignant les vengeances de Rome, si le crime était découvert sans être consommé, irritent les soldats par de faux rapports, les avertissent que Gordien les trompe, qu'il fait venir des troupes pour les châtier. Leur colère se réveille; ils étouffent tout sentiment de devoir et d'humanité; neuf des plus furieux se jettent sur ce malheureux prince et le poignardent. Gordien mourut à l'âge de vingt ans. Il en avait régné six. Tout l'empire pleura sa perte; l'armée même, honteuse de sa violence, consternée de son crime, et rendant justice à la vertu qu'elle avait immolée, grava sur le tombeau de l'empereur cette inscription en plusieurs langues : « Au divin Gordien,

» vainqueur des Perses, des Goths et des Sarmates:
» il a pacifié l'empire et triomphé de tous nos en-
» nemis, excepté de Philippe. »

Ce fut sous le règne de ce prince que mourut Hérodien, historien remarquable par la clarté et l'élégance de son style; mais on y chercherait en vain l'exactitude, la vérité, la force qui caractérisaient les écrivains du grand siècle. La littérature tombait alors en décadence comme l'empire.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Philippe est proclamé empereur par l'armée et le sénat. — Bassesse de son origine. — Sa triste réception à Rome. — Révolte dans les légions, excitée par Marinus. — Mort de ce général. — Décius est proclamé empereur par l'armée. — Mort de Philippe.

PHILIPPE.

(An de Rome 996. — De Jésus-Christ 245.)

PHILIPPE recueillit le fruit de son crime. Proclamé empereur par les légions, il en informa le sénat, et lui écrivit que Gordien était mort subitement : taire l'assassinat, c'était presque s'en avouer l'auteur.

Philippe est proclamé empereur par l'armée et le sénat.

Le sénat, qui malgré sa faiblesse n'avait pu supporter l'humiliation d'obéir aux lois d'un Goth, refusa d'abord de confirmer l'élection d'un Arabe. Il élut empereurs Marcinus et Valens Hostilianus; mais à peine nommés ils moururent, et le sénat, vaincu par la crainte, reconnut Philippe, et lui décerna le titre d'Auguste.

Philippe, âgé de quarante ans, né en Arabie, fils d'un chef de voleurs, enrôlé dans sa jeunesse par les Romains, monta de grade en grade au commandement de l'armée par sa valeur, parvint au trône par ses crimes, et le perdit, ainsi que la vie, par ses cruautés. Il s'associa son fils qui n'avait que sept ans, et, comme il craignait que la

Bassesse de son origine.

continuation de la guerre ne l'empêchât d'employer ses troupes à consolider son pouvoir, il acheta honteusement la paix des Perses, et leur céda la Mésopotamie avec une partie de la Syrie. Pressé de jouir de son élévation dans le pays qui l'avait vu naître, il resta quelque temps en Arabie, fonda la ville de Philippopolis, et partit ensuite pour l'Italie.

Sa triste réception à Rome.

Rome, consternée, le reçut avec les honneurs que la servitude était contrainte de rendre à la force; et le peuple ne montra son indignation que par son silence. La terreur ne put lui arracher d'applaudissemens pour un brigand couronné, qui venait de conclure une paix honteuse.

Philippe fit vainement de grandes largesses, célébra les grands jeux séculaires, et donna aux Romains le spectacle d'un combat où deux mille gladiateurs s'entre-tuèrent. Il reconnut bientôt que Rome, privée de vertus, avait encore besoin de gloire, et qu'il ne pourrait faire oublier la bassesse de son origine et les crimes de son élévation qu'en rendant aux armes romaines leur éclat. Il rassembla ses troupes, menaça les Perses, et les contraignit, en les effrayant, à lui rendre sans combattre ce qu'il leur avait cédé. Plusieurs historiens prétendent que Philippe, tourmenté par ses remords, et converti par Origène, se fit chrétien, ainsi que sa femme Sévera. Eusèbe et saint Jérôme assurent que Babylas, évêque d'Antioche, lui

refusa l'entrée de l'église, exigeant, avant de l'y recevoir, qu'il confessât tous ses crimes. Dans ces temps corrompus, où la liberté avait perdu jusqu'au souvenir de sa force, la foi chrétienne montrait seule du courage. Philippe jouit peu de temps de son pouvoir et de la paix. Apprenant que les Goths recommençaient leurs ravages dans la Thrace, il envoya contre eux une armée commandée par Marinus. Ce général, après avoir repoussé l'ennemi, excita une révolte dans les légions, qui le nommèrent empereur. Philippe effrayé convoqua le sénat, et se plaignit vivement de l'ingratitude d'un homme qu'il avait élevé aux premiers emplois et revêtu de sa confiance. Les regards et le silence des sénateurs lui prouvèrent que la perfidie de Marinus ne produisait d'autre effet que de rappeler la sienne.

Révolte dans les légions excitée par Marinus.

L'empereur, manquant de fermeté comme de vertu, offrit alors d'abdiquer; mais un des sénateurs, Décius, prenant la parole, le rassura et lui prédit la prompte chute d'un rebelle peu redoutable par son caractère et par ses talens. On apprit bientôt en effet que l'armée d'Illyrie, détruisant son propre ouvrage, venait de tuer Marinus. Cet événement aurait dû inspirer à Philippe quelque défiance d'un homme qui connaissait si bien les dispositions de l'armée; mais ce prince, au contraire, aveuglé par sa joie, se livra entièrement à Décius, lui donna le commandement de l'armée,

Mort de ce général.

augmenta le nombre de ses troupes et lui accorda tout l'argent qu'il désirait.

Décius est proclamé empereur par l'armée.

Décius s'était acquis une grande considération par son habileté militaire. Dès qu'il arriva en Mœsie, l'armée le proclama empereur. Comme il voulait gagner du temps et affermir son nouveau pouvoir, il écrivit à l'empereur que, cédant à la violence, il lui restait toujours fidèle, et qu'il viendrait bientôt le rejoindre pour abdiquer en sa présence.

Philippe ne le crut point et partit pour le combattre; mais, comme dans sa fureur il précipitait sa marche, accablait ses troupes de fatigue, ne leur laissait pas de relâche, et punissait de mort la plus légère faute, son armée, arrivée à Vérone, se révolta et reconnut Décius. Philippe s'efforça vainement de réprimer cette rébellion. Un soldat furieux se jeta sur lui, et lui fendit la tête en deux d'un coup de sabre. Un assassinat lui avait donné la couronne, un assassin la lui enleva. Les neuf meurtriers qui avaient trempé leurs mains dans le sang de Gordien subirent un juste châtiment : on les contraignit de se tuer avec les mêmes épées dont ils avaient frappé ce jeune prince.

Mort de Philippe

Philippe périt l'année de Rome 1000, de Jésus-Christ 249.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Elévation de Décius à l'empire. — Valérien est nommé censeur. — Persécution contre les chrétiens, exercée par Décius. — État des peuples du Nord. — Victoire de Décius sur les Goths. — Trahison de Gallus. — Mort de Décius et de son fils.

DÉCIUS.

(An de Rome 1000. — De Jésus-Christ 249.)

DÉLIVRÉS d'un tyran méprisable, dont l'origine et les actions étaient également honteuses, le sénat, les provinces et les armées reconnurent unanimement Décius, né à Budalie en Pannonie, mais issu d'une ancienne et illustre famille. Il confia le commandement des troupes à Valérien, généralement estimé comme magistrat et comme guerrier, et revint à Rome, où sa modération, sa justice et son affabilité lui concilièrent l'affection publique. Le sénat, recouvrant par lui sa dignité, porta trop loin sa reconnaissance, le compara au grand Trajan, et lui décerna le titre d'*Optimus*. L'empereur, pour lui plaire, lui rendit le droit de nommer un censeur, dont le pouvoir s'étendait sur tous les Romains, à l'exception des consuls, du préfet de Rome, du roi des sacrifices et de la première vestale.

Elévation de Décius à l'empire.

Tous les suffrages se réunirent pour nommer à

Valérien est nommé censeur.

cette dignité Valérien, et l'on motiva ce choix honorable, en disant que la conduite de cet illustre patricien était une censure vivante des mœurs du siècle.

Décius donna le titre de César à ses trois fils, Etruscus, Trajan et Hostilien ; vains efforts pour établir une hérédité salutaire dans un pays où l'ambition des généraux, bravant toutes les lois, renversant toutes les institutions, s'opposant à toute stabilité, soumettait l'empire au malheur d'une anarchie militaire, le plus durable et le plus funeste fléau qui puisse peser sur les nations.

Persécution exercée contre les chrétiens par Décius.

L'empereur contint les barbares par sa fermeté, rétablit l'ordre par ses réglemens, rendit momentanément la force aux lois, la liberté au peuple : tous les auteurs païens le placent au rang des plus grands empereurs; les chrétiens, au contraire, le comparaient à Néron. Le christianisme, favorable aux plébéiens, puisque ses dogmes rappelaient aux hommes leur égalité, était détesté par les prêtres des idoles dont il menaçait le pouvoir, par les grands dont il attaquait les préjugés, par tous les hommes vicieux dont il réprimait les passions et condamnait les mœurs. Les souverains, les généraux, les magistrats, les gouverneurs de province regardaient les chrétiens comme des factieux qui voulaient opérer une révolution dans l'État, et opposer la digue de la foi et de la vertu à la force de l'autorité : à ces motifs de haine contre le nouveau culte se joignirent alors des con-

sidérations personnelles qui portèrent Décius à la rigueur. Les partisans de Philippe étaient chrétiens. L'empereur, irrité contre eux, vengea sa propre querelle en ne paraissant servir que celle de sa religion et des lois.

La persécution recommença et fut terrible ; elle réunit toutes les cruautés qu'inspirent l'esprit de parti et le fanatisme. Partout les malheureux chrétiens se virent jetés en prison, livrés aux bêtes féroces, déchirés par des tenailles, attachés à des croix, précipités dans des chaudières d'huile bouillante : les passions politiques et religieuses étouffaient la voix de l'humanité et le cri de la nature ; la haine divisait toutes les familles, le fils dénonçait son père, la mère livrait son fils, le frère égorgeait son frère; la terre se couvrit de victimes, le ciel se remplit de martyrs. Fabien, évêque de Rome, Babylas d'Antioche, Alexandre de Jérusalem, scellèrent les premiers leur foi de leur sang. La terreur opéra de fausses apostasies. Un grand nombre d'hommes faibles sacrifièrent aux idoles; plaints par leurs frères, méprisés par les païens, on les appelait les *tombés ;* mais ils se relevèrent de leur chute après la persécution, et l'Eglise, qui était alors indulgente, parce qu'elle n'était pas dominante, leur pardonna.

Les hommes courageux, qui ne voulaient point abondonner lâchement un culte qu'ils croyaient vrai, pour racheter leur vie, quittèrent le monde,

s'enfoncèrent dans les solitudes et se firent ermites, redoutant moins les périls des déserts que les crimes des cités, et la cruauté des lions que la fureur de leurs concitoyens.

Paul fut en Egypte le premier anachorète; bientôt son exemple fit une foule de prosélytes; peu à peu les désordres de l'empire, le délire des monstres qui le déchiraient, le débordement des vices, le spectacle affreux de tous les crimes commis par la tyrannie et soufferts par la servitude, tournèrent vers le ciel les espérances des hommes vertueux. Détachés d'un monde où l'on ne voyait plus ni justice ni liberté, tous ceux qui autrefois avaient combattu dans les camps, brillé à la tribune, servi la patrie en toge ou en armes, se cachèrent dans d'obscures retraites, s'éloignèrent de tout emploi public, et, pour échapper au service militaire, peuplèrent les églises, les couvens, les ermitages, et même les cavernes. L'empire, se trouvant ainsi privé des bras qui avaient le plus de force, des âmes qui conservaient le plus d'énergie, vit progressivement sa vigueur s'épuiser, et ne fut plus en état d'opposer aux barbares que des citoyens sans mœurs et des soldats sans courage.

Etat des peuples du Nord.

Pendant ce temps les peuples sauvages du nord de l'Europe augmentaient rapidement leurs forces et leur population; leur audace croissait en proportion de l'affaiblissement de l'empire; ils ne se civilisaient point assez pour s'amollir, mais,

appelés par une fausse politique dans les rangs des légions, ils y apprenaient l'art qui jusque là avait seul manqué à leur vaillance. Tous les efforts de Rome, impuissans pour les subjuguer, se bornaient depuis long-temps à les contenir; on regardait comme un triomphe de les arrêter, et leurs invasions se renouvelaient sans cesse.

Décius, informé que les Goths, plusieurs fois battus, venaient de rentrer dans la Thrace, laissa la régence de l'empire au sénat, sortit de Rome, parcourut l'Asie pour en fortifier la frontière contre les Perses, et marcha ensuite pour attaquer ces barbares qui l'attendirent intrépidement, et lui livrèrent bataille. Il les enfonça, les battit complétement, et leur tua trente mille hommes. Le reste, prenant la fuite, trouva sa retraite coupée par une partie de l'armée romaine, que commandait Tribonianus Gallus : le roi des Goths, croyant sa ruine certaine, demanda la paix, se soumit aux conditions qu'on voudrait exiger, sollicitant pour toute grâce la liberté de se retirer et de rentrer dans son pays. Victoire de Décius sur les Goths.

L'empereur, qui voulait et comptait détruire les Goths, rejeta leur proposition et continua de les poursuivre. Son triomphe paraissait certain; mais Gallus, cédant au désir d'une lâche ambition, trahit son chef pour le perdre, et sa patrie pour la gouverner. Il négocia secrètement avec le roi barbare, et lui ouvrit le passage qu'il était chargé de garder. Trahison de Gallus.

Mort de Décius et de son fils.

Décius, ignorant cette trahison, marche avec confiance, tombe dans une embuscade, et se voit de toutes parts environné d'ennemis. Sa fermeté, ranimant ses troupes, opposa long-temps le courage au nombre; il écarte à grands coups la foule qui le presse; son fils tombe mort à ses pieds : « Soldats, s'écrie-t-il, que ce malheur ne vous » décourage pas; un combattant de moins ne doit » entraîner ni la perte d'une bataille ni la ruine » d'un État. » Après avoir long-temps déployé, sans espoir de secours, une valeur héroïque, se voyant près d'être saisi par les barbares, il poussa son cheval dans un marais profond, où il disparut avec lui.

Tous ses soldats furent massacrés; on n'épargna que les légions commandées par Gallus : sa trahison lui laissait une indigne sécurité au milieu des barbares.

Décius n'avait régné que deux ans et six mois; sa vaillance et son dévouement à la gloire romaine le rendaient digne de porter le nom de Décius.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Gallus est proclamé empereur par l'armée et le sénat. — Adoption et mort d'Hostilien, fils de Décius. — Victoires d'Émilien sur les Goths. — Son élévation au trône. — Bataille entre Gallus et Emilien. — Mort de Gallus.

GALLUS.

(An de Rome 1002. — De Jésus-Christ 251.)

Les débris des légions vaincues donnèrent l'empire à Gallus, issu d'une ancienne famille romaine que ses talens avaient d'abord illustrée, et qu'il déshonora en la décorant d'une couronne achetée par une lâche trahison. Ses rapports artificieux trompèrent le sénat : ce corps, le regardant comme le sauveur des légions qu'il avait livrées, confirma son élection : Gallus n'obtint des Goths la paix qu'en leur payant un tribut. Ce traité eut les tristes effets que produit toujours la faiblesse ; elle expose à l'insulte et fait naître le péril qu'elle veut éviter. La Macédoine, la Thessalie, la Mœsie, la Thrace furent inondées d'ennemis. Sapor rentra en Syrie, et enleva l'Arménie à Tiridate.

Gallus est proclamé empereur par le sénat.

Gallus, revenu à Rome, se livrait au plaisir, négligeait les affaires, et apprenait avec indifférence les pertes de l'empire et les progrès des barbares.

Adoption et mort d'Hostilien, fils de Décius.

Le mépris du peuple commençait à se manifester par ses murmures; l'empereur crut regagner sa confiance en adoptant Hostilien, fils de Décius; mais bientôt, craignant que ce jeune prince, dont le nom était cher aux Romains, ne voulût venger son père, il l'empoisonna, et s'efforça vainement de faire croire qu'il était mort victime de la peste. Cette contagion désolait alors l'Italie.

Victoire d'Emilien sur les Goths.

La persécution des chrétiens y répandait toujours la crainte et la mort. Le règne de Gallus est une époque de honte et de calamités qui n'eurent pour compensation qu'un seul événement heureux : Émilien, attaquant les Goths dans la Mœsie, les défit en bataille rangée. Cette victoire valut au vainqueur l'honneur ou plutôt le malheur d'être porté au trône : les légions l'élurent empereur; Gallus, à la tête des troupes d'Italie, marcha contre lui avec son fils Volusien, lui livra bataille, et fut tué dans le combat, ainsi que Volusien, par ses propres soldats. Ses légions se réunirent à celles d'Émilien. La mort de Gallus arriva l'an 1004 de Rome, 253 de Jésus-Christ. Son règne de dix-huit mois avait plus affaibli l'empire qu'une longue guerre.

Son élévation au trône.

Bataille entre Gallus et Emilien. Mort de Gallus.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Conduite d'Emilien à l'égard du sénat. — Valérien est proclamé empereur par l'armée. — Mort d'Emilien.

ÉMILIEN.

(An de Rome 1004. — De Jésus-Christ 253.)

ÉMILIEN soumit son élection à la décision du sénat, déposa entre ses mains la plus grande part de l'autorité, ne se réserva que le commandement des troupes, attribua les malheurs de l'Etat à la lâcheté de son prédécesseur, et promit de délivrer promptement l'empire des Goths et des Perses. Arrivé à Rome, sa douceur confirma l'espoir qu'il avait donné; mais le sort ne le laissa jouir que quatre mois d'un pouvoir dont il se montrait digne. Gallus, en marchant contre lui, avait appelé à son secours les légions de Gaule et de Germanie; Valérien, qui les commandait, était aimé par les soldats, respecté par le peuple, considéré par le sénat. L'armée le proclama empereur. Émilien voulut le combattre; mais ses propres troupes, le trahissant, lui enlevèrent l'empire et la vie.

Conduite d'Emilien à l'égard du sénat.

Valérien est proclamé empereur par l'armée.

Mort d'Emilien.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Portrait de Valérien. — Son administration. — Persécution contre les chrétiens. — Sa guerre en Orient. — Sa défaite, sa captivité et sa mort.

VALÉRIEN.

(An de Rome 1004. — De Jésus-Christ 253.)

Portrait de Valérien.

VALÉRIEN arrivait à l'empire précédé par une grande renommée. Jamais le choix des légions ne fut confirmé par une approbation plus éclatante, par un consentement plus unanime : on croyait, en l'élevant au trône, voir rentrer dans Rome toutes les antiques vertus. Il avait atteint l'âge de soixante-dix ans sans qu'aucune faiblesse ternît sa réputation : fidèle aux lois dans un temps de licence, aux bonnes mœurs dans un siècle corrompu, modeste dans la victoire, intrépide dans les revers, franc et courageux au milieu d'un sénat flatteur et timide, on l'avait vu chéri par les bons princes et craint par les tyrans.

Son administration.

Il rendit à la justice sa force, aux patriciens leur considération, aux peuples leur repos, et on regardait son palais comme le sanctuaire de la piété, l'asile de la justice et l'école de la sagesse.

Les chrétiens seuls ne jouirent pas des bienfaits d'un règne si doux. Valérien, attaché invariablement aux principes, aux lois, aux institutions, aux mœurs des anciens temps, voulait rendre à l'antique culte son lustre et sa puissance. Ennemi des nouveaux dogmes, persuadé, par les augures et par les magiciens d'Égypte, qu'il ne pouvait fonder la prospérité de l'empire et la sienne que sur la ruine du christianisme, il persécuta cruellement les chrétiens. Saint Cyprien, qui écrivit l'histoire de leurs malheurs, périt lui-même à Carthage. Trois cents martyrs, jetés à Massa-Candida dans une fosse de chaux bouillante, Xistus, Quartus, saint Laurent, Priscus, Marcus et Alexandre perdirent la vie dans des tourmens affreux. Leur sang cimenta l'opinion qu'on voulait comprimer; l'injustice et la violence minent le parti qui les emploie, et fortifient celui qui leur résiste. Persécution contre les chrétiens.

Bientôt l'empire se vit de nouveau attaqué dans l'Orient par les Perses, au Nord par des essaims de barbares. Valérien, malgré son âge, prit les armes, repoussa les Goths, vainquit les Sarmates, les Scythes, les Roxolans, et marcha ensuite contre les Perses. Mais la vieillesse et la fatigue avaient affaibli son corps et son esprit; ses moyens ne répondaient plus à son courage; il parut incertain dans ses plans, lent dans leur exécution. Sa voix ne savait plus commander, son bras ne pou- Sa guerre en Orient.

Sa défaite, sa captivité et sa mort.

vait plus combattre. Il livra une bataille aux Perses et la perdit. Découragé par ce revers, il voulut négocier, demanda une conférence à Sapor; et, trahi par Macrien, un des généraux qu'il estimait le plus, il se rendit sans précautions au lieu fixé pour l'entrevue, et tomba dans le piége que lui tendait son ennemi. Sapor, violant le droit des gens, le fit prisonnier; et, abusant indignement d'un avantage qu'il ne devait qu'à la perfidie, il vengea avec excès, sur ce malheureux empereur, les affronts tant de fois prodigués par Rome aux princes et aux captifs. Il se faisait suivre en tous lieux par l'infortuné Valérien, chargé de chaînes et revêtu de la pourpre impériale; et, lorsqu'il montait à cheval ou sur un char, il forçait ce vieillard vénérable à se coucher par terre et à lui servir de marche-pied, se vantant de donner ainsi au monde le spectacle d'un triomphe réel, et supérieur à tous ceux où Rome n'étalait depuis longtemps que de pompeuses décorations et de vaines images.

Valérien languit dans cette servitude pendant sept années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatre-vingt-trois ans, la mort finit ses misères, mais elle ne fut point le terme des outrages de Sapor. Ce prince barbare fit enlever la peau de Valérien, ordonna qu'on la remplît de paille pour qu'elle conservât une forme humaine, et suspendit dans

un temple ce honteux trophée, revêtu des ornemens impériaux. Il le montrait avec insolence aux Romains que le sort amenait dans ses États; tel est l'aveuglement de la vengeance : Sapor crut couvrir Rome d'une honte éternelle, et ne flétrit que sa propre gloire.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Tableau du règne honteux de Gallien. — Son élevation à l'empire. — Son portrait. — Dégradation du sénat. — Invasion des barbares. — Insouciance de Gallien. — Anarchie militaire. Ambition des généraux. — Règne des trente tyrans. — Révolte de Macrien. — Son élévation à l'empire. — Sa victoire sur les Perses. — Auréole est nommé empereur. — Mort de Macrien et de son fils. — Succès d'Odénat, roi de Palmyre. — Mort d'Odénat et de Méon son assassin. — Elévation de Zénobie au trône. — Révolte à Alexandrie. — Insurrection en Masie. — Posthumius est proclamé empereur. — Guerre entre Gallien et Posthumius. — Mort de Posthumius. — Règne de Tétricus. — Mort de Gallien, de son fils et de Valérien.

GALLIEN.

(An de Rome 1011. — De Jésus-Christ 260.)

Rome, sur le penchant de sa ruine, ne pouvait chercher un remède à ses maux et un terme à l'anarchie militaire dans l'établissement d'un trône héréditaire. L'élection, soit qu'elle vînt du sénat ou du peuple, soit qu'ils ne fissent que confirmer le choix des armées, satisfaisait l'amour-propre des Romains : c'était encore une ombre de liberté; l'adoption même leur paraissait préférable au hasard de la naissance; et, par un sort remarquable, l'expérience vint encore joindre sa force à celle des mœurs pour les empêcher de perpétuer le pouvoir dans une famille. Un grand nom-

bre d'empereurs élus et de princes adoptés avaient relevé la gloire de l'empire, étendu ses limites et retardé sa décadence, tandis qu'excepté Titus tous ceux qui avaient succédé à leur père, tels que Domitien, Caracalla, Commode, Héliogabale, n'avaient été que de vils et lâches tyrans.

Tableau du règne honteux de Gallien.

Le règne de Gallien dut, plus que tout autre, faire craindre au peuple la transmission du pouvoir suprême par droit de naissance. Ce prince, que son père Valérien avait décoré du titre de César, flétrit son nom par son ingratitude, le souilla par ses débauches, le rendit odieux par sa férocité, et livra, par sa faiblesse, aux fureurs des factieux et aux ravages des barbares, ce vaste empire qui, démembré pendant sa vie, aurait infailliblement péri, si quatre princes, habiles et courageux, élus successivement par le sénat, n'étaient venus rassembler ses débris, relever sa force, et lui rendre pour quelque temps une nouvelle existence.

Son élévation à l'empire.

Valérien languissant dans les fers, le sénat, le peuple et les armées reconnurent Gallien comme seul empereur. Nul ne semblait devoir être plus animé que lui contre les Parthes; il avait à la fois son père à délivrer et l'empire à venger : mais les hommes sont plus gouvernés par leurs passions que par leurs devoirs, et leur intérêt même cède à leur caractère. Gallien, doué d'une imagination vive, s'était montré dans sa jeunesse éloquent orateur, poète élégant; il avait cultivé la philosophie,

Son portrait.

et Plotin, célèbre alors, lui avait inspiré tant de goût pour la doctrine académique, qu'il voulut, dit-on, fonder en Campanie une république organisée comme celle de Platon. Les plus habiles généraux lui apprirent l'art de la guerre, dans les Gaules et dans la Germanie. Il avait combattu avec courage et succès sous les ordres du fameux Aurélien. Rome fondait sur lui de grandes espérances ; il n'en réalisa aucune. Son caractère était sans force, son esprit sans jugement, son ardeur sans constance, son âme sans vertus ; il n'avait de courage que par accès, s'arrachait avec peine à la mollesse, lorsque l'intérêt de sa vie ou de son pouvoir l'exigeait impérieusement, et retombait ensuite dans son indolence, entraîné par la force de ses vices.

Voluptueux comme Héliogabale, débauché comme Néron, étranger à tout sentiment de gloire et de patriotisme, il n'aimait dans le pouvoir suprême que la funeste liberté de se livrer sans frein aux plus honteuses voluptés : régner, pour lui, c'était jouir, et il lui importait peu que le trône fût avili, que l'empire fût démembré, et que les étrangers outrageassent la majesté romaine, pourvu que son repos dans Rome ne fût point troublé, et qu'on le laissât jouir d'une table délicate et d'un palais somptueux, rempli d'histrions et de courtisanes, et qui ressemblait plus au sérail d'un monarque d'Orient qu'à la cour d'un empereur romain.

Son ingratitude pour son père dévoila promptement sa bassesse et sa lâcheté. La captivité de Valérien, loin de l'indigner et de l'exciter à la vengeance, ne parut à cette âme vile qu'un événement heureux, puisqu'il l'élevait au trône. Il en parla au sénat avec une indifférence qu'il voulait faire regarder comme stoïque. « Je n'ignorais pas, » dit-il, que mon père était soumis, comme tout » autre homme, aux vicissitudes humaines. »

Dégradation du sénat.

Le premier acte de son autorité compléta la dégradation du sénat : comme il craignait l'ambition des membres de ce corps et leur influence sur les armées, il défendit par un décret aux sénateurs d'exercer aucun emploi militaire. La vanité en gémit d'abord, la peur s'y soumit, la mollesse s'y accoutuma ; et le résultat de cette loi honteuse fut de ne fermer les avenues du trône qu'aux personnages les plus illustres, les plus dignes d'y prétendre, et de les ouvrir aux aventuriers, et même aux barbares, que leur féroce vaillance plaçait alors dans les rangs de l'armée, et faisait souvent parvenir aux premiers grades.

Invasion des barbares

L'exemple des succès de Sapor, le spectacle d'un empereur romain réduit en servitude, et l'indolence de Gallien excitèrent tous les anciens ennemis de Rome à l'attaquer. Les Germains, franchissant les Alpes, poussèrent leurs excursions jusqu'à Ravenne ; les Francs ravagèrent les Gaules ; une autre partie de cette confédération

belliqueuse, bravant l'Océan sur de frêles vaisseaux, débarqua en Espagne et prit Tarragone; les Goths et les Scythes exercèrent d'affreux ravages dans l'Asie-Mineure et dans la Macédoine; les Quades et les Marcomans se rendirent maîtres de la Dacie, de la Pannonie, et les Perses de la Syrie.

Insouciance de Gallien.

Les fléaux du ciel se joignirent à ceux de la terre; une peste affreuse dévastait l'Italie : au milieu de ce désordre, l'empereur, tranquillement occupé de festins, de spectacles, se montrait aux Romains en robe asiatique; ses cheveux étaient couverts d'une poudre d'or pour imiter la couleur de ceux d'Apollon. On le voyait aux bains publics, accompagné d'une foule de courtisanes éhontées; il en sortait pour consacrer la nuit à des festins dont le luxe rappelait celui de Vitellius. Insensible aux calamités de l'empire, il recevait avec insouciance les nouvelles les plus désastreuses. Lorsqu'on lui annonça la révolte des Egyptiens : « Ne pouvons-nous pas, répondit-il » en riant, vivre sans le lin d'Egypte ? » Lui parlait-on de la perte de l'Asie : « Eh bien, nous » nous passerons de soie; » de l'invasion des Scythes : « Nous chercherons ailleurs du salpêtre; » de la défection des Gaules : « Qu'importe ! l'Etat » peut subsister sans les casaques et sans les draps » d'Arras. »

Cette lâche apathie inspirait non-seulement un

juste mépris, mais le désir général de trouver, hors de Rome, une force qui pût défendre et sauver l'empire, puisqu'on ne pouvait espérer aucun appui d'un sénat dégradé, d'un peuple esclave et d'un prince corrompu.

Anarchie militaire. Ambition des généraux.

Il existait encore dans les camps des hommes habiles, vaillans et fermes, prêts à exposer leur vie, soit pour délivrer leur patrie, soit pour illustrer leur nom, soit enfin pour élever leur fortune. Valérien, éclairé par une longue expérience, avait confié, sur toutes les frontières, le commandement des légions à des chefs vieillis dans les combats; et, comme le mérite et non la faveur dictait ses choix, presque tous ceux qu'il nomma répondirent à son attente par leurs succès. Mais, sous le faible Gallien, tous ces généraux, indignés des affronts que recevait l'empire, et honteux d'obéir à un chef qui ne savait pas commander, augmentèrent les maux de l'Etat, en voulant chacun s'emparer du gouvernement pour le sauver du naufrage.

Règne des trente tyrans.

Lorsque personne n'a de droits antiques et reconnus, tout le monde a des prétentions, et chacun des généraux, dont le nom était honoré par quelques victoires, crut pouvoir, sans présomption, aspirer à l'empire. Ainsi, au moment où toutes les provinces étaient envahies par une multitude de peuples barbares, on vit les armées romaines élire, chacune pour empereur, le gé-

néral qui la commandait. Tous unis pour détrôner Gallien, ils se déchiraient entr'eux pour lui succéder. Cette anarchie militaire fit porter le nom de César à trente tyrans, dont la plupart, aussitôt renversés qu'élevés, parurent et s'évanouirent comme des ombres.

Quelques-uns, plus puissans, plus habiles ou plus heureux, tels que Posthume, Victorin et Tétricus dans les Gaules, Auréole en Illyrie, Odénat et Zénobie en Orient, jouirent plusieurs années de leur puissance, et partagèrent avec le prince qui régnait à Rome un empire que leur courage avait su défendre contre les barbares.

Révolte de Macrien.

Macrien, dont la trahison avait causé la ruine de Valérien, leva le premier l'étendard de la révolte. Il fut élu empereur par l'armée d'Orient, sans cesse attaquée par les Perses, et qui ne recevait de Rome ni ordres, ni argent, ni renforts. On donna le titre de César à ses deux fils, Macrien et Quiétus.

Son élévation à l'empire.

Sa victoire sur les Perses.

Macrien, par un succès éclatant, justifia d'abord le choix des troupes; il livra bataille aux Perses et les défit. Apprenant ensuite que les légions qui se trouvaient en Grèce venaient de donner l'empire à Valens, il marcha contre lui. Pison, qui commandait son avant-garde, repoussé dans une première attaque, se retira en Thessalie, et prit aussi le titre d'empereur. Valens le poursuivit, le vainquit, le tua, et fut lui-même ensuite

massacré par ses soldats, dont il voulait réprimer la licence.

Macrien, enhardi par la mort de ses deux concurrens, forma le dessein de passer en Italie. Laissant l'armée d'Orient sous les ordres de Quiétus son fils et de Baliste, il se rendit en Thrace à la tête de quarante mille hommes, et en chassa les Goths. Continuant sa route, il entra dans l'Illyrie; mais un obstacle qu'il n'avait pas prévu l'arrêta dans sa marche. Auréole, qui commandait en Illyrie et en Dalmatie, s'était vu forcé par ses légions de recevoir le titre d'empereur. Ce fardeau, plus dangereux que désirable, obligeait celui qui le portait à vaincre ou à périr. Il livra bataille à Macrien, qui fut tué dans le combat, ainsi que son fils. Ce succès rendit Auréole si puissant, que Gallien, n'osant le combattre, conclut la paix avec lui.

Auréole est nommé empereur.

Mort de Macrien et de son fils.

Dans ce même temps, l'orgueil de Sapor reçut un juste châtiment, et créa dans l'Asie une puissance nouvelle.

Odénat, prince de Palmyre en Syrie, était chef d'une faible tribu d'Arabes nommés Sarrasins; redoutant le voisinage et la puissance du roi de Perse, il lui envoya des ambassadeurs chargés de lui offrir son hommage et de riches présens. Sapor les reçut avec mépris, joignit la menace à l'insulte, et fit jeter les présens dans la rivière, en ordonnant aux députés de dire à leur prince

Succès d'Odenat, roi de Palmyre.

» qu'il devait venir lui-même se prosterner aux
» pieds de son maître, les mains liées derrière
» le dos. »

Odénat, indigné d'un tel affront, et excité à la vengeance par sa femme Zénobie, princesse habile et fière, également célèbre par son courage, par son esprit et par sa beauté, prend les armes, se déclare roi de Palmyre, lève des troupes, les grossit par de rapides succès, étonne l'ennemi par l'audace de ses entreprises, réunit ses forces à celles des Romains, reprend la Mésopotamie, Nysibe et Carrhes, se voit bientôt à la tête d'une puissante armée, livre bataille au roi de Perse, taille en pièces ses troupes, s'empare de ses femmes, de son trésor, et le poursuit jusqu'à Ctésiphon.

Gallien, heureux d'avoir vaincu sans combattre, nomma Odénat général des armées d'Orient. Le roi de Palmyre parcourut la Perse en conquérant, la livra au pillage, et réduisit en servitude plusieurs satrapes prisonniers qu'il envoya à Rome. L'empereur, pour le récompenser d'avoir fait ce que lui-même aurait dû faire, et trouvant plus doux de partager l'empire que de le défendre, donna au vainqueur le titre de César, et accorda celui d'Auguste à Zénobie et à ses enfans. Cette faiblesse pouvait s'excuser en l'attribuant à la reconnaissance; mais il acheva de se couvrir d'opprobre et de ridicule, en triomphant lui-

même publiquement des Perses, qu'un autre avait vaincus.

Un méprisable bouffon troubla, par une sanglante raillerie, ce triomphe indécent et puéril. Voyant une foule d'esclaves, achetés dans différens pays pour jouer dans cette cérémonie le rôle de captifs, il courut dans leurs rangs, demandant à haute voix s'il ne pourrait pas trouver parmi eux l'empereur Valérien.

Mort d'Odénat et de Méon son assassin.

Odénat, poursuivant ses succès, soutenait dignement le rang où l'avait élevé son courage : il combattit, défit et tua Quiétus, fils de Macrien, ainsi que Baliste, qui tous deux venaient d'usurper le titre d'empereur. L'Orient pacifié reconnaissait les lois d'Odénat; une lâche trahison termina sa gloire et sa vie. Méon, son neveu, jaloux des préférences et du pouvoir qu'il accordait à son fils Hérode, sur ses autres enfans et sur toute sa famille, forma une conspiration contre lui, l'assassina, poignarda aussi Hérode, et périt lui-même sous les coups de ses complices, au moment où il venait de prendre audacieusement la couronne.

Élévation de Zénobie au trône.

Zénobie seule fut reconnue par les troupes, par les grands et par les peuples d'Asie, digne de l'empire. Dirigeant son époux par ses conseils, elle l'avait secondé dans les combats. On admirait également ses charmes, sa fierté, ses vertus, son audace. On trouvait en elle la douceur d'une femme et le courage d'un homme. Son mérite

personnel suffisait pour inspirer la vénération; mais le vulgaire y joignait celle qu'attire une antique et illustre origine : on la croyait issue, par ses aïeux paternels, de Sémiramis, et, par sa mère, de Cléopâtre. Gallien, beaucoup moins digne qu'elle du trône, dédaigna de l'admettre au partage de l'empire : il envoya des troupes et des généraux contre elle; ils furent vaincus, et Zénobie jouit de sa puissance et de sa gloire jusqu'au règne d'Aurélien.

Révolte à Alexandrie

Toutes les parties de l'empire se trouvaient tellement disposées à la révolte contre un chef méprisable, que souvent la plus légère étincelle suffisait pour faire éclater le feu de la sédition. Une rixe entre un esclave et un soldat, dans la ville d'Alexandrie, excita du tumulte : les troupes et les citoyens y prirent part; l'autorité civile voulait réprimer ce désordre, les légions se mutinèrent, et proclamèrent empereur Émilien leur commandant. Mais Théodat, envoyé par Gallien contre lui, le prit et le jeta dans une prison où il mourut.

L'Afrique avait aussi nommé un César; Celsus, général estimé, soutenait son nouveau titre avec sagesse et courage; mais Galliéna, parente de l'empereur, et qui se trouvait alors à Carthage, paya des assassins qui le poignardèrent.

Trébellianus s'était révolté et couronné dans l'Asie-Mineure. Les troupes de Gallien le défirent et le tuèrent.

Censorin, consul, tenta la même fortune, et éprouva le même sort.

Insurrection en Mœsie.

Une insurrection plus effrayante éclata peu après en Mœsie : les légions, qui défendaient cette province, portèrent à l'empire Latius Ingenuus : ce concurrent parut assez redoutable à Gallien pour le forcer à sortir de son indolence, et à marcher en personne contre lui. Arrivé dans son camp, il parut retrouver son ancien courage, livra bataille, remporta la victoire, poursuivit Ingenuus, le prit et l'envoya à la mort. La générosité est une vertu trop élevée pour trouver place dans une âme basse et lâche. Gallien ne fit grâce à personne; habitans et soldats, tout fut exterminé. Trebellius Pollion nous a conservé l'ordre infâme que ce prince envoyait à Verrianus, son lieutenant : « Vous ne remplirez pas mes intentions, » disait-il, si vous ne faites subir la mort qu'à » ceux qui portent les armes; il faudrait massa- » crer tous les mâles dans cette contrée rebelle, » si l'on pouvait ôter la vie aux vieillards et aux » enfans sans encourir trop de blâme. Je vous » ordonne d'envoyer au supplice quiconque a » mal parlé de moi; tuez, déchirez, mettez en » pièces ces misérables; conformez vos sentimens » aux miens que vous fait connaître cette lettre » écrite de ma main. »

Cette vengeance atroce révolta la province et les troupes; elles proclamèrent empereur Régilia-

nus, dace d'origine, et descendant du roi Décébale. Le nouveau César, après avoir forcé Gallien à la retraite, combattit les Sarmates avec succès; mais, peu de temps après, attiré dans une embuscade par les Roxolans, il y périt.

Posthumius est proclamé empereur.

Jusqu'alors Posthumius, un des plus habiles généraux de Valérien, avait maintenu la tranquillité dans les Gaules. Gallien lui envoya son fils Salonin, sous le prétexte de lui faire apprendre l'art militaire sous un si bon chef; mais dans le dessein réel d'épier et de perdre un général dont il était jaloux. Le jeune prince, orgueilleux, cruel et débauché comme son père, blessa la fierté des Gaulois; ils l'assassinèrent. Posthumius, proclamé empereur par les suffrages unanimes de la Gaule et de la Bretagne, remporta de si nombreuses et de si brillantes victoires sur les Francs et sur les Germains, qu'il reçut et mérita le surnom d'*Hercule Gaulois*. Sans lui, sans Odénat et sans Zénobie, l'empire romain aurait dès lors été détruit.

Cette époque, comme tous les temps d'orages et de calamités politiques, produisit et développa de grands caractères. Ils seraient aujourd'hui plus honorés, si ce siècle, fécond en hommes courageux et en grands capitaines, n'eût pas été stérile en historiens.

Guerre entre Gallien et Posthumius.

Gallien porta ses armes contre Posthumius qui venait de s'associer Victorin. Cette guerre ne fut marquée par aucune action importante. L'empe-

reur, ennuyé des camps, fatigué de ses faibles efforts, et vain de quelques légers succès, rentra dans Rome en triomphe. L'inconstance des Gaulois vengea bientôt Gallien du rival qu'il n'avait pu vaincre. Ils assassinèrent Posthumius avec son fils, et donnèrent la pourpre impériale à Lollianus. Victorin, qui lui disputait l'empire, tomba sous le poignard d'un Gaulois dont il avait outragé la femme. Victorine, sa veuve, défendit courageusement son autorité; mais, la mort lui ayant enlevé ses petits-fils, elle fit élire Tétricus, sénateur romain, qui signala son règne par plusieurs victoires sur les barbares. Il soumit toute la Gaule à sa puissance. On vit encore trois autres usurpateurs, Cyriade, Saturnin et un forgeron nommé Marius, se revêtir audacieusement de la pourpre impériale qu'ils ne portèrent que peu de jours.

Mort de Posthumius.

Règne de Tétricus.

Le méprisable Gallien devenait de plus en plus odieux aux Romains. Héraclien et Marcien conspirèrent enfin contre lui, et profitèrent, pour exécuter leur dessein, d'une invasion qu'Auréole faisait alors en Italie. Après avoir pris Milan, Auréole se disposait à marcher contre Rome; Gallien, forcé de sortir de sa stupeur, s'avança contre lui, le contraignit à la retraite, et l'enferma dans Milan qu'il investit. Pendant le siége les conjurés, après s'être concertés secrètement avec Auréole, se rendent le soir à la table de Gallien. Au milieu du repas, Cécrops, un de leurs com-

Mort de Gallien, de son fils et de Valérien.

plices, accourt, et prévient l'empereur qu'Auréole veut faire pendant la nuit une sortie, dans le dessein de le surprendre et de l'enlever. Gallien, dont la colère seule enflammait le courage, sort précipitamment de sa tente, monte à cheval et fait sonner l'alarme. Cécrops, profitant du tumulte et de l'obscurité, s'approche et lui enfonce son poignard dans le flanc. Gallien son fils, et Valérien son frère, dont on estimait les vertus, payèrent de leur tête le malheur d'être liés par le sang à un monstre.

Gallien mourut à l'âge de cinquante-cinq ans; il en avait régné neuf. En terminant sa honteuse vie, il laissa l'empire démembré; l'Orient sous le joug de Zénobie, l'Illyrie gouvernée par Auréole, les Gaules et l'Occident sous la domination de Tétricus et de Victorine; la Thrace, la Macédoine, une partie de l'Asie-Mineure en proie à la fureur des Goths et des Scythes, et Rome dans l'anarchie et dans la terreur, attendant en silence le maître que devaient lui donner la volonté des soldats et les caprices de la fortune.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Tableau de l'empire sous l'anarchie militaire. — Election de Claude II. — Guerre entre Claude et Auréole. — Défaite et mort d'Auréole. —Victoire de Claude sur les Allemands. —Son retour et son triomphe à Rome. — Abolition des confiscations. —Restitution faite par Claude. — Invasion des ennemis. — Bataille entre les Goths et les Romains. — Défaite des Goths. — Mort de Claude.

CLAUDE SECOND.

(An de Rome 1020. — De Jésus-Christ 268.)

Les lois donnent seules à l'autorité une base ferme et durable; elles défendent à la fois et les droits du peuple et ceux du prince; elles satisfont la raison, qui ne veut que la justice; mais elles enchaînent et compriment les passions, qui n'aiment que l'arbitraire et qui ne souffrent point de gêne. Aussi les ambitieux, pour braver et violer les lois, appellent à leur appui la force militaire, ignorant que cette force, qui paraît leur garantir l'impunité, doit leur devenir plus funeste que la liberté et que la justice qu'ils redoutent. Celui qui ne veut trouver nulle part de résistance, finit par ne trouver nulle part d'appui.

La république romaine, défendue par des sol-

Tableau de l'empire sous l'anarchie militaire.

dats citoyens, attachés à l'ordre par leurs propriétés, ne leur donna d'abord qu'une modique paie. Marius et après lui César portèrent une atteinte mortelle à la liberté, en augmentant la solde, et en plaçant les armes dans les mains d'une foule de prolétaires, pour qui l'argent tenait lieu de lois et de patrie. Domitien doubla leur paie; Commode et Caracalla ne mirent point de bornes à leurs prodigalités pour payer les instrumens de leur tyrannie. Dès ce moment le sénat et le peuple ne furent plus que de vains fantômes. Les soldats, sentant leur force, devinrent les maîtres de leurs maîtres; ils donnaient le trône à ceux qui leur promettaient la licence, et arrachaient la vie aux princes qui voulaient rétablir la discipline. Le sort des empereurs devint aussi déplorable que celui de l'empire; ils faisaient tout trembler, et tremblaient eux-mêmes devant leur garde. Si, pour plaire à cette soldatesque effrénée, ils épuisaient le trésor, protégeaient les vices et proscrivaient l'opulence et la vertu, le désespoir, réveillant le courage, les rendait victimes de conspirations toujours renaissantes : s'ils voulaient au contraire parvenir au trône par une faction, ils étaient promptement détrônés et assassinés par elle. Ainsi l'empire romain, comme le remarque Montesquieu, semblable aux républiques actuelles de Tunis et d'Alger, n'offrait aux regards du monde que le triste spectacle d'une anarchie militaire,

dont les chefs étaient asservis aux caprices d'une milice qui les rendait impuissans pour faire le bien, et ne leur laissait de liberté que pour commettre des crimes.

L'excès des maux force souvent les plus insensés à implorer des remèdes salutaires. L'empire, menacé, attaqué de tous côtés par les barbares, et déchiré par trente tyrans qui se disputaient le pouvoir suprême, sentit la nécessité de se soumettre à un chef vaillant et juste, qui se fît respecter au dehors par son courage, et au dedans par sa vertu.

Les soldats avaient déjà regretté l'indolent et prodigue Gallien : une distribution d'argent, faite à propos par les conjurés, les apaisa. Leur cupidité étant satisfaite, ils s'occupèrent de leur salut, de celui de l'empire, et proclamèrent César, Marcus Aurélius Claudius, qui, dans ce temps de malheurs et de crimes, avait su mériter l'estime de tous les partis. Election de Claude II.

Le sénat et le peuple confirmèrent avec joie cette élection : Claude, tribun sous le règne de Décius, s'était distingué par son courage contre les barbares. Il mérita l'estime et la confiance de Valérien qui lui donna le commandement de l'Illyrie. Ce qui est digne d'être remarqué, c'est que tous les généraux nommés par Valérien parvinrent successivement à l'empire. Claudius, aussi

considéré dans Rome qu'à l'armée, se montra, dans ses divers emplois, juste, ferme, laborieux, sincère, modéré, magnanime comme Auguste, belliqueux comme Trajan. Il se fit craindre et respecter par Gallien, qui, jaloux de son mérite, ne pouvait l'aimer, et n'osait le perdre.

Il était né en Dardanie; lorsqu'il fut empereur, l'adulation, lui cherchant une illustre origine, le fit descendre de Dardanus. Il avait trop de mérite pour avoir besoin d'aïeux, et, ce qui est peut-être plus rare encore que la réunion de tant de grandes qualités, c'est que son élévation ne lui en fit perdre aucune.

Guerre entre Claude et Auréole.

Comme un homme de ce caractère ne pouvait approuver l'assassinat, même celui d'un tyran, il invita le sénat à rendre à Gallien des honneurs dont sa mémoire était peu digne. Auréole tenta de négocier avec lui; il lui offrit la paix, et lui rappela que Gallien l'avait reconnu comme associé à l'empire. Claude lui répondit : « Gallien ne me » sert point d'exemple; il vous aimait ou vous » craignait; moi, je ne vous aime ni ne vous » crains. »

Défaite et mort d'Auréole.

La négociation étant ainsi rompue, ils se livrèrent bataille entre Milan et Pergame : Auréole la perdit, fut pris et massacré par les soldats, malgré les efforts de Claude qui voulait le sauver. L'empereur lui érigea un tombeau sur le champ de ba-

taille, qui reçut le nom d'Auréole, et qu'on appelle aujourd'hui *Pontirole*.

Victoire de Claude sur les Allemands. Son retour et son triomphe à Rome.

Claude dirigea ensuite ses troupes contre les Allemands qu'il battit et força de se retirer dans leur pays. Après ces succès, il vint à Rome, on lui décerna les honneurs du triomphe, triomphe pur, qu'il ne souilla par aucun acte de rigueur ni de vengeance. A son arrivée, l'ordre et la justice, depuis long-temps bannies de Rome, y reparurent. Les délateurs et les concussionnaires connurent seuls la crainte; les tribunaux reprirent leur indépendance, et le sénat sa liberté.

Abolition des confiscations.

Pendant tout le règne de Gallien, les différens partis qui s'étaient élevés dans l'empire avaient servi de prétexte à une foule de confiscations. Claude les abolit, chacun reprit son bien. Dès que cette loi fut promulguée, une femme se présenta devant l'empereur : « Je possédais, lui dit-elle, une » terre ; on m'en a dépouillée ; elle est devenue la » récompense des services d'un général nommé » Claude : en vertu de la loi, je la réclame. »

Restitution faite par Claude.

« Vous avez raison, lui dit le prince ; il est » juste que Claude empereur rende ce que Claude » officier a reçu. » Il lui restitua sa propriété.

Claude ne pouvait rester long-temps à Rome ; on délibéra pour décider si l'on attaquerait d'abord Tetricus, dans la Gaule; Zénobie, dans l'Orient, ou les Goths et les Scythes qui dévastaient les frontières : « Pères conscrits, dit Claude, Tétri-

» cus et Zénobie ne sont que les ennemis de l'em-
» pereur ; les barbares sont ceux de l'empire : ven-
» geons la querelle publique avant la mienne ; il
» importe peu par qui la république sera gouver-
» née ; mais ce qui est nécessaire, c'est qu'elle
» soit indépendante et délivrée de l'étranger. »

On applaudit à ces généreux sentimens ; les citoyens, sortant de leur longue mollesse, prirent les armes, et l'Italie, comme au temps de l'irruption des Cimbres, leva une forte armée.

Invasion des ennemis

Le péril était imminent. Enhardis par les discordes qui déchiraient l'empire, les barbares, long-temps refoulés dans le Nord, s'étaient réunis, attirés par l'opulence, la fertilité et les richesses du midi. Les Goths, les Sarmates, les Roxolans, les Ostrogoths, les Gépides et les Hérules, fameux depuis sous le nom de *Lombards*, ayant construit deux mille vaisseaux, s'étaient embarqués sur le Borysthène, au nombre de trois cent vingt mille hommes. Après avoir perdu, par un coup de vent, plusieurs bâtimens en traversant la mer Noire, ils insultèrent Byzance, sans pouvoir s'en emparer, commirent d'affreux excès dans les îles de l'Archipel, dévastèrent les côtes de l'Asie-Mineure, assiégèrent Thessalonique et Cassandrée, et s'emparèrent d'Athènes. On prétend que ces barbares, ennemis des lettres et des arts, ayant rassemblé sur la place publique tous les livres qui faisaient la gloire et la richesse de cette belle cité, voulaient

les livrer aux flammes, lorsqu'un de leurs guerriers les arrêta en leur disant : « Laissez aux Romains » et aux Grecs leurs sciences : c'est un poison lent » qui les amollit et les rend plus faciles à vain- » cre. » Cet insensé oubliait que la Grèce et Rome, Alexandre et César, durent autant leurs conquêtes aux lumières du siècle qu'à leur courage.

Tandis que les barbares se livraient, dans l'Attique, à la débauche et au pillage, Cléodème, Athénien qui avait échappé à leurs fureurs, rassemblant quelques troupes, fondit sur eux, en tailla une partie en pièces, contraignit le reste à prendre la fuite, et délivra sa patrie.

Bataille entre les Goths et les Romains.

Les Goths, qui avaient appris des Romains à fabriquer des armes et des machines, étaient près de s'emparer de Thessalonique et de Cassandrée, lorsque Claude s'avança pour les attaquer. Ils n'osèrent l'attendre, et se retirèrent précipitamment, en traversant la Macédoine. L'empereur ne put les atteindre qu'à Nyssa, dans la Servie. Ce fut dans ce lieu qu'il leur livra bataille; elle fut longue, sanglante, opiniâtre. Après de grands efforts, les Romains, cédant au nombre, commençaient à plier, lorsqu'un corps, que Claude avait envoyé sur le flanc des ennemis par des chemins qu'on croyait impraticables, parut tout à coup, jeta le désordre dans leurs rangs, et décida la victoire.

Les Goths se retirèrent dans leur camp, laissant

Défaite des Goths.

cinquante mille morts sur le champ de bataille. L'empereur, sans leur donner de repos, les attaqua dans les retranchemens qu'ils avaient faits, selon leur coutume, en rassemblant tous leurs chariots et leurs bagages. Ils s'y défendirent avec le courage du désespoir; mais le fer et le feu, ouvrant enfin le passage aux Romains, le carnage fut affreux, le butin immense. Cependant une partie de ces féroces guerriers, s'étant fait jour, continua sa retraite; elle fut coupée par la cavalerie de Claude, et ils se virent forcés à soutenir un dernier combat. Malgré leur détresse, les vaincus mirent encore les vainqueurs en péril. Ils se précipitèrent sur les légions avec tant d'ardeur, qu'ils les enfoncèrent; mais la cavalerie romaine, les prenant alors en queue, les mit en déroute. Ils se sauvèrent, dispersés, dans les gorges du mont Hémus, où la faim et les maladies contagieuses achevèrent leur destruction.

Pendant ce temps leur flotte, ignorant ce désastre, arriva en Macédoine. Les troupes qu'elles portaient, croyant entrer dans un pays conquis, le trouvèrent armé. Elles se dispersèrent; une partie fut prise, l'autre massacrée : on brûla tous leurs vaisseaux. Claude, informant de ses succès Brocchia, gouverneur de l'Illyrie, lui écrivait : « Nous » avons détruit trois cent vingt mille hommes, » coulé à fond deux mille navires; les fleuves sont » couverts de boucliers, les rivages de larges épées

» et de courtes lances ; des monceaux d'ossemens
» cachent la verdure des plaines ; les routes sont
» teintes de sang ; le grand retranchement des
» barbares, formé par une multitude de chars, a
» été forcé ; nous avons fait tant de femmes pri-
» sonnières, que chaque soldat en a deux ou trois
» pour esclaves. »

Aurélien se signala dans cette guerre. Il commandait la cavalerie qui contribua si efficacement à la défaite des barbares. La victoire de Claude, comparable au plus illustre triomphe des anciens héros de Rome, lui mérita le surnom de *Gothique*. Libérateur de l'empire, il se disposait à marcher contre ses rivaux, et à conquérir la Gaule et l'Orient sur Tétricus et sur Zénobie, lorsque la mort vint l'arrêter dans sa brillante carrière. La contagion, qui avait détruit les Goths, se répandit dans l'armée romaine ; Claude en fut la victime : il mourut à Sirmium, âgé de cinquante-six ans, la troisième année de son règne.

Mort de Claude.

Ce prince fut, suivant la coutume, mis au rang des dieux ; mais cet honneur était devenu si vulgaire, que, voulant lui prouver leur affection par un hommage moins prodigué et moins avili, le sénat lui consacra un buste d'or, placé dans le lieu de ses séances, et le peuple lui fit ériger dans le Capitole une statue du même métal. Enfin la reconnaissance publique, pour rappeler ses exploits, lui éleva dans le Forum une statue d'argent,

dont le piédestal était formé des proues de tous les vaisseaux qu'il avait enlevés aux barbares.

Tout l'empire le pleura ; égal en courage et en talens aux plus grands empereurs, on aima et on regretta surtout en lui une qualité qui manquait à la plupart d'entr'eux, *la douceur*, nommée justement par Montesquieu *la première vertu des princes.*

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

Quintilius, frère de Claude, est nommé Auguste par le sénat. — Election d'Aurélien par l'armée. — Abdication et mort de Quintilius. — Le sénat confirme l'élection d'Aurélien. — Origine et portrait d'Aurélien. — Ses premiers exploits. — Sa défaite et sa fuite. — Sédition à Rome. — Nouvelle victoire d'Aurélien. — Paix avec les Vandales.—Retour et triomphe d'Aurélien à Rome. — Punition des séditieux. — Travaux d'Aurélien. — Son départ de Rome pour combattre Zénobie. — Portrait de Zénobie. — Bataille entre Aurélien et Zénobie. — Défaite de Zénobie.—Siége de Palmyre.—Propositions de paix d'Aurélien à Zénobie.—Fuite et captivité de Zénobie. — Prise de Palmyre. —Abdication de Tétricus. — Victoire d'Aurélien sur les Gaulois. — Son entrée triomphale dans Rome.—Départ d'Aurélien. —Perfidie de Mnesthée. — Mort d'Aurélien.

AURÉLIEN.

(An de Rome 1023. — De Jésus-Christ 270.)

Quintilius, frère de Claude, est nommé Auguste.

CLAUDE laissait après lui deux frères, Quintilius, qui lui succéda, et Crispus, dont Constantin se faisait honneur de descendre. Dès qu'on sut, en Italie, la mort de l'empereur, l'affection qu'on lui portait décida le sénat à décerner le titre d'Auguste à Quintilius.

Election d'Aurélien par l'armée.

Dans ce même temps l'armée, qui se trouvait à Sirmium, proclamait empereur Aurélien, général de cavalerie, et l'un des plus grands capi-

Abdication et mort de Quintilius.

taines de son siècle. Quintilius, informé de ce choix, peu sûr de ses soldats qui n'aimaient pas sa sévérité, ou déterminé par un motif plus honorable, par la crainte de favoriser les armes des barbares, en excitant une guerre civile, ou d'affaiblir l'autorité du sénat en abdiquant, se fit ouvrir les veines, et mourut après dix-sept jours de règne.

Le sénat confirme l'élection d'Aurélien. Origine et portrait d'Aurélien.

Le sénat et le peuple confirmèrent l'élection d'Aurélien. Ce prince devait le jour à une famille obscure qui habitait un bourg dans la Pannonie; sa mère était prêtresse du soleil; et, toute sa vie, Aurélien marqua une prédilection particulière pour le culte de cette divinité. Enrôlé très-jeune dans les troupes romaines, sa bravoure commença sa fortune, et son habileté lui valut l'empire. Il aimait avec tant de passion les combats et les exercices, que les compagnons de sa jeunesse, pour le distinguer d'autres soldats qui portaient le même nom, l'appelaient Aurélien *glaive en main*. Elevé au rang de tribun, il se distingua par une extrême sévérité dans la discipline : apprenant qu'un de ses soldats avait outragé une femme, il le fit écarteler. On a conservé une de ses instructions adressée à son lieutenant : « Nul, dit-il, » ne doit être avancé, s'il ne montre pas autant » de retenue et d'obéissance que de courage. Pu- » nissez sans pitié celui qui dérobe une grappe de » raisin; que le plus léger vol soit châtié comme

» un crime; les soldats doivent s'enrichir des dé-
» pouilles de l'ennemi, et non des larmes de leurs
» concitoyens. »

Son premier exploit fut de vaincre les Francs près de Mayence; par lui la Gaule fut délivrée des barbares. Valérien le comparait aux Scipions; et Claude, voulant rétablir la discipline dans la cavalerie, lui en confia le commandement.

Dans le cours de sa vie militaire, soldat aussi brave que général expérimenté, on prétend qu'il tua de sa main plus de neuf cents ennemis. On le compara, pour l'activité, à César; mais il n'imita pas sa clémence; et, si l'on ne peut l'accuser d'avoir été sanguinaire comme les tyrans, on doit lui reprocher de s'être montré dur et inflexible contre ceux qui l'avaient offensé. Il semblait plus fait pour commander que pour gouverner.

Ses premiers exploits.

Dès qu'il eut pris les rênes de l'empire, il marcha contre les Goths, les força de repasser le Danube et de lui demander la paix; mais, convaincu qu'on ne pourrait jamais défendre la Dacie de leurs incursions, il l'abandonna et prit le Danube pour frontière.

Les Allemands, les Juthonges et les Marcomans se disposaient à envahir l'Italie; l'empereur les attaqua et les défit dans la Bavière et dans la Souabe. Les barbares, dont ce revers n'avait point abattu la fierté, lui envoyèrent des ambassadeurs, et lui promirent de se retirer, si Rome voulait leur

payer un tribut. Il les reçut avec pompe, et leur parla avec hauteur : « Vous n'êtes gouvernés, » leur dit-il, que par vos passions ; la raison seule » dirige Rome : elle est accoutumée à recevoir et » non à payer des tributs ; elle vous accordera » son alliance, si vous la méritez par votre sou- » mission et par vos services. Avant de l'attaquer » témérairement, parcourez les champs de Nyssa ; » les ossemens de trois cent mille Goths vous ap- » prendront le sort que la guerre vous réserve. »

Les barbares, irrités de ses menaces et de ses refus, tentèrent de nouveau la fortune des armes. Aurélien, qui, peu content de les battre, voulait les détruire, les tourna et se plaça entre eux et leur pays ; mais sans s'étonner de cette manœuvre, ils continuèrent audacieusement leur marche, trouvèrent les Alpes mal gardées, les franchirent, pénétrèrent en Italie et ravagèrent tout le Milanez.

Sa défaite et sa fuite.

L'empereur, qui les suivait avec trop d'ardeur, les ayant attaqués sans attendre la réunion de toutes ses forces, fit en vain des prodiges de valeur ; il perdit la bataille et se vit contraint de fuir.

Sédition à Rome

La terreur se répandit dans Rome. Comme l'autorité est rarement respectée lorsqu'elle éprouve des revers, ce désastre fit naître des mouvemens séditieux, auxquels plusieurs sénateurs furent accusés d'avoir pris part. Aurélien, effrayé lui-même des conséquences de sa défaite, ordonna de consulter les livres des Sibylles ; et toutes les céré-

monies pratiquées par les anciennes superstitions furent renouvelées, soit pour apaiser les dieux, soit pour rassurer les peuples.

Nouvelle victoire d'Aurélien.

Cependant l'empereur, ayant rallié ses troupes, et profitant avec rapidité du désordre que l'ardeur du pillage répandait parmi les barbares, les attaqua près de Tano, les battit complétement, les poursuivit sans relâche, et en extermina une grande partie.

Paix avec les Vandales.

Les Vandales lui demandèrent la paix; et, ce qui prouve à quel point l'influence des armées était alors parvenue, c'est que l'empereur se crut obligé de faire délibérer la sienne, pour savoir s'il accepterait ou non le traité qu'on lui offrait. Les soldats, las de la guerre, y consentirent; la paix fut conclue; et on fournit des vivres aux Vandales pour retourner dans leur pays.

Retour et triomphe d'Aurélien à Rome. Punition des séditieux.

Aurélien entra ensuite triomphant dans Rome, et punit de mort plusieurs sénateurs qui, l'abandonnant avec la fortune, s'étaient soulevés contre lui. Un d'eux, nommé Domitien, ne put se plaindre de son sort. Dans les premiers jours de l'avénement d'Aurélien, voulant lui donner un conseil qu'il croyait analogue à la sévérité de son caractère, il lui avait écrit : « Vous avez deux » moyens d'affermir votre pouvoir, l'or et le fer : » employez l'un pour ceux qui vous serviront, » employez l'autre contre ceux qui vous résiste- » ront. » Ce lâche flatteur, voyant l'empereur

vaincu, avait aspiré à l'empire : il périt, première victime du conseil qu'il avait donné.

Travaux d'Aurélien.

L'empereur employa son séjour dans la capitale à faire des réglemens utiles et sages, mais qui, tous, portaient l'empreinte de sa sévérité. L'invasion des barbares avait fait trembler Rome ; il releva ses murs abattus, fortifia la ville, et agrandit son enceinte. Libre enfin d'exécuter ses grands desseins et de réunir les parties de l'empire démembré, il partit de Rome pour combattre Zénobie.

Son départ de Rome.

Portrait de Zénobie.

Cette reine, que ses talens, que son audace, que sa fortune, sa gloire et ses malheurs rendirent immortelle, joignait tous les charmes d'un sexe à la force de l'autre ; sa taille était majestueuse, ses traits réguliers, son regard doux et plein de feu ; la perle orientale n'avait pas plus d'éclat que ses dents ; son teint était brun, mais animé ; la magnificence de sa parure rehaussait sa beauté. Elle aimait le faste, et voulait que sa cour égalât en splendeur celle des rois de Perse.

La singularité de son habillement répondait à celle de son caractère ; elle mêlait aux ornemens d'une femme le luxe d'un guerrier ; sa robe était couverte d'une cotte d'armes enrichie de pierreries, son diadème entourait un casque ; elle combattait avec les soldats, le bras nu et le glaive en main ; souvent on la vit soutenir à cheval les plus longues fatigues, et marcher à pied pendant plu-

sieurs milles à la tête de ses troupes. Didon, Sémiramis et Cléopâtre étaient ses modèles ; fermeté dans le commandement, courage dans les revers, élévation dans les sentimens, assiduité au travail, dissimulation dans la politique, audace sans frein, ambition sans bornes, tels étaient les défauts et les qualités de cette femme célèbre, qui réunit en elle toutes les vertus et tous les vices des héros, sans montrer une des faiblesse de son sexe. On vantait sa chasteté comme son courage, et elle ne connut d'amour que celui de la gloire. Elle avait eu de son époux Odénat trois fils, Herennianus, Timolaüs et Vaballath : le nom du premier était latin ; le second, grec ; le troisième, syrien. Fière du titre d'*Auguste*, aveuglée pas ses succès et trompée par sa fortune, elle espérait que l'un de ses enfans régnerait dans Rome, l'autre en Grèce, et le dernier en Asie.

Mêlant à propos la douceur et la sévérité, prodigue d'or et d'honneurs pour ceux qui servaient ses desseins, elle égala en habileté les plus grands rois. Amie des lettres, elle honora de sa confiance et combla de faveurs le célèbre Longin, qui trouva souvent dans le génie de cette reine le modèle du sublime qu'il nous apprit à connaître et à définir.

Zénobie, instruite par ses leçons, s'exprimait avec éloquence dans les langues grecque, égyptienne et syrienne. Elle entendait le latin, mais ne le parlait pas. Appliquée particulièrement à l'étude

de l'histoire, elle la regardait comme la science des princes; et on prétend qu'elle écrivit elle-même celle de l'Égypte sous les règnes des Ptolémées, dont elle prétendait descendre. Les auteurs de ce temps placent, sans raison, Zénobie au nombre des trente tyrans qui démembrèrent le colosse romain. Odénat avait été associé à l'empire par Gallien; ellemême reçut le titre d'*Auguste;* l'Orient l'élut librement; et, sans doute, elle pouvait prétendre, avec quelque droit, pour ses enfans, au gouvernement d'un empire que les Perses allaient renverser, et qui ne fut sauvé dans l'Orient que par son bras et par son génie.

Tandis que Claude, occupé de la guerre des Goths, s'était vu forcé de laisser l'Asie sous les lois de la reine de Palmyre, Zénobie, qui s'était formé un parti en Égypte par les intrigues d'un habitant d'Alexandrie nommé Timagène, envoya dans cette contrée une armée de soixante-dix mille hommes, sous les ordres de Zabdas, général habile. Les Égyptiens furent promptement vaincus par lui; mais Probatus, qui commandait une des flottes de Claude, informé de cet événement, débarqua des troupes qui remportèrent d'abord quelques avantages sur les Palmyréniens. Ce succès ne fut pas de longue durée : Zabdas rallia son armée, livra bataille à Probatus, le défit, le tua; et, depuis cette victoire jusqu'au règne d'Aurélien, toute l'Égypte reconnut les lois de Zénobie qu'on appe-

lait la reine d'Orient, et qui faisait porter à ses fils la couronne et le titre d'empereurs romains.

Aurélien, triomphant des obstacles que les barbares opposaient à sa marche, traversa, en les combattant, l'Esclavonie, la Thrace, s'arrêta quelques jours à Byzance, et descendit dans l'Asie-Mineure à la tête d'une forte armée. Il se rendit facilement maître de toute la Bithynie, où les efforts de Zénobie n'avaient pu réunir qu'un faible parti. En Cappadoce tout se soumit à lui : la ville de Tyane seule refusait de lui ouvrir ses portes, et il avait juré de la détruire. Un des habitans de cette ville trahit ses concitoyens, et introduisit l'empereur dans ses murs. Profitant de la trahison, mais détestant le traître, il l'envoya au supplice. La consternation régnait dans Tyane; malgré son serment, Aurélien l'épargna. La superstition du temps fit croire et écrire que l'ombre d'Apollonius lui était apparue et avait désarmé son courroux.

L'empereur rencontra près d'Antioche, sur les bords de l'Oronte, l'armée de Zénobie. Une cavalerie pesamment armée composait la principale force de la reine; elle passait pour être très-supérieure à celle des Romains. L'empereur, pour la vaincre, usa de stratagème : il ordonna aux siens de fuir devant cette cavalerie, qui, trompée par cette ruse, les poursuivit avec une ardeur imprudente. Lorsqu'il la vit fatiguée par une longue course et par le poids de ses armes, il la fit charger

Bataille entre Zénobie et Aurélien.

par des troupes fraîches ; elle fut promptement enfoncée et mise en déroute.

Ce premier succès intimida les Palmyréniens, qui évacuèrent Antioche et se retirèrent sous Emèse. Zénobie y attendait les Romains, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, commandée, sous ses ordres, par Zabdas, dont la victoire avait jusque là toujours suivi les drapeaux. Le sort de l'empire semblait dépendre du succès d'une bataille. Elle fut longue, sanglante et terrible des deux côtés ; les chefs avaient une grande gloire à soutenir. Il s'en montrèrent dignes. Aurélien, indigné de voir une femme lui disputer l'empire, l'attaquait avec fureur. Zénobie, encourageant ses troupes par sa présence, étonnait ses ennemis par son courage, et leur faisait oublier son sexe. La fortune parut d'abord se prononcer pour elle : sa cavalerie mit en déroute celle d'Aurélien ; mais, trop ardente dans la poursuite de cet avantage, elle dégarnit les flancs de l'infanterie syrienne. Les légions romaines, profitant de cette faute, enfoncèrent les Palmyréniens ; en vain Zénobie et Zabdas, combattant eux-mêmes comme des soldats, voulurent retarder leur défaite ; jamais l'infanterie asiatique n'avait résisté avec succès aux légions belliqueuses d'Europe. La reine, vaincue, perdit la plus grande partie de ses troupes, et se renferma dans Palmyre.

Défaite de Zenobie.

L'empereur, attaché depuis son enfance au culte

du soleil, attribua sa victoire à la protection de ce dieu; il lui offrit des sacrifices dans Émèse, et l'idole du lâche Héliogabale reçut l'encens d'Aurélien.

Les rigueurs exercées à Rome par l'empereur avaient répandu dans l'Asie l'effroi de son nom. Sa douceur surprit d'autant plus qu'elle était moins attendue. Son intérêt l'emporta sur son caractère; il ne punit aucun des partisans de Zénobie dans Antioche, attribua leur défection à la nécessité, et affermit son pouvoir par la clémence.

L'empereur, qui devait la plupart de ses succès à sa rapidité, ne voulut pas laisser à la reine d'Orient le temps de se relever de sa chute, et de rassembler contre lui de nouvelles forces. Il la poursuivit sans relâche; mais sa marche fut souvent arrêtée par les Arabes Bédouins, également prompts dans l'attaque et dans la retraite. Ils le harcelaient sans cesse, enlevaient ses corps détachés, s'emparaient de ses vivres, pillaient ses bagages, et disparaissaient avant qu'on pût se rallier pour les repousser et les punir.

Aurélien, infatigable, continua sa route en combattant chaque jour ces essaims de barbares; et, malgré les obstacles que lui opposaient leur nombre, la chaleur du climat, l'aridité des déserts et la difficulté des subsistances, il arriva sous les murs de Palmyre, et l'assiégea.

Siége de Palmyre.

Palmyre, appelée dans l'Orient Thadamor,

avait été bâtie par Salomon sur un terrain fertile qui se trouvait isolé dans les déserts de l'Arabie, comme une île ombragée, verte et fleurie, au milieu d'un océan de sables. Elle avait reçu son nom du grand nombre de palmiers qui la rafraîchissaient par leur ombre et rendaient son climat tempéré. Le sol qui l'entourait, arrosé par plusieurs sources, produisait en abondance du blé et des fruits.

Palmyre, située entre l'empire romain et l'empire des Perses, séparée d'eux par des déserts, s'en rapprochait par les liens du commerce. Sa situation assurant son indépendance et bornant son ambition, elle fut long-temps libre, heureuse et riche. La neutralité que lui permirent les Parthes et les Romains augmenta sa population et son opulence; la paix et la richesse y introduisirent les arts qui la décorèrent de palais élégans, de nobles portiques, de temples magnifiques : ses ruines attirent encore les voyageurs.

Trajan, dont l'ambition ne pouvait être arrêtée que par les bornes du monde, soumit cette contrée à son pouvoir; Odénat, à la tête d'un corps de Sarrasins, s'en empara et l'illustra par ses armes; enfin le génie de Zénobie porta au plus haut degré la gloire et le malheur de sa patrie.

Palmyre, élevée par ses conquêtes au rang de capitale de l'Orient, devint la rivale de Rome; mais elle paya cher cette gloire trompeuse. Un

instant de grandeur effaça plusieurs siècles de prospérité ; et, en peu d'années, il ne resta de sa puissance passagère qu'un nom et des débris.

Cette ville, dernier asile d'une grande reine, résista long-temps aux efforts des maîtres du monde : tout l'or de Zénobie semblait s'être changé en fer pour la défendre. Elle inspirait aux habitans son courage opiniâtre. Dans les premières attaques, l'empereur fut blessé d'un coup de flèche ; il écrivait au sénat : « Le peuple romain » ne parle qu'avec mépris de la guerre que je » soutiens contre une femme ; il ne connaît ni le » caractère ni les ressources de Zénobie : les » moyens rassemblés par elle pour se défendre » sont immenses ; Palmyre tout entière n'est » plus qu'un arsenal de glaives, de dards, de » pierres et d'armes de tout genre. Ses murs sont » garnis de balistes et de catapultes ; d'autres » machines de guerre nous lancent continuelle- » ment des feux. Le désespoir de Zénobie aug- » mente son courage, et je n'espère en triompher » que par la protection des divinités tutélaires de » Rome, qui jusqu'à présent ont favorisé nos » armes. »

Proposition de paix d'Aurélien à Zénobie.

Il paraît même qu'Aurélien n'était pas pleinement rassuré par cette faveur des dieux. Peu certain de la victoire, il essaya la négociation, et offrit à la reine de Palmyre des conditions honorables, si elle voulait se soumettre et renoncer à

toute prétention à l'empire. Il lui proposait une retraite paisible, une riche indépendance, et assurait aux habitans de Palmyre la conservation de leurs priviléges.

La fière Zénobie lui répondit en ces termes : « Zénobie, reine d'Orient, à Aurélien Auguste : » ce n'est point par des écrits, ce n'est que par » les armes que l'on peut obtenir la soumission » que vous exigez : vous osez me proposer de me » rendre à vous ! N'oubliez pas qu'autrefois Cléo- » pâtre a préféré la mort à la servitude. Les Sar- » rasins, les Perses, les Arméniens marchent à » mon secours ; que ferez-vous contre leurs » forces et les miennes réunies, vous que des » voleurs arabes ont plus d'une fois effrayé? Lors- » que vous me verrez marcher à la tête de mes » alliés pour vous combattre, vous cesserez sans » doute de m'envoyer des ordres insolens, comme » si vous étiez mon vainqueur et mon maître. »

Cette réponse enlevant à l'empereur tout espoir d'engager la reine à capituler, il pressa vivement le siége, et ne put cependant triompher par la force du courage de la garnison. Informé de l'approche des Perses, il marcha contre eux et les défit en bataille rangée ; ses trésors, prodigués à propos, séduisirent les Sarrasins, les Arméniens, et les rangèrent dans son parti. Palmyre, privée de secours, se défendit encore long-temps ; mais une affreuse disette mit enfin un terme à la résis-

Fuite et captivité de Zénobie.

tance de Zénobie. Ne pouvant plus défendre sa capitale, elle voulut au moins échapper à la captivité : chargée de ses pierreries, montée sur un chameau rapide, elle sortit de Palmyre, favorisée par les ombres de la nuit, trompa la vigilance des postes romains, et gagna l'Euphrate, espérant trouver un asile en Perse; mais Aurélien, informé de sa fuite, la fit poursuivre par un corps de cavalerie qui l'atteignit au moment où elle s'embarquait pour traverser le fleuve. Lorsque cette illustre captive parut devant son vainqueur, il lui reprocha d'avoir bravé témérairement la puissance des empereurs romains. « Je vous re-» connais pour empereur, lui dit-elle, mais » Gallien et ses pareils ne m'ont jamais paru » dignes du trône qu'ils laissaient renverser et » que j'ai soutenu. »

Aurélien, maître de Palmyre qui implorait sa clémence, accorda la vie aux habitans; mais il les dépouilla de leurs richesses. Revenu à Émèse, il soumit au jugement d'un tribunal le sort de Zénobie et de ses partisans. Les soldats romains demandaient avec fureur la mort de cette reine; Zozime prétend que, cédant alors à l'excès de ses malheurs, et démentant sa grandeur passée, elle acheta la vie par une lâcheté, rejeta sur ses ministres les fautes de son ambition, et livra même Longin à la mort, en l'accusant d'avoir dicté la lettre dont la hauteur irritait Aurélien. Vopiscus

Prise de Palmyre.

croit, avec plus de probabilité, qu'elle dut la conservation de ses jours à la générosité de l'empereur qui résista aux clameurs de ses soldats féroces, trouvant honteux de ternir son triomphe par la mort d'une femme vaincue. Ce qui est certain, c'est que Longin périt, et que Zénobie, perdant son courage avec le trône, ne soutint pas la fierté de ses résolutions, consentit à vivre, et orna le triomphe d'Aurélien. Son fils Vaballath partagea sa captivité ; les deux autres périrent : on ignore si leur mort fut naturelle ou violente.

Lorsque l'empereur fut revenu à Antioche, il apprit que les Palmyréniens, soulevés par un parent de Zénobie, reprenaient de nouveau les armes. Obligé de les vaincre encore, il se livra contre eux à toute la violence de son caractère ; et, après avoir pris d'assaut cette malheureuse ville, il en fit passer tous les habitans au fil de l'épée, sans épargner l'enfance ni la vieillesse.

Un ami de Zénobie, nommé Firmus, qui avait acquis d'immenses richesses en Égypte par le commerce, venait d'exciter les Égyptiens à la révolte, de lever des troupes, et de prendre le titre d'Auguste. Aurélien conduisit son armée contre lui, le vainquit, l'assiégea dans Alexandrie, le prit et le fit périr dans d'affreux tourmens. La lettre qu'il écrivit au sénat pour l'informer du succès de cette expédition prouve à quel point le peuple romain, amolli, déchu de sa gloire, avait

perdu sa dignité : « Pères conscrits, disait Auré-
» lien, je me charge de délivrer Rome de toute
» inquiétude ; occupez-vous des jeux, des spec-
» tacles, des courses de chars et des combats du
» cirque. L'intérêt public est mon affaire ; les
» vôtres, ce sont les plaisirs. »

Abdication de Tétricus.

L'empereur, maître de l'Orient, n'avait plus à combattre que Tétricus qui gouvernait depuis plusieurs années la Bretagne la Gaule et l'Espagne. Cette guerre contre des peuples plus belliqueux que les Asiatiques le menaçait de plus grands périls, et lui offrait plus d'obstacles à vaincre ; mais la fortune, qui secondait son habileté, le délivra promptement d'un concurrent redoutable. Tétricus, parvenu au pouvoir suprême, s'en était dégoûté : l'humeur inconstante des Gaulois, leur turbulence, leurs révoltes continuelles, leurs conspirations fréquentes, les invasions sans cesse renouvelées des barbares, les fatigues de la guerre, les ennuis du trône lui faisaient regretter les douceurs de la vie privée. Regardant Aurélien plutôt comme son libérateur que comme son rival, il lui écrivit pour l'inviter à rompre les chaînes brillantes qui le retenaient malgré lui sur un trône dont il aspirait à descendre. En effet il voulait éviter les malheurs d'une guerre civile, et rendre à l'empire, en abdiquant, l'unité, la force et la paix. Mais les grands, les peuples, les légions refusaient d'y consentir, et

le forçaient, contre ses penchans, à régner et à combattre.

Après quelques succès divers et balancés, les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Tétricus, ayant fait de vains efforts pour déterminer la sienne à un accommodement, la quitta au milieu de la nuit, fuyant les grandeurs avec plus d'empressement qu'il ne les avait poursuivies. Il vint se rendre à Aurélien, et lui remettre un pouvoir qu'il avait trop glorieusement exercé pour qu'on pût l'accuser de faiblesse lorsqu'il s'en dépouillait.

Victoire d'Aurélien sur les Gaulois.

Son départ n'ébranla point l'opiniâtre résolution de ses troupes, et les Gaulois, dans l'espoir de se rendre indépendans de Rome, combattirent avec acharnement : mais le génie d'Aurélien triompha de leur résistance; ils furent vaincus et forcés de se soumettre. Les Bretons et les Espagnols déposèrent leurs armes; et l'empereur, après avoir conquis l'Orient et pacifié l'Occident, rentra triomphant dans Rome.

Son entrée triomphale dans Rome.

Une foule de captifs, Bactriens, Sarrasins, Goths, Alains, Francs, Vandales et Perses, ornaient son triomphe. On y voyait les chars de Sapor, d'Odénat et du roi des Goths; celui d'Aurélien était traîné par quatre cerfs. Tétricus et son fils, revêtus des ornemens impériaux, le suivaient à pied; enfin tous les regards se tournaient avec un sentiment d'admiration et de pitié sur l'illustre

et infortunée Zénobie : sa tête était ornée d'un diadème ; une chaîne d'or liait ses mains ; un grand nombre d'esclaves soutenaient sa robe, tellement chargée de pierreries qu'elle pouvait à peine marcher. Après avoir subi ce supplice, plus cruel pour une reine que la perte de la vie, Zénobie se retira dans une terre en Italie que l'empereur lui donna en apanage. Dans la suite elle vécut à Rome en dame romaine : on prétend même qu'elle épousa un sénateur. Saint Jérôme, dans le quatrième siècle, vit encore ses descendans. Son fils Vaballath obtint une principauté en Arménie ; l'empereur confia à Tétricus l'administration d'une province de l'Italie : « Convenez, mon collègue, lui dit-il » un jour en riant, qu'il est plus doux de gou- » verner une partie de l'Italie que de régner dans » les Gaules. »

Vainqueur de tous ses rivaux, triomphant des barbares, restaurateur de l'empire, dont il avait réuni les membres épars, Aurélien, toujours actif dans la paix comme dans la guerre, employa ses loisirs à corriger la lenteur des procédures, à punir les concussionnaires, à réprimer le scandale des débauches publiques. Les faux-monnayeurs étaient alors si nombreux, que, poursuivis par les lois de l'empereur, ils réunirent en corps d'armée leurs agens, leurs complices, et, sous les ordres de Félicissime leur chef, opposèrent une telle ré-

sistance que leur défaite coûta la vie à plus de mille soldats.

Aurélien, attaché au culte superstitieux des idoles, persécuta les chrétiens.

Dans le commencement de son règne on avait admiré sa tempérance et la simplicité de ses mœurs : son palais n'avait pas plus de faste que son camp ; mais, enivré d'orgueil après ses conquêtes, et vaincu par les voluptés de cet Orient qui corrompit tant de grands hommes, il étala dans Rome tout le luxe asiatique ; et, bravant les antiques préjugés du peuple romain, il ceignit le premier sa tête du diadème. Sa justice imprimait le respect, ses talens attiraient l'estime ; sa rigueur inspirait la crainte. On l'admirait, mais on ne l'aimait pas ; et la vie d'un prince est moins sûrement défendue par la force de sa garde que par l'amour de ses peuples ; Aurélien ne tarda pas à l'éprouver.

Départ d'Aurélien. Perfidie de Mnesthée

Un nouvel armement des Perses le décida à marcher contre eux. Arrivé en Thrace, il apprit que son affranchi Mnesthée, abusant de sa confiance, s'était permis des excès répréhensibles. Irrité contre lui, il le menaça d'un juste châtiment : Mnesthée, connaissant trop l'empereur pour ne pas savoir qu'avec lui l'effet suivait toujours la menace, résolut de le perdre pour se sauver. Il contrefit sa signature, et la mit au bas d'une liste de proscription où il plaça les noms des principaux officiers de l'armée. Ces officiers, aux-

quels le perfide la montra, conspirèrent contre l'empereur, profitèrent d'un moment où il marchait peu escorté près de Byzance, se jetèrent sur lui, et l'assassinèrent *. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné cinq. Politique habile, soldat intrépide, grand capitaine, administrateur rigide, il mérita plus d'éloges que d'affection. Les auteurs satiriques du temps disaient qu'on ne pouvait pas choisir un plus grand médecin pour les maux de l'Etat; mais qu'il ordonnait trop fréquemment la saignée. Mort d'Aurélien.

Au reste, dans un temps de corruption, au milieu des calamités d'une anarchie militaire, on ne pouvait peut-être contenir que par la crainte cette foule d'hommes ambitieux et cupides que n'arrêtaient plus les lois ni la vertu.

Rigoureux pour les grands, il fut doux et clément pour les peuples, pourvut largement à leurs besoins; et, aux distributions accoutumées d'argent et de farine, il ajouta souvent des dons magnifiques en vin, en viandes et en étoffes. « Le peuple, » bien nourri et bien vêtu, disait-il, est toujours » gai et facile à gouverner. »

Ses bienfaits s'étendirent dans les provinces; il répara leurs pertes, embellit leurs villes : Dijon fut bâtie par lui, et l'antique *Genabum*, dont il releva les murs, porta son nom; on reconnaît encore son origine dans celui d'*Orléans*. Enfin quel-

* An de J.-C. 275.

ques taches d'orgueil ne peuvent ternir la gloire d'un homme qui sauva sa patrie. L'empire renversé était déchiré par trente tyrans; les barbares pillaient et ravageaient ses provinces; Aurélien parut, et le colosse romain, rassemblant ses membres dispersés, se releva sur sa base antique, épouvantant encore l'univers, étonné de sa grandeur et de sa force.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Punition et mort de Mnesthée. — Honneurs rendus à Aurélien. — Contestation entre le sénat et l'armée pour les élections. — Interrègne de huit mois.—Election de Tacite par le sénat. — Son gouvernement. — Son départ pour l'armée. — Sa victoire sur les Scythes et les Goths. — Révolte et mort de Maximin. — Mort de Tacite.

TACITE.

(An de Rome 1028. — An de Jésus-Christ 275.)

Lorsque le crime fut consommé, l'artifice de Mnesthée ne tarda pas à être découvert, et l'armée, furieuse contre ce traître, le livra aux bêtes féroces. La mort désarme l'envie ; on oublia les rigueurs d'Aurélien ; on ne se souvint que de ses grandes qualités, et les soldats, qu'il avait si longtemps conduits à la victoire, lui érigèrent un tombeau et un temple sur le lieu même où il avait péri. Le peuple gémit de sa perte ; le sénat, qui le voyait avec crainte sur le trône, le plaça avec joie au rang des dieux. *Punition et mort de Mnesthée.* *Honneurs rendus à Aurélien.*

Depuis la chute de la république, les armées avaient toujours disputé au sénat et au peuple le droit de disposer du trône. A cette époque, une contestation tout opposée s'éleva entr'eux : la crainte des discordes civiles et de l'anarchie militaire frappait tous les esprits. Tous les chefs de l'armée *Contestation entre le sénat et l'armée pour les élections.*

résolurent unanimement de déférer au sénat la nomination d'un empereur; et le sénat, à son tour, convaincu que le sceptre ne serait qu'un honneur illusoire s'il n'était reconnu et appuyé par la force, craignit de faire un choix désapprouvé par les troupes, et chargea l'armée de donner un chef à l'empire. Ces refus mutuels se prolongèrent pendant huit mois, et ce qui est encore plus singulier que cet étrange combat, c'est que durant cet interrègne aucun désordre ne troubla la paix de l'empire. On eût dit que du fond de son tombeau l'ombre imposante d'Aurélien maintenait l'ordre, contenait les factions et ordonnait l'obéissance.

Interrègne de huit mois

Élection de Tacite par le sénat.

Enfin le consul Cornificius Gordianus ayant représenté aux sénateurs l'impossibilité de laisser plus long-temps sans chef un empire si vaste, dont les barbares menaçaient de tous côtés les frontières, les suffrages se réunirent en faveur de Tacite, personnage consulaire, vieillard vénérable. Il s'était distingué dans sa jeunesse par son courage; dans son âge mûr par sa sagesse : son caractère était doux et grave, son esprit éclairé et modeste, ses mœurs simples et pures. Il se défendit long-temps d'accepter le fardeau dont on voulait le charger : « Craignez, pères conscrits, disait-il, » en choisissant un vieillard, d'attirer des revers » à l'empire, et de m'exposer moi-même à une fin » tragique que jusqu'à présent ma fortune et ma

» prudence m'ont fait éviter. » — « Les suffrages » du sénat, lui répondit Métius Falconius, prou» vent sa sagesse ; nous avons choisi un empereur » dont l'âge nous assure qu'il nous gouvernera en » père ; son expérience ne nous laisse craindre » aucune démarche violente et inconsidérée, et » nous sommes certains, Tacite, que vous ré» glerez toujours votre conduite sur celle que » vous auriez conseillée aux princes sous lesquels » vous avez vécu. En vain nous objecterez-vous » la faiblesse et les infirmités de votre âge : sou» venez-vous du mot de Sévère : ce ne sont point » les pieds, c'est la tête qui gouverne ; nous avons » besoin de votre âme, et non de votre corps. » Régnez donc, Tacite-Auguste ; mais, je vous » en conjure, ne donnez point le titre de César à » vos enfans, ils sont les héritiers de votre patri» moine, et non de l'empire ; vous ne devez pas » disposer du sénat et du peuple romain comme » de vos fermes et de vos esclaves ; imitez Nerva, » Trajan, Adrien ; choisissez, adoptez un succes» seur digne de vous et de nous ; préférez les in» térêts de l'Etat à ceux de votre famille. »

Tacite, vaincu, se soumit et accepta l'empire. Elius, préfet de Rome, le conduisit au Champ-de-Mars où les prétoriens et le peuple s'étaient assemblés : « Citoyens et soldats, dit-il, le sénat vous » propose pour empereur l'illustre Tacite ; après » nous avoir long-temps éclairés par ses conseils,

» il va nous gouverner par ses lois. » L'empereur prouva sa reconnaissance au sénat en relevant sa dignité; il lui rendit les attributions qu'il tenait d'Auguste, le droit de décider de la paix et de la guerre, de recevoir les ambassadeurs des princes étrangers, et de nommer les gouverneurs de la plus grande partie des provinces.

Le sénat, trop fier d'un triomphe précaire, manifesta imprudemment la joie que lui causait une révolution plus brillante que solide; il écrivit aux sénats de Carthage, de Trèves, d'Antioche, de Milan, de Corinthe, d'Athènes : « Le grand changement dont nous vous informons vous en annonce un aussi favorable pour vous-mêmes, car nous ne cherchons à recouvrer nos droits que pour vous rendre et vous garantir les vôtres. »

Mais ce retour aux anciens principes de justice et de liberté eut peu de durée. Les mœurs publiques ne le soutenaient pas, et on ne le devait qu'à la modération passagère des chefs de l'armée, dont l'ambition ne pouvait long-temps rester assoupie.

Son gouvernement.

Tacite, pendant le peu de mois qu'il régna, réalisa les espérances qu'il avait données et les promesses qu'il avait faites. Déférant pour les avis du sénat, il mit ordre à la confusion des lois, maintint la justice sans rigueur et sans faiblesse, punit les faux-monnayeurs, supprima les lieux publics de débauche, réprima les excès du luxe; et, loin d'enrichir sa famille aux dépens de la fortune pù-

blique, il versa dans le trésor cinq millions de son propre bien. Il avait sollicité le consulat pour son frère Florien; on l'informa que les sénateurs lui avaient refusé leurs suffrages. « Eh bien! répondit » l'empereur sans s'émouvoir, ce refus me prouve » que le sénat connaît bien le prince qu'il a choisi. »

Son départ pour l'armée.

Les Scythes et les Goths, recommençant leurs incursions, se répandaient dans le Pont, dans la Cilicie, dans la Cappadoce. Tacite, consultant plus ses devoirs que son âge, partit de Rome et se mit à la tête de l'armée, qui confirma par ses acclamations le choix du sénat, moins peut-être pour honorer le prince que pour rappeler ses propres prétentions. L'empereur attaqua les barbares, les battit en plusieurs rencontres, et les chassa d'Asie. Indulgent pour les faiblesses, il se montrait inflexible contre le crime : les complices du meurtre d'Aurélien furent envoyés par lui à la mort.

Sa victoire sur les Scythes et les Goths.

Révolte et mort de Maximin.

Ayant confié le gouvernement de Syrie à un de ses parens, nommé Maximin, cet homme ambitieux et cupide, loin de justifier son choix par sa conduite, souleva contre lui le peuple et les soldats; ils le tuèrent. Tacite voulut sévir contre les coupables; sa sévérité excita la haine de plusieurs officiers qui conspirèrent contre lui et le poignardèrent. Il perdit la vie près de Tyane, à cinquante-six ans : il n'avait occupé le trône que six mois.

Mort de Tacite.

Son règne fut celui des lois; il n'aurait point

redouté le jugement sévère d'un historien tel que ce Tacite dont il se glorifiait de descendre, et dont il fit copier et répandre les ouvrages dans toutes les bibliothèques de l'empire. Ami des lettres, il les protégea et les cultiva. Aucun acte arbitraire ne souilla sa vertu ; il respectait l'autorité du sénat et la liberté du peuple ; et, si Aurélien releva l'empire, on peut dire que Tacite ressuscita quelques momens la république.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Probus est proclamé empereur par l'armée. — Son origine. — Sa vie privée et publique. — Election et mort de Florien, frère de Tacite. — Déférence de Probus pour le sénat. — Ses victoires dans les Gaules et en Illyrie. — Son entrevue avec les ambassadeurs de Varrane. — Paix entre Probus et Varrane. — Révoltes parmi les légions. — Travaux de Probus. — Mort de Probus.

PROBUS.

(An de Rome 1029. — De Jésus-Christ 276.)

Probus est proclamé empereur par l'armée.

Après la mort de l'empereur, la conduite des armées prouva que leur modération, produite par la fatigue des discordes civiles, n'était que momentanée. Les principaux officiers des troupes qui se trouvaient en Cappadoce, s'étant concertés, rassemblèrent les légions, et leur représentèrent la nécessité d'élire un empereur digne de leurs suffrages par sa vaillance, par sa justice, par son expérience et par sa *probité*. Dès que ce mot *probité* eut frappé les oreilles des soldats, ils s'écrièrent tous : *Nous voulons que Probus soit empereur !* Cette acclamation unanime fit à la fois son élévation et son éloge.

Son origine, sa vie privée et publique.

Probus, âgé alors de quarante-quatre ans, était né d'une famille obscure, en Pannonie Son père était laboureur, et Probus employa sa première jeunesse à cultiver la terre, qu'il devait un jour

gouverner. Enlevé à cette vie paisible par les lois militaires, il ne dut son avancement qu'à son courage. Forçant les retranchemens ennemis, montant le premier sur les remparts des villes assiégées, abattant sous ses coups les barbares les plus signalés par leur force et par leur audace, il arracha de leurs mains Valérius Flaccus son général, parent de Valérien, et lui sauvà la vie. Ayant tué dans un combat singulier Aradion, célèbre en Afrique par son courage, il honora la valeur du vaincu en lui élevant un monument; bientôt il s'acquit le renom du plus brave des Romains.

Des couronnes civiques, des bracelets, des colliers d'or, nobles prix de ses exploits, furent long-temps ses seules richesses; il refusait sa part du butin, et ses compagnons furent obligés d'user de violence pour lui faire accepter un superbe coursier enlevé au roi des Alains.

Valérien, dont le principal talent fut de discerner et de placer le mérite, l'éleva au rang de tribun, et lui écrivit cette lettre honorable: « Quoi-
» que je me hâte de vous donner le prix dû à vos
» nombreux services et à vos brillantes actions,
» vous êtes si prompt à mériter, que je parais lent
» à récompenser. »

Ses talens, sa fermeté, son incorruptible justice forcèrent Gallien même à conserver pour lui des égards, et presque du respect. Aurélien lui accorda sa confiance, le revêtit d'emplois impor-

tans, prévit sa haute fortune, et lui écrivit un jour : « Recevez, pour prix de mon estime, le com-
» mandement de la dixième légion que Claude
» autrefois m'avait confié ; ce corps est heureux :
» il semble que sa prérogative soit de n'avoir pour
» commandans que des chefs destinés à devenir
» empereurs. »

Enfin, lorsque le vertueux et modeste Tacite refusait d'accepter le fardeau de l'empire, il invita le sénat à le déposer dans les mains justes et fermes de Probus. Les ambitieux sans talens ne voient que les avantages et les jouissances du pouvoir suprême, l'homme qui en est digne en connaît seul les devoirs, les peines et les périls. Probus, loin de remercier l'armée de l'honneur qu'elle lui déférait, voulut d'abord le refuser : « Soldats, dit-
» il, réfléchissez au choix que vous faites. Si vous
» espérez un chef qui favorise vos passions, qui
» autorise la licence, qui permette l'oisiveté, vous
» vous trompez. Pesez mûrement mes paroles. Si
» vous persistez à me vouloir pour empereur, je
» vous préviens que je serai inflexible contre la
» débauche, inexorable pour le crime; que vos
» bras seront sans cesse employés à combattre ou
» à travailler, et qu'enfin je saurai rendre à l'an-
» tique discipline toute sa vigueur. »

L'austérité de ses paroles ne changea point l'opinion, et des cris unanimes le forcèrent d'accepter le rang suprême.

Élection et mort de Florien, frère de Tacite.

Dans le même temps une autre armée, qui combattait les Goths, près de Byzance, élut pour empereur son commandant Florien, frère de Tacite; et sa nomination fut d'abord confirmée à Rome, par le sénat et par le peuple. Florien, s'occupant plus de son intérêt que de celui de l'État, conclut une paix désavantageuse avec les Goths, acheta leur éloignement, et marcha contre Probus. Après quelques actions peu importantes, les soldats de Florien se révoltèrent et le tuèrent.

Déférence de Probus pour le sénat.

Probus, délivré de ce concurrent, écrivit au sénat, reconnut les droits et l'autorité de ce corps, l'assura qu'il n'avait pris la pourpre que par contrainte, forcé de céder à la violence que lui faisaient les troupes, et qu'il se soumettrait avec respect au choix que feraient les sénateurs. Cette déférence modeste causa d'autant plus de satisfaction au sénat, qu'il parut, par ce moyen, donner ce qu'il ne pouvait refuser, et le consul Manlius Émilius fut universellement applaudi, lorsqu'en proposant de confirmer le choix de l'armée, il exprima le vœu du sénat en ces termes : « Nous » espérons tous que Probus gouvernera la répu- » blique comme il l'a servie. »

L'empereur poussa encore plus loin que Tacite son respect pour le premier corps de l'Etat; il lui abandonna sans restriction toute l'administration civile de l'empire, ne se réserva que le commandement des armées, et soumit même à la

révision du sénat les jugemens rendus et les décisions prises par les ducs (*duces*), commandans militaires des provinces.

Le commencement de son règne fut signalé par un acte de justice et par un acte de générosité : il fit périr les meurtriers de Tacite et accorda une pleine amnistie aux partisans de Florien.

Plus occupé de remplir les devoirs du trône que de jouir à Rome de son éclat, l'empereur conduisit son armée dans la Gaule : les peuples du Nord et de la Germanie, formés en confédération, sous les noms de Francs, de Vandales, de Bourguignons, ayant dévasté une grande partie des Gaules, cherchaient à s'établir dans cette fertile contrée. Probus, aussi rapide que César, les attaqua, les battit successivement, reprit sur eux soixante-dix villes, leur livra trois grandes batailles; et, après les avoir chassés au-delà du Rhin, et leur avoir tué quatre cent mille hommes, il les poursuivit en Germanie, livra leur pays au pillage, reprit sur eux les fruits de leurs rapines, punit leurs barbares excès en mettant leurs têtes à prix, et les força enfin de déposer leurs armes et de se soumettre : « Pères conscrits, écrivit-il » au sénat, nous n'avons laissé aux vaincus qu'un » sol dépouillé : leurs richesses sont à nous, leurs » bœufs labourent nos terres, leurs troupeaux » nourrissent nos soldats, leurs haras remontent » notre cavalerie, nos greniers sont pleins de

Ses victoires dans les Gaules et en Illyrie.

» leurs blés. Les immortels ont daigné confirmer » le jugement que vous avez porté de moi; neuf » rois sont venus se prosterner à mes pieds ou » plutôt aux vôtres. La Gaule est délivrée, la » Germanie subjuguée; ordonnez donc de solen- » nelles actions de grâces aux dieux. »

La reconnaissance des villes de la Gaule délivrées lui avait offert un grand nombre de couronnes d'or. Il les envoya au sénat, et les consacra à Jupiter. Revenu à Rome, il exerça le consulat avec l'assiduité, la justice et la simplicité d'un ancien Romain. L'année suivante, il marcha dans l'Illyrie que pillaient les Sarmates : les barbares furent vaincus et chassés. La terreur de son nom délivra, sans combat, la Thrace de la présence des Goths. La victoire suivait partout ses armes : les belliqueux habitans des montagnes de la Cilicie, qu'on nommait alors les Isaures, lui opposèrent plus de résistance : autrefois, couvrant la mer de leurs vaisseaux, ils avaient fait trembler Rome. Pompée, en les soumettant, leur dut sa gloire. Depuis, profitant des désordres de l'empire, ils reprirent leur audace, leur indépendance, ravagèrent la Pamphilie, la Lydie, parcourant la terre en brigands et les mers en pirates. Probus en triompha, tua Lydius leur chef, et les poursuivit jusque dans leurs cavernes : leur opiniâtreté céda à sa constance; ils lui livrèrent leurs forts et se soumirent.

Un peuple jusque là inconnu, les Blemmyes, sortis de l'Éthiopie, répandaient la terreur en Égypte, et s'étaient emparés, dans la Thébaïde, des villes de Cophtos et de Ptolémaïde. Les lieutenans de Probus les subjuguèrent. Il manquait à la gloire de l'empereur d'abaisser l'orgueil des éternels ennemis de Rome, les Parthes et les Perses, encore maîtres de l'Arménie. Probus, à la tête de son armée, marcha contre eux. Le roi Varrane II lui envoya une magnifique ambassade, espérant l'adoucir par ses présens, et lui en imposer par l'appareil de sa puissance.

Les ambassadeurs trouvèrent Probus assis sur l'herbe, vêtu d'une simple casaque, portant sur la tête un bonnet de laine. Une purée de pois, quelques morceaux de viande salée étaient les seuls mets de sa table frugale. Il invita les fiers satrapes à partager ce modeste repas. Si la simplicité du chef des Romains les surprit, la hauteur menaçante de son langage les fit trembler. Ayant ôté son bonnet, et offert à leurs regards son front chauve et totalement dégarni de cheveux, il leur adressa ces paroles : « Dites-à votre maître que, » s'il ne répare pas tous nos griefs, et s'il ne rend » pas à l'instant tout ce qu'il nous a enlevé, avant » un mois il verra toutes les plaines de son » royaume aussi rases et aussi nues que ma tête. » Je refuse vos présens : cette faible partie de » vos richesses nous est inutile ; elles seront

Son entrevue avec les ambassadeurs de Varrane.

» toutes à nous, lorsque nous voudrons nous en
» emparer. »

Paix entre Probus et Varrane.

Varrane, effrayé par le récit de ses ambassadeurs, vint trouver lui-même l'empereur, et conclut la paix, en se soumettant à toutes les conditions qu'il voulut lui prescrire.

L'Orient étant pacifié, l'empereur voulut repeupler la Macédoine, la Thrace et le Pont, tour à tour dévastés par les Alains, par les Sarmates, par les Goths et même par les Romains. Il y transporta, pour y former des colonies, un grand nombre de prisonniers francs, bourguignons et vandales, avec un grand nombre de Bastarnes. Il espérait se servir utilement de ces barbares, en les éloignant de leur patrie, et en les disséminant dans les armées et dans les provinces. « Il faut, disait-il,
» que leurs secours se sentent et ne s'aperçoi-
» vent pas. »

Tout lui obéit : les Francs seuls trompèrent sa prévoyance par une audace qui paraîtrait incroyable, si la suite des temps n'avait prouvé à l'univers qu'ils étaient destinés à le parcourir, à le vaincre, et à se relever avec gloire des plus désastreux revers.

Cette troupe téméraire, exilée dans le Pont, se réunit, s'arme, s'empare de quelques vaisseaux, traverse le Bosphore, entre dans la mer Égée, ravage les côtes de l'Asie et de la Grèce, aborde en Sicile, pille la ville de Syracuse, éprouve un

échec près de Carthage, perd la moitié de ses forces, garde son courage, franchit le détroit, conquiert partout des subsistances par ses armes, tourne l'Espagne, côtoie la Gaule, entre dans le Rhin, et, chargée de butin et de gloire, revoit enfin sa patrie. Cette Odyssée des premiers Français aurait mérité un Homère.

Probus pouvait pallier les maux de l'État, mais non les guérir ; on ne guérit pas de la décrépitude : l'empire romain, miné par la richesse, par la corruption et par les vices, s'ébranlait, s'ouvrait, s'écroulait de toutes parts, malgré les efforts de quelques grands hommes qui, semblables à de robustes étais, soutenaient avec peine le faîte de cet édifice antique et colossal. Les légions qui se trouvaient en Egypte, lasses d'un chef qui comprimait la licence et commandait l'ordre, se révoltèrent : elles élurent pour empereur leur général Saturnien. En vain il refusa ce dangereux honneur, en vain il répondit à leurs acclamations par ces seules paroles : « Hélas ! que » voulez-vous ? en créant sans nécessité un em- » pereur, vous ne faites que priver la république » d'un général utile. » L'armée persistant à vaincre ses refus, il tenta vainement de se dérober au trône, et se réfugia en Phénicie. La rébellion l'y poursuivit et le contraignit à régner. Probus lui promit sa grâce s'il déposait les armes. Saturnien voulait se soumettre : ses troupes n'y

Révolte des légions.

consentirent pas, et le forcèrent de combattre. Il fut vaincu et tué près d'Apamée, emportant les regrets de l'empereur.

Une autre révolte éclata dans les Gaules et en Germanie : Bonose et Procule se revêtirent de la pourpre impériale. Le premier n'avait d'autre mérite aux yeux des soldats que de boire avec excès ; l'autre, né parmi les Francs, se vantait d'égaler Hercule, et ne l'imitait que par son inconstance et par l'excès de ses débauches : tous deux furent vaincus. Bonose s'étant étranglé et suspendu aux branches d'un arbre, Probus lui fit cette épitaphe satirique : *Ici pend une outre et non un homme.*

Les Germains livrèrent eux-mêmes Procule, qui subit la mort. Les barbares, profitant de cette diversion, s'étaient révoltés dans la Thrace ; Probus les vainquit, les dispersa, et revint jouir à Rome d'un triomphe mérité.

Travaux de Probus.

Comme ce grand prince croyait, avec raison, que l'oisiveté était la source de la plupart des désordres qui avaient ébranlé l'empire, il occupa, pendant la paix, les soldats à de grands travaux, creusa des canaux, répara les routes, et fit planter en Pannonie, en Espagne et en Gaule, des vignes dont jusque là on avait défendu la culture dans ces contrées. Ainsi les vins fameux, qui alimentent aujourd'hui le luxe de nos Apicius modernes, doivent leur origine au plus frugal des empereurs romains.

Varrane, roi de Perse, faible à l'aspect du danger, avait repris son audace en voyant le péril s'éloigner. Il menaçait de nouveau l'Arménie : l'empereur partit de Rome dans l'intention de le combattre ; arrivé en Pannonie, près de Sirmich, il voulut, par affection pour son pays natal, faire dessécher par ses troupes les marais nombreux qui en rendaient l'air insalubre. Jusque là sa sévérité, imprimant le respect, avait maintenu son autorité ; mais, la poussant peut-être alors jusqu'à l'excès, il fatigua et souleva ses soldats : les châtimens aigrirent les esprits ; une sédition éclata ; et quelques-uns de ces factieux, aveuglés par leur rage, poignardèrent ce grand homme qui avait ressuscité leur gloire. Il périt à cinquante ans, après six années de règne. Mort de Probus.

L'armée sentit bientôt toute l'étendue de sa perte ; consternée de son crime, elle éleva un monument à sa victime, et y grava cette épitaphe : « Ci gît l'empereur Probus. Il renversa tous les » usurpateurs, triompha de tous les barbares, » et se montra, par sa probité, digne de son » nom. »

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

Election de Carus. — Caractère de ses deux fils Carin et Numérien. — Victoires et mort de Carus.

CARUS ET SES DEUX FILS CARIN ET NUMÉRIEN.

(An de Rome 1033. — De Jésus-Christ 282.)

Une des qualités qui caractérisent les grands princes, c'est la sagesse et l'habileté de leur choix : ils confient les postes importans, non à ceux qui leur plaisent, mais à ceux qu'ils estiment ; ils veulent, non qu'on flatte leurs passions, mais qu'on serve leurs intérêts. Probus, comme Valérien, forma et plaça à la tête des légions un grand nombre d'habiles généraux, dont les plus distingués, Carus, Dioclétien, Maximien, Constance et Galère parvinrent successivement à l'empire.

Election de Carus.

L'armée d'Orient élut pour empereur Carus ; il punit les meurtriers de Probus, et informa le sénat de son élection. Sa lettre était plus fière que modeste : « Vous devez, disait-il, pères conscrits, » approuver un choix qui tombe sur un membre » de votre ordre ; notre conduite prouvera qu'on » doit préférer les lois d'un habitant de Rome à » celles d'un étranger. »

Caractère de ses deux fils Carin et Numérien.

Carus, né à Narbonne, méritait plus d'estime par ses talens que par son caractère. Le sénat hésita quelque temps à confirmer sa nomination ; il

redoutait les vices de Carin son fils, jeune guerrier, brave, mais corrompu, débauché, cruel, et tellement vindicatif qu'il donna la mort à plusieurs de ses anciens compagnons d'études, parce qu'ils lui avaient disputé avec succès le prix dans les écoles publiques. Son frère Numérien, au contraire, se montrait humain, éclairé, modeste et digne de régner. Les exercices militaires, les plaidoyers, les harangues, l'étude des anciens, la poésie furent ses premiers jeux et ses uniques occupations. On comparait ses vers à ceux de Némésien, le plus estimé des poètes de ce temps, et ses succès à la tribune lui avaient fait décerner par le sénat une statue portant une inscription qui lui donnait la palme de l'éloquence.

Victoires et mort de Carus.

Après quelques débats on souscrivit au choix de l'armée. Carus marcha contre les Sarmates qui étaient entrés en Pannonie, les battit, en tua seize mille et leur fit vingt mille prisonniers. Après un court séjour à Rome, ayant confié à Carin le gouvernement des Gaules et de l'Espagne, il passa en Orient pour combattre les Perses, affaiblis alors par des divisions intestines. Ses succès furent rapides; il prit Séleucie, Ctésiphon, et s'empara de la Mésopotamie. Le sénat lui décerna le nom de Persique : le roi de Perse lui envoya une ambassade pour obtenir la paix, et quelques historiens lui attribuent la réponse hautaine et menaçante que nous avons citée, comme faite aux ambassadeurs persans par Probus.

Carus prétendait pousser plus loin ses conquêtes, et se disposait à s'éloigner des bords du Tigre méprisant d'anciens oracles qui avaient désigné la ville de Ctésiphon comme une barrière que les dieux défendaient aux Romains de franchir. Carus y périt d'un coup de tonnerre, et sa mort donna plus de force à la superstition.

Une lettre écrite au préfet de Rome par Calpurnius, secrétaire de l'empereur, peut faire croire que Carus périt sous d'autres coups que sous ceux de la foudre : « L'empereur, écrivait-il, était » malade ; tout à coup un orage affreux éclate » avec des éclairs si vifs, avec des coups de ton- » nerre si violens, que l'épouvante répandue dans » l'armée, jetant tout en confusion, couvre d'un » voile impénétrable les causes réelles de l'évé- » nement qui nous consterne. Après un grand » éclat de foudre, on s'écrie que l'empereur est » mort, et ses esclaves, dans leur désespoir, brû- » lent sa tente. On le dit frappé du tonnerre, » mais il est plus vraisemblable qu'il a succombé » à sa maladie. »

Le vulgaire le crut en effet foudroyé ; mais Numérien son fils et l'historien Vopiscus attribuèrent sa mort à l'ambition d'Aper, préfet du prétoire, qui l'assassina dans l'espoir de lui succéder.

Le règne de Carus dura sept mois, et ne fit connaître que son courage.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

Partage du trône entre Carin et Numérien.—Affliction et mort de Numérien. — Election de Dioclétien. — Mort d'Aper, assassin de Numérien. — Désordres de Carin à Rome. — Mort de Sabinus Julianus. — Bataille entre Carin et Dioclétien. — Victoire et mort de Carin.

NUMÉRIEN ET CARIN.

(An de Rome 1033. — De Jésus-Christ 282.)

Partage du trône entre Carin et Numérien.

NUMÉRIEN, décoré du titre d'Auguste par son père, lui succéda et partagea le trône avec son frère Carin. Absorbé par sa douleur filiale, il abandonna tout projet de conquête, accorda la paix aux Perses, et se mit en marche avec son armée pour retourner à Rome. Ce jeune prince, trop sensible, se livra tellement à son chagrin, que, suivant le rapport de tous les historiens, l'abondance de ses larmes produisit une si vive inflammation sur ses yeux, qu'elle le mit hors d'état de pouvoir supporter la lumière. L'armée, continuant sa route, traversa la Syrie et l'Asie-Mineure : on portait Numérien, au centre des colonnes, dans une litière qu'on avait hermétiquement fermée pour que le jour ne pût blesser sa vue.

Affliction et mort de Numérien.

Arrius Aper, préfet du prétoire, et son beau-père, commandait les troupes. Ce traître, dévoré

de la soif de régner, ne pouvait parvenir au trône sans commettre un second crime : il poignarda la nuit Numérien, et tint sa mort cachée. On continuait de porter sa litière, entourée par la garde impériale. Un mystère profond couvrait le forfait; l'odeur du cadavre dévoila l'affreuse vérité. Dès que le meurtre fut connu, on ne tarda pas à nommer le meurtrier. Aper, signalé par tous les soupçons, fut arrêté et enchaîné près des drapeaux, et l'armée, qui méprisait et haïssait Carin, se rassembla pour élire un empereur.

Election de Dioclétien.

Tous les suffrages se réunirent en faveur de Dioclétien, soldat heureux, né dans l'obscurité. Son mérite seul l'avait élevé au premier grade de l'armée et au commandement d'un des premiers corps de la garde. Dioclétien, salué empereur par une acclamation unanime, monte sur le tribunal qui lui était préparé, tire son glaive, atteste les dieux qu'il est innocent de la mort de Numérien, et tournant ensuite ses regards sur Aper : *Voilà*, dit-il, *l'auteur du crime*. A ces mots il descend, court, se jette sur le traître, et lui enfonce son épée dans le sein, en répétant les paroles que Virgile place dans la bouche du héros troyen, lorsqu'il frappe un monstrueux sanglier : « Félicite-» toi bien, Aper, tu tombes sous la main du grand » Énée. »

Mort d'Aper, assassin de Numérien.

Dioclétien, qui se montra toujours maître de lui-même, ne commit alors cette violence que par

politique, et pour donner à sa puissance l'appui de la superstition. On savait qu'autrefois une druidesse lui avait prédit dans la Gaule qu'il deviendrait empereur quand il aurait tué un sanglier. *Aper*, en latin, exprime le nom de cet animal, et le nouveau César, en immolant le meurtrier de Numérien, parut à la fois punir un crime et accomplir un oracle.

Désordres de Carin à Rome.

Dioclétien s'établit d'abord à Nicomédie. Carin s'était rendu maître de Rome, où il renouvelait toutes les infamies des règnes de Caligula, de Néron et d'Héliogabale. Il proscrivait les sénateurs les plus distingués, immolait les magistrats, nommait aux plus hauts emplois les vils complices de ses débauches. Son palais était rempli d'histrions et de courtisanes. En peu de semaines il se maria neuf fois. Le courage fut la seule qualité qui le distingua des lâches tyrans dont il suivait les traces, et il ne paraissait digne du trône que dans les camps.

Mort de Sabinus Julianus.

Sabinus Julianus, à la tête de quelques légions, s'était fait proclamer empereur. Carin le combattit près de Vérone, et le tua de sa propre main. Il soutint avec vigueur ses droits contre Dioclétien qui traversait l'Illyrie pour lui enlever l'empire.

Bataille entre Carin et Dioclétien.

Les deux armées se livrèrent dans la Mœsie plusieurs combats dont les succès furent balancés; une bataille générale eut lieu près de *Margum* et du *Mont-d'Or*; le courage des deux partis rendit

Victoire et mort de Carin.

la fortune long-temps incertaine ; enfin elle se décida pour Carin : il resta maître du champ de bataille ; et cette victoire, augmentant son orgueil, l'enhardit à de nouveaux excès. Plusieurs officiers, dont il avait outragé les femmes, soulevèrent les soldats contre lui et l'assassinèrent. Ainsi Carin dut sa victoire à son courage, et sa mort à ses vices. Il périt l'an 1036 de Rome, 285 de J.-C., après une année de règne.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Origine et vie militaire de Dioclétien. — Son portrait. — Sa clémence pour l'armée d'Italie. — Association de Maximien à l'empire. — Guerre avec les Bagaudes. — Victoires de Maximien. — Piraterie de Carausius. — Sa condamnation à mort. — Son soulèvement en Bretagne. — Paix entre Maximien et Carausius. — Gouvernement de Carausius en Bretagne. — Victoires de Dioclétien. — Partage de l'empire entre quatre empereurs. — Association de Galère et de Constance à l'empire. — Domination de Dioclétien. — Changement dans l'État. — Modération de Constance. — Guerre au dehors. — Victoire de Constance. — Conquête de la Bretagne par Constance. — Mort de Carausius. — Bonheur sous le règne de Constance. — Tyrannie de Maximien. — Victoires de Dioclétien. — Guerre avec les Perses. — Défaite de Galère. — Sa victoire sur les Perses. — Soumission de Narsès. — Ambition de Galère. — Persécution du christianisme. — Retour et triomphe de Dioclétien à Rome. — Sa maladie et son abdication. — Abdication de Maximien. — Constance et Galère sont nommés *Augustes*. — Maximin Daza et Sévère sont nommés Césars. — Retraite de Dioclétien en Dalmatie. — Tableau de l'empire sous son règne.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIEN, EMPEREURS; CONSTANCE, GALÈRE, CÉSARS.

DEPUIS que Rome, renonçant aux vrais principes de sa grandeur et de sa force, eut prodigué le titre de citoyen romain aux habitans des pays conquis, mêlé son sang avec celui des étrangers, et récompensé la valeur des barbares qui la servaient, en les honorant du consulat et du commandement

des armées, on avait vu un Arabe, un Dace s'élever jusqu'au trône; enfin un esclave de Dalmatie devint le maître des Romains, et, fondant par son génie un nouvel Etat, une nouvelle ère, détruisit les derniers vestiges de la liberté romaine, et démembra, par une fausse politique, cet ancien empire, dont sa fortune et son courage avaient d'abord réuni toutes les diverses parties sous ses lois.

Origine et vie militaire de Dioclétien.

Dioclétien, né à Dioclée, village de Dalmatie, devait le jour à un esclave du sénateur Annulinus. Son maître l'affranchit; il suivit la carrière des armes, où la bravoure et la fortune effaçaient toute inégalité de naissance. Sa valeur, sa prudence, son esprit et son adresse lui méritèrent l'estime de ses chefs: il parcourut rapidement tous les grades, et parvint enfin à l'un de ces emplois en partie civils, en partie militaires, qui, dans les monarchies, donnent une grande influence, en ouvrant à ceux qui les exercent un libre et fréquent accès près de la personne du prince. Les empereurs, depuis quelque temps, las de l'esprit séditieux et inconstant des cohortes prétoriennes, les éloignaient d'eux, en laissaient quelques-unes à Rome, mêlaient les autres aux légions, et confiaient leur sûreté à une nouvelle garde, composée d'hommes dévoués qui faisaient seuls le service dans l'intérieur du palais: leur nom, tiré du mot *domus*, maison, était celui de *domestici*, honorable alors. On leur donnait pour commandans les person-

nages les plus distingués, dont les empereurs, suivant une ancienne coutume, marchaient entourés, et qui devaient leur faveur à leur dévouement : on appelait ceux-ci *comites*, compagnons du prince; ces *comites*, qu'on appela depuis *comtes*, occupaient différentes places dans le palais. A l'époque de la mort de Numérien, Dioclétien se trouvait comte des domestiques, et commandait ainsi la garde intérieure.

La flatterie des auteurs païens et la haine des chrétiens ont également exagéré les qualités et les défauts de ce prince. Il serait difficile de s'en faire une juste opinion, en ne consultant que ces écrits qui portent l'empreinte de l'apologie ou de la satire. Il faut se borner à le juger par les événemens de son règne, par leur suite, par leur liaison : on y trouvera peut-être plus sûrement les vrais motifs de ses actions, que dans le récit de ces historiens, dominés par un aveugle esprit de parti. Son portrait.

Dioclétien dut tout à lui-même, et rien à son éducation. Illettré, mais doué d'un esprit fin, d'un génie vaste, d'un caractère à la fois ferme et souple, habile à pénétrer les desseins des autres et à cacher les siens, il ne posséda qu'une science, celle du cœur humain, la plus utile aux hommes d'Etat; et, dès qu'il connut bien les hommes, il sut les gouverner.

Son intérêt fut toujours son unique but; il ne consolida son pouvoir qu'aux dépens de la liberté

et de la puissance de sa patrie. Les grands principes font les grands hommes ; l'habileté seule ne produit que des hommes fameux, et le talent de Dioclétien, pour concevoir et pour exécuter une injuste mais grande entreprise, lui donna des droits incontestables, non à la vraie gloire, mais à la célébrité.

Sa clémence pour l'armée d'Italie

L'armée d'Italie craignait les vengeances de Dioclétien ; il la surprit par sa clémence, accorda une amnistie entière aux partisans de Carin, laissa dans leurs emplois les magistrats nommés par ce prince, et plaça même dans son palais la plus grande partie de ses officiers. Cette douceur inattendue, dictée par une politique adroite, lui concilia tous les esprits, et le fit recevoir à Rome comme s'il eût été librement élu par le sénat et par le peuple.

Association de Maximien à l'empire.

Un autre acte du nouvel empereur ne causa pas moins d'étonnement. On croyait qu'un soldat parvenu au trône, jaloux du pouvoir absolu, voudrait l'exercer sans partage ; Dioclétien déclara César et associa à l'empire un de ses compatriotes, Maximien, né de parens obscurs, dans la Pannonie, brave guerrier, général expérimenté, mais violent, grossier, brutal et téméraire. Son dévouement sans bornes pour l'empereur fut son titre à l'empire ; ses défauts mêmes le rendaient un instrument utile pour la politique de Dioclétien. Le premier partage qui se fit entre eux fut celui du bien et du

mal, dont le mélange paraît toujours nécessaire à l'autorité. Maximien fut chargé des rigueurs et des châtimens; Dioclétien se réserva les bienfaits et la clémence; et, quoiqu'ils gouvernassent toujours en commun, le nouveau César inspecta plus particulièrement les provinces d'Occident, et l'empereur celles d'Orient. Tous deux reçurent le titre d'Auguste; Dioclétien prit le nom de *Jovius*, Maximien celui d'*Herculius*, faisant connaître ainsi par ces noms orgueilleux que l'un était la tête qui gouvernait l'empire, et l'autre le bras qui exécutait ses volontés.

Guerre avec les Bagaudes.

Un grand nombre d'ennemis extérieurs et intérieurs menaçaient alors l'existence de l'empire, que ne fortifiait plus le ciment de la vertu, et qui ne se soutenait que par sa propre masse. Les Francs et les Germains s'emparaient de la Batavie et des rives du Rhin; une grande partie des paysans de la Gaule, soulevés contre l'orgueil des nobles et la cruauté des percepteurs romains qui les accablaient d'impôts, s'étaient associés et armés. Sous le nom de Bagaudes, ils dévastaient les villes, pillaient les caisses publiques, massacraient les magistrats, pendaient les nobles, bravaient les légions, et se recrutaient de tous les aventuriers romains ou barbares qui venaient en foule se joindre à eux. Alianus et Amandus, leurs chefs, avaient pris le titre d'Auguste. La fermentation des esprits annonçait une révolte en Bretagne; les Maures,

descendant de leurs montagnes, parcouraient et pillaient l'Afrique; Achillée, gouverneur d'Égypte, soutenu par les légions qui s'y trouvaient, prenait audacieusement le titre d'empereur; les Ethiopiens ravageaient la Thébaïde; Varrane, roi de Perse, s'emparait de la Mésopotamie, et chassait d'Arménie Tiridate qui devait son sceptre aux Romains, prince aussi digne de régner par sa valeur héroïque que par sa naissance.

Les Goths et les Sarmates, franchissant le Danube, recommençaient leurs courses et leurs dévastations; enfin les généraux, chargés de défendre les frontières, augmentaient les dangers de l'empire quand ils étaient battus, et menaçaient la sûreté des empereurs, lorsque quelques succès les mettaient en état d'aspirer au pouvoir suprême: car, dans ces temps d'anarchie militaire, chaque épée victorieuse croyait avoir des droits à la couronne. Rome, ayant cessé d'être le foyer des forces romaines et le centre de la liberté du monde, n'était plus qu'un faible lien pour les diverses parties de l'empire, dont elle engloutissait et dévorait sans utilité les richesses. Centre d'orgueil, théâtre de luxe, de débauche et de licence, elle conservait encore quelques souvenirs et quelques habitudes d'égalité et de liberté, qui rendaient son séjour insupportable à des despotes tels que Dioclétien et Maximien. Ils ne firent qu'y paraître, et fixèrent leur résidence, le premier à Nico-

médie, pour veiller à la sûreté de l'Orient, et le second à Milan, dans le dessein d'être plus à portée de défendre les frontières du Nord.

Victoires de Maximien.

Maximien combattit, poursuivit, dompta les Bagaudes, mit à mort Alianus et Amandus, défit complétement et détruisit de nombreuses armées allemandes qui commettaient dans les Gaules les plus horribles excès. Le jour même qu'il prit à Trèves possession de son second consulat, averti qu'une troupe de barbares pénétrait dans cette contrée, il fondit sur eux, les mit en fuite, franchit le Rhin, livra une partie de la Germanie au pillage, et contraignit deux rois des Francs, Génobon et Attec, à lui demander la paix.

Piraterie de Carausius.

Dans le même temps d'autres corps nombreux de Francs et de Saxons, s'étant embarqués sur des bâtimens légers, parcouraient les mers et dévastaient les côtes de Bretagne et des Gaules. Maximien leur opposa une flotte commandée par Carausius. Ce général, peu fidèle, s'occupait plus de s'enrichir comme eux, par la piraterie, que de les combattre. L'empereur, informé de sa conduite, le condamna à mort. Carausius, pour sauver sa tête, résolut de la couronner : prodiguant ses richesses, il séduisit les officiers et les troupes qu'il commandait, conduisit sa flotte en Bretagne, souleva en sa faveur les légions qui la défendaient, flatta l'orgueil des peuples en leur promettant l'indépendance, et se fit proclamer empereur.

Sa condamnation à mort.

Soulèvement en Bretagne.

Paix entre Maximien et Carausius

Maximien, ayant construit et armé une autre flotte, marcha contre le rebelle; mais, malgré ses efforts, après plusieurs rencontres où le succès resta indécis, voyant que les vaisseaux bretons, soutenus par ceux des peuples du Nord, étaient maîtres de la mer, et privaient de tout commerce la Gaule et l'Espagne, il se vit obligé de céder et de conclure la paix. Dioclétien la signa comme lui; et Carausius, gardant le titre impérial, demeura pendant sept ans maître paisible de la Grande-Bretagne.

Gouvernement de Carausius en Bretagne.

Victoires de Dioclétien.

Tandis que Maximien délivrait la Gaule et repoussait les barbares du Nord; Dioclétien, rassemblant son armée en Syrie, contraignit, sans combattre et par la terreur de son nom, le roi Varrane à demander la paix et à lui céder la Mésopotamie. Il repoussa et mit en fuite quelques corps de Sarrasins, dont le nom commençait à devenir redoutable en Asie. Passant ensuite en Thrace et en Rhétie, il remporta plusieurs victoires sur les Sarmates, les Goths, les Juthonges, et les rejeta au-delà du Danube.

Partage de l'empire entre quatre empereurs.

Après avoir justifié ainsi leur élévation, et affermi leur pouvoir par d'éclatans succès, les deux empereurs se réunirent à Milan pour délibérer sur les moyens d'assurer la tranquillité de l'empire et la stabilité du gouvernement. Les hommes, trop vivement frappés des malheurs qu'ils éprouvent, sont naturellement portés à leur opposer les

remèdes les plus prompts, sans examiner si l'effet de ces remèdes ne sera pas plus funeste que celui des maux qu'ils veulent guérir. Depuis le règne de Gallien, l'empire, sans cesse attaqué par les Perses et par les barbares du Nord et de l'Occident, déchiré en même temps par les discordes civiles et par l'ambition de tous les généraux qui se disputaient le pouvoir, était à tout moment menacé d'un démembrement total et d'une ruine complète. Les premiers empereurs, pour augmenter leur pouvoir, avaient détruit, par la force militaire, l'autorité du sénat et la liberté du peuple; mais cette force, d'abord leur appui, était devenue leur écueil. Les soldats élevaient et déposaient à leur gré les empereurs, qui se voyaient autant de rivaux que de généraux habiles. Ce danger seul, comme le plus imminent de tous, frappa Dioclétien; il voulut opposer des droits reconnus et limités, à des prétentions sans bornes et sans nombre, et espéra réprimer l'ambition des chefs militaires, en soumettant les quatre armées principales de l'empire au commandement de quatre empereurs, intéressés tous également à se soutenir et à se venger. Ainsi, pour éviter le morcellement de l'empire, Dioclétien en rompit l'unité, en consacra le partage, en légalisa le démembrement.

Les deux empereurs résolurent donc de se choisir deux successeurs, que, dès ce moment, ils associèrent à l'empire sous le titre de César.

Association de Galère et de Constance à l'empire.

Dioclétien élut Galère, nommé Armentarius, parce que, dans son enfance, il avait gardé les troupeaux. Ses mœurs étaient dissolues, son caractère cruel, son esprit grossier; mais il compensait, aux yeux de l'empereur, ses défauts par son dévouement à sa personne, par son intrépide courage, et par son habileté dans l'art de la guerre.

L'autre César, nommé par Maximien, fut Flavius Valérius Constance, surnommé *Chlore* à cause de sa pâleur. Ce guerrier devait le jour à Claudia, nièce de l'empereur Claude II; son père Eutrope occupait un rang distingué en Dalmatie. Constance joignait, à de grands talens militaires, un esprit orné, et toutes les vertus d'un caractère juste et d'un cœur humain, sensible et généreux. On contraignit les nouveaux Césars à répudier leurs femmes; Constance rompit avec regret les liens qui l'unissaient à la vertueuse Hélène, mère du grand Constantin. Il épousa Théodora, belle-fille de Maximien; Galère reçut la main de Valéria, fille de Dioclétien.

L'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, la Syrie furent confiées à Galère; les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, plus heureuses, vécurent sous les lois de Constance: Maximien se réserva la défense de l'Italie et de l'Afrique; Dioclétien, celle de l'Asie-Mineure et de l'Egypte.

Cependant les deux empereurs gardaient con-

jointement l'autorité suprême, le titre d'Auguste, et les deux Césars ne gouvernaient, sous leurs ordres, que les départemens qui leur étaient tombés en partage.

Il n'était pas difficile de prévoir les suites funestes qu'entraînerait un jour une telle association. L'ambition, armée de pouvoir, ne respecte ni les liens de la nature ni ceux de l'amitié ; mais le cercle des intérêts présens borne l'horizon de la plupart des politiques : l'homme de génie seul étend ses regards dans l'avenir, et ce partage de puissance, qui devait un jour bouleverser l'empire, eut alors tout le succès qu'en attendaient les auteurs. Les quatre princes, contenant à la fois les étrangers par leurs armes, les peuples par leurs lois, et les généraux par leur autorité, gouvernèrent paisiblement le monde romain pendant vingt années.

Domination de Dioclétien.

Dioclétien, aussi ferme qu'adroit, sut forcer ses collègues au respect, les peuples à la soumission, le sénat et les grands au silence. Autrefois les Romains, passionnés pour la gloire et pour la dignité de leur patrie, avaient vu avec indignation le trône partagé entre Géta et Caracalla : mais alors on n'était plus capable de s'indigner. Les antiques autorités, qu'on ne consultait pas, n'étaient plus que des ombres, les soldats de braves brigands, les sénateurs des courtisans, les citoyens des esclaves. Il n'existait plus, dans l'em-

pire, qu'une cour asiatique et des camps ; le reste n'était qu'un vain simulacre.

Changement dans l'Etat.

Jusque là les empereurs, ouvrant leurs palais au public, se mêlant avec le peuple, comme citoyens, avec les officiers comme compagnons d'armes, jugeaient comme prêteurs, commandaient comme généraux, administraient, présidaient en qualité de consuls, et ne se distinguaient des sénateurs que par un manteau de pourpre. Tout changea de forme dès que Dioclétien monta sur le trône : il se couvrit d'une robe d'étoffe d'or, parsemée de pierreries, et ceignit audacieusement son front d'un diadème. Son palais, semblable à ceux des rois d'Orient, se remplit d'eunuques et d'esclaves ; une garde intérieure en défendait l'accès ; hors quelques ministres et quelques favoris, l'entrée en était sévèrement interdite aux grands comme au peuple. Le prince, pour inspirer un plus profond respect, laissait un intervalle immense entre lui et les citoyens, les forçait à l'appeler maître et seigneur, et les humiliait en leur donnant le nom de sujets ; enfin il se rendait inabordable et presque invisible, comme le dieu dont il osait prendre le nom.

Partout on cessa de délibérer, on obéit ; les titres changèrent comme les institutions ; et l'on vit ceux de ducs, de comtes, de référendaires, de chambellans, de patrices, et une foule d'autres, remplacer les noms qui rappelaient l'an-

cienne liberté. Rome même se vit méprisée : Milan et Nicomédie devinrent ses rivales ; le trésor public s'épuisa pour les étendre et pour les embellir.

Modération de Constance.

Les collègues de Dioclétien imitèrent son orgueil, son luxe, son mépris pour les vieilles institutions ; Constance seul conserva des mœurs simples, se montra toujours doux, affable, populaire, économe et généreux. Il connut le vrai secret d'affermir son autorité, en la fortifiant par l'amour qu'il inspirait.

Guerre au dehors.

Plusieurs motifs principaux, et indépendans du désir de prévenir tout retour d'anarchie militaire, avaient porté Dioclétien à diviser le commandement des armées, et à les faire dorénavant combattre sous les ordres de deux Augustes et de deux Césars : on voulait reconquérir la Bretagne, chasser les Francs et les Saxons de la Batavie, étouffer la révolte d'un usurpateur, nommé Julien, qui avait pris le titre impérial, et s'était fortifié dans les montagnes de la Ligurie. Il fallait délivrer l'Afrique de cinq nations maures qui l'avaient envahie, recouvrer l'Egypte, où le rebelle Achillée régnait depuis cinq ans ; enfin Dioclétien croyait devoir profiter des divisions intestines qui affaiblissaient alors la Perse, pour satisfaire l'orgueil de Rome offensée, et pour venger la mémoire de Valérien.

L'activité des quatre princes fut proportionnée

Victoire de Constance.

à l'importance des entreprises dont ils s'étaient chargés. Constance attaqua les Francs et les Bretons dans la Batavie. Le nombre, la valeur opiniâtre de ses ennemis, les obstacles que lui opposait un sol marécageux, ne purent arrêter ses efforts ; et, comme l'affection des peuples et des soldats le suivait partout, la victoire accompagnait ses armes.

Une fois seulement, écoutant plus son courage que la prudence, à la tête d'un faible corps de troupes, il s'avança témérairement pour reconnaître l'ennemi : surpris dans un défilé par un nombre immense de Francs, de Germains, d'Hérules, de Bourguignons, de Vandales, il se vit enveloppé : après de vains prodiges de valeur contre une foule de barbares, dont les forces s'accroissaient sans cesse, tous les braves qui l'accompagnaient étant tombés près de lui, seul, il se fit jour, et courut à toute bride chercher un refuge dans la ville de Langres. On n'osa pas lui en ouvrir les portes, dans la crainte d'y laisser entrer avec lui les barbares qui le poursuivaient, et il ne put y pénétrer qu'à l'aide d'une corde qu'on lui jeta, et avec laquelle on le hissa par-dessus les murs. Les barbares, après cette victoire, se crurent les maîtres de la Gaule et se répandirent dans toute la contrée, qu'ils livrèrent au plus affreux pillage. Leurs désordres devinrent la cause de leur ruine. Constance, dont l'armée s'était ras-

semblée, tomba sur eux à l'improviste, les battit complètement, leur tua soixante mille hommes, et les poursuivit jusqu'aux rives du Wéser.

De retour dans la Gaule avec un butin immense et un grand nombre de captifs, il suivit le système impolitique adopté depuis quelque temps par les Romains, et peupla de colonies barbares les territoires d'Amiens, de Beauvais, de Cambrai, de Troyes, de Langres, de Trèves. Ainsi ce furent les Romains eux-mêmes qui introduisirent dans leur empire les peuples belliqueux qui devaient un jour le renverser.

Conquête de la Bretagne par Constance.

La conquête de la Bretagne était plus difficile, et exigea plus de temps. La mer lui servait de rempart; Constance avait peu de vaisseaux, la flotte des Bretons était formidable, et Carausius, général habile, pouvait disputer la victoire avec avantage. Une trahison l'avait élevé au trône, un traître l'en fit descendre. Son ministre Alectus conspira contre lui, l'assassina et régna deux ans. Les talens de ce nouvel usurpateur n'égalaient pas son ambition; moins actif que Carausius, il laissa le temps à Constance d'équiper une flotte capable de combattre la sienne. Un temps brumeux déroba aux Bretons la marche de la flotte romaine; elle aborda sans obstacle sur la côte orientale de l'île. Asclépiodore, préfet du prétoire, débarqua à la tête de quelques légions. Alectus, informé de cet événement, accourut en hâte avec les premières troupes

Mort de Carausius.

qu'il put rassembler, se jeta sur les Romains avec plus d'ardeur que d'ordre, fut repoussé, et périt dans le combat.

Constance, dans le même temps, descendant sur un autre point de la côte, ne trouva plus d'ennemis à combattre, et réunit, pour la seconde fois, la Bretagne à l'empire romain.

Bonheur sous le règne de Constance.

Ce prince fit encore quelques expéditions heureuses contre les Allemands, et, après avoir ainsi délivré ses provinces de toute crainte des barbares, il consacra les dernières années de sa vie à leur bonheur.

Jamais l'Espagne, la Bretagne et la Gaule ne furent plus heureuses que sous son administration; il maintenait la justice sans rigueur, se montrait libéral sans prodigalité, économe sans avarice: il embellissait les villes, protégeait le commerce, encourageait les arts; et tous les peuples le regardaient plutôt comme un père que comme un maître.

La ville d'Autun, autrefois capitale des Éduens, et la plus ancienne alliée des Romains, avait été ruinée par les guerres étrangères et par les discordes civiles: il lui rendit son ancienne splendeur, releva ses écoles, et les confia aux soins de l'Athénien Eumène, célèbre alors par ses talens et par son érudition.

Tyrannie de Maximien.

Pendant ce temps, Maximien, forçant les retranchemens de l'usurpateur Julien, le défit et le força à se poignarder. Mais, plus tyran que celui qu'il venait de renverser, il profita des

prétextes que lui fournissait cette révolte pour satisfaire sa vengeance et sa cupidité. Rome et l'Italie gémirent de ses sanglantes proscriptions ; portant ensuite ses armes en Afrique, il vainquit les Maures, et les contraignit de rentrer dans leurs montagnes.

Victoires de Dioclétien.

Dioclétien conduisit ses troupes en Afrique, défit en plusieurs rencontres le tyran Achillée, l'enferma dans Alexandrie, le prit et l'envoya au supplice. Mais, implacable dans sa vengeance, il n'épargna en Egypte aucun des partisans d'Achillée, fit mourir les plus riches habitans de ce pays, détruisit les villes de Busiris et de Cophtos, et livra Alexandrie au pillage.

Guerre avec les Perses.

Il revint ensuite en Thrace, où Galère s'était déjà signalé par plusieurs victoires. Les deux empereurs chassèrent au loin les Sarmates, les Goths, et tournèrent enfin tous leurs efforts contre l'empire des Perses. Galère fut chargé de les combattre; Dioclétien fixa sa résidence à Nicomédie, et s'y tint avec son armée, prêt à réparer les pertes de Galère, si la fortune ne secondait pas ses armes. L'événement justifia sa prévoyance. Les troubles, occasionnés par la désunion des deux frères Varrane II et d'Hormisdas, avaient cessé : Varrane III leur avait succédé; et, au moment où les Romains marchaient contre les Perses, la mort de ce dernier roi venait de laisser le trône à Narsès. Galère, malgré son habileté, commit les mêmes

Défaite de Galère.

fautes que Crassus et qu'Antoine; il choisit la route la moins embarrassée d'obstacles, s'engagea dans ces vastes et brûlantes plaines où tant de Romains avaient trouvé leur tombeau : là, enveloppé par la nombreuse cavalerie des Parthes et des Perses, il fut vaincu dans trois batailles, perdit la plus grande partie de ses troupes, prit la fuite avec le reste, et vint implorer l'indulgence et le secours de Dioclétien.

Le vieil empereur le reçut avec mépris, le laissa marcher à pied plusieurs milles sans lui offrir de place sur son char, et, après l'avoir ainsi humilié, lui ordonna de périr ou de réparer, par une grande victoire, l'affront des armes romaines.

Il lui donna des légions d'Esclavonie, de Dacie, de Mœsie, et resta toujours à Nicomédie pour attendre l'événement. Galère, éclairé par l'expérience, pénétra dans le royaume de Perse par l'Arménie, tourna l'armée de Narsès, lui livra une bataille décisive, le mit en fuite, força son camp, s'empara de ses trésors, fit prisonniers ses enfans, sa femme, ses concubines et ses principaux officiers. Il livra ensuite la Perse au pillage, et l'inonda de sang; mais, imitant à l'égard de la famille royale la modération d'Alexandre, il la traita avec humanité, et les princesses avec respect.

Sa victoire sur les Perses.

Le luxe, qui avait amolli les citoyens de Rome et les troupes d'Italie, n'avait point encore pénétré dans les légions du Rhin et du Danube. Lorsqu'on

pillait le camp des Perses, un soldat de l'armée de Galère, ayant trouvé un sac de cuir rempli de perles, les jeta comme inutiles, et ne garda que le sac. De tels hommes devaient encore être vainqueurs; car, à la guerre, la fortune se range presque toujours du côté de ceux qui la méprisent.

Narsès, vaincu, montra, comme presque tous les princes d'Asie, autant de faiblesse après ses revers, qu'il avait affecté de hauteur dans sa prospérité. Il envoya une ambassade à Dioclétien pour lui représenter, en style oriental, que, l'empire romain et l'empire des Perses étant les deux soleils et les deux yeux de la terre, on ne devait pas en détruire un; mais qu'au reste il se soumettait à la discrétion du vainqueur, et ne lui demandait que la liberté de sa famille. L'empereur aurait pu facilement s'emparer d'un empire gouverné par un prince si faible; mais, plus politique que Trajan, il sentit que trop s'étendre serait s'affaiblir; et, se bornant à exiger la cession de cinq provinces, il assigna aux deux Etats le Tigre pour limites. Cette paix dura quarante ans. Soumission de Narsès.

Galère reçut les noms de Persique, d'Arménique et de Médique. Fier d'avoir vengé l'injure de Valérien, il ne mit plus de bornes à son ambition; et, depuis ce moment, peu satisfait du titre de César, il forma le projet et conçut l'espoir de réunir toutes les parties de l'empire sous ses lois. Jusque là il s'était conduit avec l'empereur en fils Ambition de Galère.

soumis et respectueux ; mais alors, soutenu par les légions qu'il avait conduites à la victoire et enrichies, il traita son père adoptif en collègue et en égal.

Persécution du christianisme.

De retour à Nicomédie, le premier essai de son pouvoir fut de déterminer Dioclétien à détruire le christianisme, contre lequel, depuis son enfance, il avait montré une haine implacable. Maximien détestait, comme lui, ce culte ; ses vérités étaient au-dessus de leur intelligence ; sa morale irritait leurs passions en les condamnant. Dioclétien et Constance, au contraire, avaient toujours protégé les chrétiens ; leurs palais en étaient remplis ; ils exerçaient librement et publiquement leur religion dans des temples nombreux et magnifiques. Hélène, première épouse de Constance, Prisca, femme de Dioclétien, et Valéria, sa fille, avaient embrassé leur croyance ; mais, si nous nous en rapportons au témoignage d'Eusèbe, cette prospérité répandait dans l'églige naissante la corruption, la discorde et l'ambition. Les ennemis nombreux du christianisme en profitèrent.

Galère, à leur tête, représenta vivement à l'empereur que ces prétendus apôtres de la vérité n'étaient que ceux de l'erreur, puisqu'ils ne s'accordaient pas entre eux. « Leurs vertus, disait-il, » n'étaient qu'hypocrisie, puisque leur opulence » démentait leur amour pour la pauvreté : ils ne » prêchaient l'égalité que par ambition, et pour

» armer en leur faveur les pauvres et les esclaves
» contre les riches et les grands; leur doctrine,
» sapant les bases de l'empire, tendait à renverser
» les dieux protecteurs de la fortune de Rome,
» les institutions qui en avaient fait la force, et
» l'esprit belliqueux qui en assurait la gloire. Sou-
» mis en apparence aux volontés du prince, ils
» créaient en effet deux puissances rivales dans
» l'Etat; et leurs prêtres, s'arrogeant l'empire des
» âmes, et ne laissant que les corps sous l'autorité
» temporelle, aspiraient, au nom du ciel, à gou-
» verner la terre. »

Les pontifes des idoles, les partisans des anciennes coutumes, les philosophes opiniâtres dans leur doctrine, les hommes adonnés aux vices et aux superstitions, et la plupart des courtisans, qui craignaient que la vérité, sous quelque forme qu'elle fût, ne se fît entendre dans le palais des princes, secondaient Galère par leurs discours et par leurs écrits.

Hiéroclès, l'un des ministres de l'empereur, composa un traité contre le christianisme. Porphyre, disciple de Plautin, séduisait alors les esprits par un nouveau platonisme, par une métaphysique subtile qui prit faveur, et parvint même à égarer un grand nombre de prêtres chrétiens, à mêler beaucoup d'erreurs à la simplicité du culte évangélique. Il accoutuma les esprits du siècle à se livrer d'éternels combats sur des questions vaines

et insolubles qui donnèrent naissance à des hérésies et à des discordes sans nombre.

Les défenseurs de la foi chrétienne, tels que Lactance et Eusèbe, opposèrent en vain à leurs adversaires le langage de la raison, et, par malheur, quelquefois aussi, celui de la passion. L'artificieux Galère réussit pleinement dans son projet : Dioclétien, superstitieux, aimait à consulter les oracles, et y ajoutait foi ; on l'irrita en lui faisant croire qu'Apollon avait déclaré que les dieux ne rendraient plus d'oracles, tant qu'on laisserait subsister les temples du Christ. Les ministres de l'empereur lui persuadèrent qu'il ne pouvait autoriser plus long-temps sans danger l'exercice public d'une religion incompatible avec celle de l'Etat. Après une longue délibération, son conseil lui arracha un premier édit qui ordonnait la destruction des églises chrétiennes. Ce premier acte de rigueur ne proscrivait que le culte, et épargnait les personnes : ce n'était point assez pour Galère ; il voulut rendre son triomphe plus complet, et y réussit.

Tout à coup, au milieu de la nuit, Dioclétien, réveillé par un grand tumulte, voit son palais consumé par les flammes ; tous ceux dont les efforts multipliés arrêtent les progrès de cet incendie, en accusent les chrétiens. Dioclétien, trompé par tout ce qui l'entourait, céda enfin aux instances de Galère, et crut n'exercer qu'une vengeance

en ordonnant la destruction du christianisme, et la mort de tous les rebelles qui refuseraient de sacrifier aux dieux.

Dès ce moment la haine, armée du glaive de l'autorité, ne mit plus de bornes à sa rage : les prisons furent d'abord remplies de tous les évêques et de tous les prêtres qui voulaient donner aux fidèles l'exemple de la constance et du courage. Partout on livra aux plus affreux supplices les hommes qui préféraient leur foi à leur vie. Une foule de chrétiens se sauva dans les déserts ; d'autres se réfugièrent chez les barbares qu'ils commencèrent à éclairer.

On força l'impératrice et sa fille à sacrifier aux dieux ; la terreur fit beaucoup d'apostats, et produisit tant de feintes conversions, que les empereurs, ainsi que le prouve une ancienne inscription, crurent avoir aboli le christianisme.

Maximien et Galère exécutèrent, avec violence, l'édit de persécution dans toutes les provinces qu'ils gouvernaient : la Bretagne, la Gaule et l'Espagne éprouvèrent moins de malheurs. Constance, ne voulant pas résister ouvertement aux deux Augustes, publia l'édit, mais ne l'exécuta qu'avec une grande modération. Il n'emprisonna ni ne fit mourir personne ; le culte, interdit publiquement, fut toléré en secret : il fit même plus ; ayant déclaré à tous les officiers de son palais qu'il fallait choisir entre leur culte et leurs places, il

chassa ignominieusement tous ceux qui, par ambition, renoncèrent à leur croyance, disant que ceux qui trahissaient leur Dieu pourraient bien aussi trahir leur prince : le courage des autres fut récompensé par sa faveur et par ses bienfaits.

Retour et triomphe de Dioclétien à Rome.

Depuis vingt ans Dioclétien régnait; tous les usurpateurs étaient tombés; on avait délivré toutes les provinces de la présence des barbares : la Perse était vaincue. L'empereur, après avoir cédé aux Ethiopiens un territoire de la Haute-Egypte, dont il leur confia la défense, établit une longue suite de forts sur le Tigre, sur les côtes du Bosphore, le long des rives du Danube et du Rhin : il se rendit enfin à Rome avec Maximien pour jouir des honneurs d'un triomphe aussi éclatant que mérité.

Ce fut la dernière fois que Rome jouit de ce pompeux spectacle qui, depuis mille ans, avait été l'objet de tant de nobles ambitions, la source de tant de gloire, la récompense de tant de héros. Une foule de captifs de toutes les parties du monde suivait le char du vainqueur; mais ce qui le décorait surtout, c'étaient les images de la reine de Perse et des enfans de Narsès. Ces trophées glorieux effaçaient de cruels affronts, satisfaisaient de longs ressentimens, et semblaient apaiser les mânes plaintifs du malheureux Valérien.

Après cette solennité, le peuple romain s'atten-

dait à des fêtes somptueuses, à de magnifiques combats de gladiateurs : l'empereur fit célébrer les jeux publics sans faste, sans magnificence, disant « que la modestie devait régner dans les » fêtes auxquelles présidait un censeur. » Il exerçait alors la censure. Cette austérité, cette parcimonie déplacée, l'exposèrent aux railleries d'un peuple qui avait remplacé son antique fierté par une grossière insolence. Cet esprit séditieux, cette familiarité qui paraissait insupportable à l'esprit de Dioclétien, augmentèrent son aversion pour le séjour de Rome; il s'en éloigna précipitamment le 13 décembre, prit possession à Ravenne de son dernier consulat, et retourna à Nicomédie.*

Sa maladie et son abdication.

Dans sa route, il fut attaqué d'une maladie violente qui, dégénérant ensuite en langueur, parut affaiblir autant son esprit que son corps. Après quelques mois de souffrance, lorsqu'il se montra en public, ses traits étaient si changés qu'on eut peine à le reconnaître. Rassasié de grandeurs, excédé de travaux, las du pouvoir, et dégoûté des hommes, il prit la résolution, peu commune, de renoncer au rang suprême, d'échapper aux tempêtes du monde, et de jouir, dans une retraite paisible, des douceurs de la vie privée.

Ses panégyristes attribuent cette grande détermination à sa sagesse; ses détracteurs en accusent sa faiblesse, et prétendent que Galère, maître de

* An de Rome 1054. — De Jésus-Christ 303.

l'esprit des troupes, le força d'abdiquer. La vie entière de Dioclétien, quoique susceptible de reproches, le met à l'abri de tout soupçon de lâcheté.

Abdication de Maximien.
Constance et Galère sont nommés Augustes.

Maximien suivit son exemple. Constance et Galère reçurent le nom d'Auguste *. Lorsque l'empereur lut, en présence des légions et du peuple de Nicomédie, cet acte solennel, on s'attendait à voir investis du titre de Césars, Maxence et Constantin, fils des deux nouveaux Augustes; mais l'ambition de Galère s'y opposa. Redoutant également les vices farouches de Maxence, les grandes qualités de Constantin, il obtint de la lassitude ou de l'indifférence de Dioclétien la nomination de deux autres Césars : il fit accorder ce titre à Maximin Daza, son neveu, paysan pannonien, comme lui; et à Sevère, général dévoué à sa fortune, et si peu connu que le peuple, l'entendant nommer, applaudit à ce choix, croyant qu'il tombait sur Constantin, et que ce jeune prince avait probablement reçu le nouveau surnom de Sévère.

Maximin Daza et Sévère sont nommés Césars.

Retraite de Dioclétien en Dalmatie.

Après cette installation qui dévoilait assez ouvertement les hautes prétentions de Galère, Dioclétien, se dépouillant de la pourpre, et se couvrant d'une gloire nouvelle, s'éloigna sans suite de Nicomédie, et courut chercher en Dalmatie, près de Salone, un bonheur qu'il n'avait pu trouver sur le trône.

* An de Rome 1056. — De Jésus-Christ 305.

Retiré dans un palais qu'il y fit bâtir, il passa le reste de ses jours à cultiver son jardin, laissant à ses successeurs la triste gloire de dominer, d'opprimer et de ravager la terre.

Quoiqu'il eût employé les vingt années de son règne à voyager et à combattre, son esprit actif n'avait pas négligé la législation : on lui dut plusieurs édits et réglemens très-sages, dont on retrouve quelques dispositions dans le code de Justinien. Il défendit aux esclaves de dénoncer leurs maîtres ; il ne voulut pas même qu'on pût recevoir la déposition d'un obligé contre son bienfaiteur : « Bannir la reconnaissance du monde, disait-il, » c'est exiler de la terre le bonheur et le repos. » Tableau de l'empire sous son règne.

Il publia aussi d'utiles réglemens pour abolir l'espionnage public, que tous les hommes méprisent, et dont tous les gouvernemens se servent. Il avait supprimé les *frumentarii*, officiers qui, sous le prétexte d'inspecter les marchés, surveillaient les actions, scrutaient les paroles, épiaient les pensées. Ils furent bientôt remplacés par d'autres employés qui, sous le nom moins trompeur de *curiosi*, firent le même métier.

Dioclétien aimait beaucoup à bâtir; il embellit Milan, Nicomédie et Carthage par de superbes monumens. On admire encore les restes des thermes et des bains publics qu'il construisit à Rome ; leur enceinte égalait, en grandeur, celle de beaucoup de villes.

Les rhéteurs, dans leurs amplifications, et les poètes, avec leur exagération ordinaire, faisaient les plus magnifiques éloges de son génie, de sa vaillance, de sa justice, de sa gloire, de l'union qui existait entre les quatre Césars, et du bonheur que l'empire devait à leurs talens et à leurs vertus. Les auteurs chrétiens, au contraire, aigris par la persécution, animés par une haine trop fondée, ne trouvaient à Dioclétien que des vices, et le peignirent sous les couleurs du plus cruel des tyrans.

Son règne manqua d'historiens. Capitolin et Aurélius-Victor ne sont que des abréviateurs secs et incomplets. Il ne nous est rien resté de Zozime; et lorsque, peu d'années après la mort de Dioclétien, les chrétiens triomphèrent de leurs ennemis, ils supprimèrent tous les ouvrages qui pouvaient honorer la mémoire de leur persécuteur; mais au défaut d'écrits les événemens parlent; et ce qui paraît certain c'est que, si ce prince, par son habileté, soumit l'empire et le maintint en tranquillité pendant vingt années, il en aggrava les malheurs.

Le luxe asiatique de quatre cours; l'innombrable quantité de gardes, de favoris, d'officiers, d'affranchis, d'esclaves que ces cours entraînaient à leur suite; les fêtes, les jeux, les spectacles, la construction d'une grande quantité de palais et de temples, enfin les dépenses énormes qu'occa-

sionnaient des guerres continuelles et lointaines, écrasèrent les peuples d'impôts; l'Italie, jusque là épargnée, vit sortir de son sein les trésors que, depuis tant de siècles, toutes les nations avaient répandus chez elle; et, si l'on en croit Lactance, le nombre des receveurs, des collecteurs, des exacteurs égalait presque celui des imposés.

Jamais époque ne fut plus désastreuse; Dioclétien, habile guerrier, mais mauvais prince, ne fut grand que dans sa retraite : son intérêt l'aveugla; ses favoris le trompèrent, et il ne connut la vérité que lorsqu'il s'éloigna des hommes. Aussi, revenu de ses erreurs, il disait souvent « qu'un prince » ne peut presque jamais savoir le vrai. Un petit » nombre de ministres et de grands l'entourent, » l'obsèdent et le trompent; il ne voit que par » leurs yeux, n'entend que par leurs oreilles; » distribue, d'après leurs rapports, les récom- » penses et les châtimens, et devient injuste sans » le savoir. »

Lorsque la discorde excita la guerre entre ses successeurs, leur ambition, qui désirait s'appuyer de son nom, le chercha dans sa solitude, et voulut le replacer sur le trône : leurs efforts furent vains; ses illusions étaient passées, il préférait la bèche au sceptre, et répondit : « Si vous aviez » goûté un moment les douceurs de la vie dans » la retraite, dans l'indépendance, et le plaisir » pur que j'éprouve en plantant ces arbres, en

» semant ces légumes, vous ne songeriez jamais à
» troubler ma tranquillité : je suis plus heureux,
» en cultivant mon jardin, que je ne l'étais en
» gouvernant la terre. »

Les derniers momens de sa vie furent empoisonnés par des chagrins domestiques : le successeur de Galère persécuta et fit périr Prisca sa femme, et Valérie sa fille. Dioclétien mourut en 313, dans la soixante-huitième année de son âge*. Il ne reste de lui que le bruit de son nom, quelques débris de son palais à Spalatro, et les ruines de Rome.

* An de Rome 1064. — De Jésus-Christ 313.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Partage de l'empire. — Portrait de Constantin. — Perfidie de Galère à l'égard de Constantin. — Arrivée de Constantin auprès de son père. — Mort de Constance. — Constantin est proclamé empereur par l'armée. — Fureur de Galère — Exploits de Constantin. — Ambition de Maximien. — Tyrannie de Galère. — Maxence est proclamé empereur. — Marche de Sévère contre Rome. — Maximien remonte sur le trône. — Défaite, fuite et mort de Sévère. — Licinius est nommé César. — Marche de Galère contre Rome. — Fuite de son armée. — Union de Constantin et de Fausta, fille de Maximien. — L'empire est gouverné par six princes. — Désordres de Maxence. — Violence de Maximien contre son fils. — Sa fuite et sa chute du trône. — Son usurpation. — Sa déchéance et sa fuite. — Sa conspiration contre Constantin. — Dévouement conjugal de sa fille Fausta. — Mort de Maximien. — Nouveaux désordres de Maxence. — Mort de Sophronie. — Mort de Galère. — Témérité de Constantin. — Sa victoire sur les barbares. — Lâcheté et tyrannie de Maxence. — Vénération de Constantin pour le christianisme. — Nouvel étendard nommé *Labarum*. — Victoire de Constantin. — Mort de Maxence. — Entrée triomphale de Constantin dans Rome. — Son gouvernement. — Union de Licinius et de Constancie. — Invasion de Maximin. — Sa défaite, sa fuite et sa mort. — Vengeance de Licinius. — Guerre entre Constantin et Licinius. — Défaite, fuite et mort de Licinius.

CONSTANCE ET GALÈRE, EMPEREURS; SÉVÈRE, MAXIMIN DAZA ET LICINIUS, CÉSARS; MAXENCE, ÉLU A ROME; MAXIMIEN REMONTÉ SUR LE TRÔNE; ET CONSTANTIN, EMPEREUR.

(An de Rome 1056. — De Jésus-Christ 305.)

L'EMPIRE, après l'abdication de Dioclétien, fut Partage de l'empire.

de nouveau partagé. Constance garda l'Espagne, la Gaule et la Bretagne : on parut même lui céder, comme au plus ancien, l'Italie et l'Afrique ; mais ces deux pays, confiés à l'administration du nouveau César Sévère, se trouvèrent de fait dans la dépendance de Galère, dont Sévère était la créature.

Galère gouvernait lui-même l'Asie-Mineure, la Grèce, la Thrace, la Macédoine; et Maximin, son neveu, commandait en Syrie et en Égypte : ainsi la fortune paraissait favoriser ses vues ambitieuses; tous les Césars, soumis à son autorité, n'étaient que des sujets décorés d'un titre pompeux. La santé de Constance, qui déclinait, annonçait une fin prochaine; et Galère espérait, après sa mort, se voir seul maître de l'empire : le jeune Constantin était l'unique obstacle qui pût s'opposer à ses projets; mais la politique de Dioclétien avait pris toutes les mesures nécessaires pour l'écarter du trône. On croyait avoir annulé ses droits en forçant Constance à répudier sa mère Hélène ; et, pour se délivrer de toute inquiétude à son égard, malgré les prières réitérées de Constance, on retenait son fils à la cour de Nicomédie, comme un otage, ou plutôt comme un captif.

Portrait de Constantin.

Constantin, poursuivi par les rigueurs du sort, en était dédommagé par les plus heureux dons de la nature : peu d'hommes avaient reçu du ciel une taille plus majestueuse, un esprit plus étendu,

une figure plus agréable et plus imposante. Instruit par des maîtres habiles, formé par sa mère Hélène aux principes de la morale chrétienne, adroit dans tous les exercices, intrépide dans les dangers, et doué d'une force prodigieuse qui ne lui faisait rien perdre de sa grâce, il s'était attiré l'affection du peuple et du soldat.

Combattant en Egypte et sur les bords du Danube, sous les ordres de Dioclétien, il s'était également distingué par son courage comme soldat, par son habileté comme officier : vainqueur de plusieurs chefs barbares en combat singulier, il terrassa un jour le plus colossal et le plus redoutable d'entre eux, et le traîna par les cheveux aux pieds de l'empereur.

Digne des temps héroïques de Rome, il n'aurait mérité que des éloges si l'amour du pouvoir absolu n'eût pas terni souvent ses grandes qualités. Malgré les panégyriques outrés des auteurs chrétiens, et entre autres d'Eusèbe qui disait que Dieu seul aurait pu écrire dignement la vie d'un tel prince, l'histoire impartiale, en rendant justice à ses vertus, ne doit pas se montrer indulgente pour ses crimes : habituellement généreux par caractère ou par politique, il fut souvent perfide et cruel par ambition ; sa fortune et son génie doivent le faire compter au nombre des plus grands princes, mais plusieurs de ses actions lui assignent aussi une place parmi les tyrans.

Peut-être un jugement non moins équitable, mais plus doux, pourrait attribuer ses belles actions à son cœur, et ses vices à son siècle.

Perfidie de Galère à l'égard de Constantin.

Galère, comme Eurysthée, voulant perdre ce nouvel Hercule, l'exposait sans cesse aux plus rudes travaux et aux plus grands périls : tantôt il l'envoyait au-delà du Danube affronter, à la tête d'une faible troupe, des essaims de barbares; tantôt, lui ordonnant de charger l'ennemi, il le forçait à traverser des marais dans lesquels il espérait l'engloutir. Plusieurs fois enfin, enflammant son amour propre, il l'engageait à combattre dans le cirque contre des lions et contre des tigres; mais la fortune le sauva de tous ces dangers; et, en cherchant à lui donner la mort, on ne fit qu'augmenter sa gloire.

Cependant Constance, qui sentait sa fin s'approcher, pressait si vivement Galère de lui rendre son fils, qu'il fallut ou lui céder ou rompre avec lui. Galère feignit d'acquiescer à sa demande, et résolut de se délivrer de toute crainte par un crime secret.

Arrivée de Constantin auprès de son père.

Constantin, ayant pénétré ses projets, trompa le perfide, fixa un jour pour son départ, s'enfuit la veille, tua tous les chevaux qui se trouvaient à chaque relais, se mit promptement, par ce moyen, hors de toute atteinte, et rejoignit son père dans la Gaule, au moment où ce prince s'embarquait à Boulogne pour combattre les Pictes. Il le suivit

dans cette expédition, et, peu de temps après, reçut ses derniers soupirs.

Mort de Constance.

Constance mourut dans la ville d'Yorck, an de Rome 1057, de Jésus-Christ 306. Il n'avait eu d'Hélène, sa première femme, que Constantin. Théodora lui laissa trois fils et trois filles, Dalmace, Jules, Annibalien, Constancie, Anastasie et Eutropie. Plus occupé des intérêts de l'Etat que de ceux de sa famille, il désigna Constantin seul pour son successeur, le recommanda aux légions, et ordonna à ses autres enfans de vivre en simples citoyens.

Constance, modèle des bons princes, ne ternit ses grandes qualités par aucune faiblesse; il plaça sa force dans ses vertus, sa grandeur dans la justice, sa sûreté dans l'affection des peuples. Il les rendit heureux, et en fut constamment aimé.

Dioclétien lui ayant un jour reproché son insouciance pour se former un trésor proportionné aux grandes entreprises dont il était chargé, il écrivit aux principales cités et aux personnes les plus opulentes de ses Etats qu'il avait besoin d'argent. Une parole d'un prince aimé produit des prodiges. Il lui arriva dans l'instant, de toutes parts, des sommes immenses. Ayant appelé alors près de lui les envoyés de Dioclétien, il offrit à leurs regards ces monceaux d'or, et leur dit : « Vous voyez mon trésor, je l'avais déposé dans » les mains de tous mes sujets; sachez que le

» trésor le plus inépuisable des princes, c'est l'a-» mour des peuples. » Ce trait seul suffit à son éloge.

Si le sort l'eût mis à la place de Dioclétien, il aurait probablement prolongé l'existence de l'empire romain, en lui rendant le seul ciment qui assure la durée des Etats, la vertu.

Constantin est proclamé empereur par l'armée.

Le dernier vœu de Constance fut une loi pour sa famille, pour les peuples, pour l'armée; son ombre régnait encore par l'amour, et les soldats proclamèrent unanimement Constantin empereur.

Ce prince, dissimulé comme tous les ambitieux, opposa quelque résistance à leur désir, prétendit qu'il devait attendre le consentement de Galère, et feignit même de vouloir fuir pour se dérober à leur empressement. Ses refus, comme il l'avait prévu, augmentèrent leur ardeur; il céda enfin à cette douce violence, prit le titre d'Auguste, et célébra, en cette qualité, avec pompe, les funérailles de son père qu'il plaça, suivant l'usage, au rang des dieux.

Fureur de Galère.

Son premier soin fut ensuite d'écrire à l'empereur Galère, et de lui envoyer des ambassadeurs, pour l'inviter à le reconnaître et à confirmer le choix de l'armée. L'impétueux Galère ne put contenir sa fureur lorsqu'il apprit un événement si contraire à ses desseins ambitieux. Il maltraita les députés de Constantin; et, dans le premier mouvement de son courroux, il ordonna de briser l'i-

mage de ce prince, qu'il lui avait envoyée, et qui, selon la coutume, était entourée de lauriers. Après avoir refusé quelque temps de reconnaître ce nouveau collègue, vaincu par les prières de ses ministres, qui redoutaient la vaillance des légions de l'Occident, il reconnut Constantin, non comme Auguste, mais comme César; et, pour remplacer Constance, il donna le rang et le titre d'empereur à Sévère.

Constantin savait déguiser ses ressentimens, commander à ses passions, et couvrir ses vues ambitieuses d'un voile de modération. Loin de s'irriter, il parut se contenter du second rang et du titrede César. Sa feinte modestie trompa Galère, qui, satisfait de cette apparrente soumission, crut encore qu'il pourrait parvenir à régner seul avec des lieutenans décorés d'un nom pompeux.

Exploits de Constantin.

Cependant Constantin, continuant à se montrer plus digne du trône que ses rivaux, augmenta sa renommée par de nouveaux exploits, défit encore les Francs qui étaient venus l'attaquer, repoussa une invasion formidable des Germains, les poursuivit au-delà du Rhin, et détruisit presque entièrement la nation des Bructères; mais il souilla sa victoire par des actes de cruauté. Croyant épouvanter les barbares en les imitant, il n'épargna aucun de ses prisonniers, et les livra désarmés aux bêtes féroces.

Terrible contre ses ennemis, il se montra doux

et humain pour les peuples qu'il gouvernait, et il suivit religieusement les sages maximes de son père.

Ambition de Maximien.

Le vieux Maximien-Hercule, dans sa retraite, moins sage que Dioclétien, regrettait le trône : un homme sans vertu ne peut supporter la solitude. Lorsqu'il apprit l'élévation du fils de Constance, la jalousie vint ajouter ses tourmens à ceux de l'ambition trompée. Dès ce moment il ne s'occupa que des moyens à prendre pour reparaître avec éclat sur la scène du monde et pour recouvrer sa puissance. La fortune lui en donna bientôt l'occasion.

Tyrannie de Galère.

Galère, livré sans frein à ses passions, était aussi violent que Marius, aussi cruel que Néron, aussi débauché qu'Héliogabale : son luxe dévorait toutes les richesses de l'empire, dont les trésors semblaient insuffisans à sa cupidité ; les peuples gémissaient sous le poids des impôts ; les plus affreux supplices punissaient la résistance et même le murmure. Galère se donnait, dit-on, le barbare plaisir de faire étouffer, en sa présence, les condamnés par des ours monstrueux. Son avarice s'accroissait chaque jour ; il espéra, en faisant un nouveau dénombrement, découvrir les fortunes qu'on lui célait, et trouver de nouvelles ressources pour s'enrichir. L'Italie se vit couverte d'exacteurs, d'espions et de délateurs. Rome même ne fut pas épargnée ; on viola ses priviléges, on or-

donna à tous les citoyens de rendre un compte exact de leur fortune, et, comme on craignait quelque obstacle de la part des cohortes prétoriennes, Galère les réforma.

Les peuples, amollis par la corruption, ne combattent plus pour leurs droits, mais défendent encore leurs intérêts. Les Romains avaient depuis long-temps sacrifié leur liberté ; ils s'armèrent pour conserver leur fortune. Maximien, instruit de leur mécontentement, envoya son fils Maxence à Rome pour aigrir leurs ressentimens, le chargeant ainsi de courir tous les dangers d'une révolution, dont il comptait, en cas de succès, recueillir seul le fruit.

Les esprits étaient tellement exaspérés qu'il ne fallait qu'un signal et qu'un point d'appui pour faire éclater la révolte. Dès que Maxence parut, les vœux et les espérances des mécontens se portèrent sur lui. Ce prince, par la grossièreté de son esprit, par la brutalité de ses vices, était indigne du trône ; mais il n'avait alors besoin ni de mérite, ni même d'adresse pour réussir. Rome ne voulait qu'un nom et qu'un vengeur.

Ce prince promit au sénat de lui rendre son ancienne autorité, aux patriciens leurs priviléges, au peuple l'exemption des impôts et les distributions de grains, aux prétoriens leur ancien droit d'élire les empereurs, droit que venaient encore d'exercer les légions de Gaule et de Bre-

tagne, et dont ils auraient trouvé honteux de ne pas suivre l'exemple.

Maxence est proclamé empereur.

Ces promesses, qui s'adressaient à tous les intérêts, réveillèrent toutes les passions. Rome entière, sortant de sa longue et profonde léthargie, se souleva, s'arma, et Maxence fut proclamé unanimement empereur.

Marche de Sévère contre Rome.

Sévère, qui avait pour département l'Italie, et dont l'autorité aurait pu étouffer ce mouvement dans sa naissance, était alors entraîné loin de Rome par ses plaisirs ou par ses affaires. Il n'apprit cette révolution que lorsqu'elle fut consommée. Rassemblant à la hâte quelques légions et celles que lui donna Galère, il marcha promptement contre Rome.

Maximien remonte sur le trône.

A la nouvelle de son approche, Maxence tremblant, inhabile dans l'art de la guerre, implora les conseils, les secours et la présence de son père. Le vieux monarque, au comble de ses vœux, reparut dans Rome, reprit la pourpre, remonta sur le trône, et, rajeuni par le diadème, donna l'exemple de l'ardeur et du courage aux soldats et aux citoyens armés.

Défaite, fuite et mort de Sévère.

La guerre était sa seule science; l'autorité de son nom et le souvenir d'un long règne, brillant d'exploits, remplissaient de confiance son armée, et intimidaient celle de Sévère. Dès qu'ils furent en présence, la plupart des légions, baissant leurs armes, abandonnèrent leur général, et se rangèrent

du côté de leur ancien empereur qui les avait si souvent menées à la victoire. Sévère, promptement vaincu, s'enfuit à Ravenne : il y fut investi. Un long siége aurait donné le temps à Galère de le délivrer ; Maximien, employant pour hâter son triomphe un infâme artifice, promit à Sévère d'épargner sa vie, et de lui assurer une retraite honorable. Ce prince, trop confiant, se rendit : Maximien, éludant sa parole, ne lui donna pas la mort, le reçut même avec honneur ; mais peu de temps après il le livra à son fils Maxence, qui, par ses ordres, le fit périr.

Licinius est nommé César.

Galère, furieux, remplaça Sévère par un autre César ; il décora de ce titre Licinius, général expérimenté, constamment attaché à sa fortune, et qui, par une grande conformité d'orgueil, d'inhumanité et de vices, était digne d'être son ami.

Marche de Galère contre Rome.

Après l'avoir couronné solennellement à Nicomédie, Galère, à la tête d'une armée peu nombreuse, débarqua en Italie. Il ne pouvait croire que Rome, si long-temps esclave, livrée à la mollesse et aux plaisirs, pût lui opposer une forte résistance ; mais, en approchant de la capitale du monde, un spectacle imprévu frappa ses regards. L'ancienne Rome semblait être sortie de son tombeau ; la haine avait éveillé le courage ; le Capitole paraissait vouloir encore commander au monde ; les sept collines avaient enfanté de nouvelles légions ; la plaine en était couverte ; elles

faisaient entendre les noms redoutables du *sénat* et du *peuple romain*; et ces noms révérés, rappelant un respect antique, frappaient de terreur les troupes de Galère, qui croyaient commettre un parricide en attaquant la ville sacrée. Avec de semblables dispositions le succès ne pouvait être

Fuite de son armée.

douteux. Au premier choc l'armée de Galère prit la fuite; et ce prince, pour sauver sa vie, fut obligé de capituler.

Maximien, qui aurait pu le détruire, craignit qu'il ne trouvât des ressources dans son désespoir, et lui permit de retourner avec son armée en Asie.

Union de Constantin et de Fausta, fille de Maximien.

Pendant cette lutte courte, mais sanglante, Constantin, laissant ses rivaux s'affaiblir mutuellement, consolidait son pouvoir, en faisant prospérer dans ses Etats le commerce et l'agriculture, en maintenant la discipline dans ses armées; l'économie remplissait son trésor, et les peuples bénissaient sa justice. Maximien, pour l'engager à soutenir sa cause, lui offrit sa fille Fausta en mariage; il l'épousa, ne promit que d'observer une stricte neutralité, et ne consentit à le reconnaître pour empereur qu'au moment où Galère lui céda Rome et l'Italie.

L'empire est gouverné par six princes.

Après la retraite de Galère, l'empire se trouva gouverné par six princes : Maximin en Afrique et en Egypte; Maximien et Maxence en Italie; Licinius dans la Grèce, la Thrace et l'Illyrie;

Galère en Asie, et Constantin dans les Gaules, dans la Bretagne et en Espagne. Un tel partage de pouvoirs ne pouvait durer, et cette oligarchie de princes coûta plus de sang que n'en avait fait verser l'anarchie des trente tyrans, vaincus par Aurélien.

Désordres de Maxence

Maxence, délivré de toute inquiétude par les victoires de son père, méprisa ses ordres dès qu'il crut n'avoir plus besoin de son appui, insulta les grands, dépouilla les riches, autorisa la licence des troupes, et se livra nuit et jour publiquement aux excès de la plus scandaleuse débauche. Son père, le voyant en butte à la haine publique, crut le moment favorable pour accomplir ses projets. L'artificieux vieillard méprisait, haïssait Maxence, et ne s'était servi de lui que comme d'un instrument fait pour lui rouvrir les chemins du trône. Espérant que l'animadversion générale le seconderait, il convoque le sénat et le peuple, adresse à son fils les plus sanglans reproches sur son incapacité, sur ses vices, sur ses cruautés, le déclare indigne de régner, et lui arrache de ses propres mains le manteau impérial.

Violence de Maximien contre son fils.

Sa fuite et sa chute du trône.

Les sénateurs, les chevaliers et la foule des citoyens, incertains du parti qu'ils devaient prendre, gardaient un profond silence, quand tout à coup les jeunes courtisans qui partageaient les débauches de Maxence, et les soldats dont il favorisait les désordres, jettent de grands cris, l'entourent,

le défendent, accablent Maximien d'injures et de menaces, lèvent sur lui leurs mains furieuses, et forcent cet ambitieux vieillard à chercher son salut dans la fuite.

Tombé du trône une seconde fois, il courut en Asie implorer bassement et vainement les secours de Galère : après avoir tenté d'inutiles efforts pour l'armer contre son fils, il vint dans les Gaules demander un asile à son gendre. Constantin l'accueillit généreusement, le logea dans son palais, et lui accorda tous les honneurs dus à son rang *.

Son usurpation.

L'âge et les revers ne pouvaient adoucir le cœur de ce vieillard, qui ne vivait que pour régner : tandis que son gendre le traitait en père, il ne songeait qu'aux moyens de lui enlever le trône et la vie.

Les Francs venaient encore d'envahir le pays de Trèves. Constantin, qui dut presque toujours ses succès à sa rapidité, court les combattre à la tête d'un faible corps de troupes. Dès que Maximien le sait engagé dans cette guerre, il répand le bruit que ce prince, enveloppé par les barbares, est tombé sous leurs coups, et, convoquant à la hâte les légions qui se trouvaient du côté d'Arles, il se fait proclamer empereur par elles.

Sa déchéance et sa fuite.

Constantin apprend cette nouvelle au moment où son audace venait de forcer les ennemis à prendre la fuite et à repasser le Rhin. Sans perdre de temps, aussi prompt que l'éclair, suivi de

quelques hommes dévoués, il revient à Châlons, s'embarque, descend la Saône et le Rhône, et reparaît à l'improviste sous les murs d'Arles. Maximien n'avait point eu le temps d'organiser ses forces et de consolider son usurpation; il ne commandait que par la crainte, Constantin était aimé : dès que le nom de ce prince chéri se fait entendre, tous les cœurs volent au-devant de lui; les soldats se rangent en foule sous ses drapeaux. Maximien s'enfuit à Marseille; Constantin l'y poursuit, et les habitans lui en ouvrent les portes : clément après la victoire, il n'ôte à son beau-père que la pourpre impériale, lui laisse la vie, et le retient auprès de lui.

Loin d'être touché par cette douceur, l'implacable vieillard, résolu de se venger, jura de donner la mort à celui qui venait d'épargner ses jours. Quelques mois après, se trouvant encore à Marseille avec Constantin, dont l'âme généreuse ne pouvait soupçonner un pareil crime, il découvrit son affreux projet à sa fille Fausta, employant tour à tour les présens, les prières, les promesses, les menaces, pour l'engager à laisser ouvert pendant la nuit l'appartement de son époux, et à éloigner les gardes qui veillaient à sa sûreté. Sa conspiration contre Constantin.

La malheureuse impératrice, forcée de donner la mort à son père si elle parlait, ou à son époux si elle se taisait, ne sut long-temps, dans cette affreuse position, qui elle devait trahir ou sauver : Dévouement conjugal de sa fille Fausta.

enfin l'amour conjugal l'emporta ; elle promit à son père d'obéir, et révéla tout à Constantin.

Ce prince, plus consterné qu'effrayé d'un tel forfait, refusait d'y croire, et voulut en avoir la preuve évidente avant de le punir. Suivant les mœurs barbares de ce temps, les esclaves étaient à peine comptés au nombre des hommes : Constantin sacrifie les jours d'un eunuque pour dévoiler l'affreuse vérité, le place dans son lit, éloigne les gardes, et se tient à portée de tout voir.

Au milieu des ombres et du silence de la nuit, Maximien, armé d'un poignard, s'avance, voit avec une barbare satisfaction que sa fille a dégagé sa marche de tout obstacle : il entre dans la chambre, s'approche du lit, enfonce à plusieurs reprises son fer dans le sein de l'esclave, et s'écrie : *Mon ennemi est mort, je suis maître de l'empire !* A peine il a prononcé ces mots, Constantin paraît à sa vue, l'atterre par ses regards menaçans, et change sa cruelle joie en honte et en désespoir. Constantin ne pardonna plus, et Maximien périt, juste victime d'une coupable ambition qui ne put s'éteindre qu'avec sa vie.

Mort de Maximien.

Nouveaux désordres de Maxence.

Maxence, qui avait trahi, insulté, détrôné son père, déclara témérairement qu'il voulait le venger. Depuis qu'il régnait seul, sa tyrannie ne connaissait plus de bornes : Rome, pendant le court règne de ce prince féroce et insensé, fut remplie de délateurs, inondée de sang, et livrée au pil-

lage. La pudeur des femmes et des vierges les plus distinguées était immolée à la brutalité de ses désirs. Sophronie, chrétienne et mariée à un illustre sénateur, voyant sa maison entourée par les satellites du tyran, crut pouvoir, sans offenser son Dieu, s'affranchir du déshonneur : elle se poignarda, et le sang de cette nouvelle Lucrèce aurait peut-être encore armé les Romains contre la tyrannie ; mais ils étaient contenus par une armée dévouée à Maxence. Cette armée régnait plus que lui, et disposait à son gré de la fortune et de la vie des citoyens. Maxence leur disait souvent : « Prenez, pillez, prodiguez, ce sont vos droits ; » la fortune de l'empire que vous soutenez vous » appartient. »

Mort de Sophronie.

Fort de l'appui de ces soldats licencieux, il se regardait comme seul empereur, parlait avec mépris des autres Césars, et ne les traitait que comme ses lieutenans.

Mort de Galère.

Le sénat et le peuple, excédés de son joug odieux, implorèrent le secours de Constantin. Les circonstances étaient favorables ; Galère venait de terminer ses jours dans d'affreux tourmens : les vices de son âme semblaient avoir infecté son corps. Il mourut rongé d'ulcères, dévoré de remords ; et, avant d'expirer, il révoqua l'édit cruel publié par lui contre les chrétiens.

Témérité de Constantin.

Licinius et Maximin, ses successeurs, se disputaient l'empire de l'Asie, et Constantin, sans

craindre de diversion du côté de l'Orient, marcha en Italie, où l'appelaient ses destinées; mais, avant de franchir les Alpes, ce prince fit un acte de témérité, dont le succès accrut sa gloire, et assura pour long-temps la tranquillité de la Gaule.

Les barbares, qui jusque là se bornaient à faire la guerre séparément, et à envahir chacun les provinces qui se trouvaient le plus à leur portée, s'étaient alors réunis en masse. Une armée formidable, composée de Francs, de Cattes, de Bructères et de la plupart des peuples de la Germanie, avait traversé le Rhin : Constantin marcha contre eux avec des troupes inférieures en nombre, mais supérieures en tactique et en courage. Lorsqu'il fut près des ennemis, s'étant déguisé, il entra audacieusement dans leur camp, causa familièrement avec eux, et reconnut avec soin leurs postes. Revenu ensuite au milieu de ses légions, il attaqua les barbares par le côté le plus faible de leur position, les enfonça, jeta le désordre dans leurs rangs, les mit en fuite, et en fit un affreux carnage.

Sa victoire sur les barbares

Délivré, par cette victoire, de toute crainte pour ses États, il réunit toutes ses forces qui ne s'élevaient, dit-on, qu'à cent mille hommes, passa le mont Cénis, prit Suze d'assaut, défit dans la plaine de Turin un gros corps de cavalerie qui s'opposait à sa marche, se rendit maître de Turin,

de Milan, et fut reçu dans la Lombardie non comme un ennemi, mais comme un libérateur.

Lâcheté et tyrannie de Maxence.

Maxence, aussi lâche qu'orgueilleux, ne s'était jamais montré redoutable qu'à l'innocence, à la pudeur, à la vertu. Il se tenait enfermé dans Rome, et faisait la guerre par ses lieutenans. Leurs armes lui avaient soumis l'Afrique, enlevée à Maximin : un usurpateur, nommé Alexandre, s'y révolta, et la gouverna pendant trois ans. Rufin, envoyé par Maxence, le défit et le tua. Pompéianus fut chargé de défendre l'Italie, et de combattre Constantin. Son armée, composée de troupes d'Italie et d'Afrique, comptait cent quatre-vingt mille combattans, ardens à servir la cause d'un tyran qui livrait à leur cupidité toutes les richesses de Rome et de l'Italie.

Comme les impôts ne suffisaient plus pour payer cette nombreuse armée, Maxence eut recours aux confiscations, et jamais aucune tyrannie ne fit couler plus de larmes et de sang.

Vénération de Constantin pour le christianisme.

Constantin, précédé du bruit de ses exploits et de ses vertus, était appelé par les vœux de tous les citoyens opprimés. Cependant, avant de combattre des forces supérieures aux siennes, que le nom de Rome rendait encore plus redoutables, et contre lesquelles la bravoure de Sévère et l'expérience de Galère avaient échoué, il crut devoir ranimer le courage de ses soldats en leur offrant le secours du Ciel; et, pour les rassurer contre la

crainte de la fortune et des dieux du Capitole, il leur promit la victoire au nom d'un Dieu plus puissant. Hélène, sa mère, lui avait inspiré dans son enfance un grand mépris pour l'idolâtrie, et une profonde vénération pour le Dieu des chrétiens. A l'exemple de son père, il les avait toujours protégés. Le culte de Jésus-Christ, triomphant au milieu des persécutions, s'était répandu avec rapidité dans tout l'empire; la haine de l'oppression augmentait sans cesse ses prosélytes; le sang des martyrs multipliait et fortifiait les racines du christianisme; les plus braves guerriers, les plus sages magistrats, les hommes les plus éclairés, tous les citoyens qui avaient conservé quelque sentiment de vertu se déclaraient pour ce culte moral : ils méprisaient les faux dieux de Maxence et de Maximin, ainsi que leur Panthéon rempli de tyrans, et leur Olympe peuplé de vices. Les pauvres, les esclaves invoquaient un Dieu qui rappelait aux hommes la primitive égalité, et les femmes embrassaient avec ardeur une religion qui ordonnait la clémence, commandait l'amour, et promettait un bonheur éternel aux plus douces vertus.

Le polythéisme était défendu par les satellites des tyrans, par les prêtres des idoles, par quelques philosophes opiniâtres dans leur système, par quelques esprits superstitieux, qui croyaient l'ancien culte et l'ancienne gloire de Rome insé-

parables, enfin par une foule d'hommes corrompus, portés par leur intérêt à conserver le culte des vices divinisés.

Maximin, aussi intolérant que Galère, favorisait le parti de Maxence, et se montrait, comme lui, l'implacable ennemi des chrétiens. Licinius, son rival, soutenait la cause de Constantin, et, en sa faveur, paraissait disposé à tolérer le christianisme.

Telle était la disposition des esprits, lorsque Constantin, soit qu'il fût éclairé par les lumières de la religion, soit qu'il ne se laissât diriger que par celles de la politique, eut recours à une fraude pieuse, pour persuader à ses soldats que le ciel même s'armait en sa faveur.

Nouvel étendard nommé *labarum*.

Appuyé par le témoignage des guerriers chrétiens qui combattaient sous ses ordres, il dit et attesta à toute l'armée « que, se trouvant un » jour en marche au moment où le soleil était sur » son déclin, il avait vu dans les airs une croix » lumineuse qui portait cette inscription : *Triom-* » *phez par ce signe ;* et que la nuit suivante Jé- » sus-Christ, lui apparaissant en songe, et lui » expliquant ce phénomène, lui avait commandé » de prendre un étendard semblable à ce signe » divin *. » L'empereur obéit ; ce nouvel étendard s'appela *labarum*, comme l'ancien étendard impérial, et toute son armée, suivant avec enthousiasme cette enseigne miraculeuse, porta dès ce

* An de Rome 1062. — De Jésus-Christ 311.

moment, sur ses casques et sur ses boucliers, le signe éclatant de la croix qui jusqu'alors avait été l'objet de l'insulte et de la persécution.

Tel est le récit qu'Eusèbe prétendait tenir de la bouche même de Constantin. Les auteurs païens de ce temps racontaient le fait autrement. Ils disaient qu'on avait vu dans les airs une armée céleste qui dirigeait et encourageait celle de Constantin.

Ce qui paraît certain c'est que tous, païens ou chrétiens, attribuèrent la défaite des armées de Rome à un prodige.

Victoires de Constantin.

L'empereur, continuant sa marche, rencontra près de Vérone l'armée de Pompéianus, et lui livra une bataille : dans cette action, longue et meurtrière, Constantin montra l'habileté d'un grand capitaine, et s'exposa en soldat. La fortune couronna ses armes ; il détruisit une partie de l'armée ennemie, et mit le reste en fuite.

Les débris des légions vaincues, se joignant aux troupes restées à Rome, formèrent encore une nombreuse armée qui campa au-delà du Tibre ; les prétoriens en composaient la principale force ; Maxence, livré à ses infâmes débauches, ne sortait pas de l'enceinte de son palais : les oracles trompeurs de la sibylle rassuraient son esprit superstitieux ; ils lui avaient dit, avec l'ambiguité ordinaire de leur langage, « que l'ennemi de Rome

» serait bientôt vaincu. » Le tyran ne vit pas que c'était annoncer sa défaite et sa mort.

Cependant l'armée victorieuse se trouva bientôt en présence de la sienne; et, malgré sa lâcheté, il se vit forcé, par les menaces et par l'indignation des prétoriens, de venir se mettre à leur tête. Lorsque le signal fut donné, le succès ne resta pas long-temps incertain; Maxence dirigea ses troupes sans habileté; la garde prétorienne, amollie par une longue inaction, ne put soutenir le choc des belliqueuses légions du Nord; les recrues d'Italie et d'Afrique prirent la fuite comme elles; en peu d'heures la déroute fut complète. La foule des fuyards fit crouler par son poids le pont du Tibre; Maxence, qui se trouvait au milieu d'eux, tomba dans le fleuve et s'y noya.

Mort de Maxence

Le lendemain Rome ouvrit ses portes, et Constantin, au bruit des applaudissemens publics, entra comme libérateur dans la capitale du monde; la tête de Maxence, portée sur une pique, précédait son char. On ne voyait point à ce noble triomphe, dit un orateur de ce temps, des généraux dans les fers, des princes enchaînés, ni une foule de barbares vaincus et captifs; ce qui le décorait, c'était le sénat, les patriciens rendus à leur dignité, les bannis rappelés de leur exil, le peuple romain affranchi d'une odieuse captivité, enfin Rome entière délivrée de la tyrannie d'un monstre.

Entrée Triomphale de Constantin dans Rome.

L'empereur ne souilla sa victoire par aucun acte

de rigueur; sa sévérité ne se porta que sur les cohortes prétoriennes : il cassa cette troupe factieuse qui s'était toujours montrée l'ennemie des bons princes et l'appui des tyrans.

Son gouvernement.

En peu de mois l'activité de l'empereur répara les maux produits par dix années de tyrannie; les exilés revinrent dans leurs foyers, les proscrits rentrèrent dans leurs biens, le sénat reprit sa dignité, la justice présida les tribunaux, la pudeur respira, le vice cacha dans l'ombre son front audacieux; on bannit les délateurs; les magistrats concussionnaires furent destitués et punis; enfin le cultivateur, soulagé des taxes énormes qui dévoraient ses fruits et ses moissons, se livra de nouveau au travail avec confiance et sécurité.

Constantin reçut du sénat les honneurs décernés à tous les princes qui l'avaient précédé. Se conformant ensuite aux anciens usages populaires, il célébra les jeux publics, et donna à la multitude les spectacles ordinaires du cirque, mais il ne voulut point prendre part aux sacrifices; et, par son mépris pour le culte des faux dieux, il commença, malgré ses sages lois et ses grandes actions, à s'attirer l'animadversion des habitans de Rome, dont la plus grande partie restait attachée aux antiques superstitions.

Union de Licinius et de Constancie.

Quelque temps après Constantin se rendit à Milan; il y trouva Licinius, et resserra les liens de son alliance avec ce prince, en lui donnant pour

femme sa sœur Constancie. Tous deux, de concert, publièrent dans leurs Etats plusieurs édits pour rendre aux chrétiens leurs biens et leurs églises, aux évêques leur autorité spirituelle, et pour autoriser partout le libre et public exercice de la religion chrétienne.

Invasion de Maximin.

A la mort de Galère, l'Asie étant devenue l'objet de la rivalité de Licinius et de Maximin, celui-ci, plus prompt que son collègue, s'en était saisi, s'y était fortifié et en avait obtenu la cession définitive par un traité. Cette paix ne fut pas de longue durée; Maximin, ennemi implacable des chrétiens, ne pouvait supporter la protection que leur accordaient ses deux collègues et les reproches qu'ils lui adressaient sur sa cruauté. Echauffé dans sa haine par la fureur de ses pontifes et par celle des anciens partisans de Galère et de Maxence réunis près de lui, fier du nombre de ses troupes, de l'étendue de ses Etats, et trompé par de faux oracles, il crut pouvoir, en surprenant Licinius par une attaque imprévue, le renverser facilement du trône, vaincre ensuite Constantin, et s'emparer de leurs possessions. Rassemblant en secret ses troupes, il marcha diligemment sur le Bosphore, traversa le détroit, et se rendit maître de Byzance et d'Héraclée.

Sa défaite, sa fuite et sa mort.

Licinius, loin d'être découragé par les premiers succès de cette invasion, partit de Milan, se mit à la tête des braves légions de Thrace et d'Illyrie,

attaqua les troupes asiatiques qui se livraient au pillage, et les défit en deux batailles rangées. Maximin, ayant perdu la plus grande partie de son armée, se sauva en Cilicie : peu de temps après, lorsqu'il fut informé de l'approche du vainqueur qui le poursuivait, il s'empoisonna.

Vengeance de Licinius.

Licinius, aussi féroce que son rival, usa cruellement de la victoire; il fit périr la famille de Maximin, et n'épargna pas même les jours de Prisca et de Valéria, l'une épouse et l'autre fille de Dioclétien.

Guerre entre Constantin et Licinius.

Il n'existait plus que deux empereurs, Constantin et Licinius; l'intérêt, qui les avait unis momentanément, les divisa bientôt : Constantin exigeait un nouveau partage, et voulait que son collègue lui cédât l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce; Licinius s'y refusa, et l'on en vint aux armes.

Les deux empereurs se livrèrent bataille à Cybalis, en Pannonie, près de Sirmium. Les deux chefs, également braves et expérimentés, conduisaient chacun des légions belliqueuses. L'action dura vingt-quatre heures; enfin, l'aile que commandait Constantin ayant enfoncé celle qui lui était opposée, ce succès décida la victoire. Licinius, regagnant Andrinople, y rassembla d'autres forces, et donna le titre de César à un général peu connu, nommé Valens.

Constantin, poursuivant sa marche, attaqua de

nouveau son rival à Mardie, près d'Andrinople. Le succès du combat ne fut point décisif; chacun des deux partis s'attribua la victoire, mais Constantin seul en recueillit les fruits. Licinius, découragé, se soumit aux conditions qu'on voulut lui prescrire, déposa Valens, le fit périr, et, abandonnant les provinces que Constantin lui demandait, ne garda sous sa domination qu'une partie de la Thrace, l'Asie et l'Egypte.

L'ambition blessée ne considère une paix désavantageuse que comme une trêve. Résolu de la rompre dès qu'il le pourrait avec quelque espoir de succès, Licinius augmenta ses troupes, et remplit son trésor, en accablant le peuple d'impôts et de confiscations; cependant les riches et les grands souffraient seuls de sa tyrannie : ce prince, né dans la classe des paysans, s'en souvint et les protégea toujours.

Dans toutes les parties de l'empire les chrétiens regardaient Constantin comme leur libérateur, leur protecteur et leur chef : c'en était assez pour que Licinius devînt leur ennemi. Il embrassa avec chaleur la cause de l'ancienne religion, et commença de nouveau à livrer les chrétiens à la haine et à la vengeance de leurs persécuteurs. Constantin prit leur défense : Licinius excita les mécontens de Rome à conspirer contre les jours de son collègue. Après beaucoup de reproches mutuels et de négociations aussi infructueuses

que peu sincères, la guerre, qu'ils désiraient tous deux également, se ralluma.

Licinius, voyant à ses ordres les trésors de l'Orient, quatre cent cinquante vaisseaux de guerre, et une armée de terre de cent soixante-dix mille hommes, ne doutait pas de la victoire, « et con-
» sentait avec joie, disait-il, à la prendre pour juge
» entre les dieux de Rome, qu'il voulait venger,
» et le Dieu de Constantin. »

Campé sur une hauteur qui dominait Andrinople, et couvert par l'Hèbre, il attendit tranquillement Constantin, dont l'ardeur se trouva plusieurs jours arrêtée par les obstacles d'une aussi forte position : mais une longue expérience avait appris à ce prince toutes les ruses de la guerre. Après quelques jours d'inaction il surprit l'ennemi, traversa, la nuit, le fleuve dans un endroit dont on avait négligé la défense, et ne laissa pas le temps à Licinius de changer ses dispositions; il l'attaqua brusquement, le mit en fuite et l'enferma dans Byzance.

Défaite, fuite et mort de Licinius.

Constantin avait donné le titre de César à Crispus son fils aîné, qui devait le jour à Minervine sa première femme; les autres enfans qu'il avait eus de Fausta, Constantin et Constance, furent aussi décorés du même titre. Crispus, dans ce temps, commandait sa flotte; il combattit dans le détroit, celle de Licinius, la défit et détruisit plus de cent trente vaisseaux. Constantin pressait

le siége de Byzance; Licinius, craignant de tomber dans ses mains, s'échappa la nuit et se sauva à Chalcédoine. Le vainqueur l'y poursuivit, et lui livra une dernière bataille, dont le succès fut complet et ne laissa pas de ressource au vaincu. Dans cette action Constantin prit ou tua cent trente mille hommes.

Licinius, presque seul, s'enfuit à Nicomédie, et implora la clémence de son ennemi : il ne lui demandait que la vie, abandonnant toute prétention à l'empire ; les larmes et les prières de Constancie, sa femme, parurent toucher le cœur de Constantin; il épargna dans ces premiers momens les jours de son beau-frère; mais quelque temps après, sous prétexte que ce prince cherchait à réveiller le zèle de ses partisans, Constantin souilla sa gloire en ordonnant la mort de son rival. La défaite et le trépas de Licinius réunirent enfin sous les lois d'un seul prince toutes les parties de l'empire romain.

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

Changemens dans l'empire sous Constantin. — Lutte du paganisme et du christianisme. — Constantin se déclare pour le christianisme. — Naissance des sectes. — Adoption de l'arianisme par Constantin. — Mort de Crispus et de Fausta. — Le siége de l'empire est fixé à Byzance ou Constantinople. — Baptême et mort de Constantin.

CONSTANTIN, SEUL EMPEREUR.

(An de Rome 1066. — De Jésus-Christ 315.)

Changemens dans l'empire sous Constantin.

Le repos de Constantin fut plus actif, et le rendit encore plus célèbre que sa vie belliqueuse : les armes à la main il n'avait fait que des conquêtes, maître paisible de l'empire il changea le gouvernement, les lois et la religion.

Tant qu'il avait partagé le pouvoir suprême avec des rivaux aussi puissans que lui, qui défendaient les dieux de l'Olympe et les anciennes institutions, il s'était borné sagement à protéger le christianisme, et à réparer par de justes lois les malheurs de dix ans de tyrannie. « Rome, dit » un historien de ce temps, ressemblait, sous » le joug de Maxence, à une vaste prison, dont » Constantin ouvrit les portes. » Depuis son

triomphe on y avait vu reparaître la justice, la tolérance, l'ordre et la paix. Tous les hommes de mérite qui avaient combattu contre lui s'étaient vus élevés aux plus hauts emplois; les prétoriens licenciés avaient été placés dans les différens corps de l'armée: il n'avait déployé sa sévérité que contre le vice, la débauche, et la délation qu'il appelait *une peste publique*. Si les chrétiens lui durent la fin de leurs souffrances, il les protégea sans les venger; respecta, dans les premiers temps, l'ancien culte, et prit même le titre de souverain pontife: il ne supprima que les sacrifices qui outrageaient la nature, et ne défendit que le charlatanisme des aruspices qui, dans les époques de calamités, s'introduisaient dans toutes les maisons, et satisfaisaient leur avarice aux dépens de la crédulité. On ne put alors lui reprocher que deux actes imprudens: il exempta les clercs de tout service public, de tout emploi onéreux, et révoqua la loi portée contre le célibat. Comme l'empire était appauvri et dépeuplé, ces deux édits, qui empêchèrent les mariages et attirèrent dans l'église une foule d'oisifs, produisirent en peu de temps de funestes résultats.

Cependant, après tant d'années de violences, de guerres civiles, de persécutions, on devait bénir le règne d'un empereur qui se conduisait avec tant de modération et de générosité, qui voulait, disait-il, marcher sur les traces de Claude second,

son oncle, et de Marc-Aurèle, et dont la maxime favorite était que, vu l'imperfection des hommes, on devait plutôt consulter en les gouvernant la douce équité que la stricte justice.

Un de ses édits chargeait le trésor public de la subsistance de tous les enfans que leurs parens ne pourraient nourrir. Un autre invitait tous les citoyens à venir sans crainte accuser devant lui les commandans, les administrateurs, les magistrats dont ils auraient éprouvé quelque injustice, leur promettant d'examiner lui-même leurs griefs et d'y faire droit.

Opposé dans ce temps à toute réaction, il disait à ceux qui demandaient qu'on fît périr leurs persécuteurs : « La religion veut qu'on souffre la » mort pour elle, et défend de la donner. »

Lutte du paganisme et du christianisme.

Les dix premières années de son règne furent celles d'un grand prince; les païens se plaignaient alors de lui sans fondement; l'empereur protégeait la plus précieuse liberté pour l'homme, celle de la conscience, et si leurs regards étaient blessés en voyant dans la place publique la statue de Constantin portant une croix à la main, ils devaient s'en consoler en regardant celles de leurs dieux, debout dans leurs temples, et entourées d'offrandes et d'encens.

Mais lorsque ce prince se vit maître du monde et sans concurrens, son zèle pour la religion, à laquelle il attribuait tous ses succès, n'eut plus de

bornes; sa passion pour l'autorité ne voulut plus reconnaître de limites.

L'empire semblait partagé entre deux peuples. L'un défendait ses institutions et ses divinités, l'autre ne voulait qu'un maître et qu'un Dieu.

Le génie ardent de Constantin se déclara ouvertement pour le parti le plus favorable à son ambition et à sa croyance. Ces deux passions lui firent croire que la constitution d'un Etat si ancien, si corrompu, avait besoin d'une entière régénération. Il ignorait, comme le remarque Montesquieu, que, « si les réformes sont salutaires, » les révolutions sont funestes ; que les empires » sont de grandes masses qui ne se soutiennent » plus que par leur poids et par l'union de leurs » parties saines ou vicieuses. » Ils s'écroulent dès qu'une main téméraire veut toucher au vieux ciment qui les unit.

Constantin se déclare pour le chrstianisme.

L'empereur, offensé de toute résistance, soutint la vérité par les armes de l'erreur, par la violence : bravant l'opinion publique, les mœurs, les antiques lois, il ne se contenta pas de proscrire ces combats de gladiateurs qui entretenaient non le courage, mais la férocité du peuple romain, de supprimer les fêtes scandaleuses où l'on se livrait à la débauche et à l'ivresse au nom des dieux ; il ordonna de cesser tout travail le dimanche, il ferma les temples, interdit les sacrifices et renversa les idoles. Les priviléges des vestales furent

transférés aux vierges chrétiennes ; la liberté, donnée aux conciles, fut enlevée au sénat ; les évêques, apôtres de la pauvreté et de l'humanité, obtinrent des palais, acquirent des richesses ; le clergé jouit d'exemptions injustes qui firent de faux prosélytes ; la contrainte produisit de feintes conversions ; l'ambition et le luxe pénétrèrent dans l'Eglise.

On vit bientôt des courtisans hypocrites courir à la fortune sous le manteau de la piété, et des pontifes, ambitieux et ardens, faire de la chaire de vérité un théâtre de discorde, comme l'avait été autrefois la tribune.

Naissance des sectes.

Tout changea dans le monde, intérêts, mœurs, opinions et langage : la discussion des affaires ecclésiastiques remplaça celle des affaires publiques : on ne chercha plus l'autorité sur la terre, mais dans le ciel.

Dès que l'ardeur du zèle religieux devint un moyen de crédit et de puissance plus certain que l'amour de la patrie, que l'importance des services, que l'éclat des actions, chacun voulut s'en emparer, chacun disputa de ferveur.

La religion, auguste et simple, semblait offrir peu d'espérance à l'ambition qu'elle méprise, à l'intrigue qu'elle condamne, à l'orgueil qu'elle proscrit : mais les passions humaines cherchèrent à couvrir de nuages la simplicité des dogmes ; ils

furent exagérés par quelques rigoristes sombres, obscurcis par quelques platoniciens subtils; on éleva des questions insolubles sur des mystères que la raison chrétienne doit respecter sans les approfondir : chacun soutint les vérités avec passion, l'erreur avec acharnement; et les sectes naquirent.

On vit d'abord celle de Donat; elle dut son origine à la condamnation de quelques prêtres qui, dans le temps de la persécution, avaient abandonné aux profanes les livres saints; celle des *Circoncellions*, ennemie de toute propriété, et qui soutenait que la religion avait ordonné la communauté des biens; celle d'Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ, et le regardait comme inférieur à son père. Toutes ces querelles, aussi violentes que l'avaient été autrefois celles des plébéiens et des patriciens, enflammèrent les esprits, répandirent la discorde dans le gouvernement, dans le peuple, dans l'Eglise, armèrent les évêques contre les évêques, les familles contre les familles.

Adoption de l'arianisme par Constantin.

Constantin, après avoir tenté sans succès de faire sentir tout le danger de ces disputes vaines, y prit lui-même part, et se mêla dans l'arène aux combattans. Il rassembla des conciles à Arles, à Nice; les sectaires résistèrent long-temps à l'autorité de ces assemblées et à la sienne; enfin, ébranlé comme les autres par l'éloquence d'Arius

et d'Eusèbe, l'empereur finit par favoriser l'arianisme que l'Eglise avait condamné.

Nous n'avons fait ici qu'indiquer en peu de mots les discordes religieuses qui ne rempliront que trop l'histoire déplorable du Bas-Empire, dont nous devons bientôt tracer le triste tableau. Nous aurons à peindre un autre monde, d'autres lois, une autre religion, une nouvelle forme de gouvernement, un nouvel empire. Constantin en fut le fondateur; nous serons alors obligés de raconter sa vie avec plus de détails; mais nous avons dû faire connaître dès cet instant les événemens principaux d'un règne qui termine l'histoire ancienne, et qui commence l'histoire moderne.

Constantin, par l'immense révolution qu'il osa tenter, sépara en deux grandes époques les annales du monde, comme il divisa l'empire en deux parties. Il appartient donc également à l'antique Rome qu'il conquit, qu'il délivra, dont il anéantit ensuite la puissance, et à la nouvelle Rome qu'il fonda : ainsi nous avons été obligés de suivre sa marche jusqu'au moment où il transféra le siége de son empire en Asie, pour s'éloigner d'une ville qui était à la fois le centre de l'idolâtrie et l'ancien temple de la liberté.

Tandis que tout semblait se soumettre à ses nouvelles lois, la capitale du monde seule lui résistait : Jupiter semblait encore y tonner au Capitole; chaque temple, chaque édifice, et presque

chaque maison y portait l'empreinte d'un Dieu, ou rappelait un prodige; les ombres mêmes des empereurs divinisés semblaient la peupler d'immortels; on n'y pouvait former aucune entreprise, prendre aucune délibération, sans invoquer, sans consulter les dieux : lois, coutumes, religion, tout s'y montrait inséparablement uni. Rome, fille de Mars, était une ville sacrée, et pour y faire régner la croix, il fallait tout y détruire.

Elle n'opposait pas moins d'obstacles et de souvenirs au despotisme, et, malgré la tyrannie d'un grand nombre d'empereurs, la forme des antiques institutions existait encore; le conquérant du monde se trouvait gêné dans ce Sénat dont l'enceinte avait entendu la voix de Caton, sur ce Forum où semblaient encore retentir l'éloquence républicaine de Cicéron, la témérité démocratique des Gracques, l'insolence factieuse de Marius.

L'orgueil des grands, la familiarité du peuple étaient incompatibles avec l'humeur altière d'un maître qui, dédaignant de gouverner comme consul, de commander comme général, de juger comme préteur, voulait régner comme les rois de Perse; et Constantin, décidé à créer un nouvel empire, résolut de fonder une nouvelle capitale.

Un événement funeste, et qui ternit sa mémoire, hâta l'exécution de ses projets. Depuis long-temps l'impératrice Fausta voyait avec jalousie la faveur, les exploits, l'éclat du jeune César

Mort de Crispus et de Fausta

Crispus, fils de son époux et de Minervine. Cette femme ambitieuse et perfide, dans l'espoir d'assurer la grandeur de ses enfans, voulut les délivrer d'un frère qui les éclipsait, d'un rival qui les éloignait du trône; elle accusa ce prince d'avoir conçu pour elle un amour incestueux, et Constantin, sans examen, ordonna le supplice de son fils.

Quelque temps après la vertueuse Hélène, mère de l'empereur, trouva le moyen d'exciter ses tardifs remords et ses vains regrets, en lui prouvant l'innocence de Crispus. Dans le même temps quelques amis de ce prince, si injustement condamné, accusèrent Fausta d'adultère; Constantin, sans chercher les preuves du crime, la sacrifia aux mânes de son fils.

Ces deux meurtres excitèrent l'indignation publique; le peuple, attaché à son ancien culte, détestait le protecteur des chrétiens, et comme en perdant sa liberté il avait conservé sa licence, il insulta publiquement l'empereur qu'il comparait à Néron. Cette offense rendit le séjour de Rome insupportable à Constantin.

Le siége de l'empire est fixé à Byzance ou Constantinople.

Il avait d'abord formé le dessein de ramener les Romains à leur berceau, et de bâtir sa capitale sur les ruines de Troie; mais la position de Byzance, plus favorable à ses vues, fixa ses irrésolutions.

Cette ville, située sur le Bosphore, défendue par trois mers, était un point central entre l'Eu-

rope et l'Asie. Il crut qu'en y plaçant le siége de l'empire il serait plus à portée d'en défendre les frontières contre ses plus redoutables ennemis, les Goths et les Persans. Cette révolution, témérairement entreprise, fut promptement consommée; et tandis que ce prince, toujours infatigable et toujours heureux dans ses expéditions, ayant repris les armes, triomphait encore des Germains, des Goths, des Sarmates et des Roxolans, Byzance, dont il avait posé les fondemens, et qui prit le nom de *Constantinople*, se vit en peu de temps couverte de superbes palais, de basiliques, de magnifiques monumens, peuplée par une foule d'habitans de toutes les parties de l'empire, et remplie de toutes les richesses que dix siècles de victoires avaient versées dans l'Italie.

Tous les sénateurs, tous les patriciens qui préféraient la fortune à leur ancienne patrie, vinrent former la cour d'Orient, et les flottes de l'Asie, de l'Egypte et de la Sicile firent bientôt de la ville nouvelle le centre du commerce du monde.

Baptême et mort de Constantin.

Constantin, après y avoir joui plusieurs années du pouvoir absolu et d'une paix qui ne fut troublée que par les combats de sa conscience, expia ses fautes, dit-on, par son repentir, reçut le baptême, mourut après un règne de trente ans, et fut placé par les chrétiens, au nombre des saints, dans ce ciel d'où il avait banni les divinités de la fable.

Constantin, vainqueur de tous ses ennemis, maître de l'Orient et de l'Occident, digne du noble titre de *fondateur du repos public*, que le sénat lui avait décerné après la chute de Maxence, pouvait relever l'empire, ainsi que l'avaient fait Vespasien, Trajan, Marc-Aurèle, et plus tard Claude second, Aurélien, Tacite et Probus; mais, plus occupé de ses propres intérêts que de ceux de sa patrie, plus jaloux d'étendre sa propre grandeur que d'affermir celle de Rome, il sacrifia la vraie gloire à sa vanité.

Au lieu de se borner à d'utiles réformes, il fit une funeste révolution, détruisit un antique empire pour en fonder un nouveau; changea violemment les lois, la religion, les mœurs; anéantit l'éclat de l'ancienne capitale, en en créant une nouvelle; et chargea le monde du poids de deux Romes, lorsqu'il n'y avait pas assez de Romains pour en nourrir et pour en défendre une seule.

Il dégarnit les camps, qui maintenaient la vigueur du soldat, pour peupler les garnisons qui l'amollirent; priva les sénateurs d'autorité, et les changea en esclaves décorés; fit, de ses favoris et de ses ministres, des visirs; substitua aux couronnes civiques, aux distinctions modestes des citoyens, les noms orgueilleux de ducs, de comtes, de patrices, et les titres puérils de nobilissime, de clarissime, d'éminentissime, de sérénissime.

Il favorisa les erreurs que l'ambition et l'hypocrisie des hommes s'efforçaient d'introduire dans un culte dont la simplicité, l'humilité et la douceur évangélique sont les bases, et rapetissa les esprits en les détournant des grands intérêts publics, en les égarant dans ce dédale obscur de discussions métaphysiques, de querelles théologiques, de ces vaines disputes que saint Paul avait si sagement interdites aux premiers chrétiens.

Ce prince consomma par un luxe asiatique la ruine des mœurs, de l'industrie, de la population, et plaça enfin sur les débris de la monarchie limitée le despotisme, dont les grandeurs trompeuses, les maximes avilissantes, les aveugles préjugés et les étroites conceptions formèrent depuis tant de funestes législations, tant de gouvernemens faibles et barbares, et enfoncèrent tant de générations dans les ténèbres.

Constantin, pendant les dix premières années de son règne, acquit justement le renom de grand capitaine, d'habile politique, d'heureux conquérant, de libérateur de son pays : à la fin de sa vie il fut comparé avec justice aux tyrans. Le sage auteur de l'histoire ecclésiastique, parlant avec franchise de ses apologistes et de ses détracteurs, avoue qu'on doit également croire, d'après les faits, tout le bien et tout le mal que les uns et les autres ont dit de ce prince.

Constantin avait été un héros; il ne sut pas être

un grand homme; enivré par la fortune, séduit par l'amorce enchanteresse du souverain pouvoir, trop frappé des périls dont ses prédécesseurs s'étaient vus entourés, il immola le salut de l'empire à la sûreté de l'empereur, et creusa autour de son trône, pour le défendre, un précipice où Rome entière et son antique gloire disparurent.

FIN DE L'HISTOIRE ROMAINE ET DU TOME SIXIÈME.

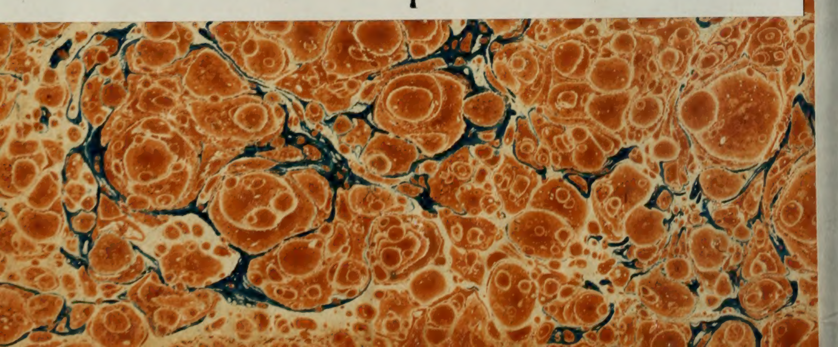
TABLE DES MATIÈRES

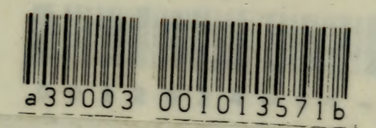
CONTENUES DANS CE VOLUME.

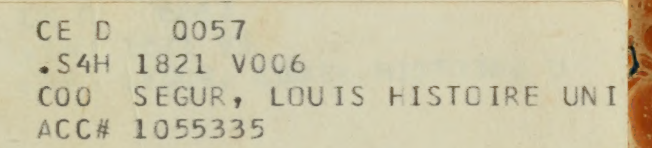
HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




a39003 001013571b


CE D 0057
.S4H 1821 V006
COO SEGUR, LOUIS HISTOIRE UNI
ACC# 1055335

